EX SCIENTIA SPES
JULIUS S. HELD

LES
ŒUVRES
DE
M. BOILEAU
DESPREAUX.

TOME SECOND.

LES

ŒUVRES

DE

M. BOILEAU

DESPREAUX,

AVEC

DES ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve ALIX, Libraire, rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE
DES PIECES ET CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

On a marqué d'un Aſteriſque les Pieces qui paroiſſent ici pour la premiere fois.

TRAITE' DU SUBLIME.

Préface ſur le Traité du Sublime, j
Préface de M. Dacier, vij
Préface de M. Boivin, viij
Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le diſcours, 1
CHAPITRE I. *ſervant de Préface à tout l'Ouvrage*, 1
CHAP. II. *S'il y a un art particulier du Sublime, & des trois vices qui lui ſont oppoſés*, 4
CHAP. III. *Du ſtile froid*, 15
CHAP. IV. *De l'origine du ſtile froid*, 20
CHAP. V. *Des moyens en général pour connoître le Sublime*, 22
CHAP. VI. *Des cinq ſources du Grand*, 25
CHAP. VII. *De la ſublimité des Penſées*, 28
CHAP. VIII. *De la ſublimité qui ſe tire des circonſtances*, 39
CHAP. IX. *De l'Amplification*, 44
CHAP. X. *Ce que c'eſt qu'Amplification*, 46
CHAP. XI. *De l'Imitation*, 48
CHAP. XII. *De la maniere d'imiter*, 52
CHAP. XIII. *Des Images*, 54
CHAP. XIV. *Des figures, & premiérement de l'Apoſtrophe*, 62
CHAP. XV. *Que les figures ont beſoin du ſublime pour les ſoutenir*, 66
CHAP. XVI. *Des Interrogations*, 68
CHAP. XVII. *Du mélange des figures*, 71
CHAP. XVIII. *Des Hyperbates*, 73
CHAP. XIX. *Du changement de nombre*, 76
CHAP. XX. *Des pluriels réduits en ſinguliers*, 79
CHAP. XXI. *Du changement de tems*, 80
CHAP. XXII. *Du changement de Perſonnes*, ibid.
CHAP. XXIII. *Des Tranſitions imprévues*, 81
CHAP. XXIV. *De la périphraſe*, 84
CHAP. XXV. *Du choix des mots*, 87
CHAP. XXVI. *Des Métaphores*, 90
CHAP. XXVII. *Si l'on doit préférer le médiocre parfait au ſublime qui a quelques défauts*, 95
CHAP. XXVIII. *Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthéne*, 98
CHAP. XXIX. *De Platon & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain*, 102

CHAP. XXX. *Que les fautes dans le sublime se peuvent excuser*, 104
CHAP. XXXI. *Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles*, 106
CHAP. XXXII. *De l'arrangement des paroles*, 112
CHAP. XXXIII. *De la nature des périodes*, 118
CHAP. XXXIV. *De la bassesse des termes*, 120
CHAP. XXXV. *Des causes de la décadence des Esprits*, 123

REFLEXIONS CRITIQUES Sur quelques passages de Longin.

Réflexion I. 133
Réflexion II. 134
Réflexion III. 141
Réflexion IV. 159
Réflexion V. 162
Réflexion VI. 171
Réflexion VII. 182
Réflexion VIII. 188
Réflexion IX. 196
Conclusion, 205
Avertissement touchant la dixiéme Réflexion, 210
Réflexion X. *ou Réfutation d'une Dissertation de M. Le Clerc, contre Longin*, 215
Réflexion XI. 240
Réflexion XII. 246

OUVRAGES DIVERS.

Discours sur le Dialogue suivant, 251
Les Héros de Roman, Dialogue, 257
Arrêt burlesque, 301
Discours sur la Satire, 307
Remerciment à Messieurs de l'Académie Françoise, 315
Discours sur le stile des Inscriptions, 324

LETTRES.

I. *A M. l'Abbé le Vayer, Dissertation sur la Joconde*, 328
II. *A Monseigneur le Duc de Vivonne, sur son entrée dans le Fare de Messine*, 353
III. *Au même*, 361
IV. *Réponse à M. le Comte d'Ericeyra*, 366
V. *A M. Perrault, de l'Académie Françoise*, 369
VI. *A M. Le Verrier*, 382
VII. *A M. Racine*, 386
VIII. *A M. de Maucroix*, 392
IX. *Lettre de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne*, 401
X. *Remerciment à M. Arnauld*, 432
* *Dialogue sur les Poëtes modernes qui écrivent en Latin*, 437
Epitaphe de M. Racine, 442

PREFACES DIVERSES.

Préface de la premiere édition faite en 1666, *& des éditions suivantes, jusqu'en* 1674. 445
Préface pour l'Edition de 1674. 449
Préface pour l'Edition de 1675. 450
Préface pour les Editions de 1683. *&* 1694. 452
Avertissement mis après la Préface de 1694. 457
Avertissement pour la premiere Edition de la Satire IX. 460
Avertissement pour la seconde Edition de l'Epitre I. 462
Avertissement pour la premiere Edition de l'Epître IV. 464
Préface pour la premiere Edition du Lutrin, en 1674. 465
Préface pour l'Edition de 1701. 468

OUVRAGES
QUI ONT RAPPORT A CEUX DE L'AUTEUR.

Avertissement, 480
Examen du sentiment de Longin sur ces paroles de l'Ecriture: Que la Lumiere soit faite, &c. *par M. Huet*, 481
Réponse à l'Avertissement par M. le Clerc, 499
Remarques de M. le Clerc, 506
Réponse de M. de la Motte à l'onziéme Réflexion, 517
* *Réponse à M. de la Motte, par M. l'Abbé d'Olivet*, 523
Joconde, par M. de la Fontaine, 527
Joconde, par M. Bouillon, 540

PREFACE.

CE petit Traité (1) dont je donne la traduction au Public, eſt une piéce échapée du naufrage de pluſieurs autres Livres que Longin avoit compoſés. Encore n'eſt-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne ſoit pas fort gros, il y a pluſieurs endroits défectueux, & nous avons perdu le Traité des Paſſions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part, qui étoit comme une ſuite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il eſt, il nous en reſte encore aſſez pour nous faire concevoir une fort grande idée de ſon Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ſes autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte juſqu'à neuf, dont il ne nous reſte plus que des titres aſſez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne ſauroit aſſez plaindre la perte de ces excellens Originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bon ſens, d'érudition & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas contenté, comme Ariſtote & Hermogéne, de nous donner des préceptes tout ſecs & dépouillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautés de l'Elocution, il a employé toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne; & en parlant du Sublime, il eſt lui-même très-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos, & avec tant d'art, qu'on ne ſauroit l'accuſer en pas un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon Livre cette haute réputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux reſtes de l'Antiquité ſur les matieres de Rhétorique. Caſaubon (2) l'appelle un *Livre d'or*, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré ſa petiteſſe, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Auſſi jamais homme, de ſon tems même, n'a été plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre, qui avoit été ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement étoit la régle du bon ſens; ſes déciſions en matiere d'Ouvrages, paſſoient pour des Arrêts ſouverains; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophiſtes, paſſe encore plus avant. Pour exprimer l'eſtime qu'il fait de Longin, il ſe laiſſe emporter à des hyperboles extravagantes, & ne ſauroit ſe réſoudre à parler en ſtile raiſonnable, d'un mérite auſſi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un Critique habile: ce fut un

(1) L'Auteur la donna en 1674.

(2) Exercit. 1. adv. Baronium. *Dionyſius Longinus, cujus extat aureolus περὶ Ὕψους libellus.*

Miniſtre d'Etat conſidérable ; & il ſuffit, pour faire ſon éloge, de dire, qu'il fut conſidéré de Zénobie cette fameuſe Reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe déclarer Reine de l'Orient après la mort de ſon mari Odénat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'inſtruire dans la Langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à ſoutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en couta la vie à notre Auteur ; mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce tems-là, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ſes alliés ayant été miſe en fuite près de la Ville d'Emeſſe, Aurélian alla mettre le ſiége devant Palmyre, où cette Princeſſe s'étoit retirée. Il trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-ſemblablement de la réſolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du ſiége, il eſſaya de l'avoir par compoſition. Il écrivit donc une Lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle ſe rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiſcus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ſes affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par-là donner de la terreur à Aurélian. Voici ſa réponſe.

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. *Perſonne juſques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains ; comme ſi tu ne ſçavois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le ſecours des Perſes. Les Sarraſins arment pour nous. Les Arméniens ſe ſont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces ſeront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître abſolu de toutes choſes, tu m'ordonnes de me rendre.* Cette Lettre, ajoûte Vopiſcus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut priſe peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuyoit chez les Perſes. Toute l'armée demandoit ſa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer ſa victoire par la mort d'une femme. Il réſerva donc Zénobie pour le triomphe, & ſe contenta de faire mourir ceux qui l'avoient aſſiſtée de leurs conſeils. Entre ceux-là, continue cet Hiſtorien, le Philoſophe Longin fut extrémement regretté. Il avoit été apellé auprès de cette Princeſſe pour lui enſeigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien

qu'elle

qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Historien Zosime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. *Zénobie*, dit-il, *se voyant arrêtée, rejetta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entr'autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au supplice. Ce grand personnage*, poursuit Zosime, *souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.*

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogéne; mais un Philosophe, digne d'être mis en paralléle avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractére d'honnête homme y paroît par tout; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au-dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la sollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet Ouvrage; soit parce que les difficultés l'en rebutérent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel (1) de Pétra, à quelque tems de là, fut plus courageux; & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossieres, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, (2) que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si sçavant homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que de débrouiller le premier un Auteur; & j'avoue d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites (3) notes de Langbaine & de (4) M. le Févre. Mais je suis bien aise d'excuser, par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échapées dans la Françoise. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un Traducteur latin de se retirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner

(1) *Gabriel de Pétra.*] Professeur en Grec à Lauzane. Il vivoit en 1615.

(2) *Ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs.*] Dominicus Pizimentius, Petrus Paganus.

(3) *Notes de Langbaine.*] Gerard Langbaine, Anglois; il publia ses notes en 1636. & ces mêmes Notes ont été insérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition de Tollius, à Utrecht, 1694. Langbaine mourut le 10 Février 1658. suivant notre maniere de compter.

(4) *M. le Févre.*] Tannegui le Févre, Professeur à Saumur, pere de l'illustre & savante Madame Dacier. Il donna son édition de Longin en 1663.

d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtôt à ſoi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, ſans néanmoins qu'il oſe s'en écarter.

Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre préſent au Public, ſi je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter, en pas un endroit, des régles de la véritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honnête liberté, ſur-tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin, mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il ſe trouvera peut-être des gens, qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura pluſieurs qui déclineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de notre ſiécle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûe: ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappés des hardieſſes judicieuſes des Homéres, des Platons & des Démoſthénes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que très-ſublimes, ne laiſſent pas d'être ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plûtôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de conſidérer que ce n'eſt pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre; mais le chef-d'œuvre d'un des plus ſçavans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-tôt venir de la foibleſſe de leur vûe, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conſeille d'en accuſer la traduction, puiſqu'il n'eſt que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit preſque employé tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime; il n'a pas cru devoir rebattre une choſe qui n'avoit été déja que

trop discutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le stile sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile sublime veut toujours de grands mots ; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime ; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple, *Le souverain arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumiere.* Voilà qui est dans le stile sublime : cela n'est pas néanmoins sublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais, *Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit ;* ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéissance de la Créature aux ordres du Créateur, (1) est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.

(2) J'ai rapporté ces paroles de la Genese, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge (3) par Longin même, qui, au milieu des ténébres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous (4) d'un des plus sçavans hommes de notre siécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit ; qui a osé, dis-je, avancer (5) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes ? J'ai la satisfaction au moins que (6) des personnes, non moins considérables par leur pieté que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genese, n'ont pas été de l'avis de ce sçavant homme ; & (7) dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un payen même a sentie par les seules lumieres de la raison.

(8) Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition

(1) *Est véritablement sublime.*] Voyez la Réflexion X. de M. Despréaux sur ce passage de Longin.

(2) *J'ai rapporté ces paroles de la Genese*, &c.] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisiéme de ce Traité *du Sublime.*

(3) *Par Longin même.*] Chapitre VII.

(4) *D'un des plus sçavans Hommes.*] M. Huet, alors sous-Précepteur de M. le Dauphin, puis Evêque d'Avranches.

(5) *Dans un Livre qu'il a fait*, &c.] *Demonstratio Evangelica : Propos. 4. cap. 2. n. 53. pag. 54.*

(6) *Des personnes non moins considérables*, &c.] M. le Maître de Saci principalement, &c.

(7) *Dans leur Préface.*] Seconde partie, §. 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Ecriture sainte. On y cite avec éloge M. Despréaux.

(8) *Au reste, dans le tems qu'on travailloit*, &c.] L'Auteur ajoûta cette autre Section à cette Préface, dans la même édition de 1683.

de mon Livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il a cherché de nouveaux ſens, inconnus juſques ici aux interprétes. J'en ai ſuivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'être trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette vûe que (1) je les ai miſes à la ſuite de mes Remarques; M. Dacier n'étant pas ſeulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a été diſciple du célébre M. le Févre, pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacréon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Ariſtophane, Sophocle & Euripide en la même langue.

(2) J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions cette Préface, telle qu'elle étoit lorſque je la fis imprimer pour la premiere fois il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajoûté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne ſeroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au paſſage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'eſt préſenté aſſez heureuſement à ma mémoire. Il eſt tiré de l'Horace de M. Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes ſont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illuſtre Ecrivain, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tués, & que le troiſiéme ne ſe voyant plus en état de réſiſter, s'eſt enfui. Alors, ce vieux Romain, poſſédé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils, morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur ſœur, qui étoit là préſente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* Il répond bruſquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur héroïque qui eſt renfermée dans ce mot, *Qu'il mourût*, qui eſt d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que c'eſt du fond du cœur que parle ce vieux Héros, & dans les tranſports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la choſe auroit beaucoup perdu de ſa force, ſi, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres*, ou, *Qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt &*

(1) *Je les ai miſes à la ſuite de mes Remarques.*] M. Deſpréaux avoit fait imprimer ſes Remarques, celles de M. Dacier, & celles de M. Boivin ſéparément, & à la ſuite de ſa Traduction. Ici on les a placées ſous le texte.

(2) *J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions*, &c.] Ceci, juſqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

à la gloire de son pays. Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de *la Mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vûe.

PREFACE DE M. DACIER. (1)

DE tous les Auteurs Grecs, il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, sur-tout quand on débrouille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que M. Despréaux, en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en notre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile didactique de cet excellent Auteur; il en a même si bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir aussi heureusement que lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec soin, je fis quelques découvertes en le relisant sur la traduction; & je trouvai de nouveaux sens, dont les interprétes ne s'étoient point avisés. Je me crus obligé de les communiquer à M. Despréaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme: il convint de quelques endroits; nous disputâmes long-tems sur d'autres; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques; & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son Livre, j'ai abrégé le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la vérité; & comme M. Despréaux consent que, si j'ai raison, l'on suive mes Remarques, je serai ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moi-même pour modéle, si j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.

(1) Cette Préface, & les Remarques de M. Dacier, parurent pour la premiere fois dans l'édition de 1683.

PREFACE DE M. BOIVIN.

LE Roi a dans sa Bibliothéque un Manuscrit (N°. 3083.) de sept à huit cens ans, où le Traité du Sublime de Longin se trouve à la suite des Problémes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet Exemplaire est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail, que je réserve pour une remarque particuliere sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes, qu'elles sont pour la plûpart appuyées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit lui seul un grand nombre de leçons, que Vossius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses auſquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention.

Le partage des Chapitres n'est point de Longin. Les chiffres qui en font la distinction, ont été ajoûtés d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des Argumens ou Sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimés ne s'accordent pas entr'eux, en ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres.

TRAITÉ

DU

SUBLIME

OU

DU MERVEILLEUX

DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

TRAITÉ DU SUBLIME,

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

VOUS ſçavez bien, (1) mon cher Terentianus, que lorſque nous leûmes enſemble le petit Traité que (2) Cecilius a fait du Sublime, nous trouvaſmes que (3) la baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet; que

REMARQUES.

(1) *Mon cher Terentianus.*] Le Grec porte, *mon cher Poſthumius Terentianus*; mais j'ai retranché *Poſthumius*, le nom de *Terentianus* n'étant déjà que trop long. Au reſte, on ne ſçait pas trop bien qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que c'étoit un Latin, comme ſon nom le fait aſſez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

(2) *Cecilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit ſous Auguſte, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnaſſe, avec qui il fut lié même d'une amitié aſſez étroite. BOILEAU.

(3) *La baſſeſſe de ſon ſtile, &c.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre λαπεινότερον. Je ne

les principaux points de cette matiere n'y eſtoient pas touchez, & qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui eſt neantmoins le but où doit tendre tout homme qui veut eſcrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choſes à quoy il ſe faut tousjours eſtudier. La premiere eſt, de bien faire entendre ſon ſujet. La ſeconde, que je tiens au fond la principale, conſiſte à monſtrer comment & par quels moyens ce que nous enſeignons ſe peut acquerir. Cecilius s'eſt fort attaché à l'une de ces deux choſes : car il s'efforce de monſtrer par une infinité de paroles, ce que c'eſt que le Grand & le Sublime, comme

REMARQUES.

me ſouviens point d'avoir jamais vû ce mot employé dans les ſens que lui veut donner M. Dacier; & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours, à mon avis, revenir au ſens le plus naturel, qui eſt celui que je lui ai donné. Car pour ce qui eſt des paroles qui ſuivent τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que ſon ſtile eſt par tout inférieur à ſon ſujet :* y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces adjectifs mis pour l'adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet.*] C'eſt le ſens que tous les Interprétes ont donné à ce paſſage : mais comme le Sublime n'eſt point néceſſaire à un Rhéteur pour nous donner des régles de cet art, il me ſemble que Longin n'a pû parler ici de cette prétendue baſſeſſe du ſtile de Cécilius. Il lui reproche ſeulement deux choſes ; la premiére, que ſon Livre eſt beaucoup plus petit que ſon ſujet; que ce Livre ne contient pas toute ſa matiere : & la ſeconde ; qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγγεγραμμένον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas ſignifier à mon avis, *le ſtile de ce livre eſt trop bas ;* mais *ce livre eſt plus petit que ſon ſujet*, ou *trop petit pour tout ſon ſujet.* Le ſeul mot ὅλης le détermine entiérement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même ſens. Longin en diſant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand deſſein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui ſur le même ſujet. DACIER.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile.*] Longin ſe ſert par tout du mot ταπεινὸς, dans le ſens que lui donne M. Deſpreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, ὁ γὰρ ζῆν ἔυχεται. ὦ γὰρ τὸ αἴτημα τῦ ἥρως ταπεινότερον : *Il ne demande pas la vie ; un héros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe* ; eſt fort ſemblable, pour la conſtruction, à ce qu'il dit ici, τὸ συγγεγραμμένον ταπεινότερον

ſi c'eſtoit un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'eſprit à ce Grand & à ce Sublime. Il paſſe cela, je ne ſçay pourquoy, comme une choſe abſolument inutile. Aprés tout, cet Autheur peut-eſtre n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & (1) pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puiſque vous voulez que j'eſcrive auſſi du Sublime, voyons, pour l'amour de vous, ſi nous n'avons point fait ſur cette matiere quelque obſervation raiſonnable, (2) & dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſince-

REMARQUES.

ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voyez auſſi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

(1) *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il eſt pris en beaucoup d'endroits, pour une ſimple penſée. *Cecilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'à louer pour la penſée qu'il a euë : pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Invention*; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique : c'eſt de la raiſon, & du bon ſens, dont il eſt beſoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σκέψις. M. Deſpreaux ne s'eſt attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me ſemble, que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit, que *Cecilius n'eſt peut-être pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'il eſt à louer pour ſon invention, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.* Ἐπίνοια ſignifie *deſſein*, *invention*, &, par ce ſeul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

(2) *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris politicis* : c'eſt-à-dire, les Orateurs, en tant qu'ils ſont oppoſés aux Déclamateurs, & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogene, ſçavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage, & propre aux affaires; à la différence du ſtile des Déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum*. BOILEAU.

rité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien : ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt de *faire du bien*, & de *dire la verité*.

* Pythagore.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'eſcris, c'eſt-à-dire, à un homme (1) inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arreſterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'euſt fallu eſtablir avant que d'entrer en matiere, pour monſtrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours : que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Eſcrivains les plus fameux ont remporté le prix, (2) & rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration meſlée d'eſtonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'eſgard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous

REMARQUES.

(1) *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλτατον : parce qu'il me ſemble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

(2) *Et rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine prétend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον ἐυκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον ἐυκλείαις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au-delà de leurs ſiécles.* Mais il ſe trompe : περιέβαλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſtérité de l'étendue de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puiſque περιέβαλον ſignifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homere. Il. 23. v. 296. Ἶσε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι. BOILEAU.

voulons. Il n'en eſt pas ainſi du Sublime. (1) Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous eſcoute. Il ne ſuffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la fineſſe de l'*Invention*, la beauté de l'*Oeconomie*, & de la *Diſpoſition*; c'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par toute la ſuite meſme du Diſcours. Mais (2) quand le Sublime vient à eſclater où il faut, il renverſe tout comme un foudre, & preſente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramaſſées enſemble. Mais ce que je dis icy, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable, ſeroit fort inutile pour vous, qui ſçavez ces choſes par experience, & qui m'en feriez au beſoin à moy-meſme des leçons.

REMARQUES.

(1) *Il donne au diſcours une certaine vigueur noble, &c.*] Je ne ſçais pourquoi M. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, ſans mettre παντῶς au lieu de παντός, ſurmonte tous ceux qui l'écoutent; *Se met au-deſſus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enléve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les interprétes ont traduit de même; mais je crois qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivi la figure, qu'il employe ſi heureuſement. Τὰ ὑφηνὰ σφοδρότητα βίαν, eſt ce qu'Horace diroit *adhibere vim*: au lieu de παντὸς, il faut lire πάντως avec un omega, comme M. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπάγω τῷ ἀκροωμένῳ καθίσασθαι, eſt une métaphore priſe du manége, & pareille à celle dont Anacréon s'eſt ſervi, σὺ δ' οὐκ ἀΐεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſçais point que tu es le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en eſt pas ainſi du Sublime: par un effort, auquel on ne peut reſiſter, il ſe rend entiérement maître de l'Auditeur.* DACIER.

(2) *Quand le ſublime vient à éclater.*] Notre langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν, qui eſt emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuſe, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plûtôt tomber que partir. DACIER.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime ; & des trois vices qui lui ſont oppoſez.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent que c'eſt une erreur de le vouloir reduire en Art, & d'en donner des preceptes. Le Sublime, diſent-ils, naiſt avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y eſtre né. Et meſme, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute ſeule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſechereſſe qui les rend maigres & deſcharnez. Mais je ſouſtiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vray, quoyque la Nature ne ſe monſtre jamais plus libre que dans les diſcours ſublimes & pathetiques; il eſt pourtant aiſé de reconnoiſtre qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des regles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut tousjours ſuppoſer comme la baſe, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que noſtre eſprit a beſoin d'une methode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut,

&

& à le dire en ſon lieu ; & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. (1) Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule legereté, & qu'on ne ſçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impetuoſité d'une nature ignorante & temeraire. Noſtre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'eſperon. Demoſthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'eſtre heureux* : mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre,

REMARQUES.

(1) *Car comme les vaiſſeaux, &c.*] Il faut ſuppléer au Grec, ou ſousentendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge, ᾗ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ πλοῖα, *&c.* & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le ſens de M. le Févre, & de Suidas, des vaiſſeaux qui flottent manque de ſable & de gravier dans le fond, qui les ſoutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auſquels on n'a pas donné le leſt. Autrement il n'y a point de ſens. BOILEAU.

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Les conjonctions ὡς & ὅπω, uſitées dans les comparaiſons, le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprétes, qu'il y avoit une comparaiſon en cet endroit. M. Deſpreaux a bien ſenti qu'elle étoit défectueuſe. *Il faut*, dit-il, *ſuppléer au Grec, ou ſouſentendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge..... Autrement il n'y a point de ſens.* Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaiſon. La conjonction ὅπω, qui en étoit, pour ainſi dire, le caractere, ne ſe trouve ni dans l'ancien Manuſcrit, ni dans l'édition de Robortellus. L'autre conjonction, qui eſt ὡς, ne ſignifie pas, *comme*, en cet endroit, mais, *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite. *Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſoutiens que l'on ſera convaincu du contraire, ſi on conſidére que la Nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement dans les paſſions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hazard: que dans toutes nos productions il la faut ſuppoſer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que notre eſprit a beſoin d'une méthode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu : & qu'enfin* (c'eſt ici qu'il y a dans le Grec ᾗ ὡς, pour καὶ ὅτι, dont Longin s'eſt ſervi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter)

& ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſçavoir ſe conduire avec prudence.* (1) Nous en pouvons dire autant à l'eſgard du Diſcours. (2) La nature eſt ce qu'il y a de plus neceſſaire pour arriver au Grand : Cependant ſi l'art ne prend ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. (3) * * * (4) Telles ſont ces penſées : *Les Torrens entortillez de flamme. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur*

REMARQUES.

le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux, lorſqu'il n'eſt pas ſoutenu & affermi par les regles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuoſité d'une nature ignorante. On ſe paſſe très-bien de la comparaiſon, qui ne ſervoit qu'à embrouiller la phraſe. Il faut ſeulement ſous-entendre, εἰ ἐπισκέψαιτό τις, qui eſt ſix ou ſept lignes plus haut, & faire ainſi la conſtruction ; κἂν [εἰ ἐπισκέψαιτό τις] ὡς ἐπικινδυνότερα ; *& ſi on conſidére, que le Grand,* &c. Ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα, eſt préciſément la même choſe que, τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que M. Deſpreaux a traduit ainſi : *le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux.* Ἀνερμάτιστα & ἀσήκωτα, ſont des termes métaphoriques, qui, dans le ſens propre, conviennent à de grands bâtimens: mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui eſt grand, même aux ouvrages d'eſprit. Boivin.

(1) *Nous en pouvons dire autant,* &c.] J'ai ſuppléé la reddition de la comparaiſon, qui manque en cet endroit dans l'original. Boileau.

(2) *La Nature eſt ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuſcrit : c'eſt ce qui a fait la lacune ſuivante. Je ne ſçai par quel hazard les cinq ou ſix lignes que Tollius a eûes d'un Manuſcrit du Vatican, & qui ſe trouvent auſſi dans un Manuſcrit du Roi (N°. 3171.) tranſpoſées & confondues avec un fragment des Problêmes d'Ariſtote, ont pû être conſervées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets égarés de l'ancien Manuſcrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pû copier que ces cinq ou ſix lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public eſt redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire ἡγήσαιτο, & non pas κομίσαιτο, qui ne me paroît pas faire un ſens raiſonnable. Le Manuſcrit du Roi, où ſe trouve ce même Supplément, n'a que σιτο, de la premiere main: κομί eſt d'une main plus récente. Cela me fait ſoupçonner, que dans l'ancien Manuſcrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir κομίσαιτο. Boivin.

(3) ******] L'Auteur avoit parlé du ſtile enflé, & citoit à propos de cela les ſotiſes d'un Poëte tragique dont voici quelques reſtes. Boileau.

(4) *Telles ſont ces penſées,* &c.] Il y a ici une lacune conſiderable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des régles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui ſont oppoſés, & entr'autres du ſtile enflé, qui n'eſt autre choſe que le Sublime

de fluſtes, & toutes les autres façons de parler dont cette piece eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. (1) Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations, troublent & gaſtent plus un diſcours qu'elles ne ſervent à l'eſlever. De ſorte qu'à les regarder de prés & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible, devient tout à coup ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un de-

REMARQUES.

trop pouſſé. Il en faiſoit voir l'extravagance par le paſſage d'un je ne ſçai quel Poëte tragique, dont il reſte encore ici quatre vers: mais comme ces vers étoient déja fort galimatias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le ſont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les paſſer, n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la ſuite. En voilà pourtant le ſens confuſément. C'eſt quelque Capanée qui parle dans une Tragédie: *Et qu'ils arrêtent la flamme qui ſort à longs flots de la fournaiſe. * Car ſi je trouve le Maître de la maiſon ſeul, alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé j'embraſerai la maiſon, & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait oüir.* J'ai ſuivi ici l'interpretation de Langbaine. Comme cette Tragédie eſt perdue, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra: mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voyez les Notes de M. Dacier. BOILEAU.

* *Car ſi je trouve le Maître.*] M. Deſpreaux me ſemble avoir lû dans le Grec, εἰ γὰρ τὸν ἑσπέχον ὄψομαι μόνον, au lieu de τὸν ἑσπέχον. Mais j'aimerois mieux dire: *Car ſi je trouve ſeulement le Maître de la maiſon.* TOLLIUS.

Ibid. *Telles ſont ces penſées, &c.*] Dans la lacune ſuivante Longin rapportoit un paſſage d'un Poëte tragique, dont il ne reſte que cinq vers. M. Deſpréaux les a rejettés dans ſes remarques; & il les a expliqués comme tous les autres Interprétes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainſi: *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Muſique?* Ce n'eſt pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités. DACIER.

(1) *Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un diſcours.*] M. Deſpréaux a ſuivi ici quelques exemplaires, où il y a πεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω, qui ſignifie, *gâter, barbouiller, obſcurcir*; mais cela ne me paroît pas aſſez fort pour la penſée de Longin, qui avoit écrit ſans doute πετύλωται, comme je l'ai vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me ſemble trop général, & il ne détermine point aſſez le vice que ces phraſes ainſi embarraſſées cauſent, ou apportent au diſcours, au lieu que Longin, en ſe ſervant de ce mot, en marque préciſément le défaut: car il dit, que *ces phraſes & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un diſcours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'eſt ce que j'aurois voulu faire entendre, puiſque l'on ne ſçauroit être trop ſcrupuleux, ni trop exact, lorſqu'il s'agit de donner une idée nette & diſtincte des vices, ou des vertus du diſcours. DACIER.

faut insupportable dans la Tragedie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos ; à plus forte raison doit-il estre condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxés, *le Jupiter des Perses*, & les Vautours (1) *des Sepulcres animez*. On n'a pas esté plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses Escrits ne s'esleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de veuë. De tous ceux-là pourtant (2) je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet Autheur n'a que du vent & de l'escorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, (3) *ouvre une grande bouche, pour soufler dans une petite fluste*. Il faut faire le mesme

REMARQUES.

(1) *Des sépulcres animés.*] Hermogéne va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de notre siécle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

(2) *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste ; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guespe, καταγέμεται τῷ ὀρεινῷ, εἰσίσταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς. *Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même temps & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. DACIER.

(3) *Ouvre une grande bouche pour soufler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἅπτερ, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειά, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il falloit donc pour en jouer, employer une bien plus grande force d'haleine, & par consequent s'enfler extrêmement les joues, qui étoit une chose désagréable à la vûe. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une espece de laniére ou courroye, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derriere la tête, ayant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniére φορβειὰν;

jugement d'Amphicrate, d'Hegeſias, & de Matris. Ceux-cy quelquefois s'imaginant qu'ils ſont eſpris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne font que niaiſer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout d'eſtre accuſez de ſechereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſçay comment, que la pluſpart tombent dans ce vice, fondez ſur cette maxime commune :

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas

REMARQUES.

& elle faiſoit deux différens effets : car outre qu'en ſerrant les joues elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repouſſée ſortoit avec beaucoup plus d'impétuoſité & d'agrément. L'Auteur donc, pour exprimer un Poëte enflé, qui ſouffle & ſe déméne ſans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte ſans cette laniére. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puiſqu'à peine on ſerre les lévres quand on en joue, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une penſée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignât point trop de la choſe ; afin que le Lecteur, qui ne ſe ſoucie pas tant des antiquailles, puiſſe paſſer, ſans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuſcrit μεγάλῳ ἀπολιδαίνειν ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα. Les Copiſtes ont voulu faire un vers ; mais ce vers n'a ni céſure, ni quantité. On ne trouvera point dans les Poëtes Grecs d'exemple d'un Iambe qui commence par deux anapeſtes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris juſques ici pour un vers, eſt plûtôt un proverbe, ou une ſentence tirée des écrits de quelque Philoſophe. Μεγάλῳ ἀπολιδαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα, eſt la même choſe que s'il y avoit, μεγάλῳ ἀπολιδαίνειν ἁμάρτημα μὲν, ὅμως δὲ εὐγενὲς ἁμάρτημα ; *tomber eſt une faute, mais une faute noble à celui qui eſt grand* : c'eſt-à-dire, *qui ſe montre grand dans ſa chûte même*, ou *qui ne tombe que parce qu'il eſt grand*. C'eſt à peu près dans ce ſens que M. Corneille a dit, *Il eſt beau de mourir maître de l'Univers*. BOIVIN.

moins vicieuſe dans le diſcours que dans les corps. (1) Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien : *Il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique.*

Au reſte le défaut du ſtile enflé, c'eſt de vouloir aller au delà du Grand. Il en eſt tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de ſi bas, de ſi petit, ni de ſi oppoſé à la nobleſſe du diſcours.

Qu'eſt-ce donc que puerilité ? Ce n'eſt viſiblement autre choſe qu'une penſée d'Eſcolier, qui, pour eſtre trop recherchée, devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent tousjours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant ; mais ſur tout ceux qui cherchent avec tant de ſoin le plaiſant & l'agréable : Parce qu'à la fin, (2) pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.

Il y a encore un troiſiéme defaut oppoſé au Grand, qui regarde le Pathetique. Theodore l'appelle une

REMARQUES.

(1) *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interprétes ont ſuivi ici la leçon corrompue de ἀναλήθεις, *faux*, pour ἀναλθεῖς, comme M. le Févre a corrigé, qui ſe dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier ſens le paſſage eſt très-difficile à traduire en notre langue. Longin dit : *Cependant il eſt certain que l'enflure dans le diſcours auſſi bien que dans le corps, n'eſt qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois*, &c. Dans les Anciens on trouvera pluſieurs paſſages, où ἀναλήθεις a été mal pris pour ἀναλθεῖς. DACIER.

(2) *Pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.*] Longin dit d'une maniere plus forte, & par une figure, *Ils échouent dans le ſtile figuré, & ſe perdent dans une affectation ridicule.* DACIER.

fureur hors de ſaiſon, lors qu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excés, quand le ſujet ne permet que de s'échauffer mediocrement. En effet, on voit trés-ſouvent des Orateurs, qui comme s'ils eſtoient yvres, ſe laiſſent emporter à des paſſions qui ne conviennent point à leur ſujet, mais qui leur ſont propres, & qu'ils ont apportées de l'Eſcole : ſi bien que comme on n'eſt point touché de ce qu'ils diſent, ils ſe rendent à la fin odieux & inſupportables. Car c'eſt ce qui arrive neceſſairement à ceux qui s'emportent & ſe debattent mal-à-propos devant des gens qui ne ſont point du tout eſmûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paſſions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui eſt de ce Froid ou Pueril dont nous parlions, Timée en eſt tout plein. Cet Autheur eſt aſſez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : (1) il ſçait beaucoup, & dit meſme les choſes d'aſſez bon ſens : ſi ce

REMARQUES.

(1) *Il dit les choſes d'aſſez bon ſens.*] Ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui penſe ſur toutes choſes ce qu'il faut penſer, & c'eſt proprement ce qu'on appelle un homme de bon ſens. BOILEAU.

Ibid. *Il ſçait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens.*] Longin dit de Timée πολυΐστωρ ἁ ἐπινοητικὸς. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir ſignifier un homme, *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens* : & il me ſemble qu'il veut bien plûtôt dire un homme, *qui a de l'imagination*, &c. Et c'eſt le caractere de Timée. Dans ces deux mots, Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron

n'eſt qu'il eſt enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoy qu'aveugle pour ſes propres defauts, & ſi curieux au reſte d'eſtaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere puerilité. Je me contenteray d'en donner icy un ou deux exemples; parce que Cecilius en a desja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand : *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de temps qu'Iſocrate n'en a employé* (1) *à compoſer ſon Panegyrique.* (2) Voila, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacedemoniens le doivent ceder à Iſocrate: (3) puiſqu'ils furent

REMARQUES.

a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur : *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus.* Πολυΐσωρ répond à *rerum copia*, & ἐπιπονπικὸς à *ſententiarum varietate.* DACIER.

(1) *A compoſer ſon Panégyrique.*] Le Grec porte, *à compoſer ſon Panégyrique pour la guerre contre les Perſes.* Mais ſi je l'avois traduit de la ſorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Iſocrate, qui eſt un mot conſacré en notre langue. BOILEAU.

Ibid. *A compoſer ſon Panégyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer le Panégyrique.* Car le mot *ſon* m'a ſemblé faire ici une équivoque, comme ſi c'étoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perſes; cependant les Interprétes Latins s'y ſont trompés, & ils ont expliqué ce paſſage, comme ſi ce diſcours d'Iſocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perſes. DACIER.

(2) *Voilà, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.*] Il y a dans le Grec, *du Macédonien, avec un Sophiſte.* A l'égard *du Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & que l'on appellât ainſi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien en François, pour Alexandre, ſeroit ridicule. Pour le mot de Sophiſte, il ſignifie bien plûtôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiſte, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & ſignifie toujours un homme qui trompe par de fauſſes raiſons, qui fait des Sophiſmes, *Cavillatorem :* au lieu qu'en Grec c'eſt ſouvent un nom honorable. BOILEAU.

(3) *Puiſqu'ils furent trente ans à prendre la Ville de Meſſene.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cauſe de la naiſſance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Hiſtoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans; c'eſt

trente

trente ans à prendre la ville de Meſſene, & que celuy-cy n'en mit que dix à faire ſon Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui eſtoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve? Il dit, *Que c'eſtoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impieté envers le Dieu Hermés, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ſes ſtatuës. Veû principalement* (1) *qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie,* (2) *qui tiroit ſon nom d'Hermés de pere en fils, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'eſtonne qu'il n'ait dit auſſi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent

REMARQUES.

pourquoi, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué, il faut néceſſairement corriger le texte de Longin, où les Copiſtes ont mis un λ, qui ſignifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. M. le Févre ne s'eſt pas amuſé à le prouver; mais voici un paſſage de Tyrtée qui confirme la choſe fort clairement :

Ἄμφω πὼλ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ', ἔτη
Νωλεμέως, ἀιὲὶ θαλασσίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἠμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux aſſiégerent pendant dix-neuf ans ſans aucun relâche la ville de Meſſéne, & à la vingtiéme année, les Meſſéniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Meſſéniens, mais elles ne furent pas ſi longues. DACIER.

(1) *Parce qu'il y avoit*, &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la penſée de Timée, qui dit: *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui deſcendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient ſi maltraité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracuſains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuſe, & qui furent ſurpriſes par les Athéniens au commencement de cette guerre, comme cela eſt expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des ſtatuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maiſons des particuliers. DACIER.

(2) *Qui tiroit ſon nom d'Hermès.*] Le Grec porte, *qui tiroit ſon nom du Dieu qu'on avoit offenſé*; mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vît mieux le jeu de mots. Quoi que puiſſe dire M. Dacier, je ſuis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ παρωνομάσθη ἦν, veuille dire autre choſe que, *qui tiroit ſon nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offenſé.* BOILEAU.

qu'il fuſt chaſſé de ſon Royaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'eſgard de *Dios* & d'*Heraclés*, c'eſt-à-dire, de *Jupiter* & d'*Hercule.*

Ζεὺς, Διὸς, Jupiter. Ηρακλῆς, Hercule.

Mais pourquoy m'arreſter aprés Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, ſortis de l'Eſcole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-meſmes, juſqu'à laiſſer eſchapper dans leurs Eſcrits des choſes baſſes & pueriles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a eſcrit de la Republique des Lacedemoniens : *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que ſi c'eſtoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils eſtoient de bronze. Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur* (1) *que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'eſtoit à Amphicrate, & non pas à Xenophon, d'appeller les prunelles *des Vierges pleines de pudeur.* Quelle penſée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré*, qui ſignifie en Grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une Vierge, de

REMARQUES.

(1) *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce paſſage eſt corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis σκιάμοις pour ὀφθαλμοῖς ; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Iſidore de Péluſe dit dans une de ſes lettres, αἱ κόραι, αἱ ἔσω τῶν ὀφθαλμῶν, καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἱδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεκαλυμμέναι: *les prunelles placées au-dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées ſous les paupiéres, comme ſous des voiles.* Ces paroles mettent la penſée de Xénophon dans tout ſon jour. BOIVIN.

(2) *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre, ὡς φωλεὸς τινὸς ἁρπάζομενος, & non pas, *ſans lui en faire une eſpéce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer, &c.*] Je ne ſçai pas ſi cette expreſſion de M. Boileau eſt aſſez nette & exacte ; parce que Timée ayant vécu aſſez long-temps après Xénophon, ne pouvoit revendiquer cette penſée

vouloir que toutes les prunelles universellement soient des Vierges pleines de modestie : veû qu'il n'y a peut-estre point d'endroit sur nous où l'impudence esclate plus que dans les yeux ; & c'est pourquoy Homere, pour exprimer un impudent, *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui às l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant Timée n'a peû voir une si froide pensée dans Xenophon, (2) sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit été fait par cet Autheur. Voicy donc comme il l'employe dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose estrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'estre mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain mesme de ses nopces ? Car qui est-ce qui eust voulu faire cela,* (3) *s'il eust eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon, quoyque divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprés, où l'on devoit escrire les actes publics, use de cette pensée : (4) *Ayant escrit tou-*

REMARQUES.

de Xénophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait : mais il croyoit qu'il s'en pouvoit servir comme d'une chose qui étoit exposée au pillage.

(3) *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'opposition qui est dans le texte entre κόρας & πόρνας, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques.* Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver, & traduire, *s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtisanes.* DACIER.

(4) *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les temples ces monumens de Cyprès.*] De la maniére dont M. Boileau a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cyprès ?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces mémoires de Cyprès.* Et ce sont ces memoires de Cyprès, que Longin blâme avec raison ; car en Grec, comme en notre langue, on dit fort bien *des mémoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire *des mémoires de Cyprès.* DACIER.

tes ces choſes, ils poſeront dans les temples ces (1) *monumens de cyprés.* Et ailleurs, à propos des murs : *Pour ce qui eſt des murs*, dit-il, *Megillus, je ſuis de l'avis de Sparte* *, *de les laiſſer dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, (2) *le mal des yeux.* Cecy neantmoins ſemble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il eſt ; (3) parce que ce ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & la deſbauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne falloit pas, pour rapporter un meſchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſterité.

* Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

CHAPITRE IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, ſi baſſes & ſi pueriles, ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt

REMARQUES.

(1) *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui ſont rapportées dans ce Chapitre, que je ne ſuis point du ſentiment de M. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce paſſage, conſiſte dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés.* C'eſt comme qui diroit, à propos des Regiſtres du Parlement, *ils poſeront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* BOILEAU.

(2) *Le mal des yeux.*] Ce ſont des Ambaſſadeurs Perſans, qui le diſent dans Herodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand ; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela eſt, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à Herodote. Je ſuis pourtant du ſentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, & ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu

à ſçavoir, de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Eſcrivains d'aujourd'huy. Car du meſme endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voyons-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occaſions à embellir nos Ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela meſme en d'autres rencontres eſt quelquefois cauſe du contraire ; comme on le peut aiſement reconnoiſtre dans les *Hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet nous monſtrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons

REMARQUES.

trop ſévere. Car les Perſes, dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux :* ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces barbares, qui n'étoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne falloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtés, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpéce. Dans le reſte, il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque, un homme appelle un bon garçon, *la fiévre de ſon fils.* Térence a dit *tuos mores morbum illê eſſe ſcio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec appelle les fleurs ἑορτὴ ὄψεως, *la fête de la vûe*, & la verdure πανήγυρις ὀφθαλμῶν, *l'étalage des yeux.* DACIER.

(3) *Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choſes qui peuvent en quelque façon excuſer Hérodote d'avoir appellé les belles femmes, *le mal des yeux :* la premiere, que ce ſont des Barbares qui le diſent : & la ſeconde, qu'ils le diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une : & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui a écrit, *parce que ce ſont des Barbares qui le diſent, & qui le diſent même dans le vin & dans la débauche.* DACIER.

à bout ſans doute, ſi nous nous acquerons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du veritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger; ce qui n'eſt pas une choſe peu difficile; puiſqu'enfin de ſçavoir bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, ce ne peut eſtre que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire, d'une eſtude conſommée. Mais par avance, voicy peut-eſtre un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moyens en general pour connoiſtre le Sublime.

IL faut ſçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de grand, quand le meſpris qu'on fait de cette choſe tient luy-meſme du grand. Telles ſont les richeſſes, les dignitez, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de veritables biens dans l'eſprit d'un Sage : puis qu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir meſpriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le meſme jugement à l'eſgard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il

faut bien ſe donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, baſtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblez au hazard, & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de meſpris que d'admiration. Car tout ce qui eſt veritablement Sublime, a cela de propre, quand on l'eſcoute, qu'il éleve l'ame, & luy fait concevoir une plus haute opinion d'elle-meſme, la rempliſſant de joye & de je ne ſçay quel noble orgueil, comme ſi c'eſtoit elle qui euſt produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon ſens, & habile en ces matieres, nous recitera quelque endroit d'un Ouvrage; ſi aprés avoir ouï cet endroit pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit meſme au deſſus de ce que nous venons d'entendre; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſouſtienne pas, il n'y a point là de Grand, puis qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles, qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un Diſcours (1) nous laiſſe beaucoup à penſer; qu'il fait d'abord un effet ſur nous,

REMARQUES.

(1) *Nous laiſſe beaucoup à penſer.*] οὗ πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation eſt fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστασις, il eſt vrai que ce mot ne ſe rencontre nulle part dans les Auteurs grecs; mais le ſens que je lui

auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reſiſter; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt veritablement ſublime, quand vous voyez qu'elle plaiſt univerſellement & dans toutes ſes parties. (1) Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à eſtre frappé également (2) de quelque endroit d'un Diſcours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits, ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

REMARQUES.

donne eſt celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa définition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. M. Boileau a traduit ce paſſage comme tous les autres Interprétes; mais je croi qu'ils ont confondu le mot κατεξανάσηοις avec κατεξανάσασις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il eſt vrai que le κατεξανάσηοις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement ἀνάσημα, ὕψωμα. Où ἀνάσημα eſt la même choſe qu'ἀνάσηοις ἐκ, d'où ἐξανάσηοις & κατεξανάσηοις ont été formés. Κατεξανάσηοις n'eſt donc ici que ἄυξηοις, *augmentum*: ce paſſage eſt très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire: *Le véritable ſublime eſt celui, auquel, quoique l'on médite, il eſt difficile, ou plûtôt impoſſible, de rien ajoûter; qui ſe conſerve dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé.* DACIER.

(1) *Car lorſqu'en un grand nombre.*] C'eſt l'explication que tous les Interprétes ont donnée à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raiſonnement de Longin, pour avoir joint λόγων ἔν τι, qui doivent être ſéparés. Λόγων n'eſt point ici *le diſcours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lorſqu'en un grand nombre de perſonnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profeſſion, & le langage ſont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement*, &c. Je ne doute pas que ce ne ſoit le véritable ſens. En effet, comme chaque nation dans ſa langue a une maniere de dire les choſes, & même de les imaginer, qui lui eſt propre; il eſt conſtant qu'en ce genre, ce qui plaira en même temps

CHA-

CHAPITRE VI.

Des cinq ſources du Grand.

IL y a, pour ainſi dire, cinq ſources principales du Sublime : (1) mais ces cinq ſources préſuppoſent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler ;* ſans quoy tout le reſte n'eſt rien.

Cela poſé, la premiere & la plus conſiderable eſt *une certaine élevation d'eſprit, qui nous fait penſer heureuſement les choſes :* comme nous l'avons desja monſtré dans nos Commentaires ſur Xenophon.

La ſeconde conſiſte dans le *Pathetique :* j'entends par *Pathetique*, cet Enthouſiaſme, & cette vehemence naturelle, qui touche & qui eſmeut. Au reſte, à l'eſgard de ces deux premieres, elles doivent preſque tout à la nature, & il faut qu'elles naiſſent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troiſieſme n'eſt autre choſe que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures ſont de deux ſortes : les Figures de Penſée, & les Figures de Diction.

REMARQUES.

à des perſonnes de langage différent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

(2) *De quelque endroit d'un diſcours.*] Λόγων ἔν τι, c'eſt ainſi que tous les Interprétes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre ſorte ; mais je doute qu'il ait raiſon. BOILEAU.

(1) *Mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler.* M. Deſpréaux n'a pas voulu ſuivre la figure, ſans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

Nous mettons pour la quatrieſme, *la nobleſſe de l'expreſſion*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction elegante & figurée.

Pour la cinquieſme, qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en ſoy toutes les autres, c'eſt *la compoſition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces eſpeces en particulier : mais nous avertirons en paſſant, que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathetique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir creû que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un ; il ſe trompe : puiſqu'il y a des Paſſions qui n'ont rien de grand, & qui ont meſme quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe ; & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, (1) en parlant des Aloïdes.

REMARQUES.

(1) *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans, qui croiſſoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lorſqu'ils ſe mirent en état d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuérent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane. *Odyſſ.* L. XI. vers 310. Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedis, elle fut violée par Neptune, dont elle eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes ; à cauſe qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le ſixiéme de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

Pour déthroſner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pelion.

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort.

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la Proſe, les Panegyriques, & tous ces Diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du Grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte que meſme entre les Orateurs ceux-là communément ſont les moins propres pour les Panegyriques, qui ſont les plus pathetiques; & au contraire ceux qui reüſſiſſent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cecilius s'eſt imaginé que le Pathetique en general ne contribuoit point au Grand, & qu'il eſtoit par conſequent inutile d'en parler; il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-eſtre rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpece d'enthouſiaſme & de fureur noble, qui anime l'Oraiſon, & qui luy donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la ſublimité dans les penſées.

BIen que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſiderable, je veux dire cette *Elevation d'eſprit naturelle*, ſoit pluſtoſt un preſent du Ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir noſtre eſprit au Grand, (1) & le tenir tousjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & genereuſe.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre, j'ay desja eſcrit ailleurs, que cette Elevation d'eſprit eſtoit une image de la grandeur d'ame; & c'eſt pourquoy

REMARQUES.

(1) *Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire.* Nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil*; mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit néceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toujours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & généreuſe.* DACIER.

(2) *Voyez, par exemple, &c.*] Tout ceci juſqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. eſt ſuppléé au texte Grec qui eſt défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit pluſieurs feuillets. Cependant, Gabriel de Pétra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a ſuppléées. M. le Févre de Saumur approuve fort ſa reſtitution, qui en effet eſt très-ingénieuſe, mais fauſſe, en ce qu'elle ſuppoſe que la réponſe d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homere, dont elle étoit éloignée de douze pages raiſonnablement grandes. Il eſt donc important de ſçavoir préciſément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles ſuppoſitions. Il y a ſix grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres, où elles ſe trouvent, ſont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. *ſelon l'édition de M. Deſpréaux.* Elles ſont non ſeulement dans tous les Imprimés, mais auſſi dans tous les Ma-

nous admirons quelquefois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cauſe de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le ſilence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyſſée. * Car ce ſilence a je ne ſçay quoy de plus grand que tout ce qu'il auroit peû dire.

La premiere qualité donc qu'il faut ſuppoſer en un veritable Orateur, c'eſt qu'il n'ait point l'eſprit rampant. En effet, il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a toute ſa vie que des ſentimens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe jamais rien produire qui ſoit merveilleux, ni digne de la poſtérité. Il n'y a vraiſemblablement que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées, qui puiſſent faire des Diſcours elevez; & c'eſt particulierement aux grands Hommes qu'il eſchappe de dire des choſes extraordinaires. (2) Voyez, par exem-

* C'eſt dans l'onzieſme Livre de l'Odyſſée, V. 551. où Ulyſſe fait des ſoumiſſions à Ajax; mais Ajax ne daigne pas luy reſpondre.

REMARQUES.

nuſcrits. Les Copiſtes ont eu ſoin, pour la plûpart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais juſqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces ſortes d'avertiſſemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos: l'autorité des Copiſtes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent oppoſée à d'heureuſes conjectures. L'ancien Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi a cela de ſingulier, qu'il nous apprend la meſure juſte de ce que nous avons perdu. Les cahiers y ſont cottés juſqu'au nombre de trente. Les cottes ou ſignatures ſont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problêmes d'Ariſtote, ſont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des ſept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troiſiéme, le quatriéme, & le ſixiéme, cottés 24. 26. 27. & 29. ſont de ſix feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'eſt ce qui a fait la premiere, la troiſiéme, la quatriéme, & la ſixiéme lacune des Imprimés, & des autres Manuſcrits. Le ſecond cahier manque entiérement; mais comme il en reſtoit encore deux feuillets dans le temps que les premieres copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuſcrits, & dans les Imprimés, que la valeur de ſix feuillets. C'eſt ce qui a fait la ſeconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquiéme cahier, cotté 28. n'eſt que de quatre feuillets: les quatre du milieu ſont perdus. C'eſt la cinquiéme lacune. Le ſeptié-

ple, ce que reſpondit Alexandre, quand Darius luy offrit la moitié de l'Aſie avec ſa fille en mariage. *Pour moy*, luy diſoit Parmenion, *ſi j'eſtois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moy auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'eſtois Parmenion.* N'eſt-il pas vray qu'il falloit eſtre Alexandre pour faire cette reſponſe?

Et c'eſt en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les penſées ſont toutes ſublimes: comme on le peut voir dans la deſcription * de la Deeſſe Diſcorde, qui a, dit-il,

* Iliad. liv. 4. V. 443.

La teſte dans les Cieux, & les pieds ſur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il luy donne eſt moins la meſure de la Diſcorde, que de la capacité & de l'elevation de l'eſprit d'Homere. Heſiode a mis un Vers bien different de celuy-cy, dans ſon Bouclier, s'il eſt vray que ce Poëme ſoit de luy, (1) quand il dit, à propos de la Deeſſe des Tenebres:

* V. 267.

Une puante humeur luy couloit des narines.

REMARQUES.

me n'eſt que de trois feuillets continus, & remplis juſqu'à la derniere ligne de la derniere page. On examinera ailleurs s'il y a quelque choſe de perdu en cet endroit. De tout cela, il s'enſuit qu'entre les ſix lacunes ſpécifiées, les moindres ſont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de ſimples conjectures. Il s'enſuit de plus, que le Manuſcrit du Roi eſt original par rapport à tous ceux qui nous reſtent aujourd'hui, puiſqu'on y découvre l'origine & la véritable cauſe de leur imperfection. BOIVIN.

(1) *Quand il dit à propos de la Déeſſe des Ténèbres.*] Je ne ſçai pas pourquoi les Interprétes d'Héſiode & de Longin ont voulu que Α'χλὺς ſoit ici la Déeſſe des ténébres. C'eſt ſans doute la triſteſſe, com-

En effet, il ne rend pas proprement cette Deeſſe terrible, mais odieuſe & deſgouſtante. Au contraire, voyez quelle majeſté Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme aſſis aux rivages des mers, Iliad. I. 5. V. 770.
Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs:
Autant des Immortels les courſiers intrepides
En franchiſſent d'un ſaut, &c.

Il meſure l'eſtenduë de leur ſaut à celle de l'Univers. Qui eſt-ce donc qui ne s'eſcrieroit avec raiſon, en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que ſi les chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le monde? Ces peintures auſſi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque choſe de fort grand, quand il dit:

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla. Iliad. liv. 21. V. 388.

Et ailleurs: Iliad. liv. 20. V. 61.

L'Enfer s'eſmeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon Throſne, il paſlit, il s'eſcrie:

REMARQUES.

me M. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Héſiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La triſteſſe ſe tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, ſéche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le ſang couloit de ſes joues, elle grinçoit les dents, & couvroit ſes épaules de pouſſiére.* Il ſeroit bien difficile que cela pût convenir à la Déeſſe des ténébres. Lorſqu'Héſychius a marqué ἀχλύμυος, λυπάμυος, il a fait aſſez voir que ἀχλὺς peut fort bien être priſe pour λύπη, *triſteſſe*. Dans ce même chapitre Longin s'eſt ſervi de ἀχλὺς pour dire *les ténébres, une épaiſſe obſcurité*: & c'eſt peut-être ce qui a trompé les Interprétes. DACIER.

Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſejour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour;
Et par le centre ouvert de la terre eſbranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée;
Ne deſcouvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint meſme des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte juſqu'en ſon centre, l'Enfer preſt à paroiſtre, & toute la machine du Monde ſur le point d'eſtre deſtruite & renverſée, pour monſtrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choſes mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fuſt en danger? Mais il faut prendre toutes ces penſées dans un ſens allegorique; autrement elles ont je ne ſçay quoy d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la Majeſté des Dieux. Et pour moy, lors que je voy dans Homere les playes, les ligues, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe; il me ſemble qu'il s'eſt efforcé, autant qu'il a peû, de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au ſiege de Troye; & qu'au contraire, des Dieux meſmes il en a fait des

REMARQUES.

(1) *Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines.*] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux : mais ils n'expriment pas la penſée d'Homere, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous côtés devant lui, & reconnoiſſent leur Roi; que de joye la mer ſe fend pour lui faire place. M. Deſpréaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit frémiſſement, qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſ-

Hommes

Hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui eſt comme un port aſſeuré pour ſortir de nos miſeres : au lieu qu'en repreſentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miſerables.

Il a donc bien mieux reüſſi, lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, & ſans meſlange des choſes terreſtres ; comme dans cet endroit, qui a eſté remarqué par pluſieurs avant moy, où il dit, en parlant de Neptune :

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes, Iliad. liv. 13. V. 18.
Fait trembler ſous ſes pieds & foreſts & montagnes.

Et dans un autre endroit :

Ibid. V. 26.

Il attelle ſon char, & montant fierement,
Luy fait fendre les flots de l'humide Element.
(1) *Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides Plaines,*
D'aiſe on entend ſauter les pezantes Balaines.
L'Eau (2) *fremit ſous le Dieu qui luy donne la Loy,*
Et ſemble avec plaiſir reconnoiſtre ſon Roy.
Cependant le char vole, &c.

REMARQUES.

ſeaux : au lieu de nous repréſenter, après Homere, des flots entr'ouverts, & une mer qui ſe ſépare. DACIER.

(2) *Frémit ſous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voyant Neptune, ſe ridoit & ſembloit ſourire de joye.* Mais cela ſeroit trop fort en notre langue. Au reſte, j'ai crû que, *l'eau reconnoît ſon Roi*, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roi.* J'ai tâché, dans les paſſages qui ſont rapportés

Ainſi le Legiſlateur des Juifs, qui n'eſtoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçeû la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; ET LA TERRE FUT FAITE.

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerez pas faſché que je vous rapporte encore icy un paſſage de noſtre Poëte, quand il parle des Hommes; afin de vous faire voir, combien Homere eſt heroïque luy-meſme en peignant le caractere d'un Heros. Une eſpaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empeſchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne ſçachant plus quelle reſolution prendre, s'eſcrie:

Iliad. liv. 17. V. 645.

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux:
(1) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les veritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'eſtoit pas capable de cette baſſeſſe: mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe faſche de ne point combattre: il demande

REMARQUES.

d'Homere, à enchérir ſur lui plutôt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte. BOILEAU.

(1) *Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homere: *Et après cela fais nous perir ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit pas ſi bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous*, &c. Ajoutez que de dire à Jupiter, *Com-*

donc en haſte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter meſme. En effet, Homere en cet endroit eſt comme un vent favorable, qui ſeconde l'ardeur des combattans. Car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il eſtoit eſpris auſſi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles : Iliad. liv. 15. V. 605.
Ou comme on voit un feu, jettant par tout l'horreur,
Au travers des foreſts promener ſa fureur,
De colere il eſcume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet, que c'eſt le propre d'un grand Eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée, qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. (1) Adjouſtez que les accidens, qui arrivent dans

REMARQUES.

bats contre nous, c'eſt preſque la même choſe que, *fais nous périr :* puiſque dans un combat contre Jupiter on ne ſçauroit éviter de périr. BOILEAU.

(1) *Ajoutez que les accidens, &c.*] La remarque de M. Dacier ſur cet endroit eſt fort ſçavante & fort ſubtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon ſens. BOILEAU.

Ibid. *Ajoutez que les accidens, &c.*] Je

l'Iliade, ſont déplorez ſouvent par les Heros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivez il y a desja long-temps. Et c'eſt pourquoy l'Odyſſée n'eſt, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

* Ce ſont des paroles de Neſtor dans l'Odyſſée, l. 3. v. 109.

* *Là giſt le grand Ajax, & l'invincible Achille.*
Là de ſes ans Patrocle a veû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils, a terminé ſes jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit eſtoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon Ouvrage eſt dramatique, & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le genie de la vieilleſſe ; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a tousjours ſa meſme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du meſme

REMARQUES.

ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorés par les Héros de l'Odyſſée. Mais il dit : *Ajoutez, qu'Homere rapporte dans l'Odyſſée des plaintes & des lamentations, comme connues dès long-temps à ſes Héros.* Longin a égard ici à ces chanſons qu'Homere fait chanter dans l'Odyſſée ſur les malheurs des Grecs, & ſur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long ſiége. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

(1) *Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, &c.*] Les interprétes n'ont point rendu toute la penſée de Longin ; qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. M. le Févre eſt le premier qui ait connu la beauté de ce paſſage ; car c'eſt lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπώτιδες, il falloit ſuppléer, ἔτω ὁ πως ὁ μήν. Dans ce ſens-là on peut traduire ainſi ce paſſage. *Mais comme l'Océan eſt toujours grand, quoiqu'il ſe ſoit retiré de ſes rivages, & qu'il ſe ſoit reſſerré dans ſes bornes ; Homere auſſi après avoir quitté l'Iliade, ne laiſſe pas d'être grand dans les narra-*

ton; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arreſte ni ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Il n'a plus cette meſme force, & s'il faut ainſi parler, cette meſme volubilité de diſcours, ſi propre pour l'action, & meſlée de tant d'images naïves des choſes. (1) Nous pouvons dire que c'eſt le reflus de ſon eſprit, qui, comme un grand Ocean, ſe retire & deſerte ſes rivages. (2) A tout propos il s'eſgare dans des imaginations & des fables incroyables. (3) Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempeſtes qu'il fait, les avantures qui arriverent à Ulyſſe chez Polypheme, & quelques autres endroits, qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homere, aprés tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homere: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

REMARQUES.

tions même incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée. DACIER.

(2) *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le véritable ſens de πλάνος. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé Homere de tant d'abſurdités, cela n'eſt pas vrai, puiſqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces abſurdités. Au reſte quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne ſont point vrai-ſemblables; mais des fables qui ne ſont point vrai-ſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger, &c. BOILEAU.

(3) *Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes, &c.*] De la maniere dont M. Deſpréaux a traduit ce paſſage, il ſemble que Longin, en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces avantures d'Ulyſſe avec le Cyclope: & c'eſt tout le contraire, ſi je ne me trompe; car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuſes, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyſſée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques-autres endroits,* &c.

Je me ſuis eſtendu là-deſſus, comme j'ay desja dit, afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus elevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'eſteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les Vents, & des compagnons d'Ulyſſe changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. (1) Il en eſt de meſme des Colombes qui nourrirent Jupiter comme un Pigeon: de la diſette d'Ulyſſe, qui fut dix jours ſans manger aprés ſon naufrage; & de toutes ces abſurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt que ce ſont d'aſſez beaux ſonges; &, ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter meſme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous monſtrer que les grands Poëtes & les Eſcrivains celebres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathetique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homere, quand il deſcrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet, toute cette deſcription eſt proprement une eſpece de Comedie, où les differens caracteres des hommes ſont peints.

REMARQUES.

Et ce ſont ces endroits même qu'Horace appelle *ſpecioſa miracula*. DACIER.

(1) *Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le paſſage d'Homere eſt dans le XII. Livre de l'Odyſſ. v. 62.

——————— ἀδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

CHAPITRE VIII.

De la ſublimité qui ſe tire des circonſtances.

VOyons ſi nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puiſſions rendre un Diſcours ſublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit tousjours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſçavons faire à propos le choix des plus conſiderables ; & ſi en les liant bien enſemble, nous en formons comme un corps. Car d'un coſté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sappho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramaſſe de tous coſtez les accidens qui ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion. Mais où ſon adreſſe paroiſt principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excés & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela enſemble.

REMARQUES.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athénée Livre II. page 490. Longin la traite de ſonge ; mais peut-être Longin n'eſt-il pas ſi ſçavant dans l'antiquité, qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient preſque de la même maniere une Colombe & une Prêtreſſe ; ainſi quand ils diſoient que les Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtreſſes qui lui offroient des ſacrifices que l'on a toujours appellés la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

(1) *Heureux ! qui prés de toy, pour toy ſeule ſouſpire ;*
Qui jouït du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement luy ſouſrire.
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

(2) *Je ſens de veine en veine une ſubtile flame*
Courir par tout mon corps, ſi-toſt que je te vois :
Et dans les doux tranſports où s'eſgare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus ſe reſpand ſur ma veûë.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;

REMARQUES.

(1) *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premieres ſtrophes, & que Longin nous a conſervée, étoit ſans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a paſſé par les mains des Copiſtes & des Critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Il eſt vrai qu'elle eſt très-mal conçûe dans l'ancien Manuſcrit du Roi : il n'y a ni diſtinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laiſſer telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entiérement, comme l'on a fait. On en a ôté preſque tous les Eoliſmes. On a retranché, ajoûté, changé, tranſpoſé : enfin on s'eſt donné toutes ſortes de libertés. Iſaac Voſſius, qui avoit vû les Manuſcrits, s'eſt apperçû le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Piéce. Voici comme il en parle dans ſes Notes ſur Catulle : *Sed ipſam nunc Leſbiam Muſam loquentem audiamus ; Cujus Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam aſcribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam luſêre.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Voſſius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuſcrit... Pour moi je croi qu'il eſt bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuſcrit, qui eſt original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reſte, il faut avouer que toutes ces diverſités de leçon ne changent pas beaucoup au ſens, que M. Deſpréaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

(2) *Je ſens de veine en veine, &c.*] Lucréce, dans le Livre 3. de ſon Poëme, ſemble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la crainte les mêmes effets que Sapho attribue à l'amour.

Verùm ubi vehementi magis eſt commota metu mens,
Conſentire animam totam per membra videmus.

Et

(3) *Et paſle, ſans haleine, interdite, eſperduë,*
(4) *Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.*

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramaſſe toutes ces choſes, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la veûë, la couleur, (5) comme ſi c'eſtoient autant de perſonnes differentes, & preſtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée. Elle gele, elle bruſle, elle eſt folle, elle eſt ſage; ou (6) elle eſt entierement hors d'elle-meſme, ou elle va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'eſt pas eſpriſe d'une ſimple paſſion, (7) mais que

REMARQUES.

Sudores itaque, & pallorem exiſtere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri;
Caligare oculos, ſonere aures, ſuccidere artus:
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpè homines.

Catulle, *Ode, ad Leſbiam*, 52. a traduit les premieres ſtrophes de l'Ode de Sapho.

(3) *Et pâle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe*; mais cela ne ſe dit point en François. BOILEAU.

(4) *Un friſſon me ſaiſit, &c.*] Il y a dans le Grec, *une ſueur froide*; mais le mot de *ſueur* en François ne peut jamais être agréable; & laiſſe une vilaine idée à l'eſprit. BOILEAU.

(5) *Comme ſi c'étoient, &c.*] Liſez plutôt, *comme ſi c'étoient des choſes empruntées, qu'elle fût obligée d'abandonner.* TOLLIUS.

(6) *Elle eſt entiérement hors d'elle.*] C'eſt ainſi que j'ai traduit φρενῶν βάτα, & c'eſt ainſi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aiſément s'il eſt néceſſaire. Horace, qui eſt amoureux des Helléniſmes, employe le mot de *metus* en ce même ſens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evœ recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire, *Je ſuis encore plein de la ſainte horreur du Dieu qui m'a tranſporté.* BOILEAU.

(7) *Mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions.*] Notre langue ne ſçauroit bien dire cela d'une autre maniere: cependant il eſt certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος, qui ne ſignifie pas ſeulement *aſſemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étendue; car il dit que *Sapho a ramaſſé & uni toutes ces circonſtances, pour faire paroître non pas une ſeule paſſion, mais une aſſemblée de toutes les paſſions qui s'entrechoquent*, &c. DACIER.

ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ay desja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon Diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos, & ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homere veut faire la deſcription d'une tempeſte, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempeſte. Car, par exemple, l'Autheur * du Poëme des Arimaſpiens † penſe dire des choſes fort eſtonnantes, quand il s'eſcrie :

* Ariſtée.

† C'eſtoient des Peuples de Scythie.

O prodige eſtonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes inſenſez, ſur de freſles Vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux :
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne gouſtent jamais de paiſible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'eſprit ſur les flots.
Et les bras eſtendus, les entrailles eſmeûës,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a perſonne, comme je penſe, qui ne voye bien que ce diſcours eſt en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & ſublime. Voyons donc comment

REMARQUES.

(1) *Il imprime juſques dans ſes mots.*] Il y a dans le Grec, *& joignant par force enſemble des prépoſitions qui naturellement n'entrent point dans une même compoſition,* ὑπὸ ἐκ θανάτοιο : *par cette violence qu'il leur fait, il donne à ſon vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la paſſion. Car par la rudeſſe de ces Syllabes qui ſe heurtent l'une l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du péril,* ὑπὸ ἐκ θανάτοιο

fait Homere, & conſiderons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots, ſouſlevez par l'orage, Iliad. liv. 15. V. 624.
Fondre ſur un Vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles fremit;
La mer blanchit d'eſcume, & l'air au loin gemit.
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a taſché d'encherir ſur ce dernier Vers, en diſant:

Un bois mince & leger les deffend de la mort.

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a renduë baſſe & fleurie, de terrible qu'elle eſtoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les deffend de la mort*, il l'eſloigne & le diminuë pluſtoſt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les Matelots; il les repreſente, comme en un tableau, ſur le point d'eſtre ſubmergez à tous les flots qui s'elevent; & (1) imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes l'image du peril. (2) Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage, non *Voyez les Remarques.*

REMARQUES.

φέρουσαι. Mais j'ai paſſé tout cela parce qu'il eſt entiérement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

(2) *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage.*] Je ſçai bien que par *ſon naufrage*, M. Deſpréaux a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *ſon* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-mê-

plus que Demosthene dans cet endroit où il descrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit: (1) *Il estoit desja fort tard, &c.* Car ils n'ont fait tous deux que tirer, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours des particularitez basses & superfluës, ou qui sentissent l'Escole. En effet, de trop s'arrester aux petites choses, cela gaste tout; & c'est comme du moëlon ou des platras qu'on auroit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bastiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENtre les moyens dont nous avons parlé, qui contribuënt au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des periodes plus estenduës, & composées de

REMARQUES.

me auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere. DACIER.

(1) *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctésiphon, le voici: *Il étoit déja fort tard, lorsqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussi-tôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoyent avertir les Officiers de l'Armée: on fait venir le Héraut public. Toute la ville est pleine de tumulte.*

plus de membres, on peut s'elever par degrez, de telle ſorte qu'un mot encheriſſe tousjours ſur l'autre. Et cette adreſſe peut beaucoup ſervir, ou pour traiter quelque lieu d'un Diſcours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une paſſion. En effet, l'Amplification ſe peut diviſer en un nombre infini d'eſpeces: mais l'Orateur doit ſçavoir que pas-une de ces eſpeces n'eſt parfaite de ſoy, s'il n'y a du Grand & du Sublime: ſi ce n'eſt lors qu'on cherche à eſmouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque choſe. Par tout ailleurs, ſi vous oſtez à l'Amplification ce qu'il y a de Grand, vous luy arrachez, pour ainſi dire, l'ame du corps. En un mot, dés que cet appui vient à luy manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, diſons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent, & qui, comme j'ay dit, n'eſt autre choſe qu'un amas de circonſtances choiſies, que l'on réunit enſemble: & voyons par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

REMARQUES.

Le lendemain dès le point du jour, les Magiſtrats aſſemblent le Sénat. Cependant, Meſſieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déja aſſis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magiſtrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier: Quelqu'un veut-il haranguer le peuple? mais perſonne ne lui répond. Il a beau répéter la même choſe pluſieurs fois. Aucun ne ſe léve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant préſens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier: N'y a-t-il perſonne qui ait un conſeil à me donner pour mon ſalut? BOILEAU.

CHAPITRE X.

Ce que c'eſt qu'Amplification.

JE ne ſçaurois approuver la définition que luy donnent les Maiſtres de l'Art. L'Amplification, diſent-ils, eſt un *Diſcours qui augmente & qui agrandit les choſes*. Car cette définition peut convenir tout de meſme au Sublime, au Pathetique, & aux Figures : puiſqu'elles donnent toutes au Diſcours je ne ſçay quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'elevation ; au lieu que l'Amplification conſiſte auſſi dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoy le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée : mais l'Amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner icy une idée generale, *eſt un accroiſſement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'Oraiſon, qui rem-*

REMARQUES.

(1) *Ne ſert qu'à exagérer.*] Cet endroit eſt fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore ſur l'*Amplification*, venoit enſuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms : il reſte même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon que j'ai ſupprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarraſſé le Lecteur, & auroit été inutile ; puiſqu'on ne ſçait point qui ſont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en reſtent : *Celui-ci eſt plus abondant & plus riche. On peut comparer ſon éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'eſpace, & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un, à mon avis, eſt plus pathé-*

plit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a desja dit. Ainsi elle differe de la preuve, en ce qu'on employe celle-cy pour prouver la question, au lieu que l'Amplification (1) ne sert qu'à estendre & à exagerer. *****

Voyez les Remarques.

La mesme difference, à mon avis, est entre Demosthene & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Autheur Latin. En effet, Demosthene est grand en ce qu'il est serré & concis; & Ciceron au contraire, en ce qu'il est diffus & estendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste & à un foudre. (2) Pour Ciceron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'esteint point, qu'il respand diversement dans ses Ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend tousjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moy. Au reste, le Sublime de Demosthene vaut sans

REMARQUES.

tique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la vérité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Cicéron & Démosthéne: mais il se trompe. BOILEAU.

(2) *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractére de Cicéron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre. DACIER.

doute bien mieux dans les exagerations fortes, & dans les violentes paſſions, (1) quand il faut, pour ainſi dire, eſtonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lors qu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, (2) reſpandre une roſée agréable dans les eſprits. Et certainement un Diſcours diffus eſt bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraiſons, les Digreſſions, & generalement pour tous ces Diſcours qui ſe font dans le Genre demonſtratif. Il en eſt de meſme pour les Hiſtoires, les Traitez de Phyſique, & pluſieurs autres ſemblables matieres.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POur retourner à noſtre Diſcours, Platon, dont le ſtile ne laiſſe pas d'eſtre fort elevé, bien qu'il coule ſans eſtre rapide, & ſans faire de bruit, nous a donné

REMARQUES.

(1) *Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification, *pour ainſi dire*, ne me paroît pas néceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire, *que le Sublime de Démoſthéne vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*; mais qui ajoûte, *quand il faut entiérement étonner*, &c. Je ne croi pas que le mot François *étonner*, demande de luimême cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. DACIER.

(2) *Une roſée agréable, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent à ce paſſage une interprétation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rends ici le mot de καταπλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraïchir*, qui eſt le propre du ſtile abondant, oppoſé *au ſtile ſec*. BOILEAU.

une

une idée de ce ſtile, que vous ne pouvez ignorer, ſi vous avez leû les Livres de ſa Republique. ☆ *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſageſſe ni de vertu, & qui ſont continuellement plongez dans les feſtins & dans la débauche, vont tousjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais gouſté de pur ni de ſolide plaiſir. Ils ſont comme des beſtes qui regardent tousjours en bas, & qui ſont courbées vers la terre. Ils ne ſongent qu'à manger & à repaiſtre, qu'à ſatisfaire leurs paſſions brutales ; & dans l'ardeur de les raſſaſier, ils regimbent, ils égratignent, ils ſe battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & periſſent à la fin par leur gourmandiſe inſatiable.*

* Dialog. 9. page 585. Edit. de H. Eſtienne.

Au reſte, ce Philoſophe nous a encore enſeigné un autre chemin, ſi nous ne voulons point le negliger, qui

REMARQUES.

Ibid. *Répandre une roſée agréable dans les eſprits.*] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe ici καταυτλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui après avoir dit que *le Sublime concis de Démoſthéne doit être employé lorſqu'il faut entiérement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Cicéron lorſqu'il faut l'adoucir.* Ce καταυτλῆσαι eſt emprunté de la Médecine : il ſignifie proprement *fovere*, *fomenter*, *adoucir* ; & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper ; mais cette heureuſe abondance eſt pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appellé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre, qui eſt pour adoucir, *Oratio lenis.* DACIER.

nous peut conduire au Sublime. Quel eſt ce chemin? c'eſt l'imitation & l'emulation des Poëtes & des Eſcrivains illuſtres qui ont veſcu devant nous. Car c'eſt le but que nous devons tousjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'eſprit d'autruy ravit hors d'eux-meſmes, comme on dit qu'une ſainte fureur ſaiſit la Preſtreſſe d'Apollon ſur le ſacré Trepied. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où ſort un ſouffle, une vapeur toute celeſte, qui la remplit ſur le champ d'une vertu divine, & luy fait prononcer des oracles. De meſme ces grandes beautez, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'eleve des vapeurs heureuſes, qui ſe reſpandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les eſprits meſmes naturellement les moins eſchauffez: ſi bien que dans ce moment ils ſont comme ravis & emportez de l'enthouſiaſme d'autruy. Ainſi voyons-nous qu'Herodote, & devant luy Steſichore & Archiloque, ont eſté grands imitateurs d'Homere. Platon neantmoins eſt celuy de

REMARQUES.

(1) *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ πὰ ἑπ' Ἰνδοὺς ϗ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-ſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit? BOILEAU.

Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de ſinguliers*, πὰ ἑπ' ἰδίας, comme M. le Févre a corrigé. DACIER.

(2) *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me ſemble que cette période n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: *En*

tous qui l'a le plus imité : car il a puiſé dans ce Poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux : & j'en donnerois des exemples, (1) ſi Ammonius n'en avoit desja rapporté pluſieurs.

Au reſte on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autruy. (2) En effet, jamais, à mon avis, il n'euſt meſlé tant de ſi grandes choſes dans ſes Traitez de Philoſophie, paſſant, comme il fait, du ſimple diſcours à des expreſſions & à des matieres Poëtiques, s'il ne fuſt venu, pour ainſi dire, comme un nouvel Athlete, diſputer de toute ſa force le prix à Homere, c'eſt-à-dire, à celuy qui avoit desja reçeû les applaudiſſemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le faſſe peut-eſtre qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laiſſe pas neantmoins de luy ſervir beaucoup, puis qu'enfin, ſelon Heſiode,

La noble jalouſie eſt utile aux Mortels. *Opera & Dies. V. 25.*

Et n'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien glorieux,

REMARQUES.

effet, Platon ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traités de Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions & dans des matieres Poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homere, comme un nouvel athléte à celui qui a déja reçû toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde. Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des Athlétes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce paſſage. DACIER.

& bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire avec ceux qui nous ont précedé, puiſque dans ces ſortes de combats on peut meſme eſtre vaincu ſans honte ?

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il eſt bon de faire cette reflexion. Comment eſt-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demoſthene, ou Thucydide meſme, s'il eſt queſtion d'hiſtoire, pour eſcrire cecy en ſtile ſublime ? Car ces grands Hommes que nous nous propoſons à imiter,

REMARQUES.

(1) *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis, le mot Grec ἀγώνισμα ne ſignifie point ici, *prix*, mais *ſpectacle*. Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un ſi célébre tribunal, & ſur un Théatre où nous avons de tels Héros pour Juges ou pour témoins, ce ſera un ſpectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le même ſens. Je ne rapporterai que ce paſſage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ᾠόμιζέν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ἢ τὰς ἀντισρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe eſtimoit que ce ſeroit un ſpectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Généraux des ennemis, qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & de Démoſthéne, chefs des Athéniens. DACIER.

(2) *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne M. Dacier s'accommode aſſez bien au Grec ; mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin, puiſqu'il n'eſt point vrai qu'un homme qui ſe défie que ſes Ouvrages aillent à la poſtérité, ne produira jamais rien qui en ſoit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui ſera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y paſſer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, &c.*]

ſe preſentant de la ſorte à noſtre imagination, nous ſervent comme de flambeau, & nous elevent l'ame preſque auſſi haut que l'idée que nous avons conçeuë de leur genie; ſur tout ſi nous nous imprimons bien cecy en nous-meſmes: Que penſeroient Homere ou Demoſthene de ce que je dis, s'ils m'eſcoutoient? & quel jugement feroient-ils de moy? (1) En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à diſputer, ſi nous pouvons nous figurer que nous allons, mais ſerieuſement, rendre compte de nos Eſcrits devant un ſi celebre Tribunal, & ſur un theatre où nous avons de tels Heros pour Juges & pour teſmoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſterité fera de nos Eſcrits. (2) Car ſi un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour

REMARQUES.

(1) A mon avis, aucun Interpréte n'eſt entré ici dans le ſens de Longin, qui n'a jamais eu cette penſée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ni même qu'il ne ſe donnera pas la peine d'achever ſes ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui ſurvive, quand il travailleroit ſans ceſſe, & qu'il feroit les plus grands efforts; *car ſi un homme*, dit-il, *après avoir enviſagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui ſurvive, il eſt impoſſible que les conceptions de ſon eſprit ne ſoient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainſi dire, ſans pouvoir jamais parvenir à la derniere poſterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardieſſe, ne ſe contenter pas d'écrire pour ſon ſiécle, mais enviſager toute la poſtérité. Cette idée lui élevera l'ame, & animera ſes conceptions, au lieu que ſi dès le moment que cette poſterité ſe préſentera à ſon eſprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui ſoit digne d'elle, ce découragement & ce déſeſpoir lui feront perdre toute ſa force, & quelque peine qu'il ſe donne, ſes écrits ne ſeront jamais que des avortons. C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriſer par là une confiance aveugle & téméraire, comme il ſeroit facile de le prouver. DACIER.

ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que luy, ſon eſprit ne ſçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſterité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres appellent *Peintures*, ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au Diſcours. Ce mot d'*Image* ſe prend en general pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces Diſcours que l'on fait, *lors que par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui eſcoutent.*

Au reſte, vous devez ſçavoir que les *Images* dans la Rhetorique ont tout un autre uſage que parmy les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'eſtonnement & la ſurpriſe: au lieu que dans la Proſe, c'eſt de bien peindre les choſes, & de les faire

voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à esmouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

* *Mere cruelle, arreste, esloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent : je les voy : mon supplice s'appreste.
Quels horribles serpens leur siflent sur la teste !

* Paroles d'Euripide, dans son Oreste, V. 255.

Et ailleurs :

Où fuiray-je ? Elle vient. Je la voy. Je suis mort.

Euripide. Iphigenie en Tauride, Vers 290.

Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et veritablement je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoy il s'est estudié particulierement, & il y a fort bien reüssi. Et mesme en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de luy-mesme ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'estre tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on luy peut appliquer ces Vers du Poëte :

A l'aspect du peril, au combat il s'anime :
Et le poil heriſſé, (1) les yeux estincelans,

REMARQUES.

(1) *Les yeux étincelans.*] J'ai ajoûté ce Vers que j'ai pris dans le texte d'Homere. *Illiade* 20. *vers* 170. BOILEAU.

De ſa queuë il ſe bat les coſtez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainſi à Phaëthon, en luy mettant entre les mains les reſnes de ſes Chevaux:

Euripide dans ſon Phaëthon, Tragedie perduë.

(1) *Prens garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie*
Ne t'emporte au deſſus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraiſchit mon char dans ſa courſe embraſé.

Et dans ces Vers ſuivans:

Auſſi-toſt devant toy s'offriront ſept Eſtoiles.
Dreſſe par là ta courſe, & ſuy le droit chemin.
Phaëthon, à ces mots, prend les reſnes en main;
De ſes chevaux aiſlez il bat les flancs agiles.
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont: le char s'eſloigne, & plus prompt qu'un eſclair,
Penetre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine celeſte;

REMARQUES.

(1) *Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie.*] Je trouve quelque choſe de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers: il me ſemble pourtant, que lorſque le Soleil dit, *au-deſſus de la Libye, le ſillon n'étant point arroſé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char*, il parle plutôt comme un homme qui pouſſe ſon char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Deſpréaux a ſuivi ici tous les autres Interprétes, qui ont expliqué ce paſſage de la même maniere; mais je croi qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée d'Euripide, qui dit: *Marche, & ne te laiſſe point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laiſſera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la ſolidité de l'air. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler de leurs principes de Phyſique. DACIER.

Luy

Luy monſtre encor ſa route,(3)& du plus haut des Cieux
Le ſuit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par là, luy dit-il: revien: deſtourne: arreſte.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëthon, qu'elle partage tous ſes perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les ſuivoit dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout ce qui s'y paſſe, pourroit-il peindre la choſe comme il fait ? Il en eſt de meſme de cet endroit de ſa Caſſandre *, qui commence par

* Piece perduë.

Mais, ô braves Troyens, &c.

Eſchyle a quelquefois auſſi des hardieſſes & des imaginations tout-à-fait nobles & heroïques, comme on le peut voir dans ſa Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un Courrier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort, s'explique ainſi:

REMARQUES.

(3) *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, *au-deſſus de la Canicule*; ὁπηνίκα νῶτα Σειρίος βεβῶς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgerſius, & M. le Févre, veulent changer cet endroit, puiſqu'il eſt fort clair, & ne veut dire autre choſe, ſinon que le Soleil monta au-deſſus de la Canicule, c'eſt-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Aſtrologues tiennent que cet Aſtre eſt placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux*, pour voir marcher Phaëthon, & que de là il lui crioit encore: *Va par là, reviens, détourne*, &c. BOILEAU.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] M. Deſpréaux dit dans ſa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule*, ὁπηνίκα νῶτα Σειρίος βεβῶς. Et il ajoûte, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgerſius & M. le Févre veulent changer

* V, 42. * *Sur un bouclier noir ſept Chefs impitoyables*
Eſpouvantent les Dieux de ſermens effroyables :
Prés d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'eſgorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reſte, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſſieres & mal polies, Euripide neantmoins, par une noble emulation, s'expoſe quelquefois aux meſmes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt eſmeû, & entre en fureur à la veûë de Bacchus :

* Lycurgue, Tragedie perduë. * (1) *Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*

Euripide employe cette meſme penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant neantmoins :

La Montagne à leurs cris reſpond en mugiſſant.

REMARQUES.

cet endroit qui eſt fort clair. Premiérement, ce n'eſt point M. le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerſius, qui liſoit Σειρᾶι, au lieu de Σειρεῖι. Il a dit ſeulement qu'il faut lire Σειρῖι, & cela eſt ſans difficulté, parce que le pénultiéme pied de ces vers doit être un ïambe, εἶι. Mais cela ne change rien au ſens. Au reſte, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule ;* mais plutôt que le Soleil pour ſuivre ſon fils, monta à cheval ſur un aſtre qu'il appelle Σείειον, *Siriom*, qui eſt le nom général de tous les aſtres, & qui n'eſt point du tout ici la Canicule : ὄπιδε ne doit point être conſtruit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers ſuivant, de cette maniere : Πατὴρ δὲ βεβὼς νῶτα Σειείῳ ἵππευε ὄπιδε, παῖδα νεδετῶν ; *Le Soleil monté ſur un aſtre alloit après ſon fils, en lui criant, &c.* Et cela eſt beaucoup plus vrai-ſemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller ſeulement au centre du ciel au-deſſus de la Canicule, & pour crier de là à ſon fils, & lui enſeigner le chemin. Ce centre du ciel eſt un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëthon. DACIER.

(1) *Le Palais en fureur mugit à ſon aſ-*

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant, & s'enſeveliſſant luy-meſme au milieu d'une tempeſte prodigieuſe; & dans cet autre endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neantmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions eſtaler icy tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous diſions, les (1) *Images* dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui paſſent toute ſorte de croyance ; au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images* c'eſt de repreſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & telle qu'elle eſt dans la verité. Car une invention Poëtique

REMARQUES.

pect.] Le mot *mugir* ne me paroît pas aſſez fort pour exprimer ſeul le ἐνθυσιῶν & le βακχεύει d'Eſchyle; car ils ne ſignifient pas ſeulement *mugir*, mais *ſe remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce ſoit une folie de vouloir faire un vers mieux que M. Deſpréaux, je ne laiſſerai pas de dire que celui d'Eſchyle ſeroit peut-être mieux de cette maniere pour le ſens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

Et celui d'Euripide:

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

DACIER.

(1) *Les Images dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'eſt le ſens que tous les Interprétes ont donné à ce paſſage : mais je ne croi pas que ç'ait été la penſée de Longin ; car il n'eſt pas vrai que dans la Poëſie les images ſoient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur ſoit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit ſimplement, *que dans la Poëſie les images*

& fabuleuſe, dans une Oraiſon, traiſne neceſſairement avec ſoy des digreſſions groſſieres & hors de propos, & tombe dans une extreſme abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'huy nos Orateurs; ils voyent quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes tragiques; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lors qu'Oreſte dit dans Euripide :

Oreſte, Tragedie, V. 264.

Toy qui dans les Enfers me veux précipiter,
Deeſſe, ceſſe enfin de me perſecuter.

il ne s'imagine voir toutes ces choſes, que parce qu'il n'eſt pas dans ſon bon ſens. Quel eſt donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique? C'eſt qu'outre pluſieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & eſchauffent le Diſcours. Si bien qu'eſtant meſlées avec art dans les preuves, elles ne perſuadent pas ſeulement, mais elles domptent, pour ainſi dire, elles ſoumettent l'Auditeur. *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand*

REMARQUES.

ſont pouſſées à un excès fabuleux, & qui paſſe toute ſorte de créance. DACIER.

(1) *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.*] Pour conſerver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce paſſage d'Hyperide, il faut traduire : *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.* Car c'eſt en cela que conſiſte l'image : *La bataille a écrit cette Loi.* Au lieu qu'en diſant, *la bataille a fait paſſer cette Loi*, on ne conſerve plus l'image, ou elle eſt du moins fort peu ſenſible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loi, une Ordonnance, un Edit*, &c. M. Deſpréaux a évité cette expreſſion *écrire une Loi*, parce qu'elle n'eſt pas Françoiſe dans ce ſens-là; mais il auroit pû mettre, *ce n'eſt pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoiſie à tous les habitans d'Athénes indifférem-

bruit devant le Palais, & qu'un autre à meſme temps vienne annoncer que les priſons ſont ouvertes, & que les priſonniers de guerre ſe ſauvent; il n'y a point de vieillard ſi chargé d'années, ni de jeune homme ſi indifferent, qui ne coure de toute ſa force au ſecours. Que ſi quelqu'un, ſur ces entrefaites, leur monſtre l'auteur de ce deſordre, c'eſt fait de ce malheureux; il faut qu'il periſſe ſur le champ, & on ne luy donne pas le temps de parler.

Hyperide s'eſt ſervi de cet artifice dans l'Oraiſon, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, aprés la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux eſclaves. (1) *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette loy; c'eſt la bataille, c'eſt la defaite de Cheronée.* Au meſme temps qu'il prouve la choſe par raiſon, il fait une *Image*; & (2) par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arreſte naturellement à ce qui brille & eſclate davantage, l'eſprit de l'Auditeur

REMARQUES.

ment, la liberté aux eſclaves, & qu'on envoyeroit au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la vie d'Hyperide, & il cite même un paſſage, qui n'eſt pourtant pas celui dont il eſt ici queſtion. Il eſt vrai que le même paſſage rapporté par Longin, eſt cité fort différemment par Démétrius Phaléreus: *Ce n'eſt pas*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je ſuis perſuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne ſont point d'Hyperide; elles ſont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque choſe à la penſée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une eſpéce de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'aſſure que cela paroîtra à tous ceux qui ne ſe laiſſent point éblouir par de faux brillans. DACIER.

eſt aiſément entraiſné par cette Image qu'on luy preſente au milieu d'un raiſonnement, & qui luy frappant l'imagination, l'empeſche d'examiner de ſi prés la force des preuves, à cauſe de ce grand eſclat dont elle couvre & environne le Diſcours. Au reſte, il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps meſlez enſemble, celuy qui a le plus de force attire tousjours à ſoy la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette Sublimité, qui conſiſte dans les penſées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des Figures; & premierement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ay dit, elles ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lors qu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire icy une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Diſcours. C'eſt pourquoy nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuënt le plus au Sublime:

ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vray. Demoſthene veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Atheniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel eſtoit l'air naturel d'énoncer la choſe? *Vous n'avez point failly*, pouvoit-il dire, *Meſſieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le ſalut de toute la Grece; & vous en avez des exemples qu'on ne ſçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes ayent failly, qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées.* Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout d'un coup, comme s'il eſtoit inſpiré d'un Dieu, & poſſedé de l'eſprit d'Apollon meſme, il s'eſcrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Grece: * *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli: j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon.* Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appelleray icy *Apoſtrophe*, il deïfie ces anciens Citoyens dont il parle, & monſtre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux, par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres Morts; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathetique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux, & ſi dignes de foy, il fait entrer dans l'ame de ſes Auditeurs comme

* De Corona, pag. 343. edit. Baſil.

une eſpece de contrepoiſon & d'antidote, qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur eleve le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces differens moyens, renfermez dans une ſeule figure, il les entraiſne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit:

On ne me verra plus affligé de leur joye.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(1) Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement. Il faut voir où, comment, en quelle occaſion, & pourquoy on le fait. Or dans le paſſage de ce Poëte il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. Adjouſtez, que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Demoſthene, par des Hommes qu'il rende immortels; & ne ſonge point à faire naiſtre dans l'ame des Atheniens des ſentimens dignes de la vertu de leurs Anceſtres: veû qu'au lieu

REMARQUES.

(1) *Mais il n'y a pas grande fineſſe.*] Ce jugement eſt admirable, & Longin dit plus lui ſeul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le paſſage de Démoſthéne. Quintilien avoit pourtant bien vû que les ſermens ſont ridicules, ſi l'on n'a l'adreſſe de les employer auſſi heureuſement que l'Orateur; mais il n'avoit point fait ſentir de

de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire, dans Demoſthene ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Atheniens vaincus, & pour empeſcher qu'ils ne regardaſſent doreſnavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De ſorte que, comme j'ay desja dit, dans cette ſeule figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des ſermens; il fait leur éloge; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit reſpondre à noſtre Orateur: il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous manïez les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos anceſtres ont remportées. Afin donc de marcher ſeûrement, il a ſoin de regler ſes paroles, & n'employe que celles qui luy ſont avantageuſes; faiſant voir que meſme dans les plus grands emportemens il faut eſtre ſobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs anceſtres, il dit: *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille prés d'Artemiſe & de Platées.* Il ſe garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'eve-

REMARQUES.

tous les défauts que Longin nous explique clairement dans le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

nement, qui avoit été auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée ; & previent meſme l'auditeur, en pourſuivant ainſi : *Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont péris en ces rencontres, ont eſté enterrez aux deſpens de la Republique, & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur.*

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoutenir.

IL ne faut pas oublier icy une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoutiennent le Sublime, le Sublime de ſon coſté ſoutient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un Diſcours où les Figures ſont employées toutes ſeules, eſt de ſoi-meſme ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie ; principalement lors qu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roy, ou un General d'Armée. Car il conçoit en luy-meſme une certaine indignation contre l'Orateur, (1) & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhétori-

REMARQUES.

(1) *Et ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif.*] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhétoricien* & *fineſſes groſſières*, ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſ-

cien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt meſme à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpece de meſpris, il ne s'effarouche entierement : & bien qu'il retienne ſa colere, & ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours, il a tousjours une forte repugnance à croire ce qu'on luy dit. C'eſt pourquoy il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lors qu'on ne reconnoiſt point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remede plus merveilleux pour l'empeſcher de paroiſtre, que le Sublime & le Pathetique ; parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'eſclatant, a tout ce qui luy manquoit, & n'eſt plus ſujet d'aucune tromperie. Je ne vous en ſçaurois donner un meilleur exemple que celuy que j'ay desja rapporté : *J'en jure par les mânes de ces grands Hommes, &c.* Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il ſe ſert ? N'eſt-il pas aiſé de reconnoiſtre que c'eſt par l'eſclat meſme de ſa penſée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouïſſent quand le Soleil vient à eſclairer ; de meſme, toutes ces ſubtilitez de Rhetorique diſparoiſſent à la veuë de cette grandeur qui les environne de tous coſtez. La meſme choſe, à peu prés, arrive dans la

REMARQUES.

cours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, *& ne ſçauroit ſouffrir qu'un ſimple Rhétoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites fineſſes*, χηματίοις. DACIER.

Peinture. En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un mesme plan, & qu'on y mette le jour & les ombres, il est certain que ce qui se presentera d'abord à la veuë, ce sera le lumineux, à cause de son grand esclat, qui fait (1) qu'il semble sortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathetique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de nostre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semblent toucher de plus prés nostre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUe diray-je des demandes & des interrogations? Car qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours? * *Ne voulez-vous jamais faire autre chose*, dit Demosthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez? Un homme de*

* Premiere Philippique, pag. 15. edit. de Basle.

REMARQUES.

(1) *Qu'il semble sortir hors du tableau.*] Καιόμενον ἐξοχον, καὶ ἐγγυτέρω παρὰ πολὺ φαίνεται. Καιόμενον ne signifie rien en cet endroit. Longin avoit sans doute écrit, καὶ ἀ μόνον ἐξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. *ac non modò eminens, sed & propius multò vide-*

Macedoine ſe rend Maiſtre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. Philippe eſt-il mort ? dira l'un : Non, reſpondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit delivrez, vous vous feriez bien-toſt vous-meſmes un autre Philippe. Et ailleurs : *Embarquons-nous pour la Macedoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe ? La guerre meſme, Meſſieurs, nous deſcouvrira par où Philippe eſt facile à vaincre.* S'il euſt dit la choſe ſimplement, ſon diſcours n'euſt point reſpondu à la majeſté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de ſe faire des interrogations & de ſe reſpondre ſur le champ à ſoy-meſme, comme ſi c'eſtoit une autre perſonne, non ſeulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plauſible & plus vrayſemblable. Le Pathetique ne fait jamais plus d'effet, que lors qu'il ſemble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'eſt l'occaſion qui le fait naiſtre. Or il n'y a rien qui imite mieux la paſſion que ces ſortes d'interrogations & de reſponſes. Car ceux qu'on interroge, ſentent naturellement une certaine eſmotion, qui fait que ſur le champ ils ſe precipitent de reſpondre, & de dire ce qu'ils ſçavent de vray, avant meſme qu'on ait

REMARQUES.

tur : Et paroît non ſeulement relevé, mais même plus proche. Il y a dans l'ancien Manuſcrit, καιόυμῶμον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. Le changement de ΚΑΙΟΥΜΟΝΟΝ en ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ, eſt fort aiſé à comprendre. BOIVIN.

achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur eſt adroitement trompé, & prend les diſcours les plus meditez pour des choſes dites ſur l'heure & (1) dans la chaleur **** (2) Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en oſter les liaiſons. En effet, un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoy-meſme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viſte que la penſée meſme de l'Orateur. * *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble.* Il en eſt de meſme de ces paroles d'Euryloque à Ulyſſe dans Homere:

* Xenoph. Hiſt. Gr. liv. 4. pag. 519. edit. de Leuncla.

Odyſſ. l. 10. v. 251.

Nous avons, par ton ordre, à pas precipitez,
Parcouru de ces Bois les ſentiers eſcartez:
(3) *Nous avons, dans le fond d'une ſombre vallée,*
Deſcouvert de Circé la maiſon reculée.

Car ces periodes ainſi coupées, & prononcées neantmoins avec precipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empeſche en meſme temps (4) & le force

REMARQUES.

(1) *Et dans la chaleur.*] Le Grec ajoûte: *Il y a encore un autre moyen; car on le peut voir dans ce paſſage d'Hérodote, qui eſt extrêmement ſublime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui eſt fort défectueux: puiſqu'elles ne forment aucun ſens, & ne ſerviroient qu'à embarraſſer le Lecteur. BOILEAU.

(2) *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en ôter les liaiſons.*] J'ai ſuppléé cela au texte: parce que le ſens y conduit de lui-même. BOILEAU.

de parler. C'eſt ainſi qu'Homere ſçait oſter, où il faut, les liaiſons du diſcours.

CHAPITRE XVII.

Du meſlange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour eſmouvoir, que de ramaſſer enſemble pluſieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainſi meſlées, entrant par ce moyen dans une eſpece de ſocieté, ſe communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce paſſage de l'Oraiſon de Demoſthene contre Midias, où en meſme temps il oſte les liaiſons de ſon diſcours, & meſle enſemble les Figures de Repetition & de Deſcription. * *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes du geſte, des yeux, de la voix, que celuy qui a eſté outragé ne ſçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la ſuite ſon diſcours ne vinſt à ſe relaſcher, ſçachant bien que l'ordre appartient à un eſprit raſſis, & qu'au contraire le deſordre

* Contre Midias, p. 395. edit. de Baſle.

REMARQUES.

(3) *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme ſi l'endroit étoit défectueux ; mais ils ſe trompent. La remarque de Longin eſt fort juſte, & ne regarde que ces deux périodes ſans conjonction : *Nous avons par ton ordre*, &c. Et enſuite : *Nous avons dans le fond*, &c. BOILEAU.

(4) *Et le force de parler.*] La reſtitution de M. le Févre eſt fort bonne, συνδιωκόσης, & non pas συνδιοικόσης. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.

eſt la marque de la paſſion, qui n'eſt en effet elle-meſme qu'un trouble & une eſmotion de l'ame ; il pourſuit
Ibid. dans la meſme diverſité de Figures. *Tantoſt il le frappe comme ennemi, tantoſt pour luy faire inſulte, tantoſt avec les poings, tantoſt au viſage.* Par cette violence de paroles ainſi entaſſées les unes ſur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puiſſamment ſes Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur preſence. Il revient à la charge, & pourſuit, comme une tem-
Ibid. peſte : *Ces affronts eſmeuvent, ces affronts tranſportent un homme de cœur, & qui n'eſt point accouſtumé aux injures. On ne ſçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conſerve par tout le caractere de ces Figures turbulentes : tellement que dans ſon ordre il y a un deſordre ; & au contraire, dans ſon deſordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaiſir, les conjonctions à ce paſſage, comme font les diſciples d'Iſocrate : *Et certainement il ne faut pas oublier que celuy qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes, premierement par le geſte, enſuite par les yeux, & enfin par la voix meſme, &c....* Car en egalant & applaniſſant ainſi toutes choſes par le moyen des liaiſons, vous verrez que d'un Pathetique fort & violent vous tomberez dans une petite affeterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon ; & que toute la force de voſtre diſcours s'eſteindra auſſi-toſt d'elle-

d'elle-meſme. Et comme il eſt certain que ſi on lioit le corps d'un homme qui court, on luy feroit perdre toute ſa force ; de meſme, ſi vous allez embarraſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles, elle les ſouffre avec peine ; vous luy oſtez la liberté de ſa courſe, & cette impetuoſité qui la faiſoit marcher avec la meſme violence qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'eſt autre choſe que *la Tranſpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & la ſuite d'un Diſcours.* Et cette Figure porte avec ſoy le caractere veritable d'une paſſion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui ſont eſmeûs de colere, de frayeur, de dépit, de jalouſie, ou de quelque autre paſſion que ce ſoit ; car il y en a tant que l'on n'en ſçait pas le nombre ; leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un deſſein qu'ils en conçoivent auſſi-toſt un autre ; & au milieu de celuy-cy, s'en propoſant encore de nouveaux, où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur premiere reſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent leger & inconſtant, qui les entraiſne, & les fait tourner ſans ceſſe de coſté & d'autre : ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de ſentimens oppoſez, ils changent

à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles Eſcrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vray, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature meſme ; & au contraire la Nature ne reüſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voyons un bel exemple de cette tranſpoſition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainſi aux Ioniens : *En effet nos affaires ſont reduites à la derniere extremité, Meſſieurs. Il faut neceſſairement que nous ſoyons libres, ou eſclaves, & eſclaves miſerables.* (1) *Si donc vous voulez eviter les malheurs qui vous menacent, il faut, ſans differer, embraſſer le travail & la fatigue, & acheter voſtre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il euſt voulu ſuivre l'ordre naturel, voicy comme il euſt parlé : *Meſſieurs, il eſt maintenant temps d'embraſſer le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires ſont reduites à la derniere extremité, &c.* Premierement donc il tranſpoſe ce mot, *Meſſieurs*, & ne l'inſere qu'immediatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame,

Herodote, liv. 6. pag. 338. edit. de Francfort.

REMARQUES.

(1) *Si donc vous voulez.*] Tous les Interprétes d'Hérodote, & ceux de Longin, ont expliqué ce paſſage comme M. Deſpréaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδέχεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent employé pour *miſere, calamité*, que pour *travail, peine*. Hérodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ἐνδέχεσθαι, *prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχεῖσθαι, *être lâche, pareſſeux* : & il dit, *ſi donc vous voulez ne point*

comme si la grandeur du peril luy avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : *En effet nos affaires sont reduites à la derniere extremité ;* afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours estudié qu'il leur apporte ; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre separées.

Demosthene est en cela bien plus retenu que luy. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a respanduës avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en soûle ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroistre que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traisne sans cesse l'Auditeur par les dangereux destours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprès le desordre : & entremeslant au milieu de son discours plusieurs choses differentes, qu'il va quelquefois chercher mesme hors de son sujet, il met la frayeur

REMARQUES.

apprehender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous serez libres. Ce que je dis paroîtra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le sixiéme Livre d'Hérodote, à la Section XI. DACIER.

dans l'ame de l'Auditeur, qui croit que tout ce discours va tomber, & l'interesse malgré luy dans le peril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps qu'on cherchoit ; par cette transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eust gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenseray d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diversitez de cas, Collections, Renversemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui estant, comme vous sçavez, extremement fortes & vehementes, peuvent beaucoup servir par consequent à orner le discours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathetique. Que diray-je des changemens de cas, de temps,

REMARQUES.

(1) *Aussi-tôt un grand peuple, &c.*] Quoi qu'en veuille dire M. le Fevre, il y a ici deux Vers; & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voi pas pourquoi en mettant θῦνον, il est absolument necessaire de mettre καὶ. BOILEAU.

Ibid. *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port.*] Voici le passage Grec : ἀυτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠιόνεσσι δϊϊσάμενοι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier :

——— ἀυτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι δϊϊσάμενοι κελάδησαν.

Mais M. le Fevre soûtient que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer ; & que si l'on mettoit θῦνον, il faudroit aussi ajoûter un καὶ, καὶ δϊϊσάμενοι. M. Despréaux se détermine sur cela, & il suit la remarque de

de perſonnes, de nombre, & de genre? En effet, qui ne voit combien toutes ces choſes ſont propres à diverſifier & à ranimer l'expreſſion? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaiſon eſt ſinguliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

(1) *Auſſi-toſt un grand Peuple accourant ſur le Port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers ſont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du ſon & de l'emphâſe. Tels ſont ces Pluriels qui ſortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie : Oedip. Tyran, V. 1417.
Mais dans ces meſmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé.
Et par-là tu produis & des fils, & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres :
Et tout ce que du Sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

REMARQUES.

Langbaine, qui lui a paru plus juſte, parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant δῦγον, on eſt obligé de mettre la liaiſon καὶ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vrai, que deux verbes ſe trouvent très-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homere que Longin rapporte dans le Chap. XVI. mais il devoit prendre garde que dans ce paſſage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entiérement oppoſé au génie de la langue Grecque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme deux verbes de même tems, & un participe, ſans aucune liaiſon. Cela eſt certain. D'ailleurs, on pourroit faire voir que cet aſyndeton, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vîteſſe, l'énerve, & le rend languiſſant. DACIER.

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une ſeule perſonne, c'eſt à ſçavoir, Oedipe d'une part, & ſa mere Jocaſte de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainſi reſpandu & multiplié en differens Pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'eſt par un meſme pleonaſme, qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpedons & les Hectors paroiſtre.

* Platon. Menexenus. tom. 2. pag. 245. edit. de H. Eſtienne.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon, à propos des Atheniens, que j'ay rapporté ailleurs : * *Ce ne ſont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaïs, ni des hommes nez barbares, qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignez du commerce & de la frequentation des Nations eſtrangeres, qui habitons une meſme Ville, &c.*

En effet tous ces Pluriels, ainſi ramaſſez enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exaggerer ; & dans la paſſion, c'eſt-à-dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes, ou de pluſieurs. (1) Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon Sophiſte.

REMARQUES.

(1) *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoutumé de mettre des ſonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, c'eſt-à-dire, les jours où l'on faiſoit des revûes ou des tournois : il paroît même par un paſſage d'Eſchyle, qu'on en garniſſoit les boucliers tout autour. C'eſt de cette coutume que dépend l'intelligence de ce paſſage de Longin, qui veut dire que, comme un homme, qui

CHAPITRE XX.

Des Pluriels reduits en Singuliers.

ON peut auſſi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers; & cela a quelque choſe de fort grand. *Tout le Peloponeſe*, dit Demoſthene, * *eſtoit alors diviſé en factions.* Il en eſt de meſme de ce paſſage d'Herodote : ** *Phrynichus faiſant repreſenter ſa Tragedie intitulée*, La priſe de Milet, *tout* (1) *le Théatre ſe fondit en larmes.* Car de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte, je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une meſme raiſon qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet, ſoit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſſiez pluſieurs; ſoit qu'en ramaſſant des Pluriels dans un ſeul nom Singulier, qui ſonne agreablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement impréveû marque la paſſion.

* De Corona, pag. 315. edit. Baſil.

** Herodote, liv. 6. pag. 341. edit. de Francfort.

REMARQUES.

mettroit ces ſonnettes tous les jours, ſeroit pris pour un charlatan : l'Orateur qui employeroit par tout ces pluriels, paſſeroit pour un Sophiſte. DACIER.

(1) *Le Théatre ſe fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οἱ θεώμενοι. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Hérodote, θέητρον. Autrement Longin n'auroit ſçû ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Temps.

IL en eſt de meſme du changement de Temps : lors qu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit preſentement ; parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure meſme. *Un Soldat*, dit Xenophon, * *eſtant tombé ſous le cheval de Cyrus, & eſtant foulé aux pieds de ce cheval, il luy donne un coup d'epée dans le ventre. Le cheval bleſſé ſe demene & ſecouë ſon Maiſtre. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort frequente dans Thucydide.

* Inſtitut. de Cyrus, liv. 7. p. 178. edit. Leuncl.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Perſonnes.

LE changement de Perſonnes n'eſt pas moins pathetique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir luy-meſme au milieu du peril.

Iliad. liv. 15. V. 697.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent tousjours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les ſçauroit ni vaincre, ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela

Cela ſe voit encore dans Herodote. * *A la ſortie de la ville d'Elephantine*, dit cet Hiſtorien, *du coſté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous deſcendez dans une plaine. Quand vous l'avez traverſée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend voſtre eſprit avec luy, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faiſant pluſtoſt voir qu'entendre. Toutes ces choſes, ainſi pratiquées à propos, arreſtent l'Auditeur, & luy tiennent l'eſprit attaché ſur l'action preſente, principalement lors qu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en general, mais à un ſeul en particulier.

* Liv. 2. pag. 100. edit. de Francfort.

Tu ne ſçaurois connoiſtre au fort de la meſlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.

Iliad. liv. 5. V. 85.

Car en reſveillant ainſi l'Auditeur par ces apoſtrophes, vous le rendez plus eſmeû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranſitions impreveûës.

IL arrive auſſi quelquefois, qu'un Eſcrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & jouë ſon perſonnage. Et cette Figure marque l'impetuoſité de la paſſion.

Iliad. liv. 15. V. 346.

Mais Hector, qui les voit eſpars ſur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage:
D'aller droit aux Vaiſſeaux ſur les Grecs ſe jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en eſcarter,
Auſſi-toſt dans ſon ſang je cours laver ſa honte.

Le Poëte retient la narration pour ſoy, comme celle qui luy eſt propre; & met tout d'un coup & ſans en avertir, cette menace precipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet, ſon diſcours auroit langui, s'il y euſt entremeſlé: *Hector dit alors de telles ou ſemblables paroles.* Au lieu que par cette Tranſition impréveûë il prévient le Lecteur, & la Tranſition eſt faite avant que le Poëte meſme ait ſongé qu'il la faiſoit. Le veritable lieu donc où l'on doit uſer de cette Figure, c'eſt quand le temps preſſe, & que l'occaſion qui ſe preſente ne permet pas de differer: lors que ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hecatée: * (1) *Ce Heraut ayant aſſez pezé la conſequence de toutes ces choſes, il commande aux deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne puis plus rien*

* Livre perdu.

REMARQUES.

(1) *Ce Héraut ayant peſé, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent un autre ſens à ce paſſage d'Hécatée, & font même une reſtitution ſur ὡς μὴ ὢν, dont ils changent ainſi l'accent ὡς μὴ ὦν: prétendant que c'eſt un Ioniſme, pour ὡς μὴ εἶη. Peut-être ont-ils raiſon, mais peut-être auſſi qu'ils ſe trompent, puiſqu'on ne ſçait de quoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce livre ſoit retrouvé, j'ai crû que le plus sûr étoit de ſuivre le ſens de Gabriel de Petra, & des autres Interprétes, ſans y changer ni accent ni virgule. Boileau.

Ibid. *Ce Héraut ayant.*] Ce paſſage d'Hécatée a été expliqué de la même maniere par tous les Interprétes; mais ce n'eſt guere la coutume qu'un Héraut péſe la conſequen-

pour vous, non plus que ſi je n'eſtois plus au monde. Vous eſtes perdus, & vous me forcerez bien-toſt moi-meſme d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple. Demoſthene, dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton, * a encore employé cette Figure d'une maniere differente de celle-cy, mais extremement forte & pathetique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer inſolemment les choſes les plus ſaintes? Un ſcelerat, dis-je, qui.... O le plus meſchant de tous les hommes! rien n'aura peû arreſter ton audace effrenée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces bareaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toy.* Il laiſſe là ſa penſée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux differentes perſonnes. *Qui.... O le plus meſchant de tous les hommes!* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce meſme diſcours, qu'il ſembloit avoir laiſſé là, il touche bien davantage, & fait une bien plus forte impreſſion. Il en eſt de meſme de cet emportement de

* Pag. 494. edit. de Baſle.

REMARQUES.

ce des ordres qu'il a reçûs: ce n'eſt point auſſi la penſée de cet Hiſtorien. M. le Fevre avoit fort bien vû que Ταῦτα δεινὰ ποιέμενος ne ſignifie point du tout *peſant la conſéquence de ces choſes*, mais *étant bien fâché de ces choſes*, comme mille exemples en font foi; & que ὢν n'eſt point ici un participe, mais ὢν pour ὦν dans le ſtile d'Ionie, qui etoit celui de cet Auteur; c'eſt-à-dire, que ὡς μὴ ὢν ne ſignifie point *comme ſi je n'étois point au monde*, mais *afin donc*, & cela dépend de la ſuite. Voici le paſſage entier: *Le Héraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû, fait commandement aux deſcendans des Héraclides de ſe retirer. Je ne ſçaurois vous aider. Afin donc que vous ne périſſiez entiérement, & que vous ne m'enveloppiez dans votre ruine en me faiſant éxiler; partez, retirez-vous chez quelque autre peuple.* DACIER.

Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ſes Amans :

Odyſſ. liv. 4. V. 681.

De mes faſcheux Amans miniſtre injurieux,
Heraut, que cherches-tu? Qui t'amene en ces lieux?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'inſtant le feſtin ſe prépare?
Faſſe le juſte Ciel, avançant leur treſpas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Laſches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Conſumez de ſon Fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme eſtoit Ulyſſe, &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Periphraſe.

IL n'y a perſonne, comme je croy, qui puiſſe douter que la Periphraſe ne ſoit encore d'un grand uſage dans le Sublime. Car, comme dans la Muſique le ſon principal devient plus agreable à l'oreille, lors qu'il eſt accompagné (1) des differentes parties qui luy reſpondent : de meſme, la Periphraſe tournant autour du mot propre,

REMARQUES.

(1) *Des differentes parties qui lui répondent.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παράφωνοι, ne voulant dire autre choſe que les parties faites ſur le ſujet ; & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphraſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moyen deſquels, comme l'Auteur le dit dans la ſuite, d'une diction toute ſimple on fait une eſpéce de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage.

forme ſouvent, par rapport avec luy, une conſonance & une harmonie fort belle dans le diſcours ; ſur tout lors qu'elle n'a rien de diſcordant ou d'enflé, mais que toutes choſes y ſont dans un juſte temperament. Platon * nous en fournit un bel exemple au commencement de ſon Oraiſon funebre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en general, & leurs Parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premierement il appelle la mort *ce fatal voyage.* Enſuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur païs leur avoit préparée exprés pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choſes ne contribuënt que mediocrement à relever cette penſée ? Avoüons pluſtoſt que par le moyen de cette Periphraſe, melodieuſement reſpanduë dans le diſcours, d'une diction toute ſimple, il a fait une eſpece de concert & d'harmonie. De meſme Xenophon : * *Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe & plaiſante. Au reſte votre ame eſt ornée de la plus belle qualité que puiſſent jamais poſſeder des hom-*

* Menexenus, pag. 236. edit. de H. Eſtienne.

* Inſtit. de Cyrus, liv. 1. pag. 24. édit. de Leuncl.

REMARQUES.

Car je ne ſuis pas de l'avis de ces modernes, qui ne veulent pas que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties : puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ai pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour décider ſouverainement là-deſſus. BOILEAU.

mes nez pour la guerre ; c'eſt qu'il n'y a rien qui vous touche plus ſenſiblement que la louange. Au lieu de dire : *Vous vous addonnez au travail*, il uſe de cette circonlocution, *Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et eſtendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & releve beaucoup cet éloge. Cette Periphraſe d'Herodote * me ſemble encore inimitable : *La Deeſſe Venus, pour chaſtier l'inſolence des Scythes, qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya* (1) *une maladie qui les rendoit Femmes.* *

* Liv. 1. pag. 45. ſect. 105. edition de Francfort.

* Les fit devenir impuiſſans.

Au reſte il n'y a rien dont l'uſage s'eſtende plus loin que la Periphraſe, pourveû qu'on ne la reſpande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſi-toſt elle languit, & a je ne ſçay quoy de niais & de groſſier. Et c'eſt pourquoy Platon, qui eſt tousjours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois meſme un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a eſté raillé, pour avoir dit dans ſes Loix * : *Il ne faut point ſouffrir que les ri-*

* Liv. 5. pag. 741. & 42. edit. de H. Eſtienne.

REMARQUES.

(1) *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans, & entr'autres M. Coſtar & M. de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le meilleur : y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes avec les Hémorrhoïdes. Je ne blâme pourtant pas le ſens de M. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Par cette maladie des femmes, tous les Interprétes ont entendu les Hémorrhoïdes ; mais il me ſemble qu'Hérodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la Periphraſe dont il s'eſt ſervi, ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été ſeul en peine. Pour moi je ſuis perſuadé que la plûpart, pour avoir voulu trop finaſſer, ne ſont point entrez dans la penſée d'Hérodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui eſt parti-

cheſſes d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville. S'il euſt voulu, pourſuivent-ils, introduire la poſſeſſion du beſtail, aſſeurément qu'il auroit dit par la meſme raiſon, *les richeſſes de Bœufs & de Moutons.*

Mais ce que nous avons dit en general ſuffit pour faire voir l'uſage des Figures, à l'eſgard du Grand & du Sublime. Car il eſt certain qu'elles rendent toutes le diſcours plus animé & plus pathetique. Or le Pathetique participe du Sublime, autant que le (1) Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUiſque la Penſée & la Phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours qui regarde l'expreſſion. Or que le choix des grands mots & des termes propres ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour eſmouvoir, c'eſt

REMARQUES.

culiere aux femmes, C'eſt en cela auſſi que ſa Periphraſe paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou malhonnêtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt très-propre & ne choque point. En effet, le mot νῦσος *maladie*, n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale ; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la délicateſſe d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes ;* mais par l'Adjectif θήλειαν νῦσον, *la maladie féminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec : & n'a point du tout de grace dans notre langue, où il ne peut être ſouffert. DACIER.

(1) *Le Sublime.*] *Le Moral*, ſelon l'ancien Manuſcrit. BOILEAU.

ce que perſonne n'ignore, & ſur quoy par conſequent il ſeroit inutile de s'arreſter. En effet, il n'y a peut-eſtre rien d'où les Orateurs, & tous les Eſcrivains en general qui s'eſtudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'elegance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautez eſclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vray dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde neantmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de meſme que ſi vous appliquiez un grand maſque de Theatre ſur le viſage d'un petit enfant: ſi ce n'eſt à la verité (1) dans la Poëſie *********** (2) Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Theopompus, que Cecilius blaſme, je ne ſçay pourquoy, & qui me ſemble au contraire fort à louer pour ſa juſteſſe,

REMARQUES.

(1) *Dans la Poëſie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots ſont impertinens dans le ſtile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble. Boileau.

(2) *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπλικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος ἐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ai point exprime ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur; le mot ὑπλικώτατον n'étant point grec; & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacréon? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* Boileau.

Ibid. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] M. Deſpréaux a fort bien vû, que dans la lacune Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacréon, ἐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπλικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπλικώτατον eſt corrompu, & qu'il ne peut être grec. Je

&

& parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la neceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir*. En effet, un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Adjouſtez qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir ſouffre ſans peine, & meſme avec plaiſir, des indignitez; ces termes, *boire des affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en eſt de meſme de cette expreſſion d'Herodote : * *Cleomene eſtant devenu furieux, il prit un couteau, dont il ſe hacha la chair en petits morceaux; & s'eſtant ainſi déchiqueté luy-meſme, il mourut*. Et ailleurs *: *Pythés, demeurant tousjours dans le Vaiſſeau, ne ceſſa point de combattre, qu'il n'euſt eſté haché en pieces*. Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe; & renferment neantmoins en elles un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial.

* Liv. 6. pag. 358. edit. de Francfort.

* Liv. 7. pag. 444.

REMARQUES.

n'ajoûterai que deux mots à ce qu'il a dit; c'eſt qu'au lieu de ὑπλικώτατον, Longin avoit écrit ὑπλιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d Anacréon, ὑπλιώτατον, καὶ γόνιμον τόδ' Ἀνακρέοντ[ος] [ἐκέτι Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι.] Il falloit traduire, *cet endroit d'Anacréon eſt très-ſimple, quoique pur, Je ne me ſoucie plus de la Thracienne*. Γόνιμον ne ſignifie point ici *fecond*, comme M. Deſpréaux l'a crû avec tous les autres Interprétes; mais *pur*, comme quelquefois le *genuinum* des Latins. La reſtitution de ὑπλιώτατον eſt très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogéne, qui a auſſi appellé ὑπλιότητα λόγε, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacréon, cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπισρέφομαι, qui eſt fort ſimple, & du ſtile ordinaire. Au reſte, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace, dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. : Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

CHAPITRE XXVI.

Des Metaphores.

POur ce qui eſt du nombre des Metaphores, Cecilius ſemble eſtre de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. Mais * Demoſthene nous doit encore icy ſervir de regle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occaſions où l'on en peut employer pluſieurs à la fois; quand les paſſions, comme un torrent rapide, les entraiſnent avec elles neceſſairement, & en foule. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces laſches Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement deſchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont autrefois* (1) *vendu à Philippe noſtre liberté, & qui la vendent encore aujourd'huy à Alexandre: qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmy nous cette regle, où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur felicité, de ne ſouffrir point de Maiſtre.* Par cette foule de Metaphores prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bou-

* De Corona, pag. 354. edit. de Baſle.

REMARQUES.

(1) *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont bû notre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

(2) *Mais je ſoutiens, &c.*] J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoutiens toujours que l'abondance & la hardieſſe des Métaphores, comme je l'ai déja dit, les figures employées à*

che à ces Traiſtres. Neantmoins Ariſtote & Theophraſte, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens, *pour ainſi dire; pour parler ainſi; ſi j'oſe me ſervir de ces termes; pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, adjouſtent-ils, l'excuſe eſt un remede contre les hardieſſes du diſcours; & je ſuis bien de leur avis. (2) Mais je ſouſtiens pourtant toujours ce que j'ay desja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des Metaphores, ſoit des autres Figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos: je veux dire, dans les grandes paſſions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique, par leur violence & leur impétuoſité, emportent naturellement & entraiſnent tout avec eux; ils demandent neceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le tems à l'Auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il eſt eſpris d'une commune fureur avec celuy qui parle.

Et meſme pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes, qu'une foule de Metaphores continuées. C'eſt par elles que nous voyons dans Xenophon une deſcription ſi pompeuſe de l'edifice du corps humain. Platon * neant-

* Dans le Timée, pag. 69. & ſuiv. edition de H. Eſtienne.

REMARQUES.

propos, les paſſions véhémentes, & le grand, ſont les plus naturels adouciſſemens du Sublime. Longin veut dire, que pour excuſer la hardieſſe du diſcours dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions, *pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c.* & qu'il ſuffit que les Métaphores ſoient fréquentes & hardies, que les figures ſoient employées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand. DACIER.

moins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teſte *une Citadelle.* Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a eſté mis entre elle & la poitrine.* Que les vertebres ſont *comme des gonds ſur leſquels elle tourne.* Que la volupté eſt *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.* Que la langue eſt *le Juge des ſaveurs.* Que le cœur eſt *la ſource des veines, la fontaine du ſang, qui de là ſe porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il eſt diſpoſé comme une fortereſſe gardée de tous coſtez.* Il appelle les pores, *des ruës eſtroites. Les Dieux*, pourſuit-il, *voulant ſouſtenir le battement du cœur, que la veûë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colere, qui eſt de feu, luy cauſent ordinairement; ils ont mis ſous luy le poulmon, dont la ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'eſponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflammée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions.* Il appelle la partie concupiſcible *l'appartement de la Femme*; & la partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* (1) Il dit que la rate eſt *la cuiſine des inteſtins; & qu'eſtant*

REMARQUES.

(1) *Il dit que la rate eſt la cuiſine des inteſtins.*] Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans doute d'accord; car la rate ne peut jamais être appellée raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*; & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette Métaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus; ἐκμαγεῖον ſignifie proprement χειρόμακτρον, *une ſerviette à eſſuïer les mains.* Platon dit, *que Dieu a placé la rate au voiſinage du foye, afin qu'elle lui ſerve comme de torchon*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, *& qu'elle le tienne toujours*

pleine des ordures du foye, elle s'enfle, & devient bouffie. Enſuite, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, adjouſte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée, qui entoure doucement le corps.* Il dit que le ſang eſt *la paſture de la chair. Et afin que toutes les parties peûſſent recevoir l'aliment, ils y ont creuſé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur comme de leur ſource, peûſſent couler dans ces eſtroits conduits du corps humain.* Au reſte, quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe deſnouënt comme les cordages d'un Vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite de la meſme force: mais ce que nous avons dit, ſuffit pour faire voir combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-meſmes; combien, dis-je, les Metaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent eſtre dans les endroits pathetiques, & dans les deſcriptions.

Or que ces Figures, ainſi que toutes les autres élegances du diſcours, portent tousjours les choſes dans

REMARQUES.

propre & net; c'eſt pourquoi lorſque dans une maladie le foye eſt environné d'ordures, la rate, qui eſt une ſubſtance creuſe, molle, & qui n'a point de ſang, le nettoye, & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie; comme au contraire, après que le corps eſt purgé, elle ſe déſenfle, & retourne à ſon premier état. Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit apperçû de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée ſur le texte même de Platon, & ſur le témoignage de Pollux, qui cite ce paſſage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

l'excès ; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon meſme * n'a pas été peu blaſmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Metaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allegorique. *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit eſtre de meſme d'une Ville comme d'un vaſe, où le vin qu'on verſe, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſocieté avec une autre Divinité ſobre, qui le chaſtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une Divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *chaſtier* pour temperer : en un mot, de s'eſtudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte qui n'eſt pas luy-meſme trop ſobre. Et c'eſt peut-eſtre ce qui a donné ſujet à Cecilius de décider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias, que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimaſt Lyſias plus que ſoy-meſme, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias : ſi-bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Autheurs, qui ne ſont pas des deciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. (1) De fait, accuſant

* Des Loix, liv. 6. pag. 773. edit. de H. Eſtienne.

REMARQUES.

(1) *De fait accuſant Platon, &c.*] Il me ſemble que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit : *En effet il préfére à Platon, qui eſt tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfére, dis-je, Lyſias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts*, &c. DACIER.

Platon d'eſtre tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Autheur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'eſtre vray, n'a pas meſme une ombre de vraiſemblance. Et en effet, où trouverons-nous un Eſcrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques defauts.

PEut-eſtre ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner icy cette queſtion en general, ſçavoir, lequel vaut mieux ſoit dans la Proſe, ſoit dans la Poëſie, d'un Sublime qui a quelques defauts, ou d'une Mediocrité parfaite, & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point: & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces queſtions eſtant naturelles à noſtre ſujet, il faut neceſſairement les reſoudre. Premierement donc je tiens pour moy, qu'une Grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Mediocre. En effet, dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe: & il en eſt de meſme du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi prés, & où il

faut, malgré qu'on en ait, negliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & mediocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe hazarde, & ne s'éleve jamais, il demeure tousjours en ſeureté ; au lieu que le Grand de ſoy-meſme, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure tousjours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau, paſſe viſte, & s'eſcoule bien-toſt de noſtre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je ſois peut-eſtre l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins ; j'eſtime, aprés tout, que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des meſpriſes, & de petites négligences, qui leur ſont eſchapées, parce que leur eſprit, qui ne s'eſtudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arreſter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſouſtienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa gran-

REMARQUES.

(1) *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué, que la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques ; cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur

deur,

deur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, Apollonius, par exemple, celuy qui a compoſé le Poëme des Argonautes, ne tombe jamais; (1) & dans Theocrite, oſté quelques endroits, où il ſort un peu du caractere de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux eſtre Apollonius, ou Theocrite, qu'Homere? L'Erigone d'Eratoſthene eſt un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthene eſt plus grand Poëte qu'Archiloque, qui ſe broüille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs endroits de ſes Eſcrits; (2) mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraiſné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut? Et meſme pour le Lyrique, choiſiriez-vous pluſtoſt d'eſtre Bacchylide que Pindare? ou pour la Tragedie, Ion, ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit eſcrit avec beaucoup d'élegance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'eſteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon ſens, qui

REMARQUES.

ce Poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

(2) *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en général, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de régler.* DACIER.

daignaſt comparer tous les Ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle?

CHAPITRE XXV.III.

Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthene.

QUe ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un Ouvrage par le nombre pluſtoſt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez ; il s'enſuivra qu'Hyperide doit eſtre entierement préferé à Demoſthene. En effet, (1) outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un degré éminent ; (2) ſemblable à ces Athletes, qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'Exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas un de ces Exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Demoſthene en tout

REMARQUES.

(1) *Outre qu'il eſt plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hypéride qu'il poſſede preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent : il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démoſthéne; & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent*; *qu'il les poſſéde toutes en un degré preſque éminent*, καὶ σχεδὸν ὑπαρχῳ ἐν πᾶσιν. DACIER.

(2) *Semblable à ces Athlétes.*] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hypéride qu'au-deſſus de l'ordinaire, & du commun : ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, M. Deſpréaux & les autres Interprétes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rhéteur. Ἰδιῶται ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont crû, mais des gens qui ſe mêlent des mêmes exercices ; d'où vient qu'Héſychius a fort bien marqué ἰδιώτας ὁπλίτας. Je traduirois, *Semblable à un Athléte que l'on appelle Pentathle, qui véritablement eſt vaincu par tous les autres Athlétes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au-deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire, que ſi l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plûtôt que par leur excellence, & que l'on commette Hypéride avec Démoſthéne, comme deux Pentathles, qui combattent dans ces cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au-deſſus de l'autre ; au lieu que ſi l'on juge des deux

ce que Demoſthene a de beau, excepté pourtant dans la compoſition & l'arrangement des paroles. (1) Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias. Il ſçait adoucir, où il faut, la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un meſme air, comme Demoſthene. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a, dans ſa naïveté, une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ſes Ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe mocquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on luy fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de cer-

REMARQUES.

par un ſeul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin ſur le premier; comme un Athléte, qui ne ſe mêle que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui étoit aſſurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Févre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé ἱρασαὶ, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

(1) *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias.*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſçavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poëtes: & les autres ſimples, & ſemblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la compoſition du ſtile poli, que les Rhéteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον; & c'étoit-là les graces de Lyſias, qui au jugement de Denys d'Halicarnaſſe, excelloit dans ce ſtile poli; c'eſt pourquoi Ciceron l'appelle *Veneuſtiſſimum Oratorem.* Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre Eſchine, qui étoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme, dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts.* C'eſt par cette raiſon que Démétrius a mis les graces de Lyſias dans le même rang que celles de Sophron, qui faiſoit des mimes. DACIER.

taines pointes d'esprit, qui frappent tousjours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né pour toucher & esmouvoir la pitié. Il est estendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions ; il se destourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funebre, qui est escrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne sçay si pas un autre l'a jamais esgalé en cela.

Au contraire, Demosthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point estendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'estre plaisant, il se rend ridicule, plustost qu'il ne fait rire ; & s'esloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tasche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautez, qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand ; (1) qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur tousjours à jeun, & une langueur d'esprit, qui n'eschauffe, qui ne remuë point l'ame ; personne n'a jamais esté fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. (2) Au lieu que De-

REMARQUES.

(1) *On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun.*] Je ne sçai si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίᾳ νήφοντος : & par-là ce Rhéteur a entendu un Orateur *toujours égal & modéré ;* car νήφειν est opposé à μαίνεσθαι, *être furieux.* M. Despréaux a crû conserver la même idée, parce qu'un Orateur vérita-

mosthene ayant ramassé en soy toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'estude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en luy, cette force & cette vehemence, dont jamais personne n'a sçeû approcher : Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares presens qu'il avoit reçeûs des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualitez humaines ; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les siecles, les laissant comme abbatus & esblouïs, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses esclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au dessus d'eux, qu'il répare entierement par-là celles qui luy manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'estre point esmeû des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

REMARQUES.

blement sublime ressemble en quelque maniere à un homme qui est échauffé par le vin. DACIER.

(2) *Au lieu que Démosthéne.*] Je n'ai point exprimé ἔνθεν & ἔνθεν δὲ, de peur de trop embarrasser la période. BOILEAU.

CHAPITRE XXIX.

(1) *De Platon, & de Lysias ; & de l'excellence de l'esprit humain.*

POur ce qui est de Platon, comme j'ay dit, il y a bien de la difference. Car il surpasse Lysias, non seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautez. Je dis plus, c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautez, (2) que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mespriser cette exacte & scrupuleuse delicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Escrits ? En voicy une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition ; mais elle luy a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande Assemblée, pour estre spectateur de toutes les choses qui s'y passent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoy elle a engen-

REMARQUES.

(1) *De Platon, & de Lysias.*] Le titre de cette Section suppose qu'elle roule entiérement sur Platon & sur Lysias : & cependant il n'y est parlé de Lysias qu'à la seconde ligne ; & le reste de la Section ne regarde pas plus Lysias ou Platon, qu'Homere, Démosthéne, & les autres Ecrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections, comme on l'a déja remarqué, n'est pas de Longin, mais de quelque moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuscrit, au lieu de ὁ Λυσίας. qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la section, on lit ἀπυσίας. Mais ἀπυσίας

dré d'abord en nos ames une paſſion invincible pour tout ce qui nous paroiſt de plus grand & de plus divin. Auſſi voyons-nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte eſtenduë de l'eſprit de l'Homme. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les Cieux, & penetrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de reflexion ſur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours que de grand & d'illuſtre, il peut connoiſtre par-là à quoy nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile meſme pour noſtre uſage: mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout. Nous ne ſommes pas fort eſtonnez de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conſerver longtemps ſa lumiere pure: mais nous ſommes frappez d'admiration, quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'eſvanouïſſent en naiſſant: & nous ne trouvons rien de plus eſtonnant dans la Nature, que ces fournaiſes du

REMARQUES.

ne fait aucun ſens: & je croi qu'en effet Longin avoit écrit ὁ Λυσίας. Boivin.

(2) *Que Lyſias eſt au-deſſous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lyſias fût ſans défaut; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Cicéron parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modéle. Dacier.

Mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ſes abyſmes

Pind. Pyth. 1. pag. 254. edition de Benoiſt.

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclurre, que ce qui eſt utile, & meſme neceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien de merveilleux, comme eſtant aiſé à acquerir: mais que tout ce qui eſt extraordinaire, eſt admirable & ſurprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

A L'eſgard (1) donc des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'Utile & le Neceſſaire, il faut avoüer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point eſté exempts de fautes; ils avoient neantmoins quelque choſe de ſurnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui paſſe la portée de l'homme: mais le Sublime nous éleve preſque auſſi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'eſt

REMARQUES.

(1) *A l'égard donc des grands Orateurs.*] Le texte grec eſt entiérement corrompu en cet endroit, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me ſemble pourtant que le ſens que M. Deſpréaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il eſt aiſé d'acquérir l'utile & le néceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas poſſible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce néceſſaire & cet utile. Cela étant, je croi que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a crû M. le Févre; & quoique ce ſçavant homme ait déſeſpéré d'y arriver ſans le ſecours de quelque Manuſcrit, je ne laiſſerai pas de dire ici ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν ἐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν ἃ δεῖτ' ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέ-

qu'on

qu'on ne peut estre repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous diray-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces excellens Autheurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre ni la millieſme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoy l'Envie n'a pas empesché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siecles, & personne jusqu'icy n'a été en estat de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'huy, & que vraisemblablement ils conserveront tousjours,

* *Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,*
Et les bois despoüillez au Printemps refleurir.

* Epitaphe pour Midias, pag. 534. 2. vol. d'Hom. edition des Elzev.

On me dira peut-estre qu'un Colosse qui a quelques defauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë achevée ; comme, par exemple, le Soldat de Polyclete. ☆ A cela je responds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achevement que l'on considere : au lieu

* Le Doryphore, petite statuë.

REMARQUES.

γε θ᾽, c'est-à-dire : *A l'égard donc des grands Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du necessaire, il faut avouer*, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'espere que l'on trouvera cette restitution très-vraisemblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes remarques Latines, que M. Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que M. Despreaux : & qu'il ne faut rien ici changer dans le texte Grec. Dans ma traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem & ratio* : si on les y remet, tout sera clair & net. TOLLIUS.

que dans les Ouvrages de la Nature, c'eſt le Sublime & le Prodigieux. Or diſcourir, c'eſt une operation naturelle à l'Homme. Adjouſtez, que dans une ſtatuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance : mais dans le diſcours, on veut, comme j'ay dit, le ſurnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point eſloigner de ce que nous avons eſtabli d'abord, (1) comme c'eſt le devoir de l'Art d'empeſcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute eſlevation à la longue ſe ſouſtienne, & garde tousjours un ton eſgal, il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature ; parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons creû eſtre obligez de dire ſur les queſtions qui ſe ſont preſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POur retourner à noſtre diſcours, (2) les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles (3) qu'en un ſeul point ***

REMARQUES.

(1) *Comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher*, &c.] Au lieu de τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, ὐχ ὁμότονον, on liſoit dans l'ancien Manuſcrit τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ πλὴν ὐχ ὁμότονον, &c. La conſtruction eſt beaucoup plus nette en liſant ainſi, & le ſens très-clair : *Puiſque de ne jamais tomber, c'eſt l'avantage de l'Art; & que d'être très-élevé, mais inégal, eſt le partage d'un eſprit ſublime ; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature.* Boivin.

(2) *Les paraboles & les comparaiſons.*] Ce que Longin diſoit ici de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaiſons aux métaphores eſt entiérement perdu; mais on en peut

(4) Telle eſt cette Hyperbole : * *Suppoſé que voſtre eſprit ſoit dans voſtre teſte, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.* C'eſt pourquoy il faut bien prendre garde juſqu'où toutes ces Figures peuvent eſtre pouſſées ; parce qu'aſſez ſouvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la deſtruit. C'eſt comme une corde d'arc, qui, pour eſtre trop tenduë, ſe relaſche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

* Demoſth. ou Hegeſippe de Haloneſo, pag. 34. edit. de Baſle.

Ainſi Iſocrate dans ſon Panegyrique *, par une ſotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphaſe, eſt tombé, je ne ſçay comment, dans une faute de petit Eſcolier. Son deſſein, dans ce Panegyrique, c'eſt de faire voir que les Atheniens ont rendu plus de ſervice à la Grece, que ceux de Lacedemone : & voicy par où il

* Pag. 42. edit. de H. Eſtienne.

REMARQUES.

fort bien ſuppléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation : par exemple, quand Platon dit, *que la tête eſt une citadelle*, c'eſt une métaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant, *que la tête eſt comme une citadelle.* Il manque encore après cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthéne, ou plûtôt d'Hégéſippe ſon Collégue, font aſſez comprendre quelle étoit ſa penſée. Il eſt certain que les hyperboles ſont dangereuſes ; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la paſſion. DACIER.

(3) *Qu'en un ſeul point.*] Cet endroit eſt fort défectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures, manque tout entier. BOILEAU.

(4) Telle eſt cette hyperbole : *Suppoſé que votre eſprit ſoit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.*] C'eſt dans l'Oraiſon *de Haloneſo*, que l'on attribue vulgairement à Démoſthéne, quoiqu'elle ſoit d'Hégéſippe ſon Collégue. Longin cite ce paſſage ſans doute pour en condamner l'hyperbole, qui eſt en effet très-vicieuſe; car *un eſprit foulé ſous les talons*, eſt une choſe bien étrange. Cependant Hermogéne n'a pas laiſſé de la louer. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ce paſſage, que l'on peut voir que le jugement de Longin eſt ſouvent plus sûr que celui d'Hermogéne, & de tous les autres Rhéteurs.

debute : *Puiſque le Diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites ; & les petites, grandes ; qu'il ſçait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroiſtre vieilles celles qui ſont nouvellement faites.* Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'eſgard des Lacedemoniens & des Atheniens ? En faiſant de cette ſorte l'éloge du Diſcours, il fait proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'eſt pourquoy il faut ſuppoſer, à l'eſgard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general ; que celles-là ſont les meilleures, qui ſont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc il faut avoir ſoin que ce ſoit tousjours la paſſion qui les faſſe produire au milieu

REMARQUES.

(1) *Les Siciliens étant deſcendus en ce lieu*, &c.] Ce paſſage eſt pris du ſeptiéme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens, qui en ſe retirant ſous la conduite de Nicias, furent attrapés par l'armée de Gylippe, & par les troupes des Siciliens près du fleuve Aſinarus aux environs de la ville *Néétum* ; mais dans le texte, au lieu de dire *les Siciliens étant deſcendus*, il faut *les Lacédémoniens étant deſcendus*. Thucydide écrit, οἵ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἵ τε γὰρ Συρακόσιοι, comme il y a dans Longin. Par *ces Péloponnéſiens*, Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il eſt certain que dans cette occaſion les Siciliens tiroient ſur Nicias de deſſus les bords du fleuve, qui étoient hauts & eſcarpés ; les ſeules troupes de Gylippe deſcendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

(2) *Ils ſe défendirent encore quelque tems.*] Ce paſſage eſt fort clair. Cependant, c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle, qui a traduit Hérodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe καταχόω veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que ſe donne M. le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, après bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Hérodote étoit corrompu dès le tems de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais

de quelque grande circonſtance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, * à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. (1) *Les Siciliens eſtant deſcendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux ſur tout qui s'eſtoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du ſang de ces Miſerables; & neantmoins toute bourbeuſe & toute ſanglante qu'elle eſtoit, ils ſe battoient pour en boire.* Il eſt aſſez peu croyable que des hommes boivent du ſang & de la bouë, & ſe battent meſme pour en boire; & toutefois la grandeur de la paſſion, au milieu de cette eſtrange circonſtance, ne laiſſe pas de donner une apparence de raiſon à la choſe. Il en eſt de meſme de ce que dit Herodote * de ces Lacedemoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. (2) *Ils ſe deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient, & avec les mains & les dents;*

* Liv. 7. pag. 555. edit. de H. Eſtienne.

* Liv. 7. pag. 558. edit. de Francfort.

REMARQUES.

Copiſte, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un diſcours ſi peu vraiſemblable. Le ſens que j'ai trouvé, eſt ſi clair & ſi infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils ſe défendirent encore quelque tems.*] M. Deſpréaux a expliqué ce paſſage au pied de la lettre, comme il eſt dans Longin; & il aſſure dans ſa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interprétes d'Hérodote, ni par ceux de Longin; & que M. le Fèvre, après bien du changement, n'y a ſçu trouver de ſens. Nous allons voir ſi l'explication qu'il lui a donnée lui-même, eſt auſſi sûre & auſſi infaillible qu'il l'a cru. Hérodote parle de ceux qui, au détroit des Thermopyles, après s'être retranchés ſur un petit poſte élevé, ſoutinrent tout l'effort des Perſes, juſqu'à ce qu'ils furent accablés & comme enſevelis ſous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens poſtés & retranchés ſur une hauteur, ſe défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin? M. le Fèvre, à qui cela n'a pas paru poſſible, a mieux aimé ſuivre toutes les éditions de cet hiſtorien, où ce paſſage eſt ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici: ἐν τῶτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν ἀυτέων, ταὶ ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ σόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ σόμασι, il a cru qu'il falloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le rapportant à κατέχωσαν; *Comme ils ſe défendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur reſtoient, les Bar-*

juſqu'à ce que les Barbares, tirant tousjours, les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle apparence que des hommes ſe deffendent avec les mains & les dents contre des gens armez;(1) & que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits de leurs Ennemis ? Cela ne laiſſe pas neantmoins d'avoir de la vraiſemblance ; parce que la choſe ne ſemble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole ſemble naiſtre du ſujet meſme. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ay dit, un remede infaillible pour empeſcher que les hardieſſes ne choquent, c'eſt de ne les employer que dans la paſſion, & aux endroits à peu prés qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi vray, que dans le Comique on dit des choſes qui ſont

REMARQUES.

bares les accablérent de pierres & de traits. Je trouve pourtant plus vrai-ſemblable qu'Hérodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι. Il avoit ſans doute en vûë ce vers d'Homere du 111. de l'Iliade.

Τοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits.

La corruption de λάεσι en χερσὶ étant très-facile. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ce ne ſoit le véritable ſens. Et ce qu'Hérodote ajoûte le prouve viſiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Livre VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perſes environnérent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raiſons M. Deſpréaux ne ſçauroit oppoſer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce paſſage de la même maniere dont il l'a traduit : mais je réponds, comme M. le Févre, que dès le tems même de Longin ce paſſage pouvoit être corrompu : que Longin étoit homme, & que par conſéquent il a pu faillir auſſi bien que Démoſthéne, Platon, & tous ces grands Héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore ſe donner la peine d'examiner ce paſſage, on cherchera, ſi je l'oſe dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce paſſage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes ſe défendent avec les dents contre des gens armés* ; & cependant cette Hyperbole eſt puérile, puiſque lorſqu'un homme a approché ſon ennemi, & qu'il l'a ſaiſi au corps, comme il faut néceſſairement en venir aux priſes pour employer les dents, il lui a rendu ſes armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes ſe*

absurdes d'elles-mesmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles esmeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte Comique: * *Il possedoit une Terre à la campagne, (2) qui n'estoit pas plus grande qu'une Epistre de Lacedemonien.*

* V. Strabon, l. 1. pag. 36. édit. de Paris.

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi-bien pour diminuer les choses que pour les aggrandir: car l'exaggeration est propre à ces deux differens effets; & le *Diasyrme** , qui est une espece d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exaggeration d'une chose basse & ridicule.

* Διασυρμός.

REMARQUES.

défendent avec les dents contre des gens armés, ne présuppose pas que les uns ne puissent être armés comme les autres; & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents, & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Hérodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armés à la légere avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par consequent exposés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armés, serrés en peloton, & tout couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

(1) *Et que tant de personnes soient ensevelies.*] Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre: Longin n'a donc pu écrire, *& que tant de personnes*, &c. D'ailleurs, de la maniere que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plûtôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole*: combattre avec les dents contre des gens armés? *& celle-ci encore*, être accablé sous les traits? *cela ne laisse pas néanmoins, &c.* DACIER.

(2) *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai suivi la restitution de Casaubon. BOILEAU.

CHAPITRE XXXII.

De l'Arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produiſent le Grand, comme nous avons ſuppoſé d'abord, il reſte encore la cinquieſme à examiner ; c'eſt à ſçavoir, la Compoſition & l'Arrangement des Paroles. Mais comme nous avons desja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons ſuffiſamment expliqué tout ce qu'une longue ſpeculation nous en a peû apprendre ; nous nous contenterons de dire icy ce que nous jugeons abſolument neceſſaire à noſtre ſujet ; comme par exemple, que l'Harmonie (1) n'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme, pour perſua-

REMARQUES.

(1) *N'eſt pas ſimplement un agrément.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſurement doit être entendu dans mon ſens, comme la ſuite du Chapitre le fait aſſez connoître. Ἐνέργημα veut dire un *effet*, & non pas *un moyen : n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.* BOILEAU.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement, &c.*] M. Deſpréaux aſſure dans ſes Remarques, que ce paſſage doit être entendu comme il l'a expliqué ; mais je ne ſuis pas de ſon avis, & je trouve qu'il s'eſt éloigné de la penſée de Longin, en prenant le mot grec ὄργανον pour un inſtrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le ſens de Longin pour *un organe*, comme nous diſons, pour *une cauſe, un moyen.* Longin dit clairement, *l'harmonie n'eſt pas ſeulement un moyen naturel à l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais encore un organe, un inſtrument merveilleux pour élever le courage, & pour émouvoir les paſſions.* C'eſt, à mon avis, le véritable ſens de ce paſſage. Longin vient enſuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes, pour émouvoir & pour perſuader, n'approchent point des moyens qui ſont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

(2) *Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.*] Il y a dans le grec, μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους ; c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἔτι ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les paſſions, & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi

der

der & pour inſpirer le plaiſir : mais que dans les inſtrumens meſme inanimez, c'eſt un moyen merveilleux (2) pour élever le courage, & pour eſmouvoir les paſſions.

Et de vray, ne voyons-nous pas que le ſon des fluſtes eſmeut l'ame de ceux qui l'eſcoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils eſtoient hors d'eux-meſmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de ſa cadence, il les contraint de la ſuivre, & d'y conformer en quelque ſorte le mouvement de leur corps. Et non ſeulement le ſon des fluſtes, (3) mais preſque tout ce qu'il y a de differens ſons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-meſmes, neantmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le meſlange de leurs accords, ſouvent, comme nous

REMARQUES.

qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il eſt certain que la trompette, qui eſt un inſtrument, ſert à réveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'*inanimés*, pour eclaircir la pensée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolument pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Etienne. Boileau.

(3) *Mais preſque tout ce qu'il y a de ſons au monde.*] Κἂν ἄλλοις ὅσοι παγ̓κάκασι, Tollius veut qu'on liſe, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παντάπασι. M. le Févre liſoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, &c. Certainement il y a faute dans le texte, & il eſt impoſſible d'y faire un ſens raiſonnable ſans corriger. Je ſuis perſuadé que Longin avoit écrit κἂν ἄμυσ☉ ᾖ παντάπασι, *licet imperitus ſit omninò*, ou *licet à Muſis omninò alienus ſit.* La flûte, dit Longin, force celuì qui l'entend, fût-il ignorant & groſſier, n'eût-il aucune connoiſſance de la Muſique, & de ſe mouvoir en cadence, & de ſe conformer au ſon mélodieux de l'inſtrument. L'ancien Manuſcrit, quoique fautif en cet endroit, autoriſe la nouvelle correction : Car on y lit, κἂν ἀλλυσόσῃ, ce qui reſſemble fort à κἂν ἄμυσ☉ ᾖ, ſur tout ſi on écrit en majuſcules, ſans accent, ſans eſprit, & ſans diſtinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il eſt certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de difference que de la lettre Μ aux deux Λ : difference très-légere, où les Copiſtes ſe peuvent aiſément tromper. Boivin.

voyons, ils cauſent à l'ame un tranſport & un raviſſement admirable. (1) Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien, n'eſtant, s'il faut parler ainſi, que des ſons baſtards, & non point, comme j'ay dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Compoſition, qui eſt en effet comme l'harmonie du diſcours, dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement l'oreille, mais l'eſprit; qui remuë tout à la fois tant de differentes ſortes de noms, de penſées, de choſes; tant de beautez & d'élegances, avec leſquelles noſtre ame a une eſpece de liaiſon & d'affinité;

REMARQUES.

(1) *Cependant ce ne ſont que des images.*] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien.* Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui, comme j'ai déja dit, ſont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire, que l'harmonie qui ſe tire des differens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les differens ſons, & par la differente flexion de la voix; & que cette derniere harmonie, qui eſt naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples. DACIER.

(2) *Et l'expérience en fait foi.*] L'auteur juſtifie ici ſa penſée par une période de Démoſthéne *, dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, eſt entiérement attaché à la langue Grecque, j'ai cru qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne ſçavent point le grec. En voici donc l'explication. *Ainſi cette penſée que Démoſthéne ajoute, après la lecture de ſon Decret, paroît fort ſublime, & eſt en effet merveilleuſe. Ce Decret*, dit-il, *a fait évanouir le péril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe de lui-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τότε τῇ πόλει περισάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avouer que l'harmonie de la période ne cede point à la beauté de la penſée. Car elle va toujours de trois tems en trois tems, comme ſi c'étoient tous Dactyles, qui ſont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoi le vers Héroïque, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt compoſé. En effet, ſi vous ôtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſeule ſyllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aiſément combien l'harmonie contribue au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuyant ſur la premiere ſyllabe qui eſt longue, ſe prononcent à quatre repriſes. De ſorte que, ſi vous en ôtez une ſyl-*

* *De Corona, pag. 340. edit. de Baſle.*

qui par le meſlange & la diverſité des ſons, inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui eſcoutent, les paſſions meſmes de l'Orateur, & qui baſtit ſur ce ſublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en ſoy; & qu'ayant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout temps les ravir & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une verité ſi univerſellement reconnuë; (2) & l'experience en fait foy. *

REMARQUES.

labe, ce retranchement fait que la période eſt tronquée. Que ſi au contraire vous en ajoûtez une, comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, *c'eſt bien le même ſens; mais ce n'eſt plus la même cadence: parce que la période s'arrêtant trop long-tems ſur les dernieres ſyllabes, le Sublime, qui étoit ſerré auparavant, ſe relâche & s'affoiblit.* Au reſte, j'ai ſuivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Févre, & j'ajoûte comme lui, τὰ ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'expérience en fait foi.****] Longin rapporte après ceci un paſſage de Démoſthéne que M. Deſpréaux a rejetté dans ſes Remarques, parce qu'il eſt entiérement attaché à la langue grecque. Le voici: τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περισάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rheteur aſſure que l'harmonie de la période ne céde point à la beauté de la penſée, parce qu'elle eſt toute compoſée de nombres dactyliques; je croi qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû même que le paſſage de Longin eſt un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, ſans entendre la penſée de Longin, & ſans connoître la beauté du paſſage de Démoſthéne. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & diſtincte; & pour cet effet je diſtribuerai d'abord la période de Démoſthéne dans ſes nombres dactyliques, comme Longin les a entendus.

[τοῦτο τὸ] [ψήφισμα] [τὸν τότε] [τῇ πόλει] [περισάν]τα] [κίνδυνον] [παρελθεῖν] [ἐποίη-] σεν] [ὥσπερ νέφος.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de paſſer plus avant, il eſt bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les métres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation; & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la poſition des lettres, de ſorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique, ſans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît, par [ψήφισμα] [τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre paſſage. Il n'y a plus que trois difficultés qui ſe préſentent: la premiere, que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le ſecond nombre de cette période

Au reſte, il en eſt de meſme des diſcours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'aſſemblage & à la juſte proportion de leurs membres: de ſorte meſme qu'encore qu'un membre ſeparé de l'autre n'ait rien en ſoy de remarquable, tous enſemble ne laiſſent pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime eſtant diviſées, le Sublime ſe diſſipe entierement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la periode leur donne du ſon & de l'emphaſe. C'eſt pourquoy on peut comparer le Sublime dans les periodes, à un feſtin par eſcot, auquel pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Eſcrivains, qui n'eſtant point nez au Sublime, n'en ont jamais manqué neantmoins; bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes, & fort peu élegantes. En effet, ils ſe ſouſtiennent

REMARQUES.

ῥήσιμα, le quatriéme, le cinquiéme, & quelques autres paroiſſent en avoir cinq; parce que dans ῥήσιμα la premiere ſyllabe étant longue, en vaut deux, la ſeconde étant auſſi longue en vaut deux autres, & la troiſiéme bréve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voyelle, & qu'ainſi ῥις eſt auſſi bref que μα. C'eſt ce qui paroîtra clairement par ce ſeul exemple de Quintilien, qui dit, que la ſeconde ſyllabe d'*agreſtis* eſt bréve. La ſeconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX: *Que quand la période commence par une ſorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme juſqu'à la fin.* Or, dans cette période de Démoſthéne, le nombre ſemble changer, puiſque tantôt les longues & tantôt les bréves ſont les premieres. Mais le même Quintilien ne laiſſe aucun doute là-deſſus, ſi l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant: *Qu'il eſt indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres bréves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que ſon élévation ſoit de même nombre que ſa poſition.* Enfin, la troiſiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέῳ, que Longin fait de quatre ſyllabes, & par conſéquent de cinq tems, quoique Longin aſſure qu'il ſe meſure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne

par ce ſeul arrangement de paroles, qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix : ſi bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe. (1) Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons desja ſuffiſamment monſtré. Ainſi quand Hercule dans cet Autheur *, aprés avoir tué ſes enfans, dit :

* Hercule furieux, V. 1245.

Tant de maux à la fois ſont entrez dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs :

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour, qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa periode, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De meſme dans ſa Tragedie intitulée, (2) *Dircé traiſnée par un Taureau*, *

* Dircé, ou Antiope, Tragedie perduë. V. les Fragm. de M. Barnés, pag. 519.

REMARQUES.

laiſſe pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la derniere ſyllabe eſt ſuperflu & compté pour rien, comme les ſyllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de-là ſont appellés *hypermétres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems ſuperflus, quoique la même choſe arrive auſſi quelquefois aux métres.* Cela ſuffit pour éclaircir la période de Démoſthéne, & la penſée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore, que Démétrius Phaléreus cite ce même paſſage de Démoſthéne, & qu'au lieu de περισάλλα, il a lu ἐπίοντα, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

(1) *Philiſte eſt de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte eſt corrompu dans Longin, il faut lire *Philiſcus*, & non pas *Philiſtus*. C'étoit un Poëte Comique, mais on ne ſçauroit dire préciſément en quel tems il a vécu. DACIER.

(2) *Dircé traînée par un Taureau.*] M. Deſpréaux avoit traduit dans ſes premieres éditions : *Dircé emportée*, &c. Sur quoi M. Dacier fit cette Remarque que M. Deſpréaux a ſuivie : Longin dit, *traînée par un Taureau ;* & il falloit conſerver ce mot, parce qu'il explique l'hiſtoire de Dircé, que Zéthus & Amphion attacherent par les cheveux à la queue d'un Taureau, pour ſe venger des maux qu'elle & ſon mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere. DACIER.

Il tourne aux environs dans ſa route incertaine :
Et courant en tous lieux où ſa rage le meine,
Traiſne aprés ſoy la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette penſée eſt fort noble à la verité ; mais il faut avoüer que ce qui luy donne plus de force, c'eſt cette harmonie qui n'eſt point precipitée, ni emportée comme une maſſe peſante, mais dont les paroles ſe ſouſtiennent les unes les autres, & où il y a pluſieurs pauſes. En effet, ces pauſes ſont comme autant de fondemens ſolides, ſur leſquels ſon diſcours s'appuie & s'eleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la meſure des Periodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui ſe prononcent viſte ; tels que ſont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne ſont bons que pour la danſe. En effet, toutes ces ſortes de pieds & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un petit agrément, qui a

REMARQUES.

(1) *De même ces paroles meſurées*, &c.] Longin dit, *De même, quand les périodes ſont ſi meſurées, l'Auditeur n'eſt point touché du diſcours, il n'eſt attentif qu'au nombre & à l'harmonie : juſques-là que prévoyant les cadences qui doivent ſuivre, & battant toujours la meſure comme en une danſe, il prévient même l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reſte, ce que Longin dit ici, eſt pris tout entier de la Rhétorique d'Ariſtote, & il peut nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Ariſtote, après avoir parlé des périodes meſurées, ajoûte, τὸ μὲν γὰρ, ἀπίθανον· πεπλᾶσθαι γὰρ δοκεῖ, καὶ ἅμα *** ἐξίστησι· προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει **** ὥσπερ ἓν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον

tousjours le meſme tour, & qui n'eſmeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arreſtent point au ſens des paroles, & ſont entraiſnez par le chant : (1) de meſme, ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naiſtre du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette cheûte qui doit arriver, il va au-devant de celuy qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danſe, la cheûte avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes breves, eſtant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux aux endroits où ils ſe deſuniſſent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je deffends neant-

REMARQUES.

ὁ ἀπελευθερούμενος, Κλέωνα. Dans la premiere lacune il faut ſuppléer aſſurément, καὶ ἅμα τὸς ἀκούοντας ἐξίστησι: & dans la ſeconde, après ἥξει ajoûter, ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδόασι ὥσπερ ἔγγυς, &c. & après ἀπελευθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'eſt ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction : *Ces périodes meſurées ne perſuadent point ; car outre qu'elles paroiſſent étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif ſeulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance : comme on voit les enfans ſe hâter de répondre Cléon, avant que les Huiſſiers ayent achevé de crier, Qui eſt le Patron qui veut prendre l'affranchi?* Le ſçavant Victorius eſt le ſeul qui ait ſoupçonné que ce paſſage d'Ariſtote étoit corrompu ; mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

moins de trop couper les periodes, je n'entends pas parler de celles qui ont leur juſte eſtenduë, mais de celles qui ſont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper ſon ſtile, cela arreſte l'eſprit; au lieu que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en meſme temps apparoiſt des periodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour alonger mal à propos un diſcours, ſont mortes & languiſſantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des Termes.

UNe des choſes encore qui avilit autant le diſcours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voyons dans Herodote * une deſcription de tempeſte, qui eſt divine pour le ſens : mais il y a meſlé des mots extremement bas ; comme quand il dit, (1) *la Mer commençant à bruire*. Le mauvais ſon de ce mot, *bruire*, fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent diſperſez par la tempeſte, firent une fin peu agreable*. Ce mot *balotter* eſt bas ; & l'epithete de *peu*

* Liv. 7. pag. 446. & 448. edition de Francfort.

REMARQUES.

(1) *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à bouillonner*, ζεσάσης : mais le mot de *bouillonner* n'a point de mauvais ſon en notre Langue, & eſt au contraire agréable à l'oreille. Je me ſuis donc ſervi du mot *bruire*, qui eſt bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à bouillonner. BOILEAU.

agreable

agreable n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celuy-là.

De meſme, l'Hiſtorien Theopompus * a fait une peinture de la deſcente du Roy de Perſe dans l'Egypte, qui eſt miraculeuſe d'ailleurs; mais il a tout gaſté par la baſſeſſe des mots qu'il y meſle : *Y a-t-il une Ville*, dit cet Hiſtorien, *& une Nation dans l'Aſie, qui n'ait envoyé des Ambaſſadeurs au Roy ? Y a-t-il rien de beau & de precieux qui croiſſe, ou qui ſe fabrique en ces Païs, dont on ne luy ait fait des preſens ? Combien de tapis & de veſtes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres hiſtoriées de couleurs ? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choſes neceſſaires pour la vie ? Combien de robes & de lits ſomptueux ? Combien de vaſes d'or & d'argent enrichis de pierres precieuſes, ou artiſtement travaillez ? Adjouſtez à cela un nombre infini d'armes eſtrangeres & à la Grecque : une foule incroyable de beſtes de voiture, & d'animaux deſtinez pour les ſacrifices : des boiſſeaux * remplis de toutes les choſes propres pour resjouir le gouſt :* (1) *des armoires & des ſacs pleins de papier, & de pluſieurs autres uſtenciles ; & une ſi grande quantité de viandes ſalées de toutes ſortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin,*

* Liv. perdu.

* V. Athenée, livre 2. pag. 67. edit. de Lyon.

REMARQUES.

(1) *Des armoires & des ſacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit *des ſacs pleins de papier*, car ce papier n'étoit point dans les ſacs ; mais il a dit, *des armoires, des ſacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend de gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DACIER.

penſoient que ce fuſſent des collines qui s'élevaſſent de terre.

De la plus haute élevation il tombe dans la derniere baſſeſſe, à l'endroit juſtement où il devoit le plus s'élever. Car meſlant mal à propos dans la pompeuſe deſcription de cet appareil, des boiſſeaux, des ragouſts & des ſacs, il ſemble qu'il faſſe la peinture d'une cuiſine. Et comme ſi quelqu'un avoit toutes ces choſes à arranger, & que parmi des tentes & des vaſes d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il miſt en parade des ſacs & des boiſſeaux, cela feroit un vilain effet à la veuë. Il en eſt de meſme des mots bas dans le diſcours, & ce ſont comme autant de taches & de marques honteuſes, qui fleſtriſſent l'expreſſion. Il n'avoit qu'à deſtourner un peu la choſe, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes ſalées, & du reſte de cet appareil : qu'on envoya au Roy des chameaux & pluſieurs beſtes de voiture chargées de toutes les choſes neceſſaires pour la bonne chere & pour le plaiſir : ou des monceaux de viandes les plus exquiſes, & tout ce qu'on ſçauroit s'imaginer de plus ragouſtant & de plus delicieux : ou, ſi vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuiſine pouvoient ſouhaiter de meilleur pour la bou-

REMARQUES.

(1) *A caché & détourné ces égoûts.*] La nature ſçavoit fort bien, que ſi elle expoſoit en vûe ces parties qu'il n'eſt pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en ſeroit ſouillée ; mais de la maniere que M. Deſpréaux a traduit ce paſſage, il ſemble que la nature ait eu quelque eſpéce de doute, ſi cette beauté en ſeroit ſouillée, ou ſi elle ne le ſeroit

che de leur Maiſtre. Car il ne faut pas d'un diſcours fort élevé paſſer à des choſes baſſes & de nulle conſideration, à moins qu'on n'y ſoit forcé par une neceſſité bien preſſante. Il faut que les paroles reſpondent à la majeſté des choſes dont on traite, & il eſt bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point expoſé à la veuë ces parties qu'il n'eſt pas honneſte de nommer, & par où le corps ſe purge : mais, pour me ſervir des termes de Xenophon *, (1) *a caché & deſtourné ces égouſts le plus loin qu'il luy a eſté poſſible, de peur que la beauté de l'animal n'en fuſt ſoüillée.* Mais il n'eſt pas beſoin d'examiner de ſi prés toutes les choſes qui rabaiſſent le diſcours. En effet, puiſque nous avons monſtré ce qui ſert à l'élever & à l'ennoblir, il eſt aiſé de juger qu'ordinairement le contraire eſt ce qui l'avilit & le fait ramper.

* Liv. 1. des Memorables, pag. 726. edit. de Leunclav.

CHAPITRE XXXV.

Des cauſes de la décadence des Eſprits.

IL ne reſte plus, mon cher Terentianus, qu'une choſe à examiner. C'eſt la queſtion que me fit il y a quelques jours un Philoſophe. Car il eſt bon de l'eſclaircir ;

REMARQUES.

point; car c'eſt, à mon avis, l'idée que donnent ces mots, *de peur que*, &c. & cela déguiſe en quelque maniere la penſée de Xénophon, qui dit : *La nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été poſſible, pour ne point ſouiller la beauté de l'animal.* DACIER.

& je veux bien, pour voſtre ſatisfaction particuliere, l'adjouſter encore à ce Traité.

Je ne ſçaurois aſſez m'eſtonner, me diſoit ce Philoſophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans noſtre ſiecle il ſe trouve aſſez d'Orateurs qui ſçavent manier un raiſonnement, & qui ont meſme le ſtile oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, pluſieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours : mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime : tant la ſterilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'eſt le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies : puiſqu'enfin juſqu'icy tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs habiles ont fleuri, & ſont morts avec luy ? En effet, adjouſtoit-il, il n'y a peut-eſtre rien qui éleve davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite & reveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au-deſſus des autres. Adjouſtez que les prix qui ſe propoſent dans les Republiques, aiguiſent, pour ainſi

REMARQUES.

(1) *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là ſont les maîtres d'eux-mêmes, leur eſprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci ; car c'eſt ce qui fonde en partie

dire, & achevent de polir l'eſprit des Orateurs, leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçeûs de la Nature. (1) Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dés nos premieres années à ſouffrir le joug d'une domination legitime, (2) qui avons eſté comme enveloppez par les couſtumes & les façons de faire de la Monarchie, lors que nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions; en un mot, qui n'avons jamais gouſté de cette vive & feconde ſource de l'éloquence, je veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'eſt pourquoy il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme meſme né dans la ſervitude eſtoit capable des autres ſciences : mais que nul Eſclave ne pouvoit jamais eſtre Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abbatu & comme dompté par l'accouſtumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoy-meſme, & il demeure tousjours comme en priſon.

REMARQUES.

la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

(2) *Qui avons été comme enveloppés.*] *Eſtre enveloppé par les coutumes*, me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillotés*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme ſucé avec le lait les coutumes*, &c. DACIER.

* Odyſſ. liv. 17. V. 322.

En un mot, pour me ſervir des termes d'Homere, *

Le meſme jour qui met un homme libre aux fers,
Luy ravit la moitié de ſa vertu premiere.

De meſme donc que, ſi ce qu'on dit eſt vray, ces boiſtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellez Nains, les empeſchent non ſeulement de croiſtre, mais (1) les rendent meſme plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps. Ainſi la ſervitude, je dis la ſervitude la plus juſtement eſtablie, eſt une eſpece de priſon, où l'ame décroiſt & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. (2) Je ſçay bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt ſon naturel, de blaſmer tousjours les choſes preſentes: (3) mais prenez garde que *
Et certainement, pourſuivis-je, ſi les delices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles

REMARQUES.

(1) *Les rendent même plus petits.*] Par cette bande Longin entend ſans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête juſqu'aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près, comme celles dont les filles ſe ſervoient pour empêcher leur gorge de croître. C'eſt pourquoi Térence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin employe ici: & qui ſignifie *bande, ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en uſage ces bandes pour avoir les pieds petits. Dacier.

(2) *Je ſçai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme*, &c.] M. Deſpréaux ſuit ici tous les Interprétes, qui attribuent encore ceci au Philoſophe qui parle à Longin. Mais je ſuis perſuadé que ce ſont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philoſophe, & commence à lui répondre. Je croi même que dans la lacune ſuivante il ne manque pas tant de choſes qu'on a crû, & peut-être n'eſt-il pas ſi difficile d'en ſuppléer le ſens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit: *Je ſçai bien, lui répondis-je alors, qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt même ſon naturel de blâmer les choſes préſentes. Mais prenez-y bien garde, ce n'eſt point la Monarchie qui eſt cauſe de la décadence des eſprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que*

ames, cette guerre ſans fin, qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Adjouſtez à cela ces paſſions qui aſſiegent continuellement noſtre vie, & qui portent dans noſtre ame la confuſion & le deſordre. En effet, continuay-je, c'eſt le deſir des Richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excés; c'eſt l'amour des plaiſirs, qui, à bien parler, nous jette dans la ſervitude, & pour mieux dire, nous traiſne dans le precipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'Avarice; il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des richeſſes, & qui s'en font comme une eſpece de Divinité, pourroient eſtre atteints de cette maladie, ſans recevoir en meſme temps avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée? Et certainement la profuſion (2) & les autres mauvai-

REMARQUES.

cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-tems toute la terre, & qui oppoſe des obſtacles inſurmontables à nos plus généreuſes inclinations. C'eſt aſſurément le véritable ſens de ce paſſage: & il ſeroit aiſé de le prouver par l'hiſtoire même du ſiécle de Longin. De cette maniere ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philoſophe, dont l'une eſt, que le gouvernement Monarchique cauſoit la grande ſterilité qui étoit alors dans les eſprits; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguiſoit leur eſprit, & qui leur inſpiroit cette grandeur & cette nobleſſe dont les hommes veritablement libres ſont ſeuls capables. DACIER.

(3) *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choſes qui manquent en cet endroit. Après pluſieurs autres raiſons de la décadence des eſprits, qu'apportoit ce Philoſophe introduit ici par Longin, notre Auteur vrai-ſemblablement reprenoit la parole, & en établiſſoit de nouvelles cauſes, c'eſt à ſçavoir la guerre qui étoit alors par toute la Terre, & l'amour du luxe, comme la ſuite le fait aſſez connoître. BOILEAU.

ſes habitudes ſuivent de prés les richeſſes exceſſives : elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maiſons, elles y entrent, & elles s'y eſtabliſſent. Mais à peine y ont-elles ſejourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le Faſte & la Molleſſe, qui ne ſont point des enfans baſtards, mais leurs vrayes & legitimes productions. Que ſi nous laiſſons une fois croiſtre en nous ces dignes enfans des Richeſſes, ils y auront bien-toſt fait eſclorre l'Inſolence, le Dereglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

Si-toſt donc qu'un homme, oubliant le ſoin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & periſſables ; il faut de neceſſité que tout ce que nous avons dit, arrive en luy : il ne ſçauroit plus lever les yeux pour regarder au-deſſus de ſoy, ni rien dire qui paſſe le commun : il ſe fait en peu de temps une corruption generale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe fleſtrit & ſe ſeche de ſoy-meſme, & n'attire plus que le meſpris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge, qu'on a

REMARQUES.

(1) *Où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci.*] Le Grec dit quelque choſe de plus atroce : *où l'on ne ſonge qu'à hâter la mort de celui-ci*, &c. ἀλλότριαν θήραν

corrompu,

corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honneſte; parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux preſens, ne connoiſt de juſte & d'honneſte que ce qui lui eſt utile : comment voudrions-nous que dans ce temps, où la corruption regne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes, (1) où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celuy-cy; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire eſcrire dans ſon teſtament; qu'à tirer un infame gain de toutes choſes, vendant pour cela juſqu'à noſtre ame, miſerables eſclaves de nos propres paſſions : comment, dis-je, ſe pourroit-il faire, que dans cette contagion generale, il ſe trouvaſt un homme ſain de jugement, & libre de paſſion; qui n'eſtant point aveuglé ni ſeduit par l'amour du gain, peûſt diſcerner ce qui eſt veritablement grand & digne de la poſterité? En un mot, eſtant tous faits de la maniere que j'ay dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en noſtre propre puiſſance: de peur que cette rage inſatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? Enfin, luy dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette faineantiſe, où tous les Eſprits, excepté un petit nombre, croupiſ-

REMARQUES.

θανάτων. Il a égard aux moyens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion; on voit aſſez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satires des Anciens. DACIER.

ſent aujourd'huy. En effet, ſi nous eſtudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter ; & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là-deſſus. Venons maintenant aux paſſions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du diſcours, ſur tout pour ce qui regarde le Sublime.

REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DU RHETEUR LONGIN,

Où, par occaſion, on reſpond à pluſieurs objections de M. Perrault contre Homere & contre Pindare, & tout nouvellement à la Diſſertation de M. le Clerc contre Longin, & à quelques Critiques faites contre M. Racine.

AVERTISSEMENT.

M. Perrault, de l'Académie Françoiſe, avoit maltraité les Anciens dans ſon Poëme intitulé : Le Siécle de LOUIS LE GRAND ; *puis dans ſes* Paralléles. *Quoique M. Deſpréaux y fût peu ménagé, il ne ſe vengea d'abord que par quelques Epigrammes. Cependant on le ſollicitoit vivement de prendre la défenſe des Anciens. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient davantage, piqué avec raiſon que l'Auteur des Paralléles eût affecté, en parlant de la Tragédie, de ne le point nommer. Mais ce qui détermina entierement notre Poëte, fut ce mot de M. le Prince de Conti :* Si Deſpréaux ne répond point à Perrault, j'irai à l'Académie Françoiſe, & j'écrirai à ſa place : TU DORS, BRUTUS !

M. Deſpréaux, comme s'il n'eût répondu à ſon Adverſaire que par occaſion, prit le parti d'employer quelques paſſages de Longin pour ſervir de texte à ſes Refléxions critiques. Il les compoſa en 1693. *âgé de* 57 *ans, & les publia l'année ſuivante. Charles Perrault, qui étoit le principal objet de ces Refléxions, mourut au mois de Mai* 1703. *âgé de* 77 *ans.*

M. Huet répondit auſſi à l'Auteur des Paralléles par une Diſſertation imprimée à Paris en 1712. *dans le Recueil de M. de Tilladet.*

REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.

REFLEXION PREMIERE.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos Amis. Paroles de Longin, Chap. I.

LONGIN nous donne icy par ſon exemple un des plus importans preceptes de la Rhetorique, qui eſt de conſulter nos Amis ſur nos Ouvrages, & de les accouſtumer de bonne heure à ne nous point flater. Horace & Quintilien nous donnent le meſme conſeil en pluſieurs endroits; & Vaugelas, le plus ſage, à mon advis, des Eſcrivains de noſtre Langue, confeſſe que c'eſt à cette ſalutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ſes Eſcrits. Nous avons beau eſtre eſclairez par nous-meſmes : les yeux d'autruy voyent tousjours plus loin que nous dans nos défauts; & un Eſprit mediocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voyoit pas. On dit que Mal-

herbe consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa Servante ; & je me souviens que Moliere m'a monstré aussy plusieurs fois (1) une vieille Servante qu'il avoit chez luy, à qui il lisoit, disoit-il, quelquefois ses Comedies ; & il m'asseuroit que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit : parcequ'il avoit plusieurs fois esprouvé sur son Theastre, que ces endroits n'y réüssissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers ; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne sçaurions trop consulter nos Amis.

Il paroist neantmoins que Monsieur P. n'est pas de ce sentiment. S'il croyoit ses Amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font. « [Monsieur P. est de mes amis, & c'est un fort honneste » Homme : je ne sçay pas comment il s'est allé mettre » en teste de heurter si lourdement la Raison, en atta- » quant dans ses Paralleles tout ce qu'il y a de Livres an- » ciens estimez & estimables. Veut-il persuader à tous » les hommes, que depuis deux mille ans ils n'ont pas » eu le sens commun ? Cela fait pitié. Aussy se garde-t-il » bien de nous monstrer ses Ouvrages. Je souhaiterois » qu'il se trouvast quelque honneste homme, qui luy

REMARQUES.

(1) *Une vieille servante.*] Un jour pour éprouver son goût, Moliere lui lut quelques Scénes d'une Comédie, qu'il disoit être de lui-même ; la servante ne prit point le change ; après en avoir entendu quelques mots, elle soutint que son maître n'en étoit point l'auteur. En effet elle étoit de Brécourt Comédien.

» vouluſt ſur cela charitablement ouvrir les yeux.]

Je veux bien eſtre cet homme charitable. Monſieur P. m'a prié de ſi bonne grace luy-meſme de luy monſtrer ſes erreurs, qu'en verité je ferois conſcience de ne luy pas donner ſur cela quelque ſatisfaction. J'eſpere donc de luy en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'eſt la moindre choſe que je luy dois, pour reconnoiſtre les grands ſervices que feu Monſieur (1) ſon frere le Medecin m'a, dit-il, rendus, en me guériſſant de deux grandes maladies. Il eſt certain pourtant que Monſieur ſon frere ne fut jamais mon Medecin. Il eſt vray que lors que j'eſtois encore tout jeune, eſtant tombé malade d'une fiévre aſſez peu dangereuſe, (2) une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il eſtoit Medecin, me l'amena, & qu'il fut appellé deux ou trois fois en conſultation par le Medecin qui avoit ſoin de moy. Depuis, c'eſt-à-dire, trois ans aprés, cette meſme Parente me l'amena une ſeconde fois, & me força de le conſulter ſur une difficulté de reſpirer, que j'avois alors, & que j'ay encore. Il me taſta le pouls, & me trouva la fiévre, que ſeurement je n'avois point. Cependant il me conſeilla de me faire ſaigner du pied, remede aſſez bizarre pour l'aſthme dont j'eſtois menacé. Je fus toutefois aſſez fou pour faire ſon ordonnance dés le ſoir meſme. Ce qui

REMARQUES.

(1) *Son frere le Médecin.*] Claude Perrault, de l'Académie des Sciences.

(2) *Une de mes parentes.*] Sa belle-ſœur, veuve de Jérôme Boileau.

arriva de cela, c'eſt que ma difficulté de reſpirer ne diminua point; & que le lendemain ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle ſorte, que j'en fus trois ſemaines dans le lit. C'eſt-là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de luy pardonner en l'autre Monde.

Je n'entendis plus parler de luy depuis cette belle conſultation, ſinon lors que mes Satires parurent, qu'il me revinſt de tous coſtez, que, ſans que j'en aye jamais peû ſçavoir la raiſon, il ſe deſchaiſnoit à outrance contre moy; ne m'accuſant pas ſimplement d'avoir eſcrit contre des Autheurs, mais d'avoir gliſſé dans mes Ouvrages des choſes dangereuſes, & qui regardoient l'Eſtat. Je n'apprehendois gueres ces calomnies, mes Satires n'attaquant que les méchans Livres, & eſtant toutes pleines des louanges du Roy, & ces louanges meſme en faiſant le plus bel ornement. Je fis neantmoins avertir Monſieur le Medecin, qu'il priſt garde à parler avec un peu plus de retenuë: mais cela ne ſervit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis meſme alors à Monſieur ſon frere l'Academicien, qui ne me jugea pas digne de reſponſe. J'avouë que c'eſt ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la métamorphoſe du Medecin de Florence en Architecte; vengeance aſſez mediocre de toutes les infâmies que ce Medecin avoit dites de moy. Je ne nieray pas cependant qu'il ne fuſt Homme de tres-grand merite, & fort ſçavant; ſur-tout dans les matieres de Phyſique.

Phyſique. Meſſieurs de l'Academie des Sciences neantmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de ſa traduction de Vitruve, ni de toutes les choſes avantageuſes que Monſieur ſon frere rapporte de luy. Je puis meſme nommer (1) un des plus celebres de l'Academie d'Architecture, qui s'offre de luy faire voir, quand il voudra, papier ſur table, que c'eſt le deſſein du fameux (2) Monſieur le Vau, qu'on a ſuivi dans la façade du Louvre; & qu'il n'eſt point vray que ni ce grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, ſoient des Ouvrages d'un Medecin de la Faculté. C'eſt une querelle que je leur laiſſe démeſler entr'eux, & où je declare que je ne prens aucun intereſt; mes vœux meſme, ſi j'en fais quelques-uns, eſtant pour le Medecin. Ce qu'il y a de vray, c'eſt que ce Medecin eſtoit de meſme gouſt que Monſieur ſon Frere ſur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, auſſi-bien que luy, tout ce qu'il y a de grands Perſonnages dans l'Antiquité. On aſſeure que ce fut luy qui compoſa cette belle deffenſe de l'Opera d'Alceſte, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces eſtranges beveûës, que Monſieur Racine a ſi bien relevées dans la Preface de ſon Iphigenie. C'eſt donc de luy, & (3) d'un autre Frere encore qu'ils avoient, grand en-

REMARQUES.

(1) *Un des plus célébres*, &c.] M. d'Orbay, Pariſien. Il étoit élève de M. le Vau.

(2) *M. le Vau.*] Louis le Vau, Pariſien, premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens depuis l'année 1653. juſqu'en 1670. qu'il mourut âgé de cinquante-huit ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

(3) *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault, Receveur Général des Finan-

nemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ay voulu parler, quand j'ay dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'eſprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honneſtes gens, & où il y en a meſme pluſieurs, je croy, qui ſouffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, ſi je prens encore icy l'occaſion de deſabuſer le Public d'une autre fauſſeté, que Monſieur P** a avancée dans la Lettre bourgeoiſe qu'il m'a eſcrite, & qu'il a fait imprimer; où il pretend qu'il a autrefois beaucoup ſervi à (1) un de mes Freres auprés de Monſieur Colbert, pour luy faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argenterie. Il allegue pour preuve, que mon Frere, depuis qu'il eût cette Charge, venoit tous les ans luy rendre une viſite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'eſt une vanité, dont il eſt aiſé de faire voir le menſonge; puiſque mon Frere mourut dans l'année qu'il obtinſt cette Charge, qu'il n'a poſſedée, comme tout le monde ſçait, que quatre mois; & que meſme, en conſideration de ce qu'il n'en avoit point joüi, (2) mon autre Frere, pour qui nous obtinſmes l'agrément de la meſme Charge, ne paya point le marc d'or, qui montoit à une ſomme aſſez conſiderable.

REMARQUES.

ces de Paris, qui a traduit en François le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a auſſi compoſé un Traité *de l'origine des Fontaines*, &c.

(1) *Un de mes freres.*] Gilles Boileau, de l'Académie Françoiſe, mort en 1669.

(2) *Mon autre frere.*] Pierre Boileau de Puimorin, mort en 1683. âgé de cinquante-huit ans.

Je ſuis honteux de conter de ſi petites choſes au Public : mais mes Amis m'ont fait entendre que ces reproches de Monſieur P** regardant l'honneur, j'eſtois obligé d'en faire voir la fauſſeté.

REFLEXION II.

Noſtre eſprit, meſme dans le Sublime, a beſoin d'une methode, pour luy enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu. Paroles de Longin, Chap. II.

CEla eſt ſi vray, que le Sublime hors de ſon lieu, non ſeulement n'eſt pas une belle choſe, mais devient quelquefois une grande puerilité. C'eſt ce qui eſt arrivé à Scuderi dés le commencement de ſon Poëme d'Alaric, lors qu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers eſt aſſez noble, & eſt peut-eſtre le mieux tourné de tout ſon Ouvrage : mais il eſt ridicule de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dés le premier Vers. Virgile auroit bien peû dire, en commençant ſon Eneïde : *Je chante ce fameux Heros, fondateur d'un Empire qui s'eſt rendu maiſtre de toute la Terre.* On peut croire qu'un auſſy grand Maiſtre que luy auroit aiſément trouvé des expreſſions, pour mettre cette penſée en ſon jour. Mais cela auroit ſenti ſon Declamateur. Il s'eſt contenté de dire : *Je chante cet Homme rempli de pieté, qui aprés bien des travaux aborda en Italie.* Un exorde doit eſtre

ſimple & ſans affectation. Cela eſt auſſi vray dans la Poëſie que dans les Diſcours oratoires : parceque c'eſt une regle fondée ſur la Nature, qui eſt la meſme par tout ; & la comparaiſon du frontiſpice d'un Palais, (1) que Monſieur P** allegue pour deffendre ce Vers de l'Alaric, n'eſt point juſte. Le frontiſpice d'un Palais doit eſtre orné, je l'avouë ; mais l'exorde n'eſt point le frontiſpice d'un Poëme. C'eſt pluſtoſt une avenuë, une avant-court qui y conduit, & d'où on le deſcouvre. Le frontiſpice fait une partie eſſentielle du Palais, & on ne le ſçauroit oſter qu'on n'en deſtruiſe toute la ſymmetrie. Mais un Poëme ſubſiſtera fort bien ſans exorde ; & meſme nos Romans, qui ſont des eſpeces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il eſt donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre ; & c'eſt ſur quoy j'ai attaqué le Vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a auſſi attaqué dans le meſme ſens le début du Poëme d'un Scuderi de ſon temps, qui commençoit par,

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

Je chanteray les diverſes fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troye. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyſſée enſemble. Il eſt vray que par occaſion Horace ſe moque auſſi fort plaiſamment de l'eſpouvantable ouverture de bouche, qui

REMARQUES.

(1) *Que M. P*** allegue.*] Tome III. de ſes Paralléles, pag. 267. & ſuiv.

ſe fait en prononçant ce futur *cantābo :* mais au fond c'eſt de trop promettre qu'il accuſe ce Vers. On voit donc où ſe reduit la critique de Monſieur P**, qui ſuppoſe que j'ay accuſé le Vers d'Alaric d'eſtre mal tourné, & qui n'a entendu ny Horace, ny moy. Au reſte, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je luy apprenne qu'il n'eſt pas vray que l'*ă* de *cănō* dans *Arma virumque cănō*, ſe doive prononcer comme l'*ā* de *cantābo ;* & que c'eſt une erreur qu'il a ſuccée dans le College, où l'on a cette mauvaiſe methode de prononcer les breves dans les Diſſyllabes Latins, comme ſi c'eſtoient des longues. Mais c'eſt un abus qui n'empeſche pas le bon mot d'Horace. Car il a eſcrit pour des Latins, qui ſçavoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.

REFLEXION III.

Il eſtoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoy qu'aveugle pour ſes propres defauts. Paroles de Longin, Chap. III.

IL n'y a rien de plus inſupportable qu'un Auteur mediocre, qui ne voyant point ſes propres defauts, veut trouver des defauts dans tous les plus habiles Eſcrivains. Mais c'eſt encore bien pis, lors qu'accuſant ces Eſcrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait luy-meſme des fautes, & tombe dans des ignorances groſſieres. C'eſt ce qui eſtoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive

tousjours à Monſieur P**. (1) Il commence la cenſure qu'il fait d'Homere par la choſe du monde la plus fauſſe, qui eſt, que beaucoup d'excellens Critiques ſouſtiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ayt compoſé l'Iliade & l'Odyſſée ; & que ces deux Poëmes ne ſont qu'une collection de pluſieurs petits Poëmes de differens Auteurs, qu'on a joints enſemble. Il n'eſt point vray que jamais perſonne ayt avancé, au moins ſur le papier, une pareille extravagance : & Elien, que Monſieur P** cite pour ſon garant, dit poſitivement le contraire, comme nous ferons voir dans la ſuite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc ſe reduiſent à feu Monſieur (2) l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend Monſieur P**, préparé des Memoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ay connu Monſieur l'Abbé d'Aubignac. Il eſtoit homme de beaucoup de merite, & fort habile en matiere de Poëtique, bien qu'il ſçeûſt mediocrement le Grec. Je ſuis ſeur qu'il n'a jamais conçeû un ſi eſtrange deſſein, à moins qu'il ne l'ait conçeû les dernieres années de ſa vie, où l'on ſçait qu'il eſtoit tombé en une eſpece d'enfance. Il ſçavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poëmes ſi bien ſuivis & ſi bien liez, que l'Iliade & l'Odyſſée, n'y où le meſme genie eſclate davantage par-

REMARQUES.

(1) *Il commence la cenſure.*] Paralléles, Tome III. page 36.

(2) *L'Abbé d'Aubignac.*] Auteur de *la Pratique du Théatre.*

tout, comme tous ceux qui les ont leûs en conviennent. Monſieur P** pretend neantmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le pretendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes conjectures ſe réduiſent à deux; dont l'une eſt, qu'on ne ſçait point la Ville qui a donné naiſſance à Homere. L'autre eſt, que ſes Ouvrages s'appellent Rapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſuës enſemble : d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homere ſont des pieces ramaſſées de differents Auteurs; jamais aucun Poëte n'ayant intitulé, dit-il, ſes Ouvrages Rapſodies. Voilà d'eſtranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'Eſcrits fort celebres, qu'on ne ſoupçonne point d'eſtre faits par pluſieurs Eſcrivains differens; bien qu'on ne ſçache point les Villes où ſont nez les Auteurs, ni meſme le temps où ils vivoient? teſmoin Quinte-Curce, Petrone, &c. A l'égard du mot de Rapſodies, on eſtonneroit peut-eſtre bien Monſieur P** ſi on luy faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν, qui ſignifie joindre, coudre enſemble : mais de ῥάβδος, qui veut dire une branche; & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont eſté ainſi appellez, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appelloit à cauſe de cela les *Chantres de la branche*. * * Ῥαβδῳδοι.

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδάς, & que Rapſodie veut dire un amas de Vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui

gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer, comme noſtre Cenſeur ſe le veut bizarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homere n'ait intitulé ſes Vers Rapſodies, parce qu'il n'y a jamais eu proprement, que les Vers d'Homere qu'on ait chantez de la ſorte. Il paroiſt neantmoins que ceux qui dans la ſuite ont fait de ces Parodies, qu'on appelloit Centons
ὁμηρόκεντρα. d'Homere, ont auſſi nommé ces Centons Rapſodies : & c'eſt peut-eſtre ce qui a rendu le mot de Rapſodie odieux en François, où il veut dire un amas de meſchantes pieces recouſuës. Je viens maintenant au paſſage d'Elien, que cite Monſieur P** : & afin qu'en faiſant voir ſa meſpriſe & ſa mauvaiſe foy ſur ce paſſage, il ne m'accuſe pas, à ſon ordinaire, de luy impoſer, je vais rapporter ſes propres mots. (1) Les voicy. *Elien, dont le teſmoignage n'eſt pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques eſtoit, qu'Homere n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit : qu'il avoit intitulé*, la Colere d'Achille, *le Chant qui a depuis eſté le premier*

REMARQUES.

(1) *Les voici. Elien*, &c.] Paralléles de M. Perrault, Tome III. Il a copié ce paſſage du Tome V. pag. 76. des Jugemens des Sçavans, par M. Baillet ; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans ſa *Comparaiſon d'Homere & de Virgile, chap.* 14.

Livre

Livre de l'Iliade : Le Denombrement des Vaiſſeaux, *celuy qui eſt devenu le ſecond Livre :* Le combat de Pâris & de Menelas, *celuy dont on a fait le troiſieſme ; & ainſi des autres. Il adjouſte que Lycurgue de Lacedemone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grece ces diverſes parties ſéparées les unes des autres ; & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, en la maniere que nous les voyons aujourd'huy, de vingt-quatre Livres chacune, en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont Monſieur P** eſtale icy toute cette belle erudition, pourroit-on ſoupçonner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il eſt trés-veritable qu'il n'y en a pas un mot ; Elien ne diſant autre choſe, ſinon que les Oeuvres d'Homere, qu'on avoit completes en Ionie, ayant couru d'abord par pieces détachées dans la Grece, où on les chantoit ſous differens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Piſiſtrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vray, il faut rapporter ici les propres termes d'Elien : (1) *Les Poëſies d'Homere*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Grece par pieces détachées, eſtoient chantées chez les anciens Grecs ſous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit*, Le Combat proche des Vaiſſeaux :

REMARQUES.

(1) *Les propres termes d'Elien.*] *Var. Hiſt. l. XIII. c. 14.*

l'autre, Dolon ſurpris : *l'autre*, la Valeur d'Agamemnon: *l'autre*, le Denombrement des Vaiſſeaux : *l'autre*, la Patroclée : *l'autre*, le Corps d'Hector racheté : *l'autre*, les Combats faits en l'honneur de Patrocle : *l'autre*, les Sermens violez. *C'eſt ainſi à peu prés que ſe diſtribuoit l'Iliade. Il en eſtoit de meſme des parties de l'Odyſſée : l'une s'appelloit*, le Voyage à Pyle : *l'autre*, le Paſſage à Lacedemone, l'Antre de Calypſo, le Vaiſſeau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la Deſcente aux Enfers, les Bains de Circé, le Meurtre des Amants de Penelope, la Viſite renduë à Laërte dans ſon champ, *&c. Lycurgue Lacedemonien fut le premier, qui venant d'Ionie apporta aſſez tard en Grece toutes les œuvres completes d'Homere ; & Piſiſtrate les ayant ramaſſées enſemble dans un volume, fut celuy qui donna au Public l'Iliade & l'Odyſſée en l'eſtat que nous les avons.* Y a-t-il là un ſeul mot dans le ſens que luy donne Monſieur P*** ? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques eſtoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé là de ce qu'a fait ou penſé Homere en compoſant ſes Ouvrages ? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Grece les Poëſies de ce divin Poëte, & qui en ſçavoient par

cœur beaucoup de pieces deſtachées, auſquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit; ces pieces y eſtant toutes, long-tems meſme avant l'arrivée de Lycurgue? Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée? Il eſt vray que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramaſſa*, cela eſt fort mal traduit, & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui ſignifie, *les monſtra, les fit voir au Public*. Enfin bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y a-t-il rien de plus honorable pour luy que ce paſſage d'Elien, où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Grece dans la bouche de tous les Hommes, qui en faiſoient leurs delices, & ſe les apprenoient les uns aux autres; & qu'enſuite ils furent donnez complets au Public par un des plus galants hommes de ſon ſiecle, je veux dire par Piſiſtrate, celuy qui ſe rendit maiſtre d'Athenes? Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, deux des plus fameux Grammairiens(1) d'alors, qui contribuerent, dit-il, à ce travail; de ſorte qu'il n'y a peut-eſtre point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on ſoit ſi ſeur d'avoir complets & en bon ordre, que l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voilà plus de vingt beveuës que Monſieur P** a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurditez qu'il dit d'Homere; prenant de là occaſion de traiter de haut

REMARQUES.

(1) *Deux des plus fameux Grammairiens.*] Ariſtarque & Zénodote. *Euſtath. Præf. p. 5.*

en bas l'un des meilleurs Livres de Poëtique, qui du conſentement de tous les habiles gens, ayt eſté fait en noſtre Langue; c'eſt à ſçavoir, le Traité du Poëme Epique du P. le Boſſu; & où ce ſçavant Religieux fait ſi bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable conſtruction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyſſée, & de l'Eneïde. Monſieur P** ſans ſe donner la peine de refuter toutes les choſes ſolides que ce Pere a eſcrites ſur ce ſujet, ſe contente de le traiter d'homme à chimeres & à viſions creuſes. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour luy demander de quel droit il parle avec ce meſpris d'un Auteur approuvé de tout le monde; lui qui trouve ſi mauvais que je me ſois moqué de Chapelain & de Cotin, c'eſt-à-dire, de deux Auteurs univerſellement deſcriez. Ne ſe ſouvient-il point que le Pere le Boſſu eſt un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent? Aſſeurément il s'en ſouvient, & c'eſt vray-ſemblablement ce qui le luy rend inſupportable. Car ce n'eſt pas ſimplement aux Anciens qu'en veut Monſieur P**; c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'Eſcrivains d'un merite élevé dans tous les ſiécles, & meſme dans le noſtre; n'ayant d'autre but que de placer, s'il luy eſtoit poſſible, ſur le Throne des belles Lettres ſes chers amis les Auteurs mediocres, afin d'y trouver ſa place avec eux. C'eſt dans cette veuë, qu'en ſon dernier Dialogue il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la verité un peu dur dans ſes expreſſions, & dont il ne fait point, dit-il, ſon Heros; mais

qu'il trouve pourtant beaucoup plus ſenſé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins en meſme rang que le Taſſe; affectant de parler de la Jeruſalem delivrée & de la Pucelle, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la meſme cauſe à ſouſtenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il louë en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au-deſſus de tous les Anciens; qui ne voit que ce n'eſt qu'afin de les mieux avilir dans la ſuite, & pour rendre plus complet le triomphe de Monſieur Quinaut, qu'il met beaucoup au-deſſus d'eux; & *qui eſt*, dit-il en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ayt jamais eû pour le Lyrique, & pour le Dramatique?* Je ne veux point icy offenſer la memoire de Monſieur Quinaut, qui malgré tous nos demeſlez Poëtiques, eſt mort mon Ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'eſprit, & un talent tout particulier pour faire des Vers bons à mettre en chant. Mais ces Vers n'eſtoient pas d'une grande force, ni d'une grande élevation; & c'eſtoit leur foibleſſe meſme qui les rendoit d'autant plus propres (1) pour le Muſicien, auquel ils doivent leur principale gloire; puiſqu'il n'y a en effet de tous ſes Ouvrages que les Opera qui ſoient recherchez. Encore eſt-il bon que les Notes de Muſique les accompagnent. Car pour (2) les autres Pieces de

REMARQUES.

(1) *Pour le Muſicien.*] M. de Lulli.

(2) *Les autres Piéces de Théatre.*] Elles ſont imprimées en deux volumes. M. Quinault les avoit faites ayant ſes Opera.

Theatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-temps qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas meſme qu'elles ayent eſté faites.

Du reſte, il eſt certain que Monſieur Quinaut eſtoit un tres-honneſte homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il eſtoit encore en vie, il ne ſeroit gueres moins choqué des loüanges outrées que luy donne icy Monſieur P**, que des traits qui ſont contre luy dans mes Satires. Mais pour revenir à Homere, on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je faſſe encore voir icy cinq enormes beveûës que noſtre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La premiere eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique, eſcrit, dit-il, dans le quatrieſme Livre de l'Iliade,* que Menelas avoit les talons à l'extremité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire il traduit un endroit tres-ſenſé & tres-naturel d'Homere, où le Poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Menelas, ayant apporté la comparaiſon de l'yvoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De meſme*, dit-il, *Menelas, ta cuiſſe & ta jambe, juſqu'à l'extremité du talon, furent alors teintes de ton ſang.*

* Vers 146.

Τοῖόί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηρὼ

Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ καλ' ὑπένερθε.

Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.

Eſt-ce là dire anatomiquement, que Menelas avoit les talons à l'extremité des jambes ? Et le Cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins veû dans la verſion Latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt* ? Si Monſieur P** veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feüilleter l'Iliade : il faut qu'il reliſe la Pucelle. C'eſt là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-cy, où ſon cher Monſieur Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnés, qu'elle avoit les doigts inegaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à deſcouvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inegaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La ſeconde beveûë eſt à la page ſuivante, où noſtre Cenſeur accuſe Homere de n'avoir point ſçeû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troiſieſme de l'Odyſſée *, que le Fondeur, que Neſtor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit ſacrifier, vinſt avec ſon enclume, ſon marteau & ſes tenailles. A-t-on beſoin, dit Monſieur P** d'enclume ny de marteau pour dorer ? Il eſt bon premierement de luy apprendre, qu'il n'eſt point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron *; &

* Vers 425. & ſuiv.

* χαλκεὺς.

que ce Forgeron, qui estoit en mesme temps & le Fondeur & le Batteur d'or de la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *instrumenta quibus aurum elaborabat*. Il paroist mesme que ce fut Nestor qui luy fournit l'or qu'il battit. Il est vray qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume : aussi celle qu'il apporta estoit-elle si petite, qu'Homere asseure qu'il la tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homere a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous Monsieur P**, cet homme d'un si grand goust, & si habile en toute sorte d'Arts, ainsi qu'il s'en vante luy-mesme dans la Lettre qu'il m'a escrite ? comment, dis-je, l'excuserons-nous d'estre encore à apprendre que les feüilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu ?

La troisiesme beveûë est encore plus ridicule. Elle est à la mesme page, où il traite nostre Poëte de grossier, d'avoir fait dire à Ulysse par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée *, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchast avec un homme avant que de l'avoir espousé*. Si le mot Grec, qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit nostre Critique, puisque ce mot est joint en

* Liv. Z. Vers 288.

cet

cet endroit à un pluriel ; & qu'ainſi la Princeſſe Nauſicaa diroit, *qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec pluſieurs hommes avant que d'eſtre mariée.* Cependant c'eſt une choſe tres honneſte & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulyſſe. Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roy ſon pere, elle luy fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes ; mais qu'il ne faut pas qu'on la voye entrer avec lui dans la Ville, à cauſe des Phéaques, peuple fort meſdiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours : adjouſtant qu'elle n'approuveroit pas elle-meſme la conduite d'une fille, qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, frequenteroit des hommes avant que d'eſtre mariée. C'eſt ainſi que tous les Interpretes ont expliqué en cet endroit les mots, ἀνδράσι μίσγεσθαι, *miſceri hominibus;* y en ayant meſme qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les P**, *Gardez-vous bien de croire que* μίσγεσθαι *en cet endroit veüille dire coucher.* En effet, ce mot eſt preſque employé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyſſée, pour dire frequenter ; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lors que la ſuite naturelle du diſcours, quelqu'autre mot qu'on y joint, & la qualité de la perſonne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette ſignification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princeſſe auſſi ſage & auſſi honneſte qu'eſt repreſentée Nauſicaa.

Adjouſtez l'eſtrange abſurdité qui s'enſuivroit de ſon

discours, s'il pouvoit estre pris ici dans ce sens ; puisqu'elle conviendroit en quelque sorte par son raisonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnestement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en est de même de μίσγεσθαι en Grec, que des mots *cognoscere* & *commisceri* dans le langage de l'Ecriture; qui ne signifient d'eux-mesmes que *connoistre*, & *se mesler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que selon l'endroit où on les applique : si bien que toute la grossiereté pretenduë du mot d'Homere appartient entierement à nostre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interpretations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans sçavoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La quatriesme beveûë est aussi sur un passage de l'Odyssée. * Eumée, dans le neuviesme Livre de ce Poëme, raconte qu'il est né dans une petite Isle appellée (1) Syros, qui est au couchant de l'Isle (2) d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots,

* Liv. O. Vers 403.

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ desuper, quâ parte sunt conversiones Solis.

petite Isle située au-dessus de l'Isle d'Ortygie, du costé que

REMARQUES.

(1) *Syros.*] Isle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. pag. 90.

(2) *Ortygie.*] Une des Cyclades, nommée depuis Delos.

le Soleil ſe couche. Il n'y a jamais eu de difficulté ſur ce paſſage : tous les Interpretes l'expliquent de la ſorte ; & Euſtathius meſme apporte des exemples, où il fait voir que le verbe τρέπεσθαι, d'où vient τροπαὶ, eſt employé dans Homere pour dire que le Soleil ſe couche. Cela eſt confirmé par Heſychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celuy de δύσεις, mot qui ſignifie inconteſtablement le Couchant. Il eſt vray qu'il y a (1) un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu auſſi marquer, *qu'il y avoit dans cette Iſle un antre, où l'on faiſoit voir les tours ou converſions du Soleil.* On ne ſçait pas trop bien ce qu'a voulu dire par-là ce Commentateur, auſſy obſcur qu'Homere eſt clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ny luy, ny pas un autre n'ont jamais prétendu qu'Homere ayt voulu dire que l'Iſle de Syros eſtoit ſituée ſous le Tropique : & que l'on n'a jamais attaqué ny deffendu ce grand Poëte ſur cette erreur ; parce qu'on ne la luy a jamais imputée. Le ſeul Monſieur P**, qui, comme je l'ay monſtré par tant de preuves, ne ſçait point le Grec, & qui ſçait ſi peu la Geographie, que dans un de ſes Ouvrages (2) il a mis le fleuve de Méandre, & par conſequent la Phrygie & Troye, dans la

REMARQUES.

(1) *Un vieux Commentateur.*] Didyme.

(2) *Il a mis le fleuve de Méandre.... dans la Gréce.*] Le Méandre eſt un fleuve de Phrygie, dans l'Aſie Mineure. M. Perrault avoit dit dans une note de ſon poëme intitulé, *Le ſiécle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Gréce. Mais il a prétendu ſe juſtifier, en diſant que cette partie de l'Aſie Mineure, où paſſe le Méandre, s'appelle la Gréce Aſiatique.

Grece ; le ſeul Monſieur P**, dis-je, vient, ſur l'idée chimerique qu'il s'eſt miſe dans l'eſprit, & peut-eſtre ſur quelque miſerable Note d'un Pédant, accuſer un Poëte, regardé par tous les anciens Geographes comme le Pere de la Geographie, d'avoir mis l'Iſle de Syros, & la Mer Mediterranée, ſous le Tropique ; faute qu'un petit Eſcolier n'auroit pas faite : & non ſeulement il l'en accuſe, mais il ſuppoſe que c'eſt une choſe reconnuë de tout le monde, & que les Interpretes ont taſché en vain de ſauver, en expliquant, dit-il, ce paſſage du Quadran que Pherecydés, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Iſle de Syros : quoy qu'Euſtathius, le ſeul Commentateur qui a bien entendu Homere, ne diſe rien de cette interpretation ; qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque Commentateur de Diogene (1) Laërce, lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves, par où noſtre Cenſeur prétend faire voir qu'Homere ne ſçavoit point les Arts ; & qui ne font voir autre choſe, ſinon, que Monſieur P** ne ſçait point de Grec, qu'il entend mediocrement le Latin, & ne connoiſt lui-meſme en aucune ſorte les Arts.

Il a fait les autres beveûës, pour n'avoir pas entendu le Grec ; mais il eſt tombé dans la cinquieſme erreur,

REMARQUES.

(1) *Diogene Laërce.*] V. Diogene Laërce, de l'édition de M. Ménage, page 67. du Texte, & pag. 68. des Obſervations.

pour n'avoir pas entendu le Latin. La voicy. *Ulyſſe dans l'Odyſſée* * *eſt*, dit-il, *reconnu par ſon Chien, qui ne l'avoit point veû depuis vingt ans. Cependant Pline aſſeûre que les Chiens ne paſſent jamais quinze ans.* Monſieur P** ſur cela fait le procés à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un Chien vingt ans, Pline aſſeurant que les Chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu legerement Homere; puiſque non ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avouë lui-meſme, mais tous les Naturaliſtes modernes; comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſeurent qu'il y a des Chiens qui vivent vingt années: que meſme je pourrois luy citer des exemples dans noſtre ſiecle (1) de Chiens qui en ont veſcu juſqu'à vingt-deux; & qu'enfin Pline, quoy qu'Eſcrivain admirable, a eſté convaincu, comme chacun ſçait, de s'eſtre trompé plus d'une fois ſur les choſes de la Nature; au lieu qu'Homere, avant les Dialogues de Monſieur P**, n'a jamais eſté meſme accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoy? Monſieur P** eſt reſolu de ne croire aujourd'huy que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, preſt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & luy apporter l'autorité de Pline luy-meſme, qu'il n'a point leû, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement

* Liv. 17. v. 300. & ſuiv.

REMARQUES.

(1) *De Chiens qui ont vécu, &c.*] *Perrault ſe trompe*, dit Louis XIV. lui-même: *J'ai eu un Chien qui a veſcu juſqu'à vingt-trois ans.*

la même choſe qu'Ariſtote & tous les autres Naturaliſtes: c'eſt à ſçavoir, que les Chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont juſques à vingt. Voicy ſes termes: *Cette eſpece de Chiens, qu'on appelle Chiens de Laconie, ne vivent que dix ans: Toutes les autres eſpeces de Chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois juſques à vingt.* (1) *Canes Laconici vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que noſtre Cenſeur voulant, ſur l'autorité de Pline, accuſer d'erreur un auſſi grand perſonnage qu'Homere, ne ſe donne pas la peine de lire le paſſage de Pline, ou de ſe le faire expliquer; & qu'enſuite de tout ce grand nombre de beveûës, entaſſées les unes ſur les autres dans un ſi petit nombre de pages, il ait la hardieſſe de conclure, comme il a fait: (2) *qu'il ne trouve point d'inconvenient* (ce ſont ſes termes) *qu'Homere, qui eſt mauvais Aſtronome & mauvais Geographe, ne ſoit pas bon Naturaliſte.* Y a-t-il un homme ſenſé, qui liſant ces abſurditez, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de Monſieur P**, puiſſe s'empeſcher de jetter de colere le livre, & de (3) dire comme Demiphon dans Terence, *Ipſum geſtio dari mî in conſpectum.*

REMARQUES.

(1) *Canes Laconici, &c.*] Plin. Hiſt. nat. Liv. X.

(2) *Qu'il ne trouve point d'inconvenient, &c.*] Paralléles, Tome II.

(3) *Dire comme Démiphon, &c.*] Phorm. act. I. Scene 5. v. 30.

Je ferois un gros volume, ſi je voulois lui monſtrer toutes les autres beveuës qui ſont dans les ſept ou huit pages que je viens d'examiner, y en ayant preſque encore un auſſi grand nombre que je paſſe, & que peut-eſtre je lui feray voir dans la premiere édition de mon Livre ; ſi je voy que les hommes daignent jetter les yeux ſur ces éruditions Grecques, & lire des Remarques faites ſur un Livre que perſonne ne lit.

REFLEXION IV.

C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription de la Deeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, La teſte dans les Cieux, & les pieds ſur la terre.

Paroles de Longin, Chap. VII. Iliad. liv. 4. v. 443.

VIRGILE a traduit ce Vers preſque mot pour mot dans le quatriéme Livre de l'Eneïde, appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Diſcorde.

Ingrediturque ſolo & caput inter nubila condit.

Un ſi beau Vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas eſté neantmoins à couvert de la critique de Monſieur P**, qui trouve (1) cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau d'aſne. Il n'a pas pris garde, que meſme dans le diſcours ordinaire il nous eſchappe tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui eſt tres-ve-

REMARQUES.

(1) *Cette hyperbole outrée, &c.*] Paralléles, Tome III. page 118.

ritable; c'eſt-à-ſçavoir que la diſcorde regne par tout ſur la Terre, & meſme dans le Ciel entre les Dieux, c'eſt-à-dire, entre les Dieux d'Homere. Ce n'eſt donc point la deſcription d'un Geant, comme le prétend noſtre Cenſeur, que fait icy Homere; c'eſt une allegorie tres-juſte: & bien qu'il faſſe de la Diſcorde un perſonnage, c'eſt un perſonnage allegorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le faſſe; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'eſprit, & non point comme un eſtre materiel ſubſiſtant dans la Nature. Ainſi cette expreſſion du Pſeaume, * *J'ay veû l'Impie élevé comme un cedre du Liban*, ne veut pas dire que l'Impie étoit un Geant, grand comme un Cedre du Liban. Cela ſignifie que l'Impie eſtoit au faiſte des grandeurs humaines; & Monſieur Racine eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte, par ces deux Vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au Vers d'Homere.

* Pſal. 36. v. 35. *Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut Cedros Libani.*

Pareil au Cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes, que Longin dit du Vers d'Homere ſur la Diſcorde. La verité eſt pourtant, que ces paroles ne ſont point de Longin: puiſque c'eſt moy, qui, à l'imitation de Gabriel de Petra, les lui ay en partie preſtées. Le Grec en cet endroit eſtant fort defectueux, & meſme le Vers d'Homere n'y eſtant point rapporté. C'eſt ce que Monſieur

P** n'a eu garde de voir : parce qu'il n'a jamais leû Longin, ſelon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainſi penſant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne penſoit, puiſque c'eſt moy qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne ſçauroit nier qu'il n'ait auſſi attaqué Homere, & ſur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'eſprit, quand il a blaſmé ce Vers ſur la Diſcorde, que dans ſon Diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a eſcrit, ſans y penſer, la Renommée.

C'eſt donc d'elle qu'il fait (1) cette belle critique. *Que l'exaggeration du Poëte en cet endroit ne ſçauroit faire une idée bien nette. Pourquoy? C'eſt*, ajouſte-il, *que tant qu'on pourra voir la teſte de la Renommée, ſa teſte ne ſera point dans le Ciel; & que ſi ſa teſte eſt dans le Ciel, on ne ſçait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raiſonnement! Mais où eſt-ce qu'Homere & Virgile diſent qu'on voit la teſte de la Diſcorde, ou de la Renommée? Et afin qu'elle ait la teſte dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voye, ou qu'on ne l'y voye pas? N'eſt-ce pas icy le Poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe meſme dans le Ciel, ſans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent? En verité j'ay peur que les Lecteurs ne rougiſſent pour moy, de me voir réfuter de ſi eſtranges raiſonnements. Noſtre Cenſeur attaque enſuite une autre hyperbole d'Homere à

REMARQUES.

(1) *Cette belle critique, &c*] Paralléles, Tom. III. pag. 118.

propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'eſt qu'une fade plaiſanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précedente, ſuffira, je croy, pour reſpondre à toutes les deux.

REFLEXION V.

Paroles de Longin. Ch. VII. Odyſſ. liv. 10. v. 239. & ſuiv.

Il en eſt de meſme de ces compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux, que Zoïle appelle de petits cochons larmoyans.

IL paroiſt par ce paſſage de Longin, que Zoïle, auſſi bien que Monſieur P** s'eſtoit égayé à faire des railleries ſur Homere. Car cette plaiſanterie *des petits cochons larmoyans*, a aſſez de rapport avec *les comparaiſons à longue queuë*, que noſtre Critique moderne reproche à ce grand Poëte. Et puiſque dans noſtre ſiecle, la liberté que Zoïle s'eſtoit donnée, de parler ſans reſpect des plus grands Eſcrivains de l'Antiquité, ſe met aujourd'huy à la mode parmi beaucoup de petits Eſprits, auſſi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-meſmes; il ne ſera pas hors de propos de leur faire voir icy, de quelle maniere cette liberté a réüſſi autrefois à ce Rheteur, homme fort ſçavant, ainſi que le teſmoigne Denys d'Halicarnaſſe, & à qui je ne voy pas qu'on puiſſe rien reprocher ſur les mœurs; puiſqu'il fut toute ſa vie tres-pauvre; & que malgré l'animoſité que ſes critiques ſur Homere & ſur Platon avoient excitée contre luy,

on ne l'a jamais accuſé d'autre crime que de ces critiques meſmes, & d'un peu de miſanthropie.

Il faut donc premierement voir ce que dit de lui Vitruve, le celebre Architecte: car c'eſt luy qui en parle le plus au long; & afin que Monſieur P** ne m'accuſe pas d'alterer le texte de cet Autheur, je mettrai icy les mots meſmes de Monſieur ſon Frere le Medecin, qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années aprés*, (c'eſt Vitruve qui parle dans la Traduction de ce Medecin) *Zoïle qui ſe faiſoit appeller le fleau d'Homere, vinſt de Macedoine à Alexandrie, & preſenta au Roy les livres qu'il avoit compoſez contre l'Iliade & contre l'Odyſſée. Ptolemée indigné que l'on attaquaſt ſi inſolemment le Pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitaſt ainſi celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur Maiſtre, dont toute la Terre admiroit les eſcrits, & qui n'eſtoit pas là préſent pour ſe deffendre, ne fit point de reſponſe. Cependant Zoïle, ayant long-temps attendu, & eſtant preſſé de la neceſſité, fit ſupplier le Roy de lui faire donner quelque choſe. A quoy l'on dit qu'il fit cette réponſe; que puis qu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il eſtoit mort, avoit nourri pluſieurs milliers de perſonnes, Zoïle devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir non ſeulement luy, mais pluſieurs autres encore, lui qui faiſoit profeſſion d'eſtre beaucoup plus ſçavant qu'Homere. Sa mort ſe raconte diverſement. Les uns diſent que Ptolemée le fit mettre en croix; d'autres, qu'il*

fut lapidé; & d'autres, qu'il fut bruſlé tout vif à Smyrne. Mais de quelque façon que cela ſoit, il eſt certain qu'il a bien merité cette punition: puiſqu'on ne la peut pas meriter pour un crime plus odieux qu'eſt celuy de reprendre un Eſcrivain, qui n'eſt pas en eſtat de rendre raiſon de ce qu'il a eſcrit.

Je ne conçoy pas comment Monſieur P** le Medecin, qui penſoit d'Homere & de Platon à peu prés les meſmes choſes que Monſieur ſon Frere & que Zoïle, a peû aller juſqu'au bout, en traduiſant ce paſſage. La verité eſt qu'il l'a adouci, autant qu'il luy a eſté poſſible, taſchant d'inſinuer que ce n'eſtoit que les Sçavans, c'eſt-à-dire, au langage de Meſſieurs P** les Pédans, qui admiroient ces Ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un ſeul mot qui revienne au mot de Sçavant, & à l'endroit où Monſieur le Medecin traduit: *Celuy que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur Maiſtre*, il y a, *celuy que tous ceux qui aiment les belles lettres reconnoiſſent pour leur Chef.** En effet, bien qu'Homere ayt ſçeu beaucoup de choſes, il n'a jamais paſſé pour le Maiſtre des Sçavans. Ptolemée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir, luy qui faiſoit profeſſion d'eſtre beaucoup plus ſçavant qu'Homere.* Il y a, *luy qui ſe vantoit d'avoir plus d'eſprit qu'Homere.* * D'ailleurs, Vitruve ne dit pas ſimplement, que Zoïle *preſenta ſes livres contre Homere à Ptolemée:* mais *qu'il les luy recita.* * Ce

* Philologiæ omnis ducem.

* Qui meliori ingenio ſe profiteretur.

* Regi recitavit.

qui eſt bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blaſmoit avec connoiſſance de cauſe.

Monſieur le Medecin ne s'eſt pas contenté de ces adouciſſemens; il a fait une note, où il s'efforce d'inſinuer qu'on a preſté icy beaucoup de choſes à Vitruve; & cela fondé, ſur ce que c'eſt un raiſonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puiſſe reprendre un Eſcrivain qui n'eſt pas en eſtat de rendre raiſon de ce qu'il a eſcrit; & que par cette raiſon ce ſeroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque choſe dans les eſcrits que Zoïle a faits contre Homere, ſi on les avoit à préſent. Je reſpond premierement que dans le Latin il n'y a pas ſimplement, reprendre un Eſcrivain; mais citer, * appeller en jugement des Eſcrivains; c'eſt-à-dire, les attaquer dans les formes ſur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs par ces Eſcrivains, Vitruve n'entend pas des Eſcrivains ordinaires; mais des Eſcrivains qui ont eſté l'admiration de tous les ſiecles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons preſumer, quand nous trouvons quelque choſe à redire dans leurs eſcrits, que, s'ils eſtoient là preſens pour ſe deffendre, nous ſerions tout eſtonnez, que c'eſt nous qui nous trompons. Qu'ainſi il n'y a point de parité avec Zoïle homme deſcrié dans tous les ſiecles, & dont les Ouvrages n'ont pas meſme eû la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les eſcrits de Monſieur P** qui eſt, qu'on leur ait reſpondu quelque choſe.

* Qui citat eos quorum, &c.

Mais pour achever le Portrait de cet Homme, il eſt bon de mettre auſſi en cet endroit ce qu'en a eſcrit l'Autheur que Monſieur P** cite le plus volontiers, c'eſt à ſçavoir Elien. C'eſt au Livre onzieſme de ſes Hiſtoires diverſes. *Zoïle celuy qui a eſcrit contre Homere, contre Platon, & contre pluſieurs autres grands perſonnages, eſtoit d'Amphipolis, * & fut diſciple de ce Polycrate qui a fait un Diſcours en forme d'accuſation contre Socrate. Il fut appellé le Chien de la Rhetorique. Voicy à peu prés ſa figure. Il avoit une grande barbe qui luy deſcendoit ſur le menton, mais nul poil à la teſte qu'il ſe raſoit juſqu'au cuir. Son manteau luy pendoit ordinairement ſur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne ſe plaiſoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme ſi hargneux que ce Miſerable. Un tres-ſçavant homme luy ayant demandé un jour, pourquoy il s'acharnoit de la ſorte à dire du mal de tous les grands Eſcrivains : C'eſt, repliqua-t-il, que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.*

* Ville de Thrace.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ramaſſer icy toutes les injures qui lui ont eſté dites dans l'Antiquité, où il eſtoit par tout connu ſous le nom du *vil Eſclave de Thrace*. On pretend que ce fut l'envie qui l'engagea à eſcrire contre Homere, & que c'eſt ce qui a fait que tous les Envieux ont eſté depuis appellez du nom de Zoïles, teſmoin ces deux Vers d'Ovide,

Ingenium magni livor detrectat Homeri :
Quiſquis es ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte icy tout exprés ce paſſage, afin de faire voir à Monſieur P** qu'il peut fort bien arriver, quoy qu'il en puiſſe dire, qu'un Autheur vivant ſoit jaloux d'un Eſcrivain mort pluſieurs ſiecles avant luy. Et en effet, je connois plus d'un Demi-ſçavant qui rougit lors qu'on louë devant luy avec un peu d'excés ou Ciceron, ou Demoſthene, prétendant qu'on luy fait tort.

Mais pour ne me point eſcarter de Zoïle, j'ay cherché pluſieurs fois en moy-meſme ce qui a peû attirer contre luy cette animoſité & ce deſluge d'injures. Car il n'eſt pas le ſeul qui ait fait des Critiques ſur Homere & ſur Platon. Longin dans ce Traité meſme, comme nous le voyons, en a fait pluſieurs; & (1) Denys d'Halicarnaſſe n'a pas plus eſpargné Platon que luy. Cependant on ne voit point que ces Critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voicy la raiſon, ſi je ne me trompe. C'eſt qu'outre que leurs Critiques ſont fort ſenſées, il paroiſt viſiblement qu'ils ne les font point pour rabbaiſſer la gloire de ces grands Hommes: mais pour eſtablir la verité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du merite de ces Heros, c'eſt ainſi qu'ils les appellent,

REMARQUES.

(1) *Denys d'Halicarnaſſe.*] Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon; & Denys d'Halicarnaſſe lui fit une réponſe qui contient ſa juſtification.

ils nous font par tout comprendre, meſme en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs Maiſtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modeles que doit ſuivre tout homme qui veut eſcrire : Que s'ils nous y deſcouvrent quelques taches, ils nous y font voir en meſme temps un nombre infini de beautez ; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs Critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du Cenſeur, & encore plus de la grandeur du genie de l'Eſcrivain cenſuré. Adjouſtez qu'en faiſant ces Critiques ils s'énoncent tousjours avec tant d'eſgards, de modeſtie, & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en eſtoit pas ainſi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrémement rempli de la bonne opinion de luy-meſme. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous reſtent de ſes Critiques, & par ce que les Autheurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabbaiſſer les Ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre au-deſſous des plus vulgaires Eſcrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyſſée de contes de Vieille, appellant Homere un diſeur de ſornettes. * Il faiſoit de fades plaiſanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur ſi pedanteſque, qu'elle revoltoit tout le monde contre luy. Ce fut, à mon avis, ce qui luy attira cette horrible diffamation, & qui luy fit faire une fin ſi tragique.

* φιλόμυθον.

Mais

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-eſtre ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer icy ce que j'ay voulu dire par-là, & ce que c'eſt proprement qu'un Pédant. Car il me ſemble que Monſieur P** ne conçoit pas trop bien toute l'eſtenduë de ce mot. En effet, ſi l'on en doit juger par tout ce qu'il inſinuë dans ſes Dialogues, un Pédant, ſelon luy, eſt un Sçavant nourri dans un Collége, & rempli de Grec & de Latin, qui admire aveuglément tous les Autheurs anciens; qui ne croit pas qu'on puiſſe faire de nouvelles deſcouvertes dans la Nature, ni aller plus loin qu'Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui croiroit faire une eſpece d'impieté, s'il avoit trouvé quelque choſe à redire dans Virgile: qui ne trouve pas ſimplement Terence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne ſe pique point de politeſſe: qui non ſeulement ne blaſme jamais aucun Autheur ancien; mais qui reſpecte ſur tout les Autheurs que peu de gens liſent, comme Jaſon, Barthole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'idée du Pédant qu'il paroiſt que Monſieur P** s'eſt formée. Il ſeroit donc bien ſurpris ſi on luy diſoit: qu'un Pédant eſt preſque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant eſt un homme plein de luy meſme, qui avec un mediocre ſçavoir decide hardiment de toutes choſes: qui ſe vante ſans ceſſe d'avoir fait de nouvelles deſcouvertes: qui traite de haut en bas Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui blaſme tous les Autheurs

anciens : qui publie que Jaſon & Barthole eſtoient deux ignorans, Macrobe un Eſcolier : qui trouve, à la verité, quelques endroits paſſables dans Virgile ; mais qui y trouve auſſi beaucoup d'endroits dignes d'eſtre ſiflez : qui croit à peine Terence digne du nom de joli : qui au milieu de tout cela ſe pique ſur tout de politeſſe : qui tient que la pluſpart des Anciens n'ont ni ordre, ni œconomie dans leurs diſcours : En un mot, qui compte pour rien de heurter ſur cela le ſentiment de tous les hommes.

Monſieur P** me dira peut-eſtre que ce n'eſt point là le veritable caractere d'un Pédant. Il faut pourtant luy monſtrer que c'eſt le portrait qu'en fait le celebre Regnier ; c'eſt-à-dire, le Poëte François, qui, du conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractere des hommes. C'eſt dans ſa dixieſme Satire, où deſcrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il,

Faiſoit par ſon ſçavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il luy donne enſuite ces ſentimens,

Qu'il a pour enſeigner, une belle maniere :
Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere :
Qu'Epicure eſt yvrogne, Hippocrate un bourreau :
Que Barthole & Jaſon ignorent le Barreau :
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il meritaſt au Louvre eſtre ſifflé des Pages :

Que Pline eſt inégal ; Terence un peu joli :
Mais ſur tout il eſtime un langage poli.
Ainſi ſur chaque Autheur il trouve de quoy mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre :
L'un avorte avant temps les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe, & luy donne le foüet, &c.

Je laiſſe à M. P** le ſoin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a deſcrit par ces Vers : ou un homme de l'Univerſité, qui a un ſincere reſpect pour tous les grands Eſcrivains de l'Antiquité, & qui en inſpire autant qu'il peut l'eſtime à la Jeuneſſe qu'il inſtruit ; ou un Autheur preſomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de groſſiers, de viſionnaires, d'inſenſez ; & qui eſtant desja avancé en âge, employe le reſte de ſes jours, & s'occupe uniquement à contredire le ſentiment de tous les hommes.

REFLEXION VI.

En effet, de trop s'arreſter aux petites choſes, cela gaſte tout.

Paroles de Longin, Chap. VIII.

IL n'y a rien de plus vray, ſur tout dans les Vers : & c'eſt un des grands deffauts de Saint Amand. Ce Poëte avoit aſſez de genie pour les Ouvrages de débauche, & de Satire outrée, & il a meſme quelquefois des boutades aſſez heureuſes dans le ſerieux : mais il gaſte tout par les baſſes circonſtances qu'il y meſle. C'eſt ce

qu'on peut voir dans ſon Ode intitulée, *la Solitude*, qui eſt ſon meilleur Ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images tres-agreables, il vient preſenter mal-à-propos aux yeux les choſes du monde les plus affreuſes, des crapaux, & des limaçons qui bavent; le ſquelete d'un Pendu, &c.

Là branſle, le ſquelete horrible
D'un pauvre Amant qui ſe pendit.

Il eſt ſur tout bizarrement tombé dans ce défaut en ſon *Moïſe ſauvé*, à l'endroit du paſſage de la mer rouge; au lieu de s'eſtendre ſur tant de grandes circonſtances qu'un ſujet ſi majeſtueux luy preſentoit, il perd le temps à peindre le petit Enfant qui va, ſaute, revient, & ramaſſant une coquille, la va monſtrer à ſa Mere, & met en quelque ſorte, comme j'ay dit dans ma Poëtique, (1) les poiſſons aux feneſtres par ces deux Vers,

Et là, prés des remparts que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons esbahis les regardent paſſer.

Il n'y a que Monſieur P** au monde qui puiſſe ne pas ſentir le comique qu'il y a dans ces deux Vers, où il ſemble en effet que les poiſſons ayent loüé des feneſtres pour voir paſſer le peuple Hebreu. Cela eſt d'autant plus ridicule que les poiſſons ne voyent preſque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placez d'une telle maniere, qu'il eſtoit bien difficile, quand ils auroient eu la teſte

REMARQUES.

(1) *Les poiſſons aux fenêtres.*] Chant III. Vers 264.

hors de ces remparts, qu'ils puſſent bien deſcouvrir cette marche. Monſieur P** prétend neantmoins juſtifier ces deux Vers; mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en verité je croirois abuſer du papier, ſi je l'employois à y répondre. Je me contenteray donc de le renvoyer à la comparaiſon que Longin rapporte icy d'Homere. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand Poëte à choiſir, & à ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette verité. Car il en veut ſur tout aux comparaiſons d'Homere, & il en fait le principal objet de ſes plaiſanteries dans ſon dernier Dialogue. On me demandera peut-eſtre ce que c'eſt que ces plaiſanteries, Monſieur P** n'eſtant pas en reputation d'eſtre fort plaiſant, & comme vraiſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curioſité des Lecteurs, en rapporter icy quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'eſt que les Dialogues de Monſieur P**.

C'eſt une converſation qui ſe paſſe entre trois Perſonnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & ſur tout de Platon, eſt Monſieur P** lui-meſme, comme il le déclare dans ſa Preface. Il s'y donne le nom d'Abbé; & je ne ſçai pas trop pourquoy il a pris ce titre Eccleſiaſtique, puis qu'il n'eſt parlé dans ce Dialogue que de choſes tres-profânes; que les Romans y ſont loüez par excés, & que l'Opera y eſt regardé comme le comble de la perfection, où la Poëſie pouvoit arriver en notre

Langue. Le ſecond de ces Perſonnages eſt un Chevalier, admirateur de Monſieur l'Abbé, qui eſt là comme ſon Tabarin pour appuier ſes deciſions : & qui le contredit, meſmes quelquefois à deſſein, pour le faire mieux valoir. Monſieur P** ne s'offenſera pas ſans doute de ce nom de Tabarin, que je donne icy à ſon Chevalier, puiſque ce Chevalier luy-meſme declare en un endroit (1), qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondori & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troiſiéme de ces Perſonnages, qui eſt beaucoup le plus ſot des trois, eſt un Preſident protecteur des Anciens; qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier, qui ne ſçauroit ſouvent reſpondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui deffend quelquefois ſi ſottement la raiſon, qu'elle devient plus ridicule dans ſa bouche que le mauvais ſens. En un mot, il eſt là comme le Faquin de la Comedie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce ſont là les Acteurs de la Piece. Il faut maintenant les voir en action.

Monſieur l'Abbé, (2) par exemple, declare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaiſons d'Homere, où le Poëte non content de dire preciſément ce qui ſert à la comparaiſon, s'eſtend ſur quelque circonſtance hiſtorique de la choſe, dont il eſt parlé : comme

REMARQUES.

(1) *Qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondori & de Tabarin, &c.*] Paralléles, Tome II. pag. 116.

(2) *Par exemple, &c.*] Paralléles, Tom. III. pag. 58.

lors qu'il compare la cuiſſe de Menelas bleſſé à de l'yvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplaiſt à Monſieur l'Abbé; & il ne ſçauroit ſouffrir ces ſortes de *comparaiſons à longue queuë*; mot agréable, qui eſt d'abord admiré par Monſieur le Chevalier, lequel prend de là occaſion de raconter quantité de jolies choſes qu'il diſt auſſi à la campagne l'année derniere à propos de ces *comparaiſons à longue queuë*.

Ces plaiſanteries eſtonnent un peu Monſieur le Preſident, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de *longue queuë*. Il ſe met pourtant à la fin en devoir de reſpondre. La choſe n'eſtoit pas ſans doute fort mal-aiſée, puiſqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui ſçait les élemens de la Rhetorique auroit dit d'abord : Que les comparaiſons, dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, ne ſont pas ſimplement miſes pour eſclaircir, & pour orner le diſcours; mais pour amuſer & pour deſlaſſer l'eſprit du Lecteur, en le deſtachant de temps en temps du principal ſujet, & le promenant ſur d'autres images agréables à l'eſprit : Que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images de la nature, ſi vrayes & ſi variées, qu'eſtant tousjours le meſme, il eſt neantmoins tousjours different; inſtruiſant ſans ceſſe le Lecteur, & lui faiſant obſerver dans les objets meſmes, qu'il a tous les jours devant les

yeux, des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Que c'eſt une verité univerſellement reconnuë, qu'il n'eſt point neceſſaire, en matiere de Poëſie, que les points de la comparaiſon ſe reſpondent ſi juſte les uns aux autres: qu'il ſuffit d'un rapport general, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rheteur.

C'eſt ce qu'un homme ſenſé auroit peû dire ſans peine à Monſieur l'Abbé & à Monſieur le Chevalier: mais ce n'eſt pas ainſi que raiſonne Monſieur le Preſident. Il commence par avoüer ſincérement que nos Poëtes ſe feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaiſons eſtenduës; & n'excuſe Homere, que parce qu'il avoit le gouſt Oriental, qui eſtoit, dit-il, le gouſt de ſa nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le gouſt des Orientaux, qui, à cauſe du feu de leur imagination, & de la vivacité de leur eſprit, veulent tousjours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſçauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours: Au lieu que nous autres Européans, nous nous contentons d'un ſeul ſens, & ſommes bien aiſes qu'on ne nous diſe qu'une ſeule choſe à la fois. Belles obſervations que Monſieur le Preſident a faites dans la Nature, & qu'il a faites tout ſeul! puiſqu'il eſt tres-faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'eſprit que les Européans, & ſur tout que les François, qui ſont fameux par tout païs, pour leur conception vive & prompte: le ſtile figuré, qui regne aujourd'huy dans l'Aſie

mineure

mineure & dans les pays voiſins,& qui n'y regnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations Barbares, qui peu de temps aprés Heraclius inonderent ces pays, & y porterent avec leur Langue & avec leur Religion ces manieres de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme Saint Juſtin, Saint Baſile, Saint Chryſoſtome, Saint Gregoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce ſtile dans leurs Eſcrits : & ni Herodote, ni Denys d'Halicarnaſſe, ni Lucien, ni Joſephe, ni Philon le Juif, ni aucun Autheur Grec n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaiſons à longue queuë* : Monſieur le Preſident rappelle toutes ſes forces, pour renverſer ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de Monſieur l'Abbé, & reſpond enfin : Que comme dans les ceremonies on trouveroit à redire aux queuës des Princeſſes, ſi elles ne traiſnoient juſqu'à terre ; de meſme les comparaiſons dans le Poëme Epique ſeroient blaſmables, ſi elles n'avoient des queuës fort traiſnantes. Voilà peut-eſtre une des plus extravagantes reſponſes qui ayent jamais eſté faites. Car quel rapport ont les comparaiſons à des Princeſſes ? Cependant Monſieur le Chevalier, qui juſqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Preſident avoit dit, eſt eſbloüi de la ſolidité de cette reſponſe, & commence à avoir peur pour Monſieur l'Abbé, qui frappé auſſi du grand ſens de ce diſcours, s'en tire

pourtant avec assez de peine, en avoüant contre son premier sentiment, qu'à la verité on peut donner de longues queuës aux comparaisons; mais soustenant qu'il faut, ainsi qu'aux robes des Princesses, que ces queuës soient de mesme estoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaisons d'Homere, où les queuës sont de deux estoffes differentes; de sorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînst de coudre des queuës de differente estoffe aux robes des Princesses, voilà le President qui auroit entierement cause gagnée sur les comparaisons. C'est ainsi que ces trois Messieurs manient entre eux la raison humaine; l'un faisant tousjours l'objection qu'il ne doit point faire; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver; & l'autre respondant ce qu'il ne doit point respondre.

Que si le President a eû ici quelque avantage sur l'Abbé, celui-cy a bien-tost sa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit est dans le douziéme Livre de l'Odyssée,* où Homere, selon la traduction de Monsieur P** raconte : *Qu'Ulysse estant porté sur son mast brisé, vers la Charybde, justement dans le temps que l'eau s'élevoit; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redescendre, il se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauve-souris, & où il attendit, ainsi suspendu, que son mast qui estoit allé au fond, revinst sur l'eau; adjoustant que lorsqu'il le vit revenir, il fut aussi aise qu'un*

* Vers 240. & suiv.

Juge qui ſe leve de deſſus ſon Siege pour aller diſner, aprés avoir jugé pluſieurs procés. Monſieur l'Abbé inſulte fort à Monſieur le Preſident ſur cette comparaiſon bizarre du Juge qui va diſner, & voyant le Preſident embarraſſé, *Eſt-ce*, ajouſte-t-il, *que je ne traduits pas fidellement le Texte d'Homere?* Ce que ce grand Deffenſeur des Anciens n'oſeroit nier. Auſſi-toſt Monſieur le Chevalier revient à la charge; & ſur ce que le Preſident reſpond: que le Poëte donne à tout cela un tour ſi agréable, qu'on ne peut pas n'en eſtre point charmé: *Vous vous moquez*, pourſuit le Chevalier: *Dés le moment qu'Homere, tout Homere qu'il eſt, veut trouver de la reſſemblance entre un homme qui ſe resjoüit de voir ſon maſt revenir ſur l'eau, & un Juge qui ſe leve pour aller diſner, aprés avoir jugé pluſieurs procés, il ne ſçauroit dire qu'une impertinence.*

Voilà donc le pauvre Preſident fort accablé; & cela faute d'avoir ſçeû, que Monſieur l'Abbé fait icy une des plus énormes béveûës qui ayent jamais eſté faites, prenant une date pour une comparaiſon. Car il n'y a en effet aucune comparaiſon en cet endroit d'Homere. Ulyſſe raconte que voyant le maſt & la quille de ſon vaiſſeau, ſur leſquels il s'eſtoit ſauvé, qui s'engloutiſſoient dans la Charybde, il s'acrocha, comme un oyſeau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura long-temps attaché, dans l'eſperance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir les débris de

ſon vaiſſeau; qu'en effet ce qu'il avoit préveû arriva; & qu'environ vers l'heure qu'un Magiſtrat, ayant rendu la juſtice, quitte ſa ſéance pour aller prendre ſa refection, c'eſt-à-dire, environ ſur les trois heures aprés midy, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il ſe remit deſſus. Cette date eſt d'autant plus juſte qu'Euſtathius aſſure, que c'eſt le temps d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures; & qu'autrefois en Grece on datoit ordinairement les heures de la journée par le temps où les Magiſtrats entroient au Conſeil; par celuy où ils y demeuroient; & par celuy où ils en ſortoient. Cet endroit n'a jamais eſté entendu autrement par aucun Interprete, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaiſon prétenduë, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à Monſieur l'Abbé qui la lui fait faire ſi mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la converſation de ces trois Meſſieurs, Monſieur l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la reſponſe déciſive qu'il fait à Monſieur le Chevalier, qui luy avoit dit: *Mais à propos de comparaiſons, on dit qu'Homere compare Ulyſſe, qui ſe tourne dans ſon lit, au boudin qu'on roſtit ſur le gril.* A quoy Monſieur l'Abbé reſpond: *Cela eſt vray;* & à quoy je reſponds: Cela eſt ſi faux, que meſme le mot Grec, qui veut dire boudin, n'eſtoit point encore inventé du temps d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragouſts.

La verité eſt que dans le vingtiéme Livre de l'Odyſſée, * il compare Ulyſſe qui ſe tourne çà & là dans ſon lit, bruſlant d'impatience de ſe ſaouler, comme dit Euſtathius, du ſang des Amans de Penelope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire ſur un feu le ventre ſanglant, & plein de graiſſe d'un animal, dont il bruſle de ſe raſſaſier, le tournant ſans ceſſe de coſté & d'autre. * V. 24. & ſuiv.

En effet, tout le monde ſçait que le ventre de certains animaux chez les Anciens, eſtoit un de leurs plus délicieux mets : que le *ſumen*, c'eſt-à-dire, le ventre de la truye parmi les Romains, eſtoit vanté par excellence, & deffendu meſme par une ancienne (1) Loy Cenſorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de ſang & de graiſſe*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui ſont ſi vrais de cette partie du corps, ont donné occaſion à un miſerable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyſſée en François, de ſe figurer qu'Homere parloit là de boudin : parce que le boudin de pourceau ſe fait communément avec du ſang & de la graiſſe ; & il l'a ainſi ſottement rendu dans ſa traduction. C'eſt ſur la foy de ce Traducteur, que quelques Ignorans, & Monſieur l'Abbé du Dialogue, ont creû qu'Homere comparoit Ulyſſe à un boudin : quoique ni le Grec ni le Latin n'en diſent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ayt fait cette ridicule béveûë. Cela

REMARQUES.

(1) *Loy Cenſorienne.*] Plin. Hiſt. nat. liv. VI. c. 84. & liv. VIII. ch. 77.

monſtre bien les eſtranges inconveniens, qui arrivent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne ſçavent point.

REFLEXION VII.

Paroles de Longin, Chap. XII.

Il faut ſonger au jugement que toute la Poſterité fera de nos Eſcrits.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Poſterité, qui puiſſe eſtablir le vray merite des Ouvrages. Quelque eſclat qu'ait fait un Eſcrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçeûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes Ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui eſtoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-eſtre que dans le ſiecle ſuivant on ouvrira les yeux, & que l'on meſpriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme Du-Bellay, Du-Bartas, Des-Portes, qui dans le ſiecle precedent ont eſté l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'huy ne trouvent pas meſme de Lecteurs.

La meſme choſe eſtoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du temps d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entierement deſcriez. Et il ne faut point

s'imaginer que la cheûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, ſoit venuë de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'eſt venuë, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de ſolidité & de perfection, qui eſt neceſſaire pour faire durer & pour faire à jamais priſer des Ouvrages. En effet la Langue Latine, par exemple, qu'ont eſcrite Ciceron & Virgile, eſtoit desja fort changée du temps de Quintilien, & encore plus du temps d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y eſtoient encore plus eſtimez que de leur temps meſme; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs Eſcrits, ayant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'eſt donc point la vieilleſſe des mots & des expreſſions dans Ronſard qui a deſcrié Ronſard; c'eſt qu'on s'eſt apperçeû tout d'un coup que les beautez qu'on y croyoit voir n'eſtoient point des beautez. Ce que Bertaut, Malherbe, de Lingendes, & Racan, qui vinrent aprés luy, contribuerent beaucoup à faire connoiſtre, ayant attrapé dans le genre ſerieux le vray genie de la Langue Françoiſe, qui bien loin d'eſtre en ſon point de maturité du temps de Ronſard, comme Paſquier ſe l'eſtoit perſuadé fauſſement, n'eſtoit pas meſme encore ſortie de ſa premiere enfance. Au contraire le vray tour de l'Epigramme, du Rondeau, & des Epiſtres naïves, ayant eſté trouvé, meſme avant Ronſard, par Marot, par Saint-Gelais & par d'autres; non ſeulement leurs

Ouvrages en ce genre ne ſont point tombez dans le meſpris, mais ils ſont encore aujourd'huy generalement eſtimez : juſques-là meſme, que pour trouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur ſtile ; & c'eſt ce qui a ſi bien réüſſi au celebre Monſieur de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'années, qui puiſſe eſtablir la valeur & le vray merite d'un Ouvrage.

Mais lors que des Eſcrivains ont eſté admirez durant un fort grand nombre de ſiecles, & n'ont eſté meſpriſez que par quelques gens de gouſt bizarre ; car il ſe trouve tousjours des gouſts dépravez ; alors non ſeulement il y a de la temerité, mais il y a de la folie à vouloir douter du merite de ces Eſcrivains. Que ſi vous ne voyez point les beautez de leurs Eſcrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y ſont point, mais que vous eſtes aveugle, & que vous n'avez point de gouſt. Le gros des hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les Ouvrages d'eſprit. Il n'eſt plus queſtion à l'heure qu'il eſt, de ſçavoir ſi Homere, Platon, Ciceron, Virgile, ſont des hommes merveilleux. C'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiecles en ſont convenus : il s'agit de ſçavoir en quoy conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de ſiecles ; & il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles lettres, auſquelles vous devez croire que vous n'avez ni gouſt ni genie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti tous les hommes.

Quand

Quand je dis cela neantmoins, je ſuppoſe que vous ſçachiez la Langue de ces Autheurs. Car ſi vous ne la ſçavez point, & ſi vous ne vous l'eſtes point familiarizée, je ne vous blaſmeray pas de n'en point voir les beautez: je vous blaſmeray ſeulement d'en parler. Et c'eſt en quoy on ne ſçauroit trop condamner Monſieur P**, qui ne ſçachant point la Langue d'Homere, vient hardiment luy faire ſon procés ſur les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & dire au Genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de ſiecles, Vous avez admiré des ſottiſes. C'eſt à peu prés la meſme choſe qu'un Aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les ruës: Meſſieurs, je ſçay que le Soleil que vous voyez vous paroiſt fort beau; mais moy qui ne l'ay jamais veû, je vous declare qu'il eſt fort laid.

Mais pour revenir à ce que je diſois: puis que c'eſt la Poſterité ſeule qui met le veritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroiſſe un Eſcrivain Moderne, le mettre aiſément en parallele avec ces Eſcrivains admirez durant un ſi grand nombre de ſiecles: puiſqu'il n'eſt pas meſme ſeûr que ſes Ouvrages paſſent avec gloire au ſiecle ſuivant. En effet, ſans aller chercher des exemples eſloignez, combien n'avons-nous point veu d'Autheurs admirez dans noſtre ſiecle, dont la gloire eſt deſcheûë en tres-peu d'années? Dans quelle eſtime n'ont point eſté il y a trente ans les Ouvrages de Balzac? On ne parloit pas de luy ſimplement comme

du plus éloquent homme de ſon ſiecle, mais comme du ſeul éloquent. Il a effectivement des qualitez merveilleuſes. On peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſçeu ſa Langue que luy, & n'a mieux entendu la proprieté des mots, & la juſte meſure des periodes. C'eſt une loüange que tout le monde luy donne encore. Mais on s'eſt apperçeu tout d'un coup, que l'art où il s'eſt employé toute ſa vie, eſtoit l'art qu'il ſçavoit le moins; je veux dire l'art de faire une Lettre. Car bien que les ſiennes ſoient toutes pleines d'eſprit, & de choſes admirablement dites; on y remarque par tout les deux vices les plus oppoſez au Genre Epiſtolaire, c'eſt à ſçavoir l'affectation & l'enflure; & on ne peut plus luy pardonner ce ſoin vicieux qu'il a de dire toutes choſes autrement que ne le diſent les autres hommes. De ſorte que tous les jours on retorque contre luy ce meſme Vers que Maynard a fait autrefois à ſa loüange,

Il n'eſt point de Mortel qui parle comme luy.

Il y a pourtant encore des gens qui le liſent; mais il n'y a plus perſonne qui oſe imiter ſon ſtile; ceux qui l'ont fait s'eſtant rendus la riſée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celuy de Balzac: Corneille eſt celuy de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'eſclat en noſtre temps, & on ne croyoit pas qu'il puſt jamais y avoir en France un Poëte digne de lui eſtre égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation de genie, ni qui ait plus com-

posé. Tout son merite pourtant à l'heure qu'il est, ayant esté mis par le temps comme dans un creuset, se reduit à huit ou neuf Pieces de Theâtre qu'on admire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le Midi de sa Poësie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes Pieces, outre les fautes de Langue qui y sont assez frequentes, on commence à s'appercevoir de beaucoup d'endroits de declamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'huy Monsieur Racine: mais il se trouve mesme quantité de gens qui le luy préferent. La posterité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé que les Escrits de l'un & de l'autre passeront aux siecles suivans. Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit estre mis en parallele avec Euripide, & avec Sophocle: puisque leurs Ouvrages n'ont point encore le sçeau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de plusieurs siecles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Escrivains approuvez de tous les siecles, je veüille icy comprendre ces Autheurs, à la verité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une mediocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Autheur des Tragedies attribuées à Seneque, & plusieurs autres, à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préferer beaucoup d'Escrivains

Modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Eſcrivains merveilleux, dont le nom ſeul fait l'éloge, comme Homere, Platon, Ciceron, Virgile, &c. Et je ne regle point l'eſtime que je fais d'eux par le temps qu'il y a que leurs Ouvrages durent : mais par le temps qu'il y a qu'on les admire. C'eſt de quoy il eſt bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut inſinuer noſtre Cenſeur ; qu'on ne louë les Anciens, que parce qu'ils ſont Anciens; & qu'on ne blaſme les Modernes, que parce qu'ils ſont Modernes : ce qui n'eſt point du tout veritable, y ayant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde louë. L'antiquité d'un Eſcrivain n'eſt pas un titre certain de ſon merite : mais l'antique & conſtante admiration qu'on a tousjours euë pour ſes Ouvrages, eſt une preuve ſeure & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

Paroles de Longin, Ch. XXVII.

Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient à s'eſteindre, & ils tombent malheureuſement.

LONGIN donne icy aſſez à entendre qu'il avoit trouvé des choſes à redire dans Pindare. Et dans quel Autheur n'en trouve-t-on point ? Mais en meſme temps

il declare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point estre appellées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites negligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraisné, & qu'il n'estoit pas en sa puissance de regler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus severe de tous les Critiques Grecs parle de Pindare, mesme en le censurant.

Ce n'est pas là le langage de Monsieur P**, homme qui seûrement ne sçait point de Grec. (1) Selon luy Pindare non seulement est plein de veritables fautes; mais c'est un Autheur qui n'a aucune beauté, un Diseur de galimathias impenetrable, que jamais personne n'a peû comprendre, & dont Horace s'est moqué quand il a dit que c'estoit un Poëte inimitable. En un mot, c'est un Escrivain sans merite, qui n'est estimé que d'un certain nombre de Sçavans, qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miserables Sentences, dont il a semé ses Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai que dans un autre de (2) ses Dialogues il vient à la preuve devant Madame la Presidente Morinet, & prétend monstrer que le commencement de la premiere Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la tra-

REMARQUES.

(1) *Selon lui, &c.*] Paralléles, Tom. I. p. 23. Tom. III. p. 161.

(2) *Un autre de ses Dialogues, &c.*] Paralléles, Tom. I. p. 28.

duction qu'il en a faite. Car il faut avouer que ſi Pindare s'eſtoit énoncé comme luy, (1) la Serre, (2) ni Richeſource, ne l'emporteroient pas ſur Pindare pour le galimathias, & pour la baſſeſſe.

On ſera donc aſſez ſurpris icy de voir, que cette baſſeſſe & ce galimathias appartient entierement à Monſieur P**, qui en traduiſant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver. Mais pour cela, il faut ſçavoir, que Pindare vivoit peu de temps aprés Pythagore, Thalés, & Anaxagore, fameux Philoſophes Naturaliſtes, & qui avoient enſeigné la Phyſique avec un fort grand ſuccés. L'opinion de Thalés qui mettoit l'eau pour le principe des choſes, eſtoit ſur tout celebre. Empedocle Sicilien, qui vivoit du temps de Pindare meſme, & qui avoit eſté diſciple d'Anaxagore, avoit encore pouſſé la choſe plus loin qu'eux; & non ſeulement avoit penetré fort avant dans la connoiſſance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrece a fait depuis, à ſon imitation; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Phyſique en Vers. On a perdu ſon Poëme. On ſçait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elemens, & vraiſemblable-

REMARQUES.

(1) *La Serre, &c.*] V. la Remarque ſur le Vers 176. de la Satire III.

(2) *Ni Richeſource. &c.*] Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richeſource, étoit un declamateur; il prenoit la qualité de *Moderateur de l'Académie des Orateurs;* parce qu'il faiſoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit composé quelques ouvrages, parmi leſquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique eſt une *Camouflade.*

ment il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres métaux. Cet Ouvrage s'eſtoit rendu ſi fameux dans la Grece, qu'il y avoit fait regarder ſon Autheur comme une eſpece de Divinité.

Pindare venant donc à compoſer ſa premiere Ode Olympique à la loüange d'Hieron Roy de Sicile, qui avoit remporté le prix de la courſe des chevaux, debute par la choſe du monde la plus ſimple & la plus naturelle, qui eſt: Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choſes du monde: mais que s'eſtant conſacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique; puiſque c'eſt en effet ce que les hommes font de plus grand: & que de dire qu'il y ait quelque autre combat auſſi excellent que le combat Olympique, c'eſt prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Aſtre auſſi lumineux que le Soleil. Voilà la penſée de Pindare miſe dans ſon ordre naturel, & telle qu'un Rheteur la pourroit dire dans une exacte Proſe. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de ſi excellent que l'Eau: Il n'y a rien de plus eſclatant que l'Or, & il ſe diſtingue entre toutes les autres ſuperbes richeſſes comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Eſprit,* (1) *puiſque*

REMARQUES.

(1) *Puiſque c'eſt, &c.*] La particule εἰ veut auſſi bien dire en cet endroit *puiſque* & *comme*, que *ſi*. Et c'eſt ce que Benoiſt a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots ἄριστον, &c. ſont repetez.

c'eſt des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour, (1) *on puiſſe voir quelque autre Aſtre auſſi lumineux que le Soleil; ni que ſur la Terre nous puiſſions dire, qu'il y ait quelque autre combat auſſi excellent que le combat Olympique.*

Pindare eſt preſque icy traduit mot pour mot; & je ne luy ay preſté que le mot de, *ſur la Terre*, que le ſens amene ſi naturellement, qu'en verité il n'y a qu'un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que traduire, qui puiſſe me chicaner là-deſſus. Je ne prétens donc pas, dans une traduction ſi litterale, avoir fait ſentir toute la force de l'original; dont la beauté conſiſte principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majeſté & quelle nobleſſe un homme de bon ſens n'y peut-il pas remarquer, meſme dans la ſechereſſe de ma traduction? Que de grandes images preſentées d'abord! l'Eau, l'Or, le Feu, le Soleil! Que de ſublimes figures enſemble! la Metaphore, l'Apoſtrophe, la Metonymie! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles! Cette expreſſion: *Les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour*, eſt peut-eſtre une des plus grandes choſes qui ayent jamais eſté dites en

REMARQUES.

(1) *On puiſſe voir quelque autre Aſtre.*] Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit. μηκέτι σκόπει ἄλλο φαεινὸν ἄστρον, *ne contempleris aliud viſibile Aſtrum*; qui doivent s'expliquer dans mon ſens, *ne puta quòd videatur aliud Aſtrum. Ne te figure pas qu'on puiſſe voir un autre Aſtre, &c.*

Poëſie.

Poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'eſtoiles le Ciel paroiſt peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dés que le Soleil vient à ſe monſtrer ? De ſorte que par le ſeul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare eſt comme un grand fleuve qui marche à flots boüillonnants; & que de ſa bouche, comme d'une ſource profonde, il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes.*

Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de Monſieur P**. La voicy. *L'eau eſt tres-bonne à la verité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, eſclate merveilleuſement parmy les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais, mon Eſprit, ſi tu deſires chanter des combats, ne contemple point d'autre Aſtre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne ſçaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats Olympiques.* Peut-on jamais voir un plus plat galimathias ? *L'eau eſt tres-bonne à la verité,* eſt une maniere de parler familiere & comique, qui ne reſpond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſimplement dire en Grec *bon*, mais *merveilleux, divin, excellent entre les choſes excellentes.* On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules Ceſar eſtoient ἄριστοι.

Traduira-t-on qu'ils eſtoient de *bonnes gens ?* D'ailleurs, le mot de *bonne eau* en François tombe dans le bas, à cauſe que cette façon de parler s'employe dans des uſages bas & populaires, *à l'enſeigne de la Bonne eau, à la Bonne eau de vie.* Le mot d'*à la verité* en cet endroit eſt encore plus familier & plus ridicule, & n'eſt point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ ſont comme des eſpeces d'enclitiques, qui ne ſervent qu'à ſouſtenir la verſification. *Et l'or qui brille.* (1) Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y eſt point non plus. *Eſclate merveilleuſement parmy les richeſſes. Merveilleuſement* eſt burleſque en cet endroit. Il n'eſt point dans le Grec, & ſe ſent de l'ironie que Monſieur P** a dans l'eſprit, & qu'il taſche de preſter meſme aux paroles de Pindare en le traduiſant. *Qui rendent l'homme ſuperbe.* Cela n'eſt point dans Pindare, qui donne l'epithete de ſuperbe aux richeſſes meſmes; ce qui eſt une figure tres-belle : au lieu que dans la traduction, n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conſequent de poëſie. *Mais mon Eſprit, &c.* C'eſt icy où Monſieur P** acheve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ay fait voir un ſens ſi noble, ſi majeſtueux, & ſi clair, on me diſpenſera d'en faire l'analyſe.

Je me contenteray de luy demander dans quel Lexi-

REMARQUES.

(1) *Et l'or qui brille.*] S'il y avoit, *l'or qui brille*, dans le Grec, cela feroit un ſoleciſme: car il faudroit que αἰθόμενον fût l'adjectif de χρυσός.

con, dans quel Dictionaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μηδὲ en Grec, ou *ne* en Latin, vouluſt dire *Car*. Cependant c'eſt ce *Car* qui fait icy toute la confuſion du raiſonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne ſçait-il pas qu'en toute Langue mettez un *Car* mal à propos, il n'y a point de raiſonnement qui ne devienne abſurde? Que je diſe, par exemple, *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, & Monſieur P** ne l'a point entendu.* Voilà parler tres-juſte. Mais ſi je dis: *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare; car Monſieur P** ne l'a point entendu;* c'eſt fort mal argumenté; parce que d'un fait tres-veritable je fais une raiſon tres-fauſſe, & qu'il eſt fort indifferent, pour faire qu'une choſe ſoit claire ou obſcure, que Monſieur P** l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'eſtendray pas davantage à luy faire connoiſtre une faute, qu'il n'eſt pas poſſible que luy-meſme ne ſente. J'oſeray ſeulement l'avertir, que lors qu'on veut critiquer d'auſſi grands Hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premieres teintures de la Grammaire; & qu'il peut fort bien arriver que l'Autheur le plus habile devienne un Autheur de mauvais ſens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne ſçait pas meſme quelquefois que *ni* ne veut point dire *car*.

Aprés avoir ainſi convaincu Monſieur P** ſur le Grec

& ſur le Latin, il trouvera bon que je l'avertiſſe auſſi qu'il y a une groſſiere faute de François dans ces mots de ſa traduction: *Mais, mon Eſprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple* à l'imperatif n'a point d'*s*. Je luy conſeille donc de renvoyer cette *s* au mot de *Caſuite*, qu'il eſcrit tousjours ainſi, quoy qu'on doive tousjours eſcrire & prononcer *Caſuiſte*. Cette *s*, je l'avoue, y eſt un peu plus neceſſaire qu'au pluriel du mot d'*Opera:* car bien que j'aye tousjours entendu prononcer des Operas, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas aſſeûrer qu'on le doive eſcrire, & je pourrois bien m'eſtre trompé en l'eſcrivant de la ſorte.

REFLEXION IX.

Paroles de Longin. Ch. XXXV.

Les mots bas ſont comme autant de marques honteuſes qui fletriſſent l'expreſſion.

CETTE Remarque eſt vraye dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. On ſouffrira pluſtoſt, generalement parlant, une penſée baſſe exprimée en termes nobles, que la penſée la plus noble exprimée en termes bas. La raiſon de cela eſt, que tout le monde ne peut pas juger de la juſteſſe & de la force d'une penſée: mais qu'il n'y a preſque perſonne, ſur tout dans les Langues vivantes, qui ne ſente la baſſeſſe des mots. Cependant il y a peu d'Eſcrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice.

Longin, comme nous voyons icy, accuſe Herodote, c'eſt-à-dire le plus poli de tous les Hiſtoriens Grecs, d'avoir laiſſé eſchapper des mots bas dans ſon Hiſtoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluſte, & à Virgile.

N'eſt-ce donc pas une choſe fort ſurprenante, qu'on n'ait jamais fait ſur cela aucun reproche à Homere? bien qu'il ait compoſé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Eneïde; & qu'il n'y ait point d'Eſcrivain qui deſcende quelquefois dans un plus grand détail que luy, ni qui diſe ſi volontiers les petites choſes, ne ſe ſervant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevez avec tant d'art & d'induſtrie, comme remarque Denys d'Halicarnaſſe, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement s'il y avoit eû quelque reproche à lui faire ſur la baſſeſſe des mots, Longin ne l'auroit pas vraiſemblablement plus eſpargné icy qu'Herodote. On voit donc par-là le peu de ſens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec ſans ſçavoir de Grec; & qui ne liſant Homere que dans des Traductions Latines tres-baſſes, ou dans des Traductions Françoiſes encore plus rampantes, imputent à Homere les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & l'accuſent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas aſſez noblement parlé Latin ou François. Ces Meſſieurs doivent ſçavoir que les mots des Langues ne reſpondent pas tousjours juſte les uns aux autres; & qu'un terme Grec tres-noble ne peut ſouvent eſtre exprimé en François que par un terme tres-bas.

Cela ſe voit par le mot d'*Aſinus* en Latin, & d'*Aſne* en François, qui ſont de la derniere baſſeſſe dans l'une & dans l'autre de ces Langues: quoy que le mot qui ſignifie cet animal n'ait rien de bas en Grec ni en Hebreu, où on le voit employé dans les endroits meſme les plus magnifiques. Il en eſt de meſme du mot de *Mulet*, & de pluſieurs autres.

En effet, les Langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre; & il y a un tres-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſçauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes elle nomme ſans s'avilir, *un Mouton*, *une Chevre*, *une Brebis*; elle ne ſçauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtile un peu elevé, nommer *un Veau*, *une Truye*, *un Cochon*. Le mot de *Geniſſe* en François eſt fort beau, ſur tout dans une Eglogue; *Vache* ne s'y peut pas ſouffrir: *Paſteur* & *Berger* y ſont du plus bel uſage; *Gardeur de Pourceaux*, ou *Gardeur de Bœufs*, y ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-eſtre pas dans le Grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βουκόλος, qui reſpondent à ces deux mots François: & c'eſt pourquoy Virgile a intitulé ſes Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en noſtre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers, ou des Gardeurs de Bœufs.*

Je pourrois rapporter encore icy un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de noſtre Langue, prendrons-nous le parti d'accuſer Homere & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir pas préveû que ces termes, quoy que ſi nobles & ſi doux à l'oreille en leur Langue, ſeroient bas & groſſiers eſtant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe ſur lequel Monſieur P** fait le procés à Homere. Il ne ſe contente pas de le condamner ſur les baſſes traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande ſeûreté, il traduit luy-meſme ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire baſſement toutes choſes, il fait ſi bien que racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ait jamais eſté traité, un Ouvrage auſſi burleſque que (1) l'Ovide en belle humeur.

Il change ce ſage Vieillard, qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit, *que la Nuit couvroit la Terre de ſon ombre, & cachoit les chemins aux Voyageurs*, il traduit: *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës.* Au lieu de la magnifique chauſſure dont Telemaque lie ſes pieds delicats, il luy fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté

REMARQUES.

(1) *L'Ovide en belle humeur.*] Ouvrage ridicule de Daſſoucy. V. la Remarque ſur le Vers 90. du premier Chant de l'Art poëtique.

de la maiſon de Neſtor, dit, *que ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit frottées de quelque huile precieuſe :* il met, *que Neſtor s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent.* Il explique par tout le mot de *Sus*, qui eſt fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui eſt de la derniere baſſeſſe en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egiſthe le fit aſſaſſiner dans ſon Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une eſtable :* il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler baſſe : *Egiſthe me fit aſſommer comme un Bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulyſſe voyant ſon Vaiſſeau fracaſſé, & ſon maſt renverſé d'un coup de tonnerre, il lia enſemble du mieux qu'il peût ce maſt avec ſon reſte de Vaiſſeau, & s'aſſit deſſus.* Il fait dire à Ulyſſe, *qu'il ſe mit à cheval ſur ſon maſt.* C'eſt en cet endroit qu'il fait cette énorme beveûë, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Obſervations.

Il dit encore ſur ce ſujet cent autres baſſeſſes de la meſme force, exprimant en ſtile rampant & Bourgeois les mœurs des hommes de cet ancien Siecle, qu'Heſiode appelle le ſiecle des Heros, où l'on ne connoiſſoit point la molleſſe & les delices ; où l'on ſe ſervoit, où l'on s'habilloit ſoy-meſme, & qui ſe ſentoit encore parlà du ſiecle d'or. Monſieur P** triomphe à nous faire voir combien cette ſimplicité eſt eſloignée de noſtre molleſſe

molleſſe & de noſtre luxe, qu'il regarde comme un des grands preſens que Dieu ait fait aux hommes, & qui ſont pourtant l'origine de tous les vices, ainſi que Longin le fait voir dans ſon dernier Chapitre, où il traite de la decadence des Eſprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette molleſſe.

Monſieur P** ne fait pas reflexion, que les Dieux & les Deeſſes dans les Fables n'en ſont pas moins agreables, quoy qu'ils n'ayent ni Eſtafiers, ni Valets de chambre, ni Dames d'atour, & qu'ils aillent ſouvent tout nuds; qu'enfin le luxe eſt venu d'Aſie en Europe, & que c'eſt des Nations barbares qu'il eſt deſcendu chez les Nations polies, où il a tout perdu, & où plus dangereux fleau que la peſte ni que la guerre, il a, comme dit Juvenal, vengé l'Univers vaincu, en pervertiſſant les Vainqueurs :

Sævior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ce ſujet: mais il faut les reſerver pour un autre endroit; & je ne veux parler icy que de la baſſeſſe des mots. Monſieur P** en trouve beaucoup dans les epithetes d'Homere, qu'il accuſe d'eſtre ſouvent ſuperfluës. Il ne ſçait pas ſans doute ce que ſçait tout homme un peu verſé dans le Grec: que comme en Grece autrefois le fils ne portoit point le nom du pere, il eſt rare, meſme dans la Proſe,

qu'on y nomme un homme ſans lui donner une epithete qui le diſtingue, en diſant ou le nom de ſon pere, ou ſon païs, ou ſon talent, ou ſon defaut; *Alexandre fils de Philippe, Alcibiade fils de Clinias, Herodote d'Halicarnaſſe, Clement Alexandrin, Polyclete le Sculpteur, Diogene le Cynique, Denys le Tyran, &c.* Homere donc eſcrivant dans le genie de ſa Langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux & à ſes Heros ces noms de diſtinction, qu'on leur donnoit dans la Proſe; mais il leur en a compoſé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere. Ainſi, par l'epithete de *Leger à la courſe*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impetuoſité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appelle *la Deeſſe aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majeſté dans Junon, il la nomme *la Deeſſe aux yeux grands & ouverts;* & ainſi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces epithetes qu'il leur donne, comme de ſimples epithetes, mais comme des eſpeces de ſurnoms qui les font connoiſtre. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on repetaſt ces epithetes; parce que ce ſont, comme je viens de dire, des eſpeces de ſurnoms. Virgile eſt entré dans ce gouſt Grec, quand il a repeté tant de fois dans l'Eneïde, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui ſont comme les ſurnoms d'Enée. Et c'eſt pourquoy on luy a objecté fort mal à propos, qu'Enée ſe loüe luy-meſme, quand il dit, *Sum pius Æneas; Je*

ſuis le pieux Enée; parce qu'il ne fait proprement que dire ſon nom. Il ne faut donc pas trouver eſtrange, qu'Homere donne de ces ſortes d'epithetes à ſes Heros en des occaſions qui n'ont aucun rapport à ces epithetes ; puiſque cela ſe fait ſouvent, meſme en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre choſe que de leur ſainteté : comme quand nous diſons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Eſtienne.

Tous les plus habiles Critiques avoüent que ces epithetes ſont admirables dans Homere ; & que c'eſt une des principales richeſſes de ſa Poëſie. Noſtre Cenſeur cependant les trouve baſſes ; & afin de prouver ce qu'il dit, non ſeulement il les traduit baſſement, mais il les traduit ſelon leur racine & leur etymologie ; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grands & ouverts*, qui eſt ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit ſelon ſa racine, *Junon aux yeux de bœuf*. Il ne ſçait pas qu'en François meſme il y a des derivez & des compoſez qui ſont fort beaux, dont le nom primitif eſt fort bas: comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne ſçaurois m'empeſcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un Maiſtre de Rhetorique ſous lequel j'ay eſtudié, & qui ſeurement ne m'a pas inſpiré l'admiration d'Homere, puiſqu'il en eſtoit preſque auſſi grand ennemi que Monſieur P**. Il nous faiſoit traduire l'Oraiſon pour Milon ; & à un endroit où cet Orateur dit,

obduruerat & percalluerat Reſpublica : La Republique s'eſtoit endurcie, & eſtoit devenuë comme inſenſible ; les Eſcoliers eſtant un peu embarraſſez ſur *percalluerat*, qui dit preſque la meſme choſe qu'*obduruerat*, noſtre Regent nous fit attendre quelque temps ſon explication ; & enfin ayant défié pluſieurs fois Meſſieurs de l'Academie, & ſur tout Monſieur d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot : *percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds ; & de là il conclut qu'il falloit traduire : *obduruerat & percalluerat Reſpublica : La Republique s'eſtoit endurcie, & avoit contracté un durillon.* Voilà à peu prés la maniere de traduire de Monſieur P** ; & c'eſt ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité : juſques-là (1) qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Paralléles, où il a, dit-il, mis en Proſe Françoiſe les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins ; afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des Poëtes Modernes, qu'il met auſſi en Proſe : ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres, & ſur tout les Anciens, quand il les aura habillez des improprietez & des baſſeſſes de ſa traduction.

REMARQUES.

(1) *Qu'il nous avertit, &c.*] Il publia dans la ſuite un quatriéme Volume de Paralléles ; mais il n'oſa y donner les Traductions qu'il avoit promiſes.

CONCLUSION.

VOilà un leger eſchantillon du nombre infini de fautes, que Monſieur P**a commiſes en voulant attaquer les deffauts des Anciens. Je n'ay mis icy que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ay-je mis qu'une tres-petite partie, & ſelon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occaſion. Car ſi je voulois ramaſſer toutes celles qu'il a faites ſur le ſeul Homere, il faudroit un tres-gros volume. Et que ſeroit-ce donc, ſi j'allois luy faire voir ſes puerilitez ſur la Langue Grecque & ſur la Langue Latine; ſes ignorances ſur Platon, ſur Demoſthene, ſur Ciceron, ſur Horace, ſur Terence, ſur Virgile, &c. les fauſſes interprétations qu'il leur donne, les ſoleciſmes qu'il leur fait faire, les baſſeſſes & le galimathias qu'il leur preſte? J'aurois beſoin pour cela d'un loiſir qui me manque.

Je ne reſponds pas neantmoins, comme j'ay desja dit, que dans les editions de mon Livre, qui pourront ſuivre celle-cy, je ne luy deſcouvre encore quelques-unes de ſes erreurs, & que je ne le faſſe peut-eſtre repentir de n'avoir pas mieux profité du paſſage de Quintilien, (1) qu'on a allegué autrefois ſi à propos à un de ſes freres ſur un pareil ſujet. Le voicy. *Modeſtè tamen & circunſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne quod*

REMARQUES.

(1) *Qu'on a allegué.*] Racine, dans la Préface d'Iphigénie.

pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt. Il faut parler avec beaucoup de modeſtie & de circonſpection de ces grands Hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui eſt arrivé à pluſieurs, de blaſmer ce que vous n'entendez pas. Monſieur P** me reſpondra peut-eſtre ce qu'il m'a desja reſpondu : Qu'il a gardé cette modeſtie, & qu'il n'eſt point vray qu'il ait parlé de ces grands Hommes avec le meſpris que je luy reproche; mais il n'avance ſi hardiment cette fauſſeté, que parce qu'il ſuppoſe, & avec raiſon, que perſonne ne lit ſes Dialogues. Car de quel front pourroit-il la ſouſtenir à des gens qui auroient ſeulement leû ce qu'il y dit d'Homere?

Il eſt vray pourtant, que comme il ne ſe ſoucie point de ſe contredire, il commence ſes invectives contre ce grand Poëte, par avoüer, qu'Homere eſt peut-eſtre le plus vaſte & le plus bel eſprit qui ait jamais eſté. Mais on peut dire que ces loüanges forcées qu'il luy donne, ſont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à ſon mauvais ſens; n'y ayant point d'infamies qu'il ne luy diſe dans la ſuite, l'accuſant d'avoir fait ſes deux Poëmes ſans deſſein, ſans veûë, ſans conduite. Il va meſme juſqu'à cet excés d'abſurdité, de ſouſtenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere; que ce n'eſt point un ſeul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyſſée; mais pluſieurs pauvres Aveugles, qui alloient, dit-il, de maiſon en maiſon reciter pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils compoſoient au hazard; & que c'eſt de ces Poëmes

qu'on a fait ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'eſt ainſi que de ſon authorité privée il metamorphoſe tout à coup ce vaſte & bel Eſprit en une multitude de miſerables Gueux. Enſuite il employe la moitié de ſon Livre à prouver, Dieu ſçait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand Homme ni ordre, ni raiſon, ni œconomie, ni ſuite, ni bienſeance, ni nobleſſe de mœurs : que tout y eſt plein de baſſeſſes, de chevilles, d'expreſſions groſſieres : qu'il eſt mauvais Geographe, mauvais Aſtronome, mauvais Naturaliſte : finiſſant enfin toute cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à ſon Chevalier : (1) *Il faut que Dieu ne faſſe pas grand cas de la reputation de bel Eſprit, puiſqu'il permet que ces titres ſoient donnez, preferablement au reſte du genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homere, à un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées.* A quoy Monſieur l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne contrediſant point, & ſe contentant de paſſer à la critique de Virgile.

C'eſt-là ce que Monſieur P** appelle parler avec retenuë d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il ſe plaindre que je l'accuſe à faux, d'avoir dit qu'Homere eſtoit de mauvais ſens ? Que ſignifient donc

REMARQUES.

(1) *A ſon Chevalier, &c.*] Paralléles, Tom. III. p. 115.

ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées?* Croit-il s'eſtre ſuffiſamment juſtifié de toutes ces abſurditez, en ſouſtenant hardiment, comme il a fait, qu'Eraſme & le Chancelier Bacon ont parlé avec auſſi peu de reſpect que luy des Anciens? Ce qui eſt abſolument faux de l'un & de l'autre, & ſur tout d'Eraſme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent Homme ſe ſoit mocqué avec raiſon de ces ſcrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre Latinité que celle de Ciceron, & qui ne croyent pas qu'un mot ſoit Latin, s'il n'eſt dans cet Orateur: jamais Homme au fond n'a rendu plus de juſtice aux bons Eſcrivains de l'Antiquité, & à Ciceron meſme, qu'Eraſme.

Monſieur P** ne ſçauroit donc plus s'appuyer que ſur le ſeul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avoüer qu'il l'allegue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le deſſein que cet orgueilleux Sçavant s'eſtoit propoſé, (1) comme il le declare luy-meſme, de dreſſer des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'eſt que par rapport à Virgile, & dans un Livre qu'il appelle Hypercritique, voulant teſmoigner par là qu'il y paſſe toutes les bornes de la critique ordinaire: Il eſt certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à ſon Autheur, Dieu ayant permis que ce ſçavant Homme ſoit devenu alors un Monſieur P**, &

REMARQUES.

(1) *Comme il le déclare lui-même, &c.*] Poëtic. Liv. VII.

ſoit

soit tombé dans des ignorances si grossieres, qu'elles luy ont attiré la risée de tous les Gens de Lettres, & de son propre fils mesme.

Au reste, afin que nostre Censeur ne s'imagine pas que je sois le seul qui aye trouvé ses Dialogues si estranges, & qui aye paru si serieusement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y decide de tout ce qu'il y a de plus reveré dans les Lettres : Je ne sçaurois, ce me semble, mieux finir ces Remarques sur les Anciens, qu'en rapportant le mot (1) d'un tres-grand Prince d'aujourd'huy, non moins admirable par les lumieres de son esprit, & par l'estenduë de ses connoissances dans les Lettres, que par son extrême valeur, & par sa prodigieuse capacité dans la guerre, où il s'est rendu le charme des Officiers & des Soldats ; & où quoy qu'encore fort jeune, il s'est desja signalé par quantité d'actions dignes des plus experimentez Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé son oncle paternel, lit tout, jusqu'aux Ouvrages de Monsieur P**, ayant en effet leû son dernier Dialogue, & en paroissant fort indigné, comme quelqu'un eust pris la liberté de luy demander ce que c'estoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il tesmoignoit un si grand mespris : *C'est un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais ouï loüer au monde, est blasmé ; & où tout ce que vous avez jamais entendu blasmer, est loüé.*

REMARQUES.

(1) *D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.*] Le Prince de Conti : François-Louis de Bourbon, né le 30 Avril 1664. & mort à Paris, le 22 Février 1709.

AVERTISSEMENT (a)

Touchant la dixiéme Reflexion sur Longin.

LES amis de feu M. Despréaux sçavent qu'après qu'il eut eu connoissance de la Lettre qui fait le sujet de la dixiesme Reflexion, il fut long-temps sans se determiner à y respondre. Il ne pouvoit se resoudre à prendre la plume contre un Evesque, dont il respectoit la personne & le caractere, quoy qu'il ne fust pas fort frappé de ses raisons. Ce ne fut donc qu'aprés avoir veû cette Lettre publiée par M. le Clerc, que M. Despréaux ne pust resister aux instances de ses amis, & de plusieurs personnes distinguées par leur dignité, autant que par leur zele pour la Religion, qui le presserent de mettre par escrit ce qu'ils luy avoient ouï dire sur ce sujet, lorsqu'ils luy eurent representé, que c'estoit un grand scandale, qu'un homme fort descrié sur la Religion, s'appuyast de l'autorité d'un sçavant Evesque, pour soustenir une Critique, qui paroissoit plutost contre Moyse, que contre Longin.

M. Despréaux se rendit enfin, & ce fut en declarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evesque d'Avranches, mais M. le Clerc; ce qui est religieusement observé dans cette dixiesme Reflexion. M. d'Avranches estoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en estre

REMARQUES.

(a) Cet Avertissement a été composé par M. l'Abbé Renaudot.

content, comme en effet il avoit ſujet de l'eſtre.

Aprés cela, depuis la mort de M. Deſpréaux, cette Lettre a eſté publiée dans un Recueil de pluſieurs Pieces, avec une longue Préface de M. l'Abbé de Tilladet, qui les a ramaſſées & publiées, à ce qu'il aſſure, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce treſor. *On ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public ſçait aſſez ce qui en eſt, & ces ſortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus perſonne.*

Mais ſuppoſant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en eſt l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertiſſe, qu'il n'a pas eſté bien informé ſur pluſieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celuy qui regarde M. Deſpréaux, duquel il eſt aſſez eſtonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais reçeû de luy que des honneſtetés & des marques d'amitié.

M. Deſpréaux, *dit-il*, fit une ſortie ſur M. l'Eveſque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat ſe trouva obligé, pour ſa juſtification, de lui reſpondre, & de faire voir que ſa Remarque eſtoit tres-juſte, & que celle de ſon Adverſaire n'eſtoit pas ſouſtenable. Cet écrit fut adreſſé par l'Auteur à M. le Duc de Montauſier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connuë d'abord l'inſulte qui lui avoit eſté faite par M. Deſpréaux ; & ce fut auſſi chez ce Seigneur qu'on lut cet écrit en bonne compagnie, où les rieurs, ſuivant ce qui m'en eſt revenu, ne ſe trouverent pas favorables

à un homme, dont la principale attention sembloit mettre les rieurs de son costé.

On ne contestera pas que cette Lettre ne soit adressée à feu M. le Duc de Montausier, ni qu'elle luy ait esté lûë. Il faut cependant qu'elle ait esté lûë à petit bruit, puisque ceux qui estoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoissance que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a esté faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient estre les Rieurs *qui ne furent pas favorables à M. Despréaux dans un point de critique aussi sérieux que celuy-là. Car si l'on appelle ainsi les approbateurs de la pensée contraire à la sienne, ils estoient en si petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un seul de ceux qui de ce tems-là estoient à la Cour en quelque réputation d'esprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Plusieurs personnes se souviennent encore que feu M. l'Evesque de Meaux, feu M. l'Abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Brouë, à present Evesque de Mirepoix, & plusieurs autres, se declarerent hautement contre cette pensée, dés le temps que parut la Démonstration Evangelique. On sçait certainement, & non pas par des* ouï dire, *que M. de Meaux & M. l'Abbé de Saint-Luc en disoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despréaux. Si on vouloit parler des personnes aussi distinguées par leur esprit que par leur naissance, outre le grand Prince de Condé, & les deux Princes de Conti ses neveux,*

il ſeroit aiſé d'en nommer pluſieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Deſpréaux, que ſes autres Ouvrages. Pour les hommes de Lettres, ils ont eſté ſi peu perſuadés que ſa cenſure n'eſtoit pas ſouſtenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage ſérieux pour ſoutenir l'avis contraire, ſinon les additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée ſans la participation de l'Auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la verité de la Religion Chreſtienne; les plus ſçavans Commentateurs des Livres de Moyſe, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont penſé & parlé comme M. Deſpréaux. Tollius, qu'on n'accuſera pas d'avoir eſté trop ſcrupuleux, a réfuté par une Note ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans la Demonſtration Evangelique; & les Anglois, dans leur derniere édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on eſt loüé par des hommes de ce caractere, on doit penſer à cette parole de Phocion, lorſqu'il entendit certains applaudiſſemens: N'ai-je point dit quelque choſe mal-à-propos?

Les raiſons ſolides de M. Deſpréaux feront aſſez voir, que quoy que M. le Clerc ſe croye ſi habile dans la Critique, qu'il en a oſé donner des régles, il n'a pas eſté plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin, que dans preſque toutes les autres.

C'eſt aux Lecteurs à juger de cette dixieſme Reflexion de M. Deſpréaux, qui a un préjugé fort avantageux en ſa faveur, puiſqu'elle appuye l'opinion communément reçeûë parmi les Sçavans, juſqu'à ce que M. d'Avranches l'euſt combattuë. (1) *Le caractere Epiſcopal ne donne aucune autorité à la ſienne, puis qu'il n'en eſtoit pas reveſtu, lorſqu'il la publia. D'autres grands Preſlats, à qui M. Deſpréaux a communiqué ſa Reflexion, ont eſté entierement de ſon avis, & ils luy ont donné de grandes loüanges, d'avoir ſouſtenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture ſainte, contre un homme qui ſans l'aveu de M. d'Avranches, abuſoit de ſon autorité. Enfin, comme il eſtoit permis à M. Deſpréaux d'eſtre d'un avis contraire, on ne croit pas que cela faſſe plus de tort à ſa memoire, que d'avoir penſé & jugé tout autrement que luy de l'utilité des Romans.*

REMARQUES.

(1) La Diſſertation de M. Huet ſur le paſſage de Longin, ſe trouve dans les *Diſſertations* publiées par M. l'Abbé de Tilladet en 1712. & dans la *Bibliothéque choiſie* de M. le Clerc, Tome X.

REFLEXION X. (1)
OU
REFUTATION D'UNE DISSERTATION
DE MONSIEUR LE CLERC (2)
CONTRE LONGIN.

Ainſi le Legiſlateur des Juifs, qui n'eſtoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçeû la puiſſance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles : DIEU DIT; QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAICTE. Paroles de Longin, Chap. VI.

LORSQUE je fis imprimer pour la premiere fois, il y a environ trente-ſix ans, la Traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je creûs qu'il ſeroit bon, pour empeſcher qu'on ne ſe meſpriſt ſur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Preface ces mots qui y ſont encore, & qui par la ſuite du temps ne s'y ſont trouvez que trop neceſſaires : *Il faut ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, tranſ-*

REMARQUES,

(1) L'Auteur compoſa cette dixiéme Reflexion critique, & les deux ſuivantes en 1710. âgé de 74 ans.

(2) M. le Clerc a inſeré ſa Diſſertation dans la Bibliothéque choiſie, Tome XXVI.

porte. Le ſtile ſublime veut tousjours de grands mots ; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule pensée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut eſtre dans le ſtile ſublime, & n'eſtre pourtant pas ſublime. Par exemple : Le Souverain Arbitre de la Nature d'une ſeule parole forma la Lumiere : Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime. Cela n'eſt pas neantmoins ſublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne peûſt aiſément trouver. Mais Dieu dit : QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: *ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obeïſſance de la creature aux ordres du Createur, eſt veritablement ſublime, & a quelque choſe de Divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'extraordinaire, le ſurprenant, & comme je l'ay traduit, le merveilleux dans le Diſcours.*

Cette precaution priſe ſi à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des Hommes vraiment remplis de l'amour de l'Eſcriture Sainte ; & je ne croyois pas que je deûſſe avoir jamais beſoin d'en faire l'apologie. A quelque temps de là ma ſurpriſe ne fut pas mediocre, lors qu'on me monſtra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Demonſtration Evangelique*, compoſé par le celebre Monſieur Huet, alors Sous-Precepteur de Monſeigneur le Dauphin, un endroit, où non ſeulement il n'eſtoit pas de mon avis ; mais où il ſouſtenoit hautement que Longin s'eſtoit trompé, lors qu'il s'eſtoit perſuadé

ſuadé qu'il y avoit du ſublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avouë que j'eûs de la peine à digerer qu'on traitaſt avec cette hauteur le plus fameux & le plus ſçavant Critique de l'Antiquité. De ſorte qu'en une nouvelle edition, qui ſe fit quelques mois aprés de mes Ouvrages, je ne peûs m'empeſcher d'adjouſter dans ma Preface ces mots: *J'ay rapporté ces paroles de la Geneſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en jour; & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers, que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin meſme, qui au milieu des tenebres du Paganiſme, n'a pas laiſſé de reconnoiſtre le Divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Eſcriture. Mais que dirons-nous d'un des plus ſçavans Hommes de noſtre ſiecle, qui eſclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperçeû de la beauté de cet endroit; qui a oſé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait pour demonſtrer la Religion Chreſtienne, que Longin s'eſtoit trompé, lors qu'il avoit creû que ces paroles eſtoient ſublimes?*

Comme ce reproche eſtoit un peu fort, & je l'avouë meſme, un peu trop fort, je m'attendois à voir bien-toſt paroiſtre une replique tres-vive de la part de M. Huet, nommé environ dans ce temps-là à l'Eveſché d'Avranches; & je me preparois à y reſpondre le moins mal & le plus modeſtement qu'il me ſeroit poſſible. Mais ſoit que ce ſçavant Prelat eûſt changé d'avis, ſoit qu'il dedaignaſt d'entrer en lice avec un auſſi vulgaire Antago-

niſte que moy ; il ſe tint dans le ſilence. Noſtre demeſlé parut eſteint, & je n'entendis parler de rien juſqu'en mil ſept cent neuf, qu'un de mes amis me fit voir dans un dixieſme Tome de la Bibliotheque choiſie de Monſieur le Clerc, fameux Proteſtant de Geneve refugié en Hollande, un Chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce Proteſtant nous refute tres-imperieuſement Longin & moy, & nous traite tous deux d'Aveugles, & de petits Eſprits, d'avoir creû qu'il y avoit là quelque ſublimité. L'occaſion qu'il prend pour nous faire aprés coup cette inſulte, c'eſt une pretenduë Lettre du ſçavant Monſieur Huet, aujourd'huy ancien Eveſque d'Avranches, qui luy eſt, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroyer, il tranſcrit tout entiere ; y joignant neantmoins, afin de la mieux faire valoir, pluſieurs Remarques de ſa façon, preſque auſſi longues que la Lettre meſme. De ſorte que ce ſont comme deux eſpeces de Diſſertations ramaſſées enſemble, dont il fait un ſeul Ouvrage.

Bien que ces deux Diſſertations ſoient eſcrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur, je fus mediocrement eſmeû en les liſant, parce que les raiſons m'en parurent extrêmement foibles : que Monſieur le Clerc, dans ce long verbiage qu'il eſtale, n'entame pas, pour ainſi dire, la queſtion, & que tout ce qu'il y avance ne vient que d'une équivoque ſur le mot de Sublime, qu'il confond avec le ſtile ſublime, & qu'il croit entierement oppoſé

au ſtile ſimple. J'eſtois en quelque ſorte reſolu de n'y rien reſpondre. Cependant mes Libraires depuis quelque temps, à force d'importunitez, m'ayant enfin fait conſentir à une nouvelle edition de mes Ouvrages, il m'a ſemblé que cette edition ſeroit defectueuſe, ſi je n'y donnois quelque ſigne de vie ſur les attaques d'un ſi celebre Adverſaire. Je me ſuis donc enfin determiné à y reſpondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'eſtoit d'adjouſter aux neuf Reflexions que j'ay desja faites ſur Longin, & où je croi avoir aſſez bien confondu M. P**, une dixieſme Reflexion, où je reſpondrois aux deux Diſſertations nouvellement publiées contre moy. C'eſt ce que je vais executer icy. Mais comme ce n'eſt point Monſieur Huet qui a fait imprimer luy-meſme la Lettre qu'on luy attribuë, & que cet illuſtre Prelat ne m'en a point parlé dans l'Academie Françoiſe, où j'ay l'honneur d'eſtre ſon Confrere, & où je le vois quelquefois; Monſieur le Clerc permettra que je ne me propoſe d'Adverſaire que Monſieur le Clerc, & que par là je m'eſpargne le chagrin d'avoir à eſcrire contre un auſſi grand Prelat que Monſieur Huet, dont, en qualité de Chreſtien, je reſpecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'Homme de Lettres, j'honore extrêmement le merite & le grand ſçavoir. Ainſi c'eſt au ſeul Monſieur le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon que je le faſſe en ces termes:

Vous croyez donc, Monſieur, & vous le croyez de

bonne foy, qu'il n'y a point de ſublime dans ces paroles de la Geneſe: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous reſpondre en general, ſans entrer dans une plus grande diſcuſſion; que le Sublime n'eſt pas proprement une choſe qui ſe prouve, & qui ſe demonſtre; mais que c'eſt un Merveilleux qui ſaiſit, qui frappe, & qui ſe fait ſentir. Ainſi perſonne ne pouvant entendre prononcer un peu majeſtueuſement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. ſans que cela excite en luy une certaine élevation d'ame qui luy fait plaiſir; il n'eſt plus queſtion de ſçavoir s'il y a du ſublime dans ces paroles, puiſqu'il y en a indubitablement. S'il ſe trouve quelque Homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raiſons pour luy monſtrer qu'il y en a; mais ſe borner à le plaindre de ſon peu de conception, & de ſon peu de gouſt, qui l'empeſche de ſentir ce que tout le monde ſent d'abord. C'eſt là, Monſieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire; & je ſuis perſuadé que tout ce qu'il y a de gens ſenſez avoüeroient que par ce peu de mots je vous aurois reſpondu tout ce qu'il falloit vous reſpondre.

Mais puiſque l'honneſteté nous oblige de ne pas refuſer nos lumieres à noſtre Prochain, pour le tirer d'une erreur où il eſt tombé; je veux bien deſcendre dans un plus grand detail, & ne point eſpargner le peu de connoiſſance que je puis avoir du Sublime, pour vous

tirer de l'aveuglement où vous vous eſtes jetté vous-meſme, par trop de confiance en voſtre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande comment il ſe peut faire qu'un auſſi habile homme que vous, voulant eſcrire contre un endroit de ma Preface auſſi conſiderable que l'eſt celuy que vous attaquez, ne ſe ſoit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroiſt pas meſme que vous ayez fait aucune attention. Car ſi vous l'aviez leû, ſi vous l'aviez examiné un peu de prés, me diriez-vous, comme vous faites, pour monſtrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de ſublime, qu'elles ne ſont point dans le ſtile ſublime; ſur ce qu'il n'y a point de grands mots, & qu'elles ſont énoncées avec une tres-grande ſimplicité? Navois-je pas prévenu voſtre objection, en aſſeurant, comme je l'aſſeure dans cette meſme Preface, que par Sublime en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui ſe trouve ſouvent dans les paroles les plus ſimples, & dont la ſimplicité meſme fait quelquefois la ſublimité? Ce que vous avez ſi peu compris, que meſme à quelques pages de là, bien loin de convenir qu'il y a du ſublime dans les paroles que Moïſe fait prononcer à Dieu au commencement de la Geneſe, vous pretendez que ſi Moïſe avoit mis là du ſublime, il auroit peché contre toutes les regles de l'Art, qui veut

qu'un commencement ſoit ſimple & ſans affectation. Ce qui eſt tres-veritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de ſublime ; le ſublime n'eſtant point oppoſé au ſimple, & n'y ayant rien quelquefois de plus ſublime que le ſimple meſme, ainſi que je vous l'ay déja fait voir, & dont ſi vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auſquels je vous deffie de reſpondre. Je ne les chercheray pas loin. Longin m'en fournit luy-meſme d'abord un admirable dans le Chapitre d'où j'ay tiré cette dixieſme Reflexion. Car y traitant du ſublime qui vient de la grandeur de la penſée, aprés avoir eſtabli, qu'il n'y a proprement que les grands Hommes, à qui il eſchappe de dire des choſes grandes & extraordinaires : *Voyez, par exemple*, adjouſte-t-il, *ce que reſpondit Alexandre, quand Darius luy fit offrir la moitié de l'Aſie avec ſa fille en mariage. Pour moy, luy diſoit Parmenion, ſi j'eſtois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moy auſſi, repliqua ce Prince, ſi j'eſtois Parmenion.* Sont-ce là de grandes paroles ? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus ſimple & de moins affecté que ce mot ? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire ? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir ? Il faut à cet exemple en joindre un autre de meſme nature, que j'ay allegué dans la Preface de ma derniere édition de Longin ; & je le vais rapporter dans les meſmes termes qu'il y eſt enoncé ;

afin que l'on voye mieux que je n'ay point parlé en l'air, quand j'ay dit que Monſieur le Clerc, voulant combattre ma Preface, ne s'eſt pas donné la peine de la lire. Voicy en effet mes paroles. Dans la Tragedie d'Horace * du fameux Pierre Corneille, une femme qui avoit eſté preſente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'eſtoit retirée trop toſt, & qui n'en avoit pas veû la fin; vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont eſté tuez; & que le troiſieſme, ne ſe voyant plus en eſtat de reſiſter, s'eſt enfui. Alors ce vieux Romain poſſedé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi laſche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; & leur ſœur, qui eſtoit là preſente, luy ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fiſt contre trois?* il reſpond bruſquement, *Qu'il mouruſt.* Voilà des termes fort ſimples. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur qu'il y a dans ces trois ſyllabes, *qu'il mouruſt.* Sentiment d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que ce Heros parle du fond du cœur, & dans les tranſports d'une colere vraiment Romaine. La choſe effectivement auroit perdu de ſa force, ſi au lieu de dire, *Qu'il mouruſt*, il avoit dit, *Qu'il ſuiviſt l'exemple de ſes deux Freres*; ou *Qu'il ſacrifiaſt ſa vie à l'intereſt & à la gloire de ſon païs.* Ainſi c'eſt la ſimplicité meſme de ce

* Acte III. Scene VI.

mot qui en fait voir la grandeur. N'avois-je pas, Monſieur, en faiſant cette remarque, battu en ruine voſtre objection, meſme avant que vous l'euſſiez faite? & ne prouvois-je pas viſiblement, que le Sublime ſe trouve quelquefois dans la maniere de parler la plus ſimple? Vous me reſpondrez peut-eſtre que cet exemple eſt ſingulier, & qu'on n'en peut pas monſtrer beaucoup de pareils. En voicy pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre dans la Medée * du meſme Corneille, où cette fameuſe Enchantereſſe, ſe vantant que ſeule & abandonnée comme elle eſt de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de ſe vanger de tous ſes ennemis; Nerine ſa Confidente luy dit:

* Acte I. Scene IV.

Perdez l'aveugle erreur dont vous eſtes ſeduite,
Pour voir en quel eſtat le Sort vous a reduite.
Voſtre païs vous hait, voſtre Eſpoux eſt ſans foy.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il?

A quoy Medée reſpond: *Moy.*

Moy, dis-je, & c'eſt aſſez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monoſyllabe *Moy?* Qu'eſt-ce donc qui frappe dans ce paſſage, ſinon la fierté audacieuſe de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans ſon Art? Vous voyez, Monſieur, que ce n'eſt point le ſtile ſublime, ni par conſequent les grands mots, qui font tousjours le Sublime dans le Diſcours; & que ni Longin, ni

moy

moy ne l'avons jamais pretendu. Ce qui eſt ſi vray par rapport à luy, qu'en ſon Traité du Sublime, parmi beaucoup de paſſages qu'il rapporte, pour monſtrer ce que c'eſt qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou ſix, où les grands mots faſſent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre conſiderable, où tout eſt compoſé de paroles fort ſimples & fort ordinaires : comme, par exemple, cet endroit de Demoſthene ſi eſtimé & ſi admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainſi les Atheniens : *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un Homme de Macedoine ſe rend maiſtre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. Philippe eſt-il mort, dira l'un ? Non, reſpondra l'autre ; il n'eſt que malade. Hé que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit delivré, vous vous feriez bien-toſt vous-meſmes un autre Philippe.* Y a-t-il rien de plus ſimple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui eſt-ce qui n'en ſent point le Sublime ? Vous peut-eſtre, Monſieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitioſa ornamenta*, en quoy vous le faites conſiſter, & en quoy il conſiſte ſi peu, qu'il n'y a rien meſme qui rende le diſcours plus froid & plus languiſſant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc

plus, comme vous faites en plusieurs endroits de vostre Dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le stile de la Bible, c'est que tout y est dit sans exaggeration, & avec beaucoup de simplicité; puisque c'est cette simplicité mesme qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles Connoisseurs, font en effet si peu l'essence entiere du Sublime, qu'il y a mesme dans les bons Escrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles: comme on le peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est cité par Longin: *Cleomene estant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'estant ainsi dechiqueté luy-mesme il mourut.* Car on ne peut guere assembler de mots plus bas & plus petits que ceux-cy, *se hacher la chair en morceaux, & se dechiqueter soy-mesme.* On y sent toutefois une certaine force energique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est enoncée, a je ne sçay quoy de sublime.

Mais voilà assez d'exemples citez, pour vous montrer que le simple & le sublime dans le Discours ne sont nullement opposez. Examinons maintenant les paroles qui font le sujet de nostre contestation: & pour en mieux juger, considerons-les jointes & liées avec celles qui les precedent. Les voicy: *Au commencement*, dit Moyse, *Dieu crea le Ciel & la Terre. La Terre estoit informe & toute nuë. Les tenebres couvroient la face de l'abisme, & l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux.* Peut-on rien

voir, dites-vous, de plus ſimple que ce debut ? Il eſt fort ſimple, je l'avouë, à la reſerve pourtant de ces mots, *Et l'Eſprit de Dieu eſtoit porté ſur les eaux;* qui ont quelque choſe de magnifique, & dont l'obſcurité elegante & majeſtueuſe nous fait concevoir beaucoup de choſes au delà de ce qu'elles ſemblent dire. Mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit icy. Paſſons aux paroles ſuivantes, puiſque ce ſont celles dont il eſt queſtion. Moyſe ayant ainſi expliqué dans une narration également courte, ſimple, & noble, les merveilles de la Creation, ſonge auſſi-toſt à faire connoiſtre aux hommes l'Autheur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophete n'ignorant pas que le meilleur moyen de faire connoiſtre les Perſonnages qu'on introduit, c'eſt de les faire agir; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que luy fait-il dire ? Une choſe ordinaire peut-eſtre. Non; mais ce qui s'eſt jamais dit de plus grand, ce qui ſe peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu ſeul qui ait peû dire : QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout à coup, pour monſtrer qu'afin qu'une choſe ſoit faite, il ſuffit que Dieu veüille qu'elle ſe faſſe; il adjouſte avec une rapidité qui donne à ſes paroles meſmes une ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT; monſtrant par là, qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'eſmeut, tout obeït. Vous me reſpondrez peut-eſtre ce que vous me reſpondez dans la pretenduë Lettre de Monſieur Huet; Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de

ſi ſublime dans cette maniere de parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puiſqu'elle eſt, dites-vous, tres-familiere & tres-commune dans la Langue Hebraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, adjouſtez-vous, ſi je diſois : *Quand je ſortis, je dis à mes gens, ſuivez-moy, & ils me ſuivirent : Je priay mon Ami de me preſter ſon cheval, & il me le preſta;* pourroit-on ſouſtenir que j'ay dit là quelque choſe de ſublime? Non ſans doute; parce que cela ſeroit dit dans une occaſion tres-frivole, à propos de choſes tres-petites. Mais eſt-il poſſible, Monſieur, qu'avec tout le ſçavoir que vous avez, vous ſoyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhetoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Diſcours, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe qu'on dit, mais la perſonne qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occaſion où on la dit: enfin qu'il faut regarder, *non quid ſit, ſed quo loco ſit.* Qui eſt-ce en effet qui peut nier, qu'une choſe dite en un endroit paroiſtra baſſe & petite; & que la meſme choſe dite en un autre endroit deviendra grande, noble, ſublime, & plus que ſublime? Qu'un homme, par exemple, qui monſtre à danſer, diſe à un jeune garçon qu'il inſtruit: Allez par là, Revenez, Deſtournez, Arreſtez: cela eſt tres-pueril, & paroiſt meſme ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voyant ſon fils Phaëthon qui s'eſgare dans les Cieux ſur un char qu'il a eu la folle temerité de

vouloir conduire, crie de loin à ce fils à peu prés les meſmes ou de ſemblables paroles, cela devient tres-noble & tres-ſublime; comme on le peut reconnoiſtre dans ces Vers d'Euripide, rapportez par Longin:

Le Pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine celeſte;
Luy monſtre encore ſa route; & du plus haut des Cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par là, luy dit-il. Revien. Deſtourne. Arreſte.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils; & il s'en preſente à moy de tous les coſtez. Je ne ſçaurois pourtant, à mon avis, vous en alleguer un plus convainquant, ni plus demonſtratif, que celuy meſme ſur lequel nous ſommes en diſpute. En effet, qu'un Maiſtre diſe à ſon Valet, *Apportez-moy mon manteau;* puis qu'on adjouſte, *& ſon Valet luy apporta ſon manteau*, cela eſt tres-petit; je ne dis pas ſeulement en Langue Hebraïque, où vous pretendez que ces manieres de parler ſont ordinaires; mais encore en toute Langue. Au contraire, que dans une occaſion auſſi grande qu'eſt la creation du Monde: Dieu diſe: QUE LA LUMIERE SE FASSE: puis qu'on adjouſte, ET LA LUMIERE FUT FAITE; cela eſt non ſeulement ſublime, mais d'autant plus ſublime, que les termes en eſtant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus

grands mots; qu'il ne couſte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un Maiſtre de dire à ſon Valet, *Apportez-moy mon manteau.* D'où vient donc que cela ne vous frappe point? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voyant point de grands mots, ni d'ornemens pompeux; & prévenu comme vous l'eſtes, que le ſtile ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croyez qu'il ne peut y avoir là de vraye ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge comme Maiſtre paſſé en l'art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moy, & nous accabler ſans reſſource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les definitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette diviſion & ces definitions n'eſtant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien neantmoins aujourd'huy, pour ne point perdre de temps, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moy ſeulement de vous dire, qu'aprés celle du Sublime des choſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſouſtenable, &

la plus groſſiere. Car aprés avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez tres-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-meſmes & par elles-meſmes, & qu'elles ſe font admirer independamment de l'art Oratoire, tout d'un coup prenant le change, vous ſouſtenez que pour eſtre miſes en œuvre dans un Diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun genie ni d'aucune adreſſe; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il rapporte une grande choſe ſans en rien deſrober à la connoiſſance de l'Auditeur, pourra avec juſtice eſtre eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous adjouſtez, *non pas de ce Sublime dont parle icy Longin.* Je ne ſçay pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoy qu'il en ſoit, il s'enſuit de voſtre raiſonnement, que pour eſtre bon Hiſtorien (ô la belle deſcouverte!) il ne faut point d'autre talent que celuy que Demetrius Phalereus attribuë au Peintre Nicias, qui eſtoit de choiſir tousjours de grands ſujets. Cependant ne paroiſt-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande choſe, il faut beaucoup plus d'eſprit & de talent, que pour en raconter une mediocre? En effet, Monſieur, de quelque bonne foy que ſoit voſtre homme ignorant & groſſier, trouvera-t-il pour cela aiſément des paroles dignes de ſon ſujet? Sçaura-t-il meſme les conſtruire? Je

dis conſtruire : car cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fuſt-il bon Grammairien, ſçaura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans ſon diſcours toute la netteté, la delicateſſe, la majeſté, & ce qui eſt encore plus conſiderable, toute la ſimplicité neceſſaire à une bonne narration ? Sçaura-t-il choiſir les grandes circonſtances ? Sçaura-t-il rejetter les ſuperfluës ? En deſcrivant le paſſage de la Mer rouge, ne s'amuſera-t-il point comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à peindre le petit Enfant,

Qui va, ſaute, & revient,
Et joyeux, à ſa Mere offre un caillou qu'il tient ?

En un mot, ſçaura-t-il, comme Moyſe, dire tout ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut ? Je voy que cette objection vous embarraſſe. Avec tout cela neantmoins, reſpondrez-vous, on ne me perſuadera jamais que Moyſe, en eſcrivant la Bible, ait ſongé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites fineſſes de l'Eſcole ; car c'eſt ainſi que vous appellez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Aſſeurément Moyſe n'y a point penſé ; mais l'Eſprit Divin qui l'inſpiroit y a penſé pour luy, & les y a miſes en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y ſent de l'enfleûre & de la vaine pompe des Declamateurs, plus oppoſée quelquefois au vrai Sublime, que la baſ-

ſeſſe

ſeſſe meſme des mots les plus abjets : mais tout y eſt plein de ſens, de raiſon & de majeſté. De ſorte que le Livre de Moyſe eſt en meſme temps le plus éloquent, le plus ſublime, & le plus ſimple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette ſimplicité, quoy que ſi admirable, jointe à quelques mots Latins un peu barbares de la Vulgate, qui degouſterent Saint Auguſtin, avant ſa converſion, de la lecture de ce Divin Livre; dont neantmoins depuis, l'ayant regardé de plus prés, & avec des yeux plus eſclairez, il fit le plus grand objet de ſon admiration, & ſa perpetuelle lecture.

Mais c'eſt aſſez nous arreſter ſur la conſideration de voſtre nouvel Orateur. Reprenons le fil de noſtre diſcours, & voyons où vous en voulez venir par la ſuppoſition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, pretend-on attribuer le Sublime que Longin a creû voir dans le paſſage de la Geneſe? Eſt-ce au Sublime des mots? Mais ſur quoy fonder cette pretention, puiſqu'il n'y a pas dans ce paſſage un ſeul grand mot? Sera-ce au Sublime de l'expreſſion? L'expreſſion en eſt tres-ordinaire, & d'un uſage tres-commun & tres-familier, ſur tout dans la Langue Hebraïque, qui la repete ſans ceſſe. Le donnera-t-on au Sublime des penſées? Mais bien loin d'y avoir là aucune ſublimité de penſée, il n'y a pas meſme de penſée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choſes, auquel Longin ne trouvera pas ſon compte,

puiſque l'Art ni le Diſcours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & ſçavante demonſtration, les premieres paroles de Dieu dans la Geneſe entierement depoſſedées du Sublime, que tous les hommes juſqu'icy avoient creû y voir; & le commencement de la Bible reconnu froid, ſec, & ſans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manieres de juger ſont differentes; puiſque ſi l'on me fait les meſmes interrogations que vous vous faites à vous-meſme, & ſi l'on me demande quel genre de Sublime ſe trouve dans le paſſage dont nous diſputons; je ne reſpondray pas qu'il y en a un des quatre que vous rapportez, je diray que tous les quatre y ſont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour en venir à la preuve, & pour commencer par le premier genre: bien qu'il n'y ait pas dans le paſſage de la Geneſe des mots grands ni empoulez, les termes que le Prophete y employe, quoy que ſimples, eſtant nobles, majeſtueux, convenables au ſujet, ils ne laiſſent pas d'eſtre ſublimes, & ſi ſublimes, que vous n'en ſçauriez ſuppléer d'autres, que le Diſcours n'en ſoit conſiderablement affoibli: comme ſi, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT; vous mettiez: *Le Souverain Maiſtre de toutes choſes commanda à la Lumiere de ſe former; & en meſme temps ce merveilleux Ouvrage, qu'on appelle Lumiere, ſe trouva*

formé. Quelle petiteſſe ne ſentira-t-on point dans ces grands mots, vis-à-vis de ceux-cy, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. A l'égard du ſecond genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expreſſion; où peut-on voir un tour d'expreſſion plus ſublime que celuy de ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT, dont la douceur majeſtueuſe, meſme dans les Traductions Grecques, Latines & Françoiſes, frappe ſi agreablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicateſſe & quelque gouſt? Quel effet donc ne feroient-elles point, ſi elles eſtoient prononcées dans leur Langue originale, par une bouche qui les ſçeûſt prononcer; & eſcoutées par des oreilles qui les ſçeuſſent entendre? Pour ce qui eſt de ce que vous avancez au ſujet du Sublime des penſées, que bien loin qu'il y ait dans le paſſage qu'admire Longin, aucune ſublimité de penſée, il n'y a pas meſme de penſée; il faut que voſtre bon ſens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette maniere. Quoy, Monſieur, le deſſein que Dieu prend, immediatement aprés avoir créé le Ciel & la Terre; car c'eſt Dieu qui parle en cet endroit; la penſée, dis-je, qu'il conçoit de faire la Lumiere, ne vous paroiſt pas une penſée? Et qu'eſt-ce donc que penſée, ſi ce n'en eſt là une des plus ſublimes qui pouvoient, ſi en parlant de Dieu il eſt permis de ſe ſervir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu luy-meſme; penſée qui eſtoit

d'autant plus neceſſaire, que ſi elle ne fuſt venuë à Dieu, l'ouvrage de la Creation reſtoit imparfait, & la Terre demeuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua?* Confeſſez donc, Monſieur, que les trois premiers genres de voſtre Sublime ſont excellemment renfermez dans le paſſage de Moyſe. Pour le Sublime des choſes, je ne vous en dis rien, puiſque vous reconnoiſſez vous-meſme qu'il s'agit dans ce paſſage de la plus grande choſe qui puiſſe eſtre faite, & qui ait jamais eſté faite. Je ne ſçay ſi je me trompe, mais il me ſemble que j'ay aſſez exactement reſpondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monſieur, que je reſponde icy avec la meſme exactitude à tous les vagues raiſonnemens & à toutes les vaines declamations que vous me faites dans la ſuite de voſtre long diſcours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à Monſieur l'Eveſque d'Avranches, où vous expliquant d'une maniere embarraſſée, vous donnez lieu aux Lecteurs de penſer, que vous eſtes perſuadé que Moyſe & tous les Prophetes, en publiant les loüanges de Dieu, au lieu de relever ſa grandeur, l'ont, ce ſont vos propres termes, en quelque ſorte avili & deshonoré. Tout cela faute d'avoir aſſez bien demeſlé une équivoque tres-groſſiere, & dont, pour eſtre parfaitement éclairci, il ne faut que ſe reſſouvenir d'un principe avoüé de tout le monde, qui eſt, qu'une choſe ſublime aux yeux des

hommes, n'eſt pas pour cela ſublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment ſublime que Dieu luy-meſme. Qu'ainſi toutes ces manieres figurées que les Prophetes & les Eſcrivains ſacrez employent pour l'exalter, lors qu'ils luy donnent un viſage, des yeux, des oreilles; lors qu'ils le font marcher, courir, s'aſſeoir; lors qu'ils le repreſentent porté ſur l'aiſle des Vents; lors qu'ils luy donnent à luy-meſme des aiſles; lors qu'ils luy preſtent leurs expreſſions, leurs actions, leurs paſſions, & mille autres choſes ſemblables; toutes ces choſes ſont fort petites devant Dieu, qui les ſouffre neantmoins & les agrée, parce qu'il ſçait bien que la foibleſſe humaine ne le ſçauroit loüer autrement. En meſme temps il faut reconnoiſtre, que ces meſmes choſes preſentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moyſe & des autres Prophetes, non ſeulement ne ſont pas baſſes, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuſes, & dignes, en quelque façon, de la Majeſté Divine. D'où il s'enſuit que vos reflexions ſur la petiteſſe de nos idées devant Dieu, ſont icy tres-mal placées, & que voſtre critique ſur les paroles de la Geneſe eſt fort peu raiſonnable; puiſque c'eſt de ce Sublime, preſenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & deû parler, lorſqu'il a dit que Moyſe a parfaitement conçeû la puiſſance de Dieu au commencement de ſes Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute ſa dignité par ces paroles, DIEU DIT, &c.

Croyez-moy donc, Monſieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniaſtrez pas davantage à deffendre contre Moyſe, contre Longin, & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la voſtre, & qui ne ſçauroit ſe ſouſtenir que par des équivoques & par de fauſſes ſubtilitez. Liſez l'Eſcriture ſainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres, & défaites-vous de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de voſtre honneur d'empeſcher qu'on n'admire trop legerement le debut d'un Livre, dont vous eſtes obligé d'avoüer vous-meſme qu'on doit adorer tous les mots & toutes les ſyllabes; & qu'on peut bien ne pas aſſez admirer, mais qu'on ne ſçauroit trop admirer. Je ne vous en diray pas davantage. Auſſi-bien il eſt temps de finir cette dixieſme Reflexion, desja meſme un peu trop longue, & que je ne croyois pas devoir pouſſer ſi loin.

Avant que de la terminer neantmoins, il me ſemble que je ne dois pas laiſſer ſans replique une objection aſſez raiſonnable, que vous me faites au commencement de voſtre Diſſertation, & que j'ay laiſſée à part, pour y reſpondre à la fin de mon Diſcours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma Traduction du paſſage de la Geneſe cité par Longin, je n'ay point exprimé ce monoſyllabe τί; *Quoy?* puis qu'il eſt dans le texte de Longin, où il n'y a pas ſeulement, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE; mais, DIEU

DIT, QUOY? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je reſponds en premier lieu, que ſeûrement ce monoſyllabe n'eſt point de Moyſe, & appartient entierement à Longin, qui, pour preparer la grandeur de la choſe que Dieu va exprimer, aprés ces paroles, DIEU DIT, ſe fait à ſoy-meſme cette interrogation, QUOY? puis adjouſte tout d'un coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en ſecond lieu, que je n'ay point exprimé ce QUOY, parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François, & que non ſeulement il auroit un peu gaſté les paroles de l'Eſcriture, mais qu'il auroit peû donner occaſion à quelques Sçavants, comme vous, de pretendre mal à propos, comme cela eſt effectivement arrivé, que Longin n'avoit pas leû le paſſage de la Geneſe dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre Verſion, où le texte eſtoit corrompu. Je n'ay pas eu le meſme ſcrupule pour ces autres paroles, que le meſme Longin infere encore dans le texte, lors qu'à ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE, il adjouſte, QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE; parce que cela ne gaſte rien, & qu'il eſt dit par une ſurabondance d'admiration que tout le monde ſent. Ce qu'il y a de vray pourtant, c'eſt que dans les regles je devois avoir fait il y a long-temps cette Note que je fais aujourd'huy, qui manque, je l'avouë, à ma Traduction. Mais enfin la voilà faite.

REFLEXION XI.

Paroles de Longin. Ch. XXVI. *Neantmoins Ariſtote & Theophraſte, afin d'excuſer l'audace de ces figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens: Pour ainſi dire, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, pour m'expliquer plus hardiment, &c.*

LE conſeil de ces deux Philoſophes eſt excellent; mais il n'a d'uſage que dans la Proſe; car ces excuſes ſont rarement ſouffertes dans la Poëſie, où elles auroient quelque choſe de ſec & de languiſſant; parce que la Poëſie porte ſon excuſe avec ſoy. De ſorte qu'à mon avis, pour bien juger ſi une figure dans les Vers n'eſt point trop hardie, il eſt bon de la mettre en Proſe avec quelqu'un de ces adouciſſemens; puis qu'en effet ſi à la faveur de cet adouciſſement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers deſtituez meſme de cet adouciſſement.

Monſieur de la Motte, mon Confrere à l'Academie Françoiſe, n'a donc pas raiſon en ſon (1) Traité de l'Ode, lors qu'il accuſe l'illuſtre Monſieur Racine de s'eſtre exprimé avec trop de hardieſſe dans ſa Tragedie de Phédre, où le Gouverneur d'Hippolyte, faiſant la peinture du monſtre effroyable que Neptune avoit en-

REMARQUES.

(1) Diſcours ſur l'Ode à la tête de ſon Recuëil de Poëſies.

voyé

voyé pour effrayer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, ſe ſert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule eſpouvanté : (1)

puis qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole paſſeroit meſme dans la Proſe à la faveur d'un, *pour ainſi dire*, ou d'un, *ſi j'oſe ainſi parler.*

D'ailleurs Longin enſuite du paſſage que je viens de rapporter icy adjouſte des paroles qui juſtifient encore mieux que tout ce que j'ay dit, le Vers dont il eſt queſtion. Les voicy : *L'excuſe, ſelon le ſentiment de ces deux celebres Philoſophes, eſt un remede infaillible contre les trop grandes hardieſſes du Diſcours; & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſouſtiens pourtant tousjours ce que j'ay desja avancé, que le remede le plus naturel contre l'abondance & l'audace des metaphores, c'eſt de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes paſſions.* En effet, ſi ce que dit là Longin eſt vray, Monſieur Racine a entierement cauſe gagnée: pouvoit-il employer la hardieſſe de ſa metaphore dans une circonſtance plus conſiderable & plus ſublime que dans l'effroyable arrivée de ce Monſtre, ni au milieu d'une paſſion plus vive que celle qu'il donne à cet in-

REMARQUES.

(1) V. Remarques ſur Racine par M. l'Abbé d'Olivet, Remarque 104. & Reflexions ſur la Poëtique, par M. de Fenelon, Archevêque de Cambray, page 100.

fortuné Gouverneur d'Hippolyte, qu'il repreſente plein d'une horreur & d'une conſternation, que, par ſon recit, il communique en quelque ſorte aux Spectateurs meſmes; de ſorte que par l'émotion qu'il leur cauſe, il ne les laiſſe pas en eſtat de ſonger à le chicaner ſur l'audace de ſa figure. Auſſi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on jouë la Tragedie de Phedre, bien loin qu'on paroiſſe choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule eſpouvanté,

on y fait une eſpece d'acclamation; marque inconteſtable qu'il y a là du vray Sublime, au moins ſi l'on doit croire ce qu'atteſte Longin en pluſieurs endroits, & ſur tout à la fin de ſon cinquieſme Chapitre, par ces paroles: *Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à eſtre frappé également de quelque endroit d'un Diſcours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordants d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

Monſieur de la Motte neantmoins paroiſt fort eſloigné de ces ſentimens, puis qu'oubliant les acclamations que je ſuis ſeûr qu'il a pluſieurs fois luy-meſme, auſſi-bien que moy, entendu faire dans les repreſentations de Phedre, au Vers qu'il attaque, il oſe avancer,

qu'on ne peut ſouffrir ce Vers; alleguant pour une des raiſons qui empeſchent qu'on ne l'approuve, la raiſon meſme qui le fait le plus approuver, je veux dire l'accablement de douleur où eſt Theramene. On eſt choqué, dit-il, de voir un homme accablé de douleur comme eſt Theramene ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. Monſieur de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos ce que veulent dire ces mots, *ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes*; puis qu'il n'y a en effet dans le Vers de Monſieur Racine aucun terme qui ne ſoit fort commun & fort uſité. Que s'il a voulu par là ſimplement accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe la figure par laquelle Theramene donne un ſentiment de frayeur au flot meſme qui a jetté ſur le rivage le Monſtre envoyé par Neptune, ſon objection eſt encore bien moins raiſonnable; puiſqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poëſie que de perſonifier les choſes inanimées, & de leur donner du ſentiment, de la vie, & des paſſions. Monſieur de la Motte me reſpondra peut-eſtre que cela eſt vray quand c'eſt le Poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé eſpris de fureur; mais qu'il n'en eſt pas de meſme des Perſonnages qu'on fait parler. J'avouë que ces Perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſez eſpris de fureur; mais ils peuvent l'eſtre d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Theramene, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins

exaggerées que celles que pourroit dire un Poëte en fureur. Ainſi Enée, dans l'accablement de douleur où il eſt au commencement du ſecond Livre de l'Eneïde, lors qu'il raconte la miſerable fin de ſa patrie, ne cede pas en audace d'expreſſion à Virgile meſme, juſques là que ſe comparant à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abbatre à coups de coignée, il ne ſe contente pas de preſter de la colere à cet arbre, mais il luy fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné*, dit-il, *les menace en branlant ſa teſte cheveluë.*

Illa uſque minatur;

Et tremefacta comam concuſſo vertice nutat.

Je pourrois rapporter icy un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choſes de ſemblable force ſur ce ſujet; mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour deſiller les yeux de Monſieur de la Motte, & pour le faire reſſouvenir que lors qu'un endroit d'un Diſcours frappe tout le monde, il ne faut pas chercher des raiſons, ou pluſtoſt de vaines ſubtilitez, pour s'empeſcher d'en eſtre frappé; mais faire ſi bien que nous trouvions nous-meſmes les raiſons pourquoy il nous frappe. Je n'en diray pas davantage pour cette fois. Cependant, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce que j'ay avancé icy en faveur de Monſieur Racine, je croy qu'il ne ſera pas mauvais, avant que de finir cette on-

zieſme Reflexion, de rapporter l'endroit tout entier du recit dont il s'agit. Le voicy.

Cependant ſur le dos de la Plaine liquide
S'eſleve à gros boüillons une Montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmy des flots d'eſcume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes.
Tout ſon corps eſt couvert d'eſcailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impetueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage.
La Terre s'en eſmeut: l'Air en eſt infecté.
Le flot qui l'apporta recule eſpouvanté, &c.

REFLEXION XII.

Paroles de Longin, Chap. V.

Car tout ce qui eſt veritablement ſublime a cela de propre, quand on l'eſcoute, qu'il eſleve l'ame, & luy fait concevoir une plus haute opinion d'elle-meſme, la rempliſſant de joye, & de je ne ſçay quel noble orgueil, comme ſi c'eſtoit elle qui euſt produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

VOilà une tres-belle deſcription du Sublime, & d'autant plus belle, qu'elle eſt elle-meſme tres-ſublime. Mais ce n'eſt qu'une deſcription; & il ne paroiſt pas que Longin ait ſongé dans tout ſon Traité à en donner une definition exacte. La raiſon eſt, qu'il eſcrivoit aprés Cecilius, qui, comme il le dit luy-meſme, avoit employé tout ſon Livre à définir & à monſtrer ce que c'eſt que Sublime. Mais le Livre de Cecilius eſtant perdu, je croy qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au defaut de Longin, j'en hazarde icy une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voicy donc comme je croy qu'on le peut définir. *Le Sublime eſt une certaine force de diſcours propre à eſlever & à ravir l'Ame, & qui provient ou de la grandeur de la penſée & de la nobleſſe du ſentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expreſſion, c'eſt-à-dire d'une de ces*

choſes regardées ſeparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choſes jointes enſemble.

Il ſemble que dans les regles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choſes. Mais il y en a un ſi grand nombre de rapportez dans le Traité de Longin, & dans ma dixieſme Reflexion, que je croy que je feray mieux d'y renvoyer le Lecteur, afin qu'il choiſiſſe luy-meſme ceux qui luy plairont davantage. Je ne croy pas cependant que je puiſſe me diſpenſer d'en propoſer quelqu'un où toutes ces trois choſes ſe trouvent parfaitement ramaſſées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. Monſieur Racine pourtant m'en offre un admirable dans la premiere Scene de ſon Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, repreſente à Joad le Grand Preſtre la fureur où eſt Athalie contre luy & contre tous les Levites ; adjouſtant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuſe Princeſſe differe encore long-temps à venir *attaquer Dieu juſqu'en ſon Sanctuaire.* A quoy ce Grand Preſtre, ſans s'eſmouvoir, reſpond :

Celuy qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait auſſi des meſchans arreſter les complots.
Souſmis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ay point d'autre crainte.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime paroiſt raſſemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la pen-

ſée, la nobleſſe du ſentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expreſſion ſi heureuſement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus, que c'eſt avec tres-peu de fondement que les Admirateurs outrez de Monſieur Corneille veulent inſinuer que Monſieur Racine luy eſt beaucoup inferieur pour le Sublime ; puiſque, ſans apporter icy quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroiſt pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a ſi bien exprimée dans pluſieurs de ſes Pieces, & qui ont fait ſon exceſſive réputation ; ſoit au-deſſus de l'intrepidité plus qu'heroïque, & de la parfaite confiance en Dieu de ce veritablement pieux, grand, ſage & courageux Iſraëlite.

OUVRAGES
DIVERS.

DISCOURS
SUR
LE DIALOGUE SUIVANT.

Ce Discours a esté composé en 1710.

LE Dialogue qu'on donne ici au Public, a esté composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du siécle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lionnois, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composés pour ses maitresses, & rassembler en un corps plusieurs avantures amoureuses qui lui estoient arrivées, s'avisa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du temps de nos premiers Rois, une troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient sur les bords de la Riviere du Lignon, & qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement & pour leur seul plaisir, de mener paistre eux-mesmes leurs troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, estant d'un fort grand loisir, l'amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-meſme, ne tarda gueres à les y venir troubler, & produisit quantité d'événemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes

ſes avantures : parmi leſquelles il en meſla beaucoup d'autres, & enchâſſa les Vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils eſtoient, ne laiſſerent pas d'eſtre ſoufferts, & de paſſer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il ſoutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingénieuſes, & de caracteres auſſi finement imaginés qu'agréablement variés & bien ſuivis. Il compoſa ainſi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort eſtimé, meſme des gens du gouſt le plus exquis ; bien que la Morale en fut fort vicieuſe, ne preſchant que l'amour & la molleſſe, & allant quelquefois juſqu'à bleſſer un peu la pudeur. (1) *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRE'E, (2) *du nom de la plus belle de ſes Bergeres : & ſur ces entrefaites eſtant mort, Baro ſon ami, &* (3) *ſelon quelques-uns, ſon Domeſtique, en compoſa ſur ſes Mémoires, un cinquiéme Tome, qui en formoit la concluſion, & qui ne fut gueres moins bien reçû que les quatre autres volumes. Le grand ſuccès de ce Roman échauffa ſi bien les beaux eſprits d'alors, qu'ils en firent à ſon imitation quantité de ſemblables, dont il y en avoit meſme de dix & de douze volumes : & ce fut quelque temps*

REMARQUES.

(1) *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610 ; le ſecond, dix ans après ; le troiſiéme, quatre ou cinq ans après le ſecond. La quatriéme partie étoit achevée lorſque l'Auteur mourut en 1623.

(2) *Du nom de la plus belle de ſes Bergeres.*] C'étoit Diane de Château-Morand : qui fut mariée au frere aîné de M. d'Urfé, & enſuite à lui-même. V. les Eclairciſſemens de M. Patru ſur l'Hiſtoire de l'Aſtrée, & la XII. Diſſertation de M. Huet.

(3) *Selon quelques-uns, ſon Domeſtique.*] Baltazar Baro avoit été ſon Sécretaire, ſelon l'Auteur de l'Académie Françoiſe. Il publia la cinquiéme partie de l'Aſtrée en 1627.

comme une espece de débordement sur le Parnasse. On vantoit sur-tout ceux de Gomberville, de la Calprenéde, de Desmarais, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'encherir sur l'original, & prétendant annoblir ses caracteres, tomberent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs maitresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du mesme esprit que ces Bergers; ayant à leur exemple fait comme une espece de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son Astrée, de Bergers très-frivoles, avoit fait des Héros de Roman considérables, ces Auteurs au contraire, des Héros les plus considérables de l'Histoire firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois mesme des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs, & eurent long-temps une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirérent le plus d'applaudissement, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiselle de Scuderi, sœur de l'Auteur du mesme nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la mesme puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roi

promis par les Prophétes, tel qu'il eſt exprimé dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquérant que l'on euſt encore vû ; ou enfin tel qu'il eſt figuré dans Xenophon, qui a fait auſſi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince ; au lieu, dis-je, d'en faire un modéle de toute perfection, elle en compoſa un Artaméne plus fou que tous (1) *les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'eſt occupé que du ſeul ſoin de ſa Mandane, qui ne fait du matin au ſoir que lamenter, gémir, & filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans ſon autre Roman, intitulé* Clélie, *où elle repréſente tous les Héros de la République Romaine naiſſante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucréces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artaméne ; ne s'occupant qu'à tracer* (2) *des Cartes Géographiques d'Amour, qu'à ſe propoſer les uns aux autres des queſtions & des Enigmes galantes ; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroiſt le plus oppoſé au caractere, & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'eſtois fort jeune dans le temps que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiſelle de Scuderi, que ceux de la Calprenéde & de tous les autres, faiſoient le plus d'éclat, je les lûs, ainſi que les liſoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre langue. Mais enfin mes années eſtant accruës, & la*

REMARQUES.

(1) *Les Céladons & les Sylvandres.*] Bergers du Roman de l'Aſtrée.

(2) *Des Cartes Géographiques d'amour.*] La Carte du *Tendre*, dans la premiere partie du Roman de Clélie.

raiſon m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'eſprit ſatyrique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non ſeulement leur peu de ſolidité, mais leur afféterie précieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonnes de tres-médiocre beauté, & quelquefois meſme laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiſelle de Scuderi eſtoit alors vivante, je me contentai de compoſer ce Dialogue dans ma teſte ; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai meſme ſur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laiſſer voir ſur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobſtant la mauvaiſe Morale enſeignée dans ces Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'eſprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) l'a rayée du nombre des Humains, *Elle, & tous les autres Compoſiteurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroiſt d'autant plus néceſſaire, qu'en ma jeuneſſe l'ayant récité pluſieurs fois dans*

REMARQUES.

(1) Magdelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2 Juin 1701, âgée de 95. ans.

des Compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un Ouvrage qu'on a distribué sous le nom de Dialogue de M. Despréaux, *& qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers.*(1) *Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sçai s'il s'attirera les mesmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'estois obligé d'en faire. Car outre qu'en le recitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit, ces Romans estant alors lûs de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, & qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon Dialogue fasse le mesme effet. Ce que je sçai pourtant, à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit & de véritable vertu me rendront justice, & reconnoistront sans peine, que sous le voile d'une fiction en apparence extrémement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vérité & dans la vrai-semblance, je leur donne peut-estre ici le moins frivole Ouvrage, qui soit encore sorti de ma plume.*

REMARQUES.

(1) D'abord en 1688. dans le Tome II. du *Retour des pieces choisies*; ensuite parmi les Oeuvres de S. Evremond, sous le titre de *Dialogue des Morts.*

LES HEROS DE ROMAN.

DIALOGUE (1)

A la maniere de Lucien.

MINOS,

Sortant du lieu où il rend la justice proche le Palais de Pluton.

MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant oüi parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah! C'est vous, Roi des Enfers. Qui vous ameine?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on sçavoir quel est cet Avocat qui vous a si doctement ennuyé ce matin: Est-ce que Huot & Martinet sont morts?

REMARQUES.

(1) Ce Dialogue fut commencé en 1664. & fini en 1665.

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'eſt un jeune mort, qui a eſté ſans doute à leur eſcole. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'authorité de tous les Anciens ; & quoiqu'il les fiſt parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. (1) *Platon dit galamment dans ſon Timée. Sénéque eſt joli dans ſon Traité des Bienfaits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez là un maiſtre impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-temps ? Que ne lui impoſiez-vous ſilence ?

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiége ; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez, Avocat. Il a eſté juſqu'au bout, & a tenu à lui ſeul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & ſi ce déſordre là continuë, je croi que je ſerai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les morts n'ont jamais eſté ſi ſots qu'au-

REMARQUES.

(1) *Platon dit galamment*, &c.] Manieres de parler de ce tems-là, fort communes au Barreau.

jourd'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-temps une ombre qui euſt le ſens commun ; & ſans parler des gens de Palais, je ne vois rien de ſi impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proſerpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & diſent que nous ne ſommes pas galants. On m'a aſſuré meſme, que cette peſtilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux, & meſme les Champs Eliſées ; de ſorte que les Héros, & ſur-tout les Héroïnes qui les habitent, ſont aujourd'hui les plus ſottes gens du monde, grace à certains Auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux tranſis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres ſoient devenus tout à coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrſis & des Céladons. Pour m'en eſclaircir donc moi-meſme par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fiſt venir ici aujourd'hui des Champs Eliſées, & de toutes les autres Régions de l'Enfer, les plus célébres d'entre ces Héros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon où vous voyez que ſont poſtés mes Gardes. Mais où eſt Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe ? Il eſt allé dans le Tartare pour y

voir entrer (1) un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, esté tant qu'il a vescu aussi célébre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

MINOS.

C'est celui-là mesme. Avez-vous vû sa femme ? C'estoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle estoit couverte d'un linceul de Satin.

PLUTON.

Comment ? de Satin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire c'est une épargne. Car tout cet acoustrement n'estoit autre chose que trois Theses cousuës ensemble, dont on avoit fait présent à son mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je crains qu'elle n'empeste tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ses larcins. Elle vola avant hier la quenoüille de Clothon, & c'est elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit

REMARQUES.

(1) *Un Lieutenant Criminel.*] Le Lieutenant Criminel Tardieu, & sa femme, avoient été assassinés à Paris l'année même où ce Dialogue fut commencé, en 1664. V. la Satire X. depuis le Vers 253. avec les Remarques.

au paſſage. De quoi vous eſtes-vous aviſé, de charger les Enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuiviſt ſon mari. Il n'auroit pas eſté bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-meſme, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroiſt tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les Criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe, Ixion a violé une Furie : & Siſyphe, aſſis ſur ſon Rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecoüer le joug de voſtre domination.

MINOS.

O les ſcélérats ! Il y a long-temps que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je ſçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de temps. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on laſche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'Artillerie de mon frere

Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils ſont en eſtat de nous aider. J'ai eſté bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt cet homme qui vient à nous, avec ſon baſton & ſa beſace? Ha! c'eſt ce fou de Diogéne. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'ai appris la néceſſité de vos affaires; & comme votre fidéle ſujet je viens vous offrir mon baſton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton baſton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous mocquer. Je ne ſerai peut-eſtre pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi? Nos Héros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Oüi, je viens de rencontrer une troupe de fous là bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogéne. Tu te meſles toujours de railler.... Je n'aime point les Satyriques. Et puis ce ſont des Héros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-meſme tout à l'heure. Car je les voi desja qui paroiſſent. Approchez, fameux Héros; & vous auſſi, Héroïnes encore plus fameuſes, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occaſion de vous ſignaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ſes confidens. Mais avant tout, Minos, paſſons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on miſt nos ſiéges, avec une baluſtrade qui nous ſépare du reſte de l'Aſſemblée. Entrons. Bon. Voilà tout diſpoſé ainſi que je le ſouhaitois. Sui-nous, Diogéne. J'ai beſoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniere dont je voi que tu as fait connoiſſance avec eux, perſonne ne me peut rendre ce ſervice que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui ſeront entrez, qu'on

les faſſe paſſer dans les longues & ténébreuſes Galleries qui ſont adoſſées à ce Sallon, & qu'on leur diſe d'y aller attendre mes ordres. Aſſoyons-nous. Qui eſt celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé ſur ſon Ecuyer?

DIOGENE.

C'eſt le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi! ce grand Roi, qui transféra l'Empire des Médes aux Perſes; qui a tant gagné de batailles? De ſon temps les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais perſonne n'y en a tant envoyé!

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appelle maintenant Artaméne.

PLUTON.

Artaméne! Et où a-t-il peſché ce nom-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſçavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi? Je ſçai auſſi bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGENE.

DIOGENE.

Oüi. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde?

PLUTON.

Belle demande! C'eſt que c'eſtoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fuſt ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe, qui avoit eſté enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane?

DIOGENE.

Oüi. Et ſçavez-vous combien elle a eſté enlevée de fois?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a paſſé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes Raviſſeurs eſtoient les

ſcélérats du monde les plus vertueux. Aſſurément ils n'ont pas oſé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons-là ce fou de Diogéne. Il faut parler à Cyrus lui-meſme. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il? Vous diriez qu'il ne ſçait où il eſt.

CYRUS.

Eh, divine Princeſſe!

PLUTON.

Quoi?

CYRUS.

Ah! injuſte Mandane.

PLUTON.

Plaiſt-il?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane, puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artaméne? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle? Servirons-nous une inſenſible? Adorerons-nous une inexorable? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artaméne, il faut ſervir une inſenſible. Oüi, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

REMARQUES.

(1) *Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas*, &c.] Imitation du ſtile du *Cyrus*.

PLUTON.

Il eſt fou. Je croi que Diogéne a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne ſçaviez pas ſon hiſtoire. Mais faites approcher ſon Ecuyer Feraulas; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſçait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maiſtre, & a tenu un Regiſtre exact de toutes les paroles, que ſon maiſtre a dites en lui-meſme depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a tousjours dans ſa poche. A la vérité vous eſtes en danger de bâiller un peu. Car ſes narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le temps de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante perſonne.

PLUTON.

Quel langage? A-t-on jamais parlé de la ſorte? Mais dites-moi, vous, trop pleurant Artaméne, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidéle Feraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point estre instruit, moi. Qu'on me chasse ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh, de grace!

PLUTON.

Si tu ne sors.....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vû tant pleurer?

DIOGENE.

Vraiment il n'est pas au bout; puisqu'il n'en est qu'à l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris. Il a encore neuf gros Tomes à faire ce joli mestier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je voi qui arrive?

DIOGENE.

Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris?

PLUTON.

Quoi? Cette Reine ſauvage des Maſſagétes, qui fit plonger la teſte de Cyrus dans un Vaiſſeau du ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës;*
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

DIOGENE.

Des tablettes! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aye beſoin de les recueillir moi-meſme dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantoſt viſité tous les coins & recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine?

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas! quelle eſt doucereuſe!

DIOGENE.

Je ſuis faſché que ſes tablettes ſoient perduës. Je

REMARQUES.

(1) *Que l'on cherche par tout*, &c.] M. Quinault met ces deux Vers dans la bouche de Tomyris. V. *la Mort de Cyrus*, Act. I. Sc. 5.

ſerois curieux de voir un Madrigal Maſſagéte.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime?

DIOGENE.

C'eſt ce meſme Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon! Auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion?

DIOGENE.

Egorgé! C'eſt une erreur dont on a eſté abuſé ſeulement durant vingt-cinq ſiécles; & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galleries chercher, ſi elle veut, ſon charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniaſtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vrai-ſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſurement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entends là bas qui fredonne un air?

DIOGENE.

C'eſt ce grand Borgne d'Horatius Coclès qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un Echo qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il créve de rire ?

MINOS.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il eſt vrai que la choſe eſt aſſez nouvelle. Cela eſt à voir. Qu'on le faſſe entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela ſa Chanſon, que Minos vrai-ſemblablement ſera bien-aiſe d'entendre de plus près.

MINOS.

Aſſurément.

HORATIUS COCLE'S,

Chantant la repriſe de la Chanſon qu'il chante dans Clélie.

Et Phéniſſe meſme publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

DIOGENE.

Je penſe reconnoiſtre l'air. C'eſt ſur le chant de *Toinon la belle Jardiniere* (1).

REMARQUES.

(1) *Toinon la belle Jardiniere.*] Chanſon du Savoyard, alors à la mode : En voici les paroles.

Toinon la belle Jardiniere
N'arroſe jamais ſon jardin
De cette belle eau coutumiere,
Dont on arroſe le Jaſmin.
Non pas meſme de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

Enfin elle n'en fut maiſtreſſe,
Et a fait ſon jardin ſi beau,
Tous les neuf mois par ſon adreſſe
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'eſtoit pas de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

HORATIUS COCLE'S.

Et Phéniſſe meſme publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe?

DIOGENE.

C'eſt une Dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, dont il a compoſé auſſi le chant, en lui faiſant avoüer à elle-meſme, que tout céde en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'euſſe jamais crû, que cet illuſtre Romain fuſt ſi excellent Muſicien, & ſi habile faiſeur d'impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il eſt maiſtre paſſé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entiérement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui eſtiez autrefois ſi déterminé Soldat, & qui avez défendu vous ſeul un Pont contre toute une armée, de quoi vous eſtes-vous aviſé de vous faire Berger après votre mort; & qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLE'S.

Et Phéniſſe meſme publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes galleries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emméne ?

HORATIUS COCLE'S,

s'en allant, & toujours chantant,

Et Phéniſſe meſme publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une perſonne raiſonnable ?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je voi entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Camp de Porſena, & dont Horatius Coclés, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogéne ?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLELIE.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oüi, ma fille; il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Eliſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne ſongent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume de *Tendre*? Car je ſerois au déſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtés dans le Village de *Petits-Soins*. N'ont-ils point pris *Billets-doux*, ou *Billets-galants*?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle là? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'eſt du pays de Galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON.

C'eſt un pays que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illuſtre Diogéne raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendres, Tendre ſur Eſtime, Tendre ſur Inclination, & Tendre ſur Reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur Eſtime, il faut aller d'abord au Village de Petits-ſoins, &...

PLUTON.

Je voi bien, la belle fille, que vous ſçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoiſtre, je vous dirai franchement que je ne ſçay ſi ces trois Villages & ces trois Fleuves ménent à Tendre, mais qu'il me paroiſt que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MINOS.

Ce ne ſeroit pas trop mal fait, non, d'ajouſter ce Village là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce ſont ces terres inconnuës dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignonne? Vous eſtes donc auſſi amoureuſe, à ce que je vois?

CLELIE.

Oüi, Seigneur, je vous *concéde* que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable: Auſſi faut-il avoüer que cet admirable fils du Roi de Cluſium a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi extraordinaire, & de ſi peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empeſcher d'avoir pour lui une paſſion tout-à-fait raiſonnable. Car enfin....

PLUTON.

Car enfin, Car enfin.... je vous dis moi, que j'ai

pour toutes les folles une averſion inexpliquable ; & que quand le fils du Roi de Cluſium auroit un charme inimaginable, avec votre langage inconcevable, vous meferiez plaiſir de vous en aller, vous & votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux? Perſonne ne s'en ſauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucréce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaiſir tout à l'heure. Car voici Lucréce en perſonne.

PLUTON.

Ce que j'en diſois n'eſt que pour rire. A Dieu ne plaiſe que j'aye une ſi baſſe penſée de la plus vertueuſe perſonne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogéne, que tu ne connois pas Lucréce. Je voudrois que tu l'euſſes vûë la premiere fois qu'elle entra ici toute ſanglante, & toute échevelée. Elle tenoit un Poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colere eſtoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les paſleurs de la mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-meſme ce qu'elle penſe de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucré-

ce; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRECE.

Tenant des Tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe exacte & déciſive ?

PLUTON.

Oüi.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Liſez.

PLUTON.

Liſant.

Toujours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRECE.

Je vous aſſure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peſte de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. ſi. eternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il?

DIOGENE.

C'eſt Brutus; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi? cet auſtere Romain, qui fit mourir ſes enfans pour avoir conſpiré contre leur patrie? Lui, expliquer des Enigmes? Tu es bien fou, Diogéne.

DIOGENE.

Je ne ſuis point fou. Mais Brutus n'eſt pas non plus cet auſtere perſonnage que vous vous imaginez. C'eſt un eſprit naturellement tendre & paſſionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fuſſent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a long-temps que ces paroles ſont écrites ſur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui ſont toujours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos Tablettes?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les ſont-ce pas là?
Toujours. l'on. ſi. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les ſont là elles-meſmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles ſuivantes non ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la fineſſe des paroles embroüillées de Lucréce; mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne ſçai pas ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſçai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je voi bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtére. Le myſtére eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucréce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en ces mots tranſpoſés:

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toujours!
Mais helas! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Et Brutus, pour la raſſeurer, lui dit en d'autres termes tranſpoſez.

Permettez-moi d'aimer, Merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.

PLUTON.

Voilà une groſſe fineſſe. Il s'enſuit de là que tout ce

qui ſe peut dire de beau eſt dans les Dictionaires. Il n'y a que les paroles qui ſont tranſpoſées. Mais eſt-il poſſible que des perſonnes du mérite de Brutus & de Lucréce en ſoient venus à cet excès d'extravagance, de compoſer de ſemblables bagatelles?

DIOGENE.

C'eſt pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoiſtre l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'eſprit.

PLUTON.

Et c'eſt par ces bagatelles, moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chaſſe. Pour moi, je ne ſçai tantoſt plus où j'en ſuis. Lucréce amoureuſe! Lucréce coquette! Et Brutus ſon Galant! Je ne deſeſpére pas un de ces jours de voir Diogéne lui-meſme galant.

DIOGENE.

Pourquoi non? Pythagore l'eſtoit bien.

PLUTON.

Pythagore eſtoit galant?

DIOGENE.

Oüi, & ce fut de Théano ſa fille, formée par lui à la galanterie, ainſi que le raconte le genereux Herminius dans l'hiſtoire de la vie de Brutus; ce fut, dis-je, de Théano, que cet illuſtre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajouſter aux autres Symboles de Pythagore: *Que c'eſt à pouſſer de beaux ſentimens pour une Maitreſſe, & à faire l'Amour, que ſe perfectionne le grand Philoſophe.*

PLUTON.

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſçut que c'eſt la folie qui fait la perfection de la Sageſſe. O l'admirable précepte! Mais laiſſons là Théano. Quelle eſt cette précieuſe renforcée que je voi qui vient à nous?

DIOGENE.

(1) C'eſt Sappho, cette fameuſe Leſbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeint ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-meſme dans l'Hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne là un bizarre agrément, & Cerbére, ſelon elle, doit donc paſſer pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la meſme oppoſition.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a ſeurement quelque queſtion à vous faire.

SAPPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié, & ſi vous croïez

REMARQUES.

(1) *C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne, &c.*] Mademoiſelle de Scuderi paroiſt icy ſous le nom de *Sappho*, nom qui lui avoit eſté donné par les Poëtes de ſon tems.

qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une génereuſe converſation que nous eumes l'autre jour avec la Sage Démocede & l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque temps le ſoin de votre Perſonne & de votre Etat; & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion.

MINOS.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gaſté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'eſt bien le temps de reſoudre des queſtions d'Amour, que le jour d'une revolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire, & tous les jours, les Heros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'emploïer le temps à encourager les Soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarete ou de Bérelise dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien! s'ils ſont fous, je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette Précieuſe ridicule.

SAPPHO.

Eh de grace ! Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos génereuſes Amies & nos illuſtres Amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repréſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogene le galant Eſope.

PLUTON.

Atten, atten, je m'en vai te faire venir ici une perſonne avec qui lier converſation. Qu'on m'appelle Tiſiphone.

SAPPHO.

Qui ? Tiſiphone ? Je la connois, & vous ne ſerez peut-eſtre pas faſché que je vous en faſſe voir le Portrait, que j'ai desja compoſé par précaution, dans le deſſein où je ſuis de l'inſerer dans quelqu'une des Hiſtoires, que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de Romans, ſommes obligez de raconter à chaque Livre de notre Roman.

PLUTON.

Le portrait d'une Furie ! Voilà un eſtrange projet.

DIOGENE.

Il n'eſt pas ſi eſtrange que vous penſez. En effet, cette meſme Sappho que vous voïez, a peint dans ſes Ouvrages beaucoup de ſes génereuſes Amies, qui ne ſurpaſſent guéres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins à la

faveur des mots galants, & des façons de parler élegantes & précieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Héroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne ſçai ſi c'eſt curioſité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc! qu'elle vous le montre, j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la voi qui tire le portrait de ſa poche.

SAPPHO,

Liſant.

(1) L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir, a en toute ſa perſonne, je ne ſçai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le portrait.

MINOS.

Voilà les adverbes *furieuſement & terriblement*, qui

REMARQUES.

(1) *L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir*, &c.] Portrait de Mademoiſelle Scuderi elle-meſme.

ſont, à mon avis, bien placez, & tout à fait en leur lieu.

SAPPHO,

continue de lire.

Tiſiphone a naturellement la taille fort haute, & paſſant de beaucoup la meſure des perſonnes de ſon ſexe, mais pourtant ſi dégagée, ſi libre, & ſi bien proportionnée en toutes ſes parties, que ſon énormité meſme lui ſied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans & bordez d'un certain vermillon, qui en reléve prodigieuſement l'éclat. Ses cheveux ſont naturellement bouclez & annelez; & l'on peut dire que ce ſont autant de ſerpens, qui s'entortillent les uns dans les autres, & ſe jouent non-chalamment autour de ſon viſage. Son teint n'a point cette couleur fade & blanchaſtre des femmes de Scythie; mais il tient beaucoup de ce brun maſle & noble que donne le Soleil aux Afriquaines qu'il favoriſe le plus près de ſes regards. Son ſein eſt compoſé de deux demi-globes, bruſlez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de ſa gorge, ſe vont négligemment & languiſſamment perdre ſous ſes deux bras. Tout le reſte de ſon corps eſt preſque compoſé de la meſme ſorte. Sa démarche eſt extrémement noble & fiére. Quand il faut ſe haſter, elle vole plûtoſt qu'elle ne marche; & je doute qu'Atalante la peuſt devancer à la courſe. Au reſte, cette vertueuſe fille eſt naturellement ennemie du vice, ſur tout des grands cri-

mes, qu'elle pourſuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en repos; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs, Alecto & Mégere, qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle: & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs, que c'eſt une morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, & pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revuë de nos Heros; & ſans nous plus donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà tous reconnus veritablement inſenſez; contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſeur qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aie préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogéne. Tous ces Heros ſont-ils connus dans l'Hiſtoire?

DIOGENE.

Non; il y en a beaucoup de chimeriques, meſlez parmi eux.

PLUTON.

Des Heros chimeriques! & ſont-ce des Heros?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des Heros ! Ce ſont eux qui ont toujours le haut bout dans les Livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcaméne, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Heros-là ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGENE.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point Amoureux ? N'eſt-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel eſt ce grand Innocent, qui va des derniers, & qui a la Molleſſe peinte ſur le viſage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

(1) Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

REMARQUES.

(1) *Je m'appelle Aſtrate.*] Dans le temps que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'Hôtel de Bourgogne, l'Aſtrate de M. Quinault, & l'Oſtorius de l'Abbé de Pure.

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une Reine que je garde ici dans une boite, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais eſté ?

ASTRATE.

Oüi-da, j'ai eſté, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes ; *Aſtratus vixit ;* Aſtrate a veſcu.

PLUTON.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire ?

ASTRATE.

Oiii, & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE ; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge déploïée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je ſuis paſſionnément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t-en dans ces Galeries voir ſi cette Reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal-baſti de Romain qui vient après ce chaud Amoureux ? Peut-on ſçavoir ſon nom ?

OSTORIUS.

OSTORIUS.

Mon nom eſt Oſtorius.

PLUTON.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'hiſtoire.

OSTORIUS.

Il y eſt pourtant. L'Abbé de Pure aſſure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant. Mais, dis-moi, appuïé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le Monde? T'y a-t-on jamais vû?

OSTORIUS.

Oüi-da; & à la faveur d'une piéce de Théatre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y-en.

OSTORIUS.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux? Allons, déloge d'ici au plus viſte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Héroïne, qui ne ſe haſte

pas trop, ce me ſemble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroiſt ſi lourde de ſa perſonne, & ſi peſamment armée, que je vois bien que c'eſt la difficulté de marcher, pluſtoſt que la répugnance à m'obéir, qui l'empeſche d'aller plus viſte. Qui eſt-elle?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoiſtre la Pucelle d'Orleans?

PLUTON.

C'eſt donc là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois.

DIOGENE.

C'eſt elle-meſme.

PLUTON.

Je lui trouve la phyſionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touſſe & s'approche de la Baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſeurément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

PLUTON.

A-t-elle du talent pour la Poëſie?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

(1) *O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,*

REMARQUES.

(1) *O grand Prince, que grand,* &c.] Vers du Poëme de la Pucelle.

Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zele:
Mais ton illuſtre aſpect *me redouble le cœur;*
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illuſtre aſpect *mon cœur ſe ſollicite,*
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.
O que n'ai-je le ton deſormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe,
Que le coup briſaſt l'os, & fiſt pleuvoir le ſang
De la Temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler?

DIOGENE.

Belle demande! Françoiſe.

PLUTON.

Quoi! c'eſt du François qu'elle a dit? Je croïois que ce fuſt du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a appris cet eſtrange François-là?

DIOGENE.

(1) C'eſt un Poëte, chez qui elle a eſté en penſion quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un Poëte qui l'a bien mal élevée.

REMARQUES.

(1) *C'eſt un Poëte.*] Chapelain.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas manque d'avoir eſté bien païé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal emploïé. Hé, Pucelle d'Orleans, pourquoi vous eſtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne ſongiez autrefois qu'à délivrer voſtre patrie, & qui n'aviez d'objet que la gloire?

LA PUCELLE.

La gloire?

Un ſeul endroit y meine; & de ce ſeul endroit
Droite & roide....

PLUTON.

Ah! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide eſt la coſte & le ſentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juſte Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma teſte ne ſoit preſte à ſe fendre.

LA PUCELLE.

De fléches toutefois aucune ne l'atteint,
Ou pourtant l'atteignant, de ſon ſang ne ſe teint.

PLUTON.

Encore. J'avoüe que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroiſt beaucoup la plus inſupportable. Vraiement elle ne preſche pas la tendreſſe.

Tout en elle n'eſt que dureté & que ſechereſſe, & elle me paroiſt plus propre à glacer l'ame, qu'à inſpirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inſpiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ? inſpirer de l'amour au cœur de Dunois !

DIOGENE.

Oüi aſſurément,

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre,
Grand cœur, qui dans lui ſeul deux grands amours enſerre.

Mais il faut ſçavoir quel amour. Dunois s'en explique ainſi lui-meſme en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuſe fille.

Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du reſpect, je n'ai que de l'eſtime :
Je n'en ſouhaitte rien ; & ſi j'en ſuis Amant,
D'un amour ſans deſir je l'aime ſeulement.
Et ſoit. Conſumons-nous d'une flamme ſi belle.
Bruſlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t-il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'*holocauſte* n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois.

PLUTON.

Sans doute ; & cette vertueuſe Guerriere peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle

veut, inſpirer un pareil amour à tous les Heros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amoliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veüille encore réciter quelques-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros, ce me ſemble. Mais non, Je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraiſemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde ſortiſt. Le connois-tu, Diogene?

DIOGENE.

(1) C'eſt Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il? il parle en lui-meſme.

PHARAMOND.

Vous le ſçavez bien, divine Roſemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'euſſe le bonheur de vous connoiſtre, & que c'eſt ſur le ſeul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins ſi ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il ſemble que celui-ci ſoit devenu amoureux avant que de voir ſa Maiſtreſſe.

DIOGENE.

Aſſurément, il ne l'avoit point vûë.

REMARQUES.

(1) *C'eſt Pharamond, le premier Roi,* &c.] Critique de Pharamond, Roman de la Calprenéde,

PLUTON.

Quoi? il eſt devenu amoureux d'elle ſur ſon portrait?

DIOGENE.

Il n'avoit pas meſme vû ſon portrait.

PLUTON.

Si ce n'eſt là une vraie folie, je ne ſçai pas ce qui peut l'eſtre. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'eſtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos Succeſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui? Pourquoi vous eſtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'amour.....

PLUTON.

Ho! l'amour! l'amour! Va exaggerer, ſi tu veux, les injuſtices de l'amour dans mes Galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon ſceptre tout au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la teſte.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure?

PLUTON.

Ah, Mercure! je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour?

MERCURE.

Vous ſçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-meſme. La verité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous ameine a paru, que vos ennemis ſe ſont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais eſté Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'eſtes.

PLUTON.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui eſtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez ſouffert qu'il ſe ſoit gliſſé dans l'un & dans l'autre monde une ſi impertinente maniere de parler que celle qui régne aujourd'hui, ſur tout en ces Livres qu'on appelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Heros de l'Antiquité parlaſſent ce langage.

MERCURE.

Hélas! Apollon & moi, nous ſommes des Dieux qu'on n'invoque preſque plus, & la pluſpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoiſſent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui eſt bien le plus impertinent perſonnage qu'on puiſſe voir. Du reſte je viens vous avertir qu'on vous a joüé une piéce.

PLUTON.

Une piéce à moi! Comment?

MERCURE.

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Heros ſont venus ici?

PLUTON.

Aſſurément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puiſque je les tiens encore ici tous renfermés dans les Galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous ſortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'eſt une troupe de faquins, ou plûtoſt de fantoſmes chimériques, qui n'eſtant que de fades copies de beaucoup de perſonnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Heros de l'Antiquité, mais dont la vie a eſté fort courte, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractere de Heros? Tout ce qui les ſoutient aux yeux des hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur oſter pour les faire paroiſtre tels qu'ils ſont. J'ai meſme amené des Champs Eliſées, en venant ici, un François pour les reconnoiſtre quand ils ſeront dépoüillés. Car je me perſuade que vous conſentirez ſans peine qu'ils le ſoient.

PLUTON.

J'y conſens ſi bien, que je veux que ſur le champ la choſe ici ſoit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, Gardes, qu'on les faſſe de ce pas ſortir tous de

mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les amene tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre ſur le Balcon de cette feneſtre baſſe, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aiſe. Qu'on y porte nos ſiéges. Mercure, mettez-vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche: & que Diogene ſe tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y ſont-ils tous?

UN GARDE.

On n'en a laiſſé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidéles exécuteurs de mes volontés, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices infernales que j'ai fait aſſembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi, vous ferez dépoüiller un Conquérant comme moi?

PLUTON.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous paſſiez le pas.

HORATIUS COCLE'S.

Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui ſeul un pont contre toutes les forces de Porſenna? Vous ne le conſidererez pas plus qu'un coupeur de bourſe.

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi, un Galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez maltraiter?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que ſouhaitez-vous?

MERCURE.

Tien, regarde bien tous ces gens-là; les connois-tu?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois? Hé, ce ſont tous des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucréce. Bon jour, M. Brutus. Bon jour, Mademoiſelle Clélie. Bon jour, M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons, qu'on ne les épargne point; & qu'après qu'ils auront eſté abondamment fuſtigés, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivés, qu'on me les jette tous, la teſte la premiere, dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs Billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnés, avec tous les nombreux

volumes, ou pour mieux dire, les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Heros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée ſi peu de temps.

CHŒUR DE HEROS,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah! La Calprenéde! Ah! Scuderi!

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je! Que ne les tiens-je! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la meſme juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

MERCURE.

Mais voici les véritables Heros qui arrivent, & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.

(1) ARREST BURLESQUE,

Donné en la Grand'Chambre du Parnasse, en faveur des Maistres-ès-Arts, Médecins & Professeurs de l'Université (2) de Stagire, au Pays des Chimeres, pour le maintien de la Doctrine d'Aristote.

VEU par la Cour la Requeste présentée par les Régens, Maistres-ès-Arts, Docteurs & Professeurs de l'Université, tant en leurs noms, que comme tuteurs & défenseurs de la Doctrine de Maistre *en blanc*, Aristote, ancien Professeur Royal en Grec dans le Collége du Lycée, & Précepteur du feu Roi de querelleuse mémoi-

REMARQUES.

(1) L'Université de Paris vouloit présenter Requeste au Parlement pour empescher qu'on enseignât la Philosophie de Descartes. On en parla à M. le P. P. de Lamoignon; & ce Magistrat dit un jour à M. Despréaux, qu'il ne pourroit se dispenser de donner un Arrest conforme à la Requeste. Sur cela, M. Despréaux imagina cet Arrest, & le composa avec le secours de M. Bernier & de M. Racine. M. Dongois, neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'-Chambre, y eut aussi beaucoup de part, sur-tout pour le style & les termes de pratique. Quelque temps après, M. Dongois, donnant à signer à M. le P. Président ses expéditions, y joignit l'Arrest burlesque, pour tascher de surprendre ce Magistrat. Mais il s'en apperçut: & fit semblant de le jetter au nez de M. Dongois, en lui disant: *A d'autres. Voilà un tour de Despréaux.* Il le lut, en rit avec l'Auteur; & convint en plusieurs occasions que cet Arrest l'avoit empesché de donner un Arrest serieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requeste de l'Université ne parut point. Bernier en fit une autre sur le modèle de l'Arrest. On la peut voir dans le Ménagiana, Tome IV.

(2) *De Stagire.*] Ville de Macédoine, sur la Mer Egée, & patrie d'Aristote.

re Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Asie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, une inconnuë nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Université, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes & Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en estat d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites Ecoles, contre lequel Elle & ses Consorts auroient déja publié plusieurs Livres, Traités, Dissertations & Raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant Elle l'examén de sa doctrine; ce qui seroit directement opposé aux Loix, Us & Coutumes de ladite Université, où ledit Aristote auroit toujours esté reconnu pour Juge sans appel & non comptable de ses opinions. Que mesme sans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové plusieurs choses en & au-dedans de la nature, ayant osté au cœur la prérogative d'estre le principe des nerfs, que ce Philosophe lui avoit accordé libéralement & de son bon gré, & laquelle Elle auroit cédée & transportée au cerveau. Et ensuite par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit cœur la charge de recevoir le Chyle, appartenant ci-devant au Foye; comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & arteres, n'ayant autre

droit ni titre pour faire leſdites vexations que la ſeule expérience, dont le témoignage n'a jamais eſté reçû dans leſdites Ecoles. Auroit auſſi attenté ladite Raiſon, par une entrepriſe inoüie, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobſtant les certificats dudit Philoſophe, & les viſites & deſcentes faites par lui ſur les lieux. Plus par un attentat & voye de fait énorme contre la Faculté de Médecine, ſe ſeroit ingérée de guérir, & auroit réellement & de fait guéri quantité de fiévres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & meſme continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Ariſtote, & à Hippocrate ſon devancier; & ce ſans ſaignée, purgation ni évacuation précedentes; ce qui eſt non ſeulement irrégulier, mais tortionnaire & abuſif; ladite Raiſon n'ayant jamais eſté admiſe ni aggrégée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conſéquent conſulter avec les Docteurs d'icelle, ni eſtre conſultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais eſté. Nonobſtant quoi, & malgré les plaintes & oppoſitions réïterées des Sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenſeurs de la bonne Doctrine, elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toujours deſdites drogues,

REMARQUES.

(1) *Blondel, Courtois, Dényau.*] Médecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Américains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la ſaignée. *Dényau* nioit la circulation du ſang.

ayant eu la hardieſſe de les employer ſur les Médecins meſmes de ladite Faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des régles, ont eſté guéris par leſdits remédes. Ce qui eſt d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir eſté fait que par mauvaiſes voyes, ſortiléges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philoſophie les Formalités, Matérialités, Entités, Identités, Virtualités, Eccéïtés, Pétréïtés, Polycarpéïtés, & autres Etres imaginaires, tous enfans & ayans cauſe de défunt Maiſtre Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la Philoſophie Scholaſtique, dont elles font tout le myſtere, & qui tire d'elles toute ſa ſubſiſtance, s'il n'y eſtoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulés Phyſique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, meſme l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres piéces attachées à ladite Requeſte, Signée, CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le rapport du Conſeiller Commis. Tout conſidéré,

LA COUR ayant égard à ladite Requeſte, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & joüiſſance deſdites Ecoles. Ordonne qu'il ſera toujours ſuivi & enſeigné par les Régens, Docteurs, Maiſtres-ès-Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité : ſans que pour ce ils ſoient obligés de le lire, ni de ſçavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et

ſur

ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'eſtre le principe des nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye ſans plus paſſer par le cœur, & au Foye de le recevoir. Fait défenſes au Sang d'eſtre plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, ſous peine d'eſtre entiérement livré & abandonné à la Faculté de Médecine. Défend à la Raiſon, & à ſes adhérans, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fiévres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës par mauvais moyens & voyes de ſortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ni connuës des Anciens. Et en cas de guériſon irréguliere par icelles drogues, permet aux Médecins de ladite Faculté, de rendre, ſuivant leur méthode ordinaire, la fiévre aux malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remédes propres à ce; & de remettre leſdits malades en tel & ſemblable eſtat qu'ils eſtoient auparavant, pour eſtre enſuite traités ſelon les régles; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde ſuffiſamment purgés & évacués. Remet les Entités, Identités, Virtualités, Eccéités, & autres pareilles formules Scotiſtes, en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur oppoſition au bon ſens. A réintégré le

feu dans la plus haute région du Ciel, ſuivant & conformément aux deſcentes faites ſur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maiſtres-ès-Arts & Profeſſeurs, d'enſeigner comme ils ont accoutumé, & de ſe ſervir pour raiſon de ce, de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon eſtre; & aux Repétiteurs, Hibernois & autres leurs Suppoſts, de leur preſter main-forte, & de courir ſus aux Contrevenans, à peine d'eſtre privés du droit de diſputer ſur les Prolégoménes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpétuité la Raiſon des Ecoles de ladite Univerſité; lui fait défenſes d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Ariſtote en la poſſeſſion & joüiſſance d'icelles, à peine d'eſtre déclarée Janſéniſte, & amie des nouveautés. Et à cet effet ſera le préſent Arreſt lû & publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la premiere Aſſemblée qui ſera faite pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges du Parnaſſe, & par tout où beſoin ſera. Fait ce trente-huitiéme jour d'Aouſt onze mil ſix cens ſoixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

REMARQUES.

(1) *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Univerſité de Paris fait ſes Proceſſions, l'Univerſité s'aſſemble aux Mathurins.

DISCOURS
SUR
LA SATIRE. (1)

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'eſtois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges, ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle puſt eſtre. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voïoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire par ſes ouvrages.

Mais j'avoüe que j'ai eſté un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient eſtre ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les ridicules, que de ſe réjoüir avec les

REMARQUES.

(1) Ce Diſcours parut la premiere fois en 1668. avec la Satire IX.

honneſtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat, ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans Vers méchans, & s'ennuïer de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & ſans exemples, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes, il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer; & leur faire voir qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai eſté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou pluſtoſt, quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes Ouvrages? Ce n'eſtoit pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'eſtoit des gens de la premiere qualité de Rome; c'eſtoit des perſonnes Conſulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugérent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il eſtoit, indigne de leur amitié; & vrai-ſemblablement dans les occaſions ils ne lui refuſerent pas leurs conſeils ſur ſes Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviſerent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſsâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluere Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus?

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands: & ſouvent des Nobles & des Patriciens, il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple:

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces ſortes de libertez peuvent eſtre permiſes. Voïons donc Horace, qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand Cauſeur, & Tigellius le Fantaſque, & Naſidiénus le Ridicule, & Nomentanus le Débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque n'eſtoient pas des gens connus d'ailleurs: comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius eſtoit un Chevalier Romain, qui avoit compoſé un livre de Droit: que Tigellius fut en ſon temps un Muſicien cheri d'Auguſte: que Naſidiénus Rufus eſtoit un Ridicule célébre dans Rome: que Caſſius Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lû les An-

ciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voïez par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus, Préteur de Fondi :

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnaſmes, dit-il, *avec joïe le bourg de Fondi, dont eſtoit Préteur un certain Aufidius Luſcus ; mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Sénateur & l'Homme de qualité.* Peut-on déſigner un homme plus préciſément ; & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors : mais Horace parle-là d'un voïage fait depuis peu. Et puis, comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus

vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires ; & ſi Alpinus en cet endroit eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoiſtre ? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le régne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un régne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blaſment ?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le régne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les Ouvrages des Poëtes de ſon temps : il attaque les Vers de Neron meſme. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſçavoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amére dans ſa premiére Satire, eſtoient des Vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il eſtoit, ait fait punir Perſe ; & ce Tyran ennemi de la Raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes Ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes Vers, & ne crut pas que l'Empereur, en cette occaſion, duſt prendre les intereſts du Poëte.

Pour Juvénal, qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiécle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du régne précedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiécle. A peine

eſt-il entré en matiére, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas*. Tant il eſt vrai que le droit de blaſmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiécles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui eſt preſque notre ſeul Poëte Satirique, a eſté véritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célébre joüeur, qui *aſſignoit ſes creanciers ſur ſept & quatorze ;* & du Sr de Provins, *qui avoit changé ſon balandran en manteau court ;* & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer ;* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul Vers deux Poëtes de ſon tems en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :

dit

dit un Berger satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms supposés : puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs, de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célébre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de sa Barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la seureté des Sots & des Ridicules ? Si cela est, je me consolerai aisément de mon exil. Il y aura du plaisir d'estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils estre plus sages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre destrompés. Il leur fasche d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse, ces mesmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute : mais quel reméde ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à

leur goût particulier, renoncer au ſens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répanduës ſur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs Ecrits avec la langue, les livres deviendront-ils déſormais un aſyle inviolable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie ; où l'on n'oſera toucher ſans profanation ? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

REMARQUES.

(1) *En certains pays.*] A Lyon, dans un Temple célébre, que les ſoixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguſte, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où eſt à préſent l'Abbaye d'Aiſnay. L'Empereur Caligula y inſtitua des Jeux, & y fonda des prix pour les diſputes d'Eloquence & de Poëſie ; il établit auſſi des peines contre ceux qui ne réuſſiroient pas. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs, & de compoſer des diſcours à leur louange. Pour ceux dont les diſcours avoient eſté trouvés les plus mauvais, ils eſtoient contraints de les effacer avec la langue, ou avec une éponge ; pour éviter d'eſtre battus de verges, ou plongés dans le Rhône. *Suétone, Vie de Caligula*, 20.

REMERCIMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE. (1)

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de raiſons ſembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment meſme où je vous en fais mes remercimens, je ne ſçai encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſible, eſt-il bien vrai, que vous m'aïez en effet jugé digne d'eſtre admis dans cette illuſtre Compagnie, dont le fameux eſtabliſſement ne fait guéres moins d'honneur à la mémoire du

REMARQUES.

(1) M. Deſpréaux prononça ce Diſcours le 3. Juillet 1684. jour auquel il fut reçû à l'Académie Françoiſe. On avoit déja penſé à l'y admettre, à la mort de M. Colbert; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célébre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Deſpréaux avoit nommés dans ſes Satires, firent en ſorte que la pluralité des ſuffrages fut pour M. de la Fontaine. Le Roi, quoique perſuadé du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'euſt préféré à M. Deſpréaux qu'il conſidéroit particuliérement. S. M. différa ſon agrément pour cette nomination juſqu'à l'année ſuivante, que M. Deſpréaux fut nommé pour ſuccéder à M. de Bezons Conſeiller d'Etat. Le Roi en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

Cardinal de Richelieu, que tant de choſes merveilleuſes qui ont eſté exécutées ſous ſon miniſtére ? Et que penſeroit ce grand Homme ? Que penſeroit ce (1) ſage Chancelier qui a poſſedé après lui la Dignité de voſtre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi meſme ? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voïoient aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi célébre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit eſtre reçu qu'il ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, en un mot, ſemblable à vous ? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccéde dans la place que vous m'y donnez ? (2) N'eſt-ce pas à un Homme également conſidérable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires ; qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a eſté honoré de la plus étroite confiance de ſon Prince ; à un Magiſtrat non moins ſage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion ?

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres

REMARQUES.

(1) *Ce ſage Chancelier.*] M. Seguier. Après ſa mort arrivée en 1672. le Roi voulut bien ſe déclarer Protecteur de l'Académie Françoiſe, à laquelle il permit de tenir ſes Aſſemblées au Louvre.

(2) *N'eſt-ce pas à un homme*, &c.] M. de Bezons (Claude Bazin) Conſeiller d'Etat.

à remplir les places vacantes de voſtre ſçavante Aſſemblée, vous n'avez égard ni au rang, ni à la dignité : que la politeſſe, le ſçavoir, la connoiſſance des belles Lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honneſtes gens, & que vous ne croïez point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élévation, en lui ſubſtituant un Poëte célébre, un Ecrivain illuſtre par ſes Ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité meſme d'Homme de Lettres, que puis-je vous offrir qui ſoit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de Poëſies, qu'une témérité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, pluſtoſt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions ? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célébres Heros de la ſçavante Antiquité ? Non, MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes, pour païer d'un ſi grand prix des Ouvrages auſſi médiocres que les miens, & pour m'offrir de vous-meſmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi léger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a peû inſpirer ſi

heureuſement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir ; & j'oſe me flatter que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploïaſſe (1) avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles ; cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entierement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui duſt pour jamais m'interdire l'entrée de voſtre Académie, vous n'avez pas crû, qu'il fuſt de voſtre équité de ſouffrir, qu'un Homme deſtiné à parler de ſi grandes choſes, fuſt privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Eſcole qu'en la voſtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorſqu'il s'agit de voſtre auguſte Protecteur, quelque autre conſideration qui vous puſt retenir d'ailleurs, voſtre zéle ne vous laiſſe plus voir que le ſeul intereſt de ſa gloire.

Permettez pourtant que je vous déſabuſe, ſi vous vous eſtes perſuadés que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoutenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes

REMARQUES.

(1) *Avec un de vos plus illuſtres Ecrivains.*] M. Racine avoit été reçû à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677. avec M. Deſpréaux, pour écrire l'Hiſtoire du Roi.

exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les voſtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres; & il n'a jamais conçû de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célébres, qui s'appreſtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé pluſtoſt de trop de ſincerité que de flatterie, contribuaſt de ſon travail & de ſes conſeils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple, la vérité de ſes actions, qui eſtant ſi peu vraiſemblables d'elles-meſmes, ont bien plus beſoin d'eſtre fidélement écrites que fortement exprimées.

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens meſme auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer ſur une matiére ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a fait lui ſeul plus d'exploits que les autres n'en ont lû; qu'il a pris plus de Villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre: Quand ils aſſureront, qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe eſtre, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel,

oſe lui demander autant de proſperités & de gloire, que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maitreſſe des événemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins : Quand ils le peindront à la teſte de ſes armées, marchant à pas de Géant au travers des fleuves & des montagnes, foudroïant les remparts, briſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroiſtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y adjouſter foi, & la vérité ſous ces ornemens pompeux, pourra aiſément eſtre deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice, ſe contentant de rapporter fidellement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plûtoſt meſme que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe Paix des Pirénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre, les loix, la diſcipline : quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajouſtées à ſon Royaume, toutes les Villes qu'il a conquiſes, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les Victoires qu'il a remportées ſur ſes Ennemis : l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre tousjours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe ; quand, dis-je,

des

des plumes ſincéres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés dans l'ordre des temps, & accompagnés de leurs veritables circonſtances; qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos Voiſins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis meſmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puiſſances diminuées, leurs Etats reſſerrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives meſme ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que l'année meſme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chreſtienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entiérement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux Armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourrages & la ſéchereſſe de la ſaiſon? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ces Armées il faiſoit aſſiéger Luxembourg, lui-meſme avec l'autre, tenant tousjours les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuſe, ou plûtoſt par une eſpece d'enchantement, ſemblable à celui de (1) cette Teſte ſi célébre dans les Fables, dont l'aſpect conver-

REMARQUES.

(1) *Cette Teſte ſi célébre*, &c.] La Teſte de Méduſe.

tissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette Place si importante, où ils avoient mis leur derniere ressource: que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, (1) cet opiniastre Ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis si long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-mesme dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir; lié de tous costés, & réduit pour toute vengeance, à semer des libelles, à pousser des cris & des injures? Nos Ennemis, je le répete, pourront-ils nier toutes ces choses? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au mesme temps que ces merveilles s'exécutoient dans les Païs-bas, nostre Armée navale sur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies; ensevelissoit sous les ruines de ses Palais & de ses Maisons cette superbe Ville, plus aisée à détruire qu'à humilier? Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des verités si reconnuës; sur tout, lors qu'ils les verront écrites avec cet air simple & naïf, & dans ce caractére de sincerité & de vrai-semblance, qu'au défaut des autres choses je ne desespere pas ab-

REMARQUES.

(1) *Cet opiniastre ennemi de sa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, depuis Roi d'Angleterre.

ſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité meſme, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa méthode, ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens, que dans la ſource meſme de toutes les délicateſſes; dans cette Académie qui tient depuis ſi long-temps en ſa poſſeſſion tous les thréſors, toutes les richeſſes de notre langue? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpere aujourd'hui trouver parmi vous; c'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver, par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore! ſi par mes reſpects, & par mes ſincéres ſoûmiſſions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extreſme reconnoiſſance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur ineſperé que vous m'avez fait.

DISCOURS SUR LE STILE DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Françoiſe, ayant compoſé des Inſcriptions pleines d'emphaſe, qui furent miſes par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Verſailles par M. le Brun; M. de Louvois, qui ſuccéda à M. Colbert dans la Charge de Sur-intendant des Bâtimens, fit entendre à Sa Majeſté, que ces Inſcriptions déplaiſoient fort à tout le monde; & pour mieux lui monſtrer que c'eſtoit avec raiſon, me pria de faire ſur cela un mot d'écrit qu'il peuſt monſtrer au Roi. Ce que je fis auſſi-toſt. Sa Majeſté lut cet Ecrit avec plaiſir, & l'approuva. De ſorte que la ſaiſon l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en ſon abſence on oſtaſt toutes ces pompeuſes déclamations de M. Charpentier, & qu'on y miſt les Inſcriptions ſimples, qui y ſont; que nous compoſaſmes preſque ſur le champ, M. Racine & moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'eſt cet Ecrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au Public.

LEs Inſcriptions doivent eſtre ſimples, courtes, & familieres. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne ſont point propres au ſtile grave,

qui eſt le vrai ſtile des Inſcriptions. Il eſt abſurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau ; ſur tout lorſqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui eſtant d'elles-meſmes toutes grandes & toutes merveilleuſes, n'ont pas beſoin d'eſtre exaggérées.

Il ſuffit d'énoncer ſimplement les choſes pour les faire admirer. *Le paſſage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux paſſage du Rhin.* L'Epithéte de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminuë, & ſent ſon déclamateur qui veut groſſir de petites choſes. C'eſt à l'Inſcription à dire, *voilà le paſſage du Rhin ;* & celui qui lit, ſçaura bien dire ſans elle, *Le paſſage du Rhin eſt une des plus merveilleuſes actions qui aïent jamais eſté faites dans la guerre.* Il le dira meſme d'autant plus volontiers, que l'Inſcription ne l'aura pas dit avant lui ; les hommes naturellement ne pouvant ſouffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impoſe la néceſſité d'admirer ce qu'ils admireront aſſez d'eux-meſmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Verſailles ſont des eſpéces d'emblêmes héroïques des actions du Roi, il ne faut, dans les régles, que mettre au bas du Tableau le fait hiſtorique, qui a donné occaſion à l'emblême. Le Tableau doit dire le reſte, & s'expliquer tout ſeul. Ainſi, par exemple, lorſqu'on aura mis au bas du premier Tableau : *Le Roi prend lui-meſme la conduite*

de ſon Royaume, & ſe donne tout entier aux affaires, 1661. Il ſera aiſé de concevoir le deſſein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaiſirs dont il eſt environné, & qui tenant de la main un timon, s'appreſte à ſuivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reſte, cette ſimplicité d'Inſcriptions eſt extrémement du gouſt des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils ſe contentoient ſouvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui eſt figurée, ou le Conſulat ſous lequel elle a eſté faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le ſujet de la Médaille.

Il eſt vrai que la Langue Latine dans cette ſimplicité a une nobleſſe & une énergie, (1) qu'il eſt difficile d'attraper en notre langue. Mais ſi l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher; & tout du moins ne pas charger nos Inſcriptions d'un verbiage & d'une enflûre de paroles, qui étant fort mauvaiſe

REMARQUES.

(1) *Qu'il eſt difficile d'attraper en notre Langue.*] La raiſon de cela eſt bien expliquée dans une Lettre de l'Auteur, du 15 Mai 1705.... Je ſuis entiérement déclaré pour la Langue Latine, qui eſt extrémement propre, à mon avis, pour les Inſcriptions, à cauſe de ſes Ablatifs abſolus: au lieu que la Langue Françoiſe, en de pareilles occaſions, traiſne & languit par ſes Gérondifs incommodes, & par ſes Verbes auxiliaires, où elle eſt indiſpenſablement aſſujettie, & qui ſont toujours les meſmes. Ajoûtez, qu'ayant beſoin, pour plaire, d'eſtre ſoutenue, elle n'admet point cette ſimplicité majeſtueuſe du Latin; & pour peu qu'on l'orne, on donne dans un certain Phébus qui la rend ſotte & fade. Quelle comparaiſon, par exemple, y auroit-il entre ces mots qui me viennent au bout de la plume: *Regiâ Familiâ Urbem inviſente*; & ceux-ci: *La Royale Famille eſtant venuë voir la Ville.*

par tout ailleurs, devient ſur tout inſupportable en ces endroits.

Ajoutez à tout cela, que ces Tableaux eſtant dans l'appartement du Roi, & ayant eſté faits par ſon ordre; c'eſt en quelque ſorte le Roi lui-meſme qui parle à ceux qui viennent voir ſa Galerie. C'eſt pour ces raiſons qu'on a cherché une grande ſimplicité dans les nouvelles Inſcriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a ſur tout évité le faſte & l'oſtentation.

DISSERTATION
SUR LA JOCONDE: (1)
A
M. L'ABBE' LE VAYER.

LETTRE I.

MONSIEUR,

VOTRE gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne. Mais cela ne m'a point du tout ſurpris: ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de ſincéres protecteurs, & que des opiniaſtres ont entrepris de combattre la Raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'aïez oüi parler du gouſt bizarre (2) de cet Empereur, qui préfera les Ecrits d'un je ne

REMARQUES.

(1) Il parut en 1663. deux Traductions en Vers François de la Joconde; l'une étoit du célébre la Fontaine, & l'autre du Sieur Bouillon, Poëte médiocre. Il y eut une gageure conſidérable ſur la préférence de ces deux Ouvrages, entre M. l'Abbé le Vayer, & M. de Saint-Gilles. Moliere étoit leur ami commun: ils le prirent pour Juge; mais il refuſa de dire ſon ſentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles, qui avoit parié pour la Joconde de Bouillon. M. Deſpréaux, jeune alors, décida le différend par cette Diſſertation en forme de Lettre.

(2) *De cet Empereur.*] Caligula. *Suétone.*

ſçai

ſçai quel Poëte aux Ouvrages d'Homére, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant prés de vingt ſiécles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de voſtre Ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monſieur Boüillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puis qu'Arioſte il y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniaſtreté lui couſtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-temps qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous eſtes en diſpute, puis qu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une narration froide: entre une invention fleurie & enjoüée, & une Traduction ſéche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. M. de la Fontaine a pris à la verité ſon ſujet de l'Arioſte; mais en meſme temps il s'eſt rendu maiſtre de ſa matiére: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait aprés l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée que l'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homére; Terence, Ménandre; & le

Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut dire de M. Boüillon que c'eſt un Valet timide qui n'óſeroit faire un pas ſans le congé de ſon Maiſtre, & qu'il ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné : les plus belles fleurs que l'Arioſte lui fournit deviennent ſéches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux piéces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens que non ſeulement la Nouvelle de M. de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt meſme plus agréablement contée que celle de l'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuïer de quelques raiſons.

Premierement je ne vois pas par quelle licence Poëtique l'Arioſte a pû, dans un Poëme Héroïque & ſérieux, meſler une Fable, & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſçai bien*, (1) dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a*

REMARQUES.

(1) *Dit un Poëte.*] Horace, Art Poët. vers 9. & ſuiv.

——— *Pictoribus atque Poëtis,*

Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas, &c.

beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination; & qu'il ne faut pas toujours les reſſerrer dans la raiſon étroite & rigoureuſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce Privilége, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un meſme corps mille eſpéces différentes, auſſi confuſes que les reſveries d'un malade; de meſler enſemble des choſes incompatibles; d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux. Comme vous voïez, Monſieur, ce Poëte avoit fait le Procès à l'Arioſte, plus de mille ans avant que l'Arioſte euſt écrit. En effet, ce corps compoſé de mille eſpéces différentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſerieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe? Les avantures de Buſcon & de Lazarille ont-elles quelque choſe de plus extravagant? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du gouſt de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hoſtelier, l'Hiſtoire de Peau-d'Aſne, ou les Contes de ma Mere-l'Oye? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Hiſtoire de Jo-

conde n'eſt guéres d'un autre rang. Que ſi Homére a eſté blaſmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout Comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a eſté repris par de fort habiles Critiques, pour avoir meſlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, comme eſtant indigne de la majeſté de ſon ſujet; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de Juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-meſme. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel l'Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non-ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter: & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la Giovaneza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.

N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeuſi, òſe v'è alcun più degno.

Le bon meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtoſt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux: à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-meſme la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui meſme à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe jouë & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit meſme aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë: *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacédémonien.*

Y a-t-il rien, (1) ajoûte un ancien Rhéteur, de plus abſurde que cette penſée? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vraiſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines Lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention eſt abſurde d'elle-meſme, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes? C'eſt ce que M. de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle; il a cru que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles; par tout il rit & il jouë; & ſi le Lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme l'Arioſte, les appuïer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe meſme; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe joüant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'appa-

REMARQUES.

(1) *Ajoûte un ancien Rhéteur.*] Longin, Traité du Sublime, chap. 31.

rence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment eſt-ce donc que l'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permet pas de faire déplaiſir à ſa Femme.

Ma, da l'amor che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglie, li fu interdetto.

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'eſtoit bien plûtoſt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en eſtoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet, & ſoi-meſme ; puis qu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naiſt d'un extreſme amour. Et certainement, ſi les hommes les plus ſages & les plus moderés ne ſont pas maiſtres d'eux-meſmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empeſcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès, pour des ſujets fort légers ; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans le premier accès d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne ? Eſtoit-il en eſtat de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? M. de la Fontaine a bien vû l'abſurdité qui s'enſuivoit de là : il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romaneſque &

extravagant; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle là n'a point de rapport avec le caractére dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement, comme un homme perſuadé au fonds de la vertu & de l'honneſteté de ſa Femme. Ainſi, quand il vient à reconnoiſtre l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puiſqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoïer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.

Que ſi l'Arioſte n'a ſuppoſé l'extreſme amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'eſtoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honneſte homme laſchement

lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repréſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcretement les plaiſirs de ſa Femme, comme l'a dépeint M. de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comédies.

L'Arioſte n'a pas mieux réüſſi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de ſa Femme avec le plus laid monſtre de la Cour. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le Saint Sacrement, ou ſur l'*Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le Saint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en Latin ni en François. Mais comment eſt-ce que l'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de là? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi viſte une Hoſtie ſacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainſi légerement à un ſimple Gentilhomme, par un ſerment ſi exécrable? Avoüons que M. de la Fontaine s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas;

par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute heroïque; & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il ne fait par ces Vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme; & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte? Ce n'eſt pas pourtant que l'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démoſthéne: *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe:* qu'il ne fuyoit pas les bons mots; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut en partant, de ſa femme? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des chevaux, de laquelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit à Cornetto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.

Si Monſieur de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piéce, trouveroit-il grace auprès de ſes Cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas eſté capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il euſt eu d'ailleurs ? Mais certes, il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt au gouſt de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable qui a eſté tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; Content, je n'en ſçai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvaſt bien.

S'il eût dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit eſté aſſez froid; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-meſme, & qui ne veut pourtant dire que la meſme choſe, il enjouë ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de meſme encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroiſtre la femme de Joconde, quand ſon mari eſt preſt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure après euſt rendu l'ame.
Moi qui ſçait ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la meſme force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre voſtre ami. Ces ſortes de beautés ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſçai quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté meſme n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'eſt un je ne ſçai quoi; & ſi voſtre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'eſt auſſi pour-

quoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaiſt, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce ſeroit combattre des Fantômes qui s'évanoüiſſent d'eux-meſmes; & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont eſté propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hoſtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune Maiſtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette avanture, dit-on, paroiſt mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hoſtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain: ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe eſtre, pour joüir de ſa maiſtreſſe; parce que s'il laiſſe échaper cette occaſion, il ne pourra plus la recouvrer: au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce myſtere arrive chez un Hoſte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce valet logeant avec celle qu'il aime, & eſtant avec elle tous les jours, vrai-ſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſeures pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je réponds, que ſi ce valet a recours à celle-ci,

c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'eſtre en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honneſte homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi M. de la Fontaine nous l'avoit préſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans l'Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu, que la meſme raiſon qui dans l'Arioſte empeſche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette meſme raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi eſtant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'Hoſtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoutiens qu'il n'eſtoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-meſme, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y eſtoit allé; puiſque cela s'enſuit de là néceſſairement.

De meſme, lorſque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'Anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis : il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans eſtre découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun riſque.

Qu'eſtoit-il donc beſoin que M. de la Fontaine allaſt perdre en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira peut-eſtre que M. de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſçavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hoſte, par lequel ce pere vend ſa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtoſt d'horrible ? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompés bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere Leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioſte, c'eſt une infaſme qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde, prennent réſolution de courir enſemble le pays, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition; & il ſemble que l'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi eſtrange, que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des pays éloignés, puiſque meſme la ſeule penſée en eſt coupable: au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque temps, afin de s'oſter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde: il y auroit eu de l'abſurdité à lui-meſme d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puis qu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir

d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avoüer que c'eſt à l'Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-meſme, ne pûſſent entrer en paralléle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Avanturiers emportérent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émeut entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maiſtreſſe, qui n'eſtoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez, à l'Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élegance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiécles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'elles nous empeſchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux

compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piéce de M. Boüillon. J'aimerois autant eſtre condamné à faire l'Analyſe exacte d'une Chanſon du Pont-neuf, par les régles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille faire paſſer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un Ouvrage ſans défauts; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-meſme des négligences qui s'y peuvent rencontrer: & où ne s'en rencontre-t-il point? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis. (Hor. Art. Poët.)

Il n'en eſt pas de meſme de M. Boüillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe eſtre mieux dit; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blaſmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens; mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe, Roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie,
Laiſſa l'Empire glorieux,
Pour ſe faire Religieux:
Naſquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode? N'eſt-ce pas bien entendre la maniére de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchaiſnement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Boüillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon M. Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman*? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit là eſt une cheville, & une cheville groſſiére & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette maniére de parler eſt baſſe, & nullement Poëtique.

Naſquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi *Naſquit?* N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du temps? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit?

Que Zeuxis, & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette Epithéte de *grand* tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'à des Conquérans, & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un *grand* Orateur; mais il ſeroit ridicule de dire *le grand* Ciceron; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer ſans Epithéte, tandis qu'Apelle eſt *le grand Apelle?* Sans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit eſté du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a

mal réüſſi! & que cette façon de parler eſt groſſiere! *N'ont jamais rien fait de ſi beau de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille, eſt là une cheville; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſçavoir, Joconde.

Eſtoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le Roïal eſclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roïal éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler ſent le Poëme Epique, où meſme elle ne ſeroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent eſtre ſimples & naturelles.

Elevoient au-deſſus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de ſon Corps.

De ſon Corps, eſt dit baſſement pour rimer. Il falloit dire, *de ſa beauté.*

Si jamais il avoit vû naiſtre.

Naiſtre eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'eſtoit tantoſt.

Rien qui fuſt comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers ?

Sire, je crois que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de *pareil*, & de *ſans pareil*. Il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille ; ici il dit, que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que M. Boüillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi qui ſe pique d'eſtre le plus bel homme de ſon ſiécle : *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de loüer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au-deſſus de celle du Roi. Comme vous voïez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilius n'envoïaſt rebattre ſur l'enclume.

Mais en voilà assez ; & quelque résolution que j'aïe prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-mesme, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent ? De ces erremens, qu'Astolfe & Joconde suivent dans les païs Flamans ? Suivre des erremens*, juste Ciel ! quelle langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû estre mis en paralléle avec un tel Auteur ; mais je suis encore plus honteux pour vostre Ami. Je le trouve bien hardi sans doute, d'oser ainsi hazarder cent Pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous l'ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que vostre Ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piéce de M. Boüillon ; je lui pardonne mesme d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage : mais je ne lui par-

donne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus Galants Hommes de France, aillent de gaïeté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Pistoles ? Et depuis Midas d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-temps que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin passer pour une Dissertation préméditée ? Que voulez-vous ? C'est que vostre gageure me tient au cœur, & j'ai esté bien aise de vous justifier à vous-mesme le droit que vous avez sur les cent Pistoles de vostre Ami. J'espere que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE, SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE (1).

LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empescher un homme d'estre plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le soyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile héroïque. Cependant je ne sçaurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou

REMARQUES.

(1) M. le Duc de Vivonne commandoit alors les Troupes que la France avoit envoyées au secours de Messine. Il venoit de battre la Flotte d'Espagne & de secourir la Ville de munitions & de vivres. Il écrivit à M. Despréaux de lui envoyer quelque chose qui le consolât des mauvaises Harangues qu'il avoit à essuyer. Telle fut l'occasion de ces deux Lettres.

de vous ennuyer par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin; & dans le temps que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-eſtre vous amuſer agréablement. Elles ſont datées des Champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aiſément à ſon ſtile, qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées, le 2 Juin 1675.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil éternel. Il fait parler le ſilence meſme. La belle, l'éclatante, la glorieuſe conqueſte que vous avez faite ſur les Ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flote, qui vous fermoit les avenuës de ſon Port, n'ont fait que ſaluer votre entrée. Sa réſiſtance ne vous a pas arreſté plus

long-temps qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empeſcher la rapidité de votre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à ſa vûë le Sud & le Nord de vous obéïr. Sans chaſtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez renduë diſciplinable. Vous avez plus fait encore; vous avez rendu l'Eſpagnol humble : Après cela, que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du temps qu'elle produiſoit les Alexandres & les Céſars, n'a rien produit de ſi grand que ſous le régne de LOUIS quatorziéme. Elle a donné aux François, ſur ſon déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans ſa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans voſtre ſiécle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes héroïques. (1) *N'en déplaiſe à un de vos Poëtes, il n'a pas raiſon d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le mérite n'eſt plus connu. Le voſtre, MONSEIGNEUR, eſt vanté ici d'une commune voix des deux coſtés du Styx. Il fait ſans ceſſe reſſouvenir de vous dans le ſéjour meſme de l'oubli. Il trouve des partiſans zélés dans le païs de l'indifférence. Il met l'Acheron dans les intereſts de la Seine. Diſons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous, ſi prévenue des principes*

REMARQUES.

(1) *N'en déplaiſe à un de vos Poëtes.*] Voiture, dans ſon Epiſtre à M. le Prince :

Au delà des bords du Cocyte
Il n'eſt plus parlé de mérite.

du Portique, ſi endurcie dans l'Ecole de Zénon, ſi fortifiée contre la joye & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaiſir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle! au moment que l'on vous nomme, & qui ne ſoit preſte de dire avec voſtre Malherbe:

A la fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite ſans ceſſe dans mon repos; je m'occupe tout entier de voſtre idée, dans les longues heures de noſtre loiſir; je crie continuellement, le grand Perſonnage! & ſi je ſouhaite de revivre, c'eſt moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la ſouveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de reſpect je ſuis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exaggérations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous d'en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées, le 2 Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intéreſt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portés à rire, je ne ſçaurois pourtant m'empeſcher de me réjoüir des grandes choſes que vous faites au-deſſus de noſtre teſte. Sérieuſement, voſtre dernier Combat fait un bruit de diable aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoiſtre voſtre gloire dans un pays, où l'on ne connoiſt point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y eſtoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſçai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque temps, nous les envoye ici fort humbles & fort honneſtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des voſtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il eſt, dans toute ſon eſtenduë, un ſeul Corſaire en ſureté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons les Céſars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur tout, Céſar vous trouve très-Céſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux

Genſerics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquérans en ics, *qui ne parlent fort bien de voſtre action: & dans le Tartare meſme, je ne ſçai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confeſſe ingénument, qu'à la teſte d'une Armée vous eſtes beaucoup plus diable que lui. C'eſt une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime pour moi que vous tenez plus de l'Ange que du diable, hors que les Anges ont la taille un peu plus légere que vous,* (1) *& n'ont point le bras en eſcharpe. Raillerie à part, l'Enfer eſt extrêmement déchaiſné en voſtre faveur. On ne trouve qu'une choſe à redire à voſtre conduite; c'eſt le peu de ſoin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime aſſez en ce pays ici, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, MONSEIGNEUR, je l'ai déja dit en l'autre Monde,* (2) C'eſt fort peu de choſe qu'un demi-Dieu quand il eſt mort. *Il n'eſt rien tel que d'eſtre vivant. Et pour moi, qui ſçais maintenant par expérience ce que c'eſt que de ne plus eſtre; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde; ne fuſt-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein meſme que j'ai de faire ce*

REMARQUES.

(1) *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui ſuivit le paſſage du Rhin, M. de Vivonne reçut une grande bleſſure à l'épaule gauche, & porta toujours depuis le bras en écharpe.

(2) *C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu,* &c.] Voiture, meſme Epiſtre à M. le Prince.

voyage, j'ai desja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laissé en partant (1) *à ces sept Maistresses, que je servois, comme vous sçavez, si fidellement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'estoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjoüement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon,* (2) *que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour lesquels je donnerois volontiers le Panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures Lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtost. Car en vérité, vous ne sçauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit ; sur tout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon stile aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois,* (3) *avec mon compere le Brochet, & je ne serois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous disant que je suis,*

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble, & très-obéissant serviteur, VOITURE.

REMARQUES.

(1) *A ces sept Maistresses*, &c.] Voyez l'Histoire de l'Académie Françoise, & la Pompe funébre de Voiture.

(1) Un jour le Roi raillant M. de Vivonne sur sa grosseur, lui dit en présence du Duc d'Aumont, qui étoit aussi fort gros : Vous grossissez à vûë d'œil, vous ne faites point d'exercice. *Ah, Sire*, reprit M. de Vivonne, *c'est une médisance ; il n'y a point de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont.*

(3) *Avec mon compere le Brochet.*] Voiture, Lettre 143.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçûës. Je vous les envoye écrites de ma main : parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit, & une imitation du ſtile de ces deux Ecrivains. Vous ſçavez bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer, d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriez jamais ſouffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle ſincérité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DUC DE VIVONNE, A MESSINE.

LETTRE III. (1)

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-temps dans un eſtat moins glorieux à la vérité, mais preſque auſſi périlleux que celui où vous eſtes tous les jours; vous ne vous plaindriez pas de ma pareſſe.

Avant ce temps-là je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois: & ſi vous n'avez pas reçu mes lettres, c'eſt la faute des Courriers & non pas la mienne. Quoi qu'il en ſoit, me voilà guéri: je ſuis en eſtat de réparer mes fautes, ſi j'en ai commis quelques-unes; & j'eſpere que cette lettre-ci prendra une route plus ſeure que les autres. Mais dites-moi, MONSEIGNEUR, ſur quel ton faut-il maintenant vous parler? Je ſçavois aſſez bien autrefois de quel air il falloit écrire à MONSEIGNEUR DE VIVONNE, Général des Galéres de

REMARQUES.

(1) Cette Lettre fut écrite en 1676.

France ; mais oſeroit-on ſe familiariſer de meſme avec le Libérateur de Meſſine, le vainqueur de Ruyter, le deſtructeur de la Flotte Eſpagnole ? Seriez-vous le premier Héros qu'une extreſme proſpérité ne puſt enorgueillir ? Eſtes-vous encore ce meſme grand Seigneur qui venoit ſouper chez un miſérable Poëte, & y porteriez-vous ſans honte vos nouveaux Lauriers au ſecond & au troiſiéme étage ? Non, non, MONSEIGNEUR, je n'oſerois plus me flater de cet honneur. Ce ſeroit aſſez pour moi que vous fuſſiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir groſſir les pelotons de peuple qui s'amaſſeroient dans les ruës, pour vous voir paſſer. Mais je n'oſerois pas meſme eſperer cette joïe. Vous vous eſtes ſi fort habitué à gagner des Batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre meſtier. Il n'y a pas moïen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelque belles que ſoient vos Victoires, je n'en ſçaurois eſtre content, puiſqu'elles vous rendent d'autant plus néceſſaire au païs où vous eſtes ; & qu'en avançant vos Conqueſtes, elles reculent voſtre retour. Tout paſſionné que je ſuis pour voſtre gloire, je cheris encore plus voſtre perſonne, & j'aimerois encore mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Renommée parler ſi avantageuſement de vous. Et puis, MONSEIGNEUR, combien penſez-vous que voſtre protection m'eſt néceſſaire en ce

païs, dans les démeſlez que j'ai inceſſamment ſur le Parnaſſe? Il faut que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous ſçaurez donc, MONSEIGNEUR, qu'il y a un Médecin à Paris nommé M. P.... très-grand ennemi de la ſanté & du bon ſens; mais en récompenſe, fort grand ami de M. Quinault. Un mouvement de pitié pour ſon païs, ou plûtoſt le peu de gain qu'il faiſoit dans ſon meſtier, lui en a fait à la fin embraſſer un autre. Il a lû Vitruve, il a fréquenté (1) M. le Vau & M. Ratabon, & s'eſt enfin jetté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais baſtimens, qu'eſtant Médecin il avoit ruiné de bonnes ſantés. Ce nouvel Architecte qui veut ſe meſler auſſi de Poëſie, m'a pris en haine ſur le peu d'eſtime que je faiſois des Ouvrages de ſon cher Quinault. Sur cela il s'eſt déchaiſné contre moi dans le monde. Je l'ai ſouffert quelque tems avec aſſez de modération; mais enfin la bile ſatirique n'a pû ſe contenir: ſi bien que dans le quatriéme Chant de ma Poëtique, à quelque temps de là, j'ai inſeré la Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte. Vous l'y avez peut-eſtre vuë, elle finit ainſi:

Noſtre Aſſaſſin renonce à ſon art inhumain;
Et déſormais la Régle & l'Equierre à la main,

REMARQUES.

(1) *M. le Vau, & M. Ratabon.*] Deux fameux Architectes. M. le Vau avoit été Premier Architecte du Roi; & M. Ratabon, Sur-Intendant des Bâtimens.

Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Médecin devient bon Architecte.

Il n'avoit pourtant pas ſujet de s'offenſer, puiſque je parle d'un Médecin de Florence: & que d'ailleurs il n'eſt pas le premier Médecin qui dans Paris ait quitté ſa Robe pour la Truelle (1). Ajouſtez, que ſi en qualité de Médecin il avoit raiſon de ſe faſcher, vous m'avouërez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remercimens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez M. Colbert, & qu'il eſt luimeſme employé dans les Baſtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardieſſe: juſques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fiſt une affaire auprès de cet illuſtre Miniſtre. Je me rendis donc à leurs remontrances; & pour raccommoder toutes choſes, je fis une réparation ſincére au Médecin, par l'Epigramme que vous allez voir.

Oüi, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein
Lubin, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous eſtes, je l'avouë, ignorant Médecin;
Mais non pas habile Architecte.

REMARQUES.

(1) Louis Savot Médecin du Roi, negligea ſa profeſſion pour s'attacher à l'Architecture. On a de lui un Ouvrage ſur cette matiere.

Cependant, regardez, MONSEIGNEUR, comme les esprits des hommes sont faits : cette réparation bien loin d'appaiser l'Architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il se plaignit, il me menaça de me faire oster ma pension. A tout cela je répondis que je craignois ses remédes, & non pas ses menaces. Le dénouëment de l'affaire est, que j'ai touché ma Pension ; que l'Architecte s'est broüillé auprès de M. Colbert ; & que si Dieu ne regarde en pitié son peuple, notre homme va se rejetter dans la Médecine. Mais, MONSEIGNEUR, je vous entretiens là d'estranges bagatelles. Il est temps, ce me semble, de vous dire que je suis avec toute sorte de zéle & de respect,

MONSEIGNEUR,

Voſtre, &c.

RE'PONSE A LA LETTRE QUE Son Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Liſbonne, en m'envoyant la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Bien que mes Ouvrages ayent fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçû une trop haute opinion de moi-meſme; & ſi les loüanges qu'on m'a données m'ont flaté aſſez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avouë que la Traduction que voſtre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoïant, m'ont donné un veritable orgueil. Il ne m'a plus été poſſible de me croire un homme ordinaire en me voïant ſi extraordinairement honoré; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur de votre capacité, de votre élevation, eſtoit pour moi un titre de mérite, qui me diſtinguoit de tous les Ecrivains de noſtre ſiécle. Je n'ai qu'une connoiſſance très-imparfaite de votre langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant bien entendu votre Traduction pour m'y admirer moi-meſme, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet,

vous enrichiſſez toutes mes penſées en les exprimant. Tout ce que vous maniez ſe change en or; les cailloux meſme, s'il faut ainſi parler, deviennent des pierres précieuſes entre vos mains. Jugez après cela ſi vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous eſtre un peu écarté de mon ſens. Quand à la place de mes penſées vous m'auriez, ſans y prendre garde, preſté quelques-unes des voſtres, bien loin de m'emploïer à les faire oſter, je ſongerois à profiter de voſtre mépriſe, & je les adopterois ſur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout eſt également juſte, exact, fidele dans votre Traduction; & bien que vous m'y aïez fort embelli, je ne laiſſe pas de m'y reconnoiſtre par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas aſſez bien entendu. Dites-moi plûtoſt comment vous avez fait pour m'entendre ſi bien, & pour appercevoir dans mon Ouvrage juſqu'à des fineſſes, que je croyois ne pouvoir eſtre ſenties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'eſtes étranger en aucun païs, & que par l'étenduë de vos connoiſſances vous eſtes de toutes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en ſont un bon témoignage. On n'y voit rien d'eſtranger que voſtre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon gouſt, qui ne vou-

luſt les avoir faits. Je les ai montrez à pluſieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait eſté extrémement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçû de vous de pareilles loüanges, il vous auroit desja récrit des volumes de Proſe & de Vers. Que penſerez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une ſimple Lettre de compliment? Ne m'accuſerez-vous point d'eſtre ou méconnoiſſant, ou groſſier! Non, MONSIEUR, je ne ſuis ni l'un ni l'autre: mais je ne fais pas des Vers, ni meſme de la Proſe quand je veux. Apollon eſt pour moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas, comme à vous, audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai ſoin d'en profiter dès que je les trouverai: & il y a du malheur ſi je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'eſt qu'à la premiere édition de mes Ouvrages, je ne manquerai pas d'y inſerer voſtre Traduction, & que je ne perdrai aucune occaſion de faire ſçavoir à toute la Terre, que c'eſt des extrémités de notre Continent, & d'auſſi loin que les Colonnes d'Hercule, que me ſont venuës les loüanges dont je m'applaudis davantage, & l'Ouvrage dont je me ſens le plus honoré. Je ſuis avec un très-grand reſpect,

DE VOSTRE EXCELLENCE,

Très-humble, & très-obéiſſant
ſerviteur. DESPREAUX.

A

M. PERRAULT
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

LETTRE V. (1)

MONSIEUR,

Puiſque le Public a eſté inſtruit de noſtre démeſlé, il eſt bon de lui apprendre auſſi noſtre réconciliation, & de ne lui pas laiſſer ignorer, qu'il en a eſté de noſtre querelle ſur le Parnaſſe, comme de ces Duels d'autrefois, que la prudence du Roi a ſi ſagement réprimés, où après s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement bleſſé l'un l'autre, on s'embraſſoit & on devenoit ſincérement amis. Noſtre Duel Grammatical s'eſt meſme terminé encore plus noblement, & je puis dire, ſi j'oſe vous citer Homére, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui auſſi-toſt après leur long combat, en préſence des Grecs & des Troïens, ſe

REMARQUES.

(1) Cette Lettre fut écrite en 1700. & insérée dans l'édition que l'Auteur donna l'année ſuivante. C'eſt proprement une dixiéme Réflexion contre M. Perrault, ou du moins une réparation trés-équivoque. M. de Lamoignon faiſant alluſion à cette Lettre, diſoit à M. Deſpréaux, « Je ne » doute pas que nous ne ſoyons toujours » bons amis; mais ſi jamais nous venions à » nous raccommoder après une brouille- » rie, point de réparations, je vous prie; » je crains plus vos réparations, que vos in- » jures.

comblent d'honneſtetés, & ſe font des préſens. En effet, MONSIEUR, noſtre diſpute n'eſtoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos Ouvrages, & que j'ai eu ſoin qu'on vous portaſt les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Héros du Poëme qui vous plaiſt ſi peu, qu'en nous faiſant ces civilités nous ſommes demeurés comme eux, chacun dans noſtre meſme parti & dans nos meſmes ſentimens; c'eſt-à-dire, vous tousjours bien réſolu de ne point trop eſtimer Homére ni Virgile, & moi tousjours leur paſſionné admirateur. Voilà de quoi il eſt bon que le Public ſoit informé: & c'eſtoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de temps après noſtre réconciliation, je compoſai une Epigramme qui a couru, & que vrai-ſemblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer:
Perrault l'Anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme Eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoiſtre, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé ſincérement ma penſée, la différence que j'ai tousjours fait de vous, & de ce Poëte de Théatre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaïer la fin de mon Epigramme. Auſſi eſtoit-ce l'Homme du monde qui vous reſſembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reſte plus entre nous aucun levain d'animoſité ni d'aigreur, oſerois-je, comme voſtre Ami, vous demander ce qui a pû depuis ſi long-temps vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célébres Ecrivains de l'Antiquité. Eſt-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faiſoit parmi nous des bons Auteurs modernes? Mais où avez-vous vû qu'on les mépriſaſt? Dans quel ſiécle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naiſſans que dans le noſtre? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux Ouvrages de M. Deſcartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables Philoſophes & Théologiens, que la France a produits depuis ſoixante ans, & qui ſont en ſi grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la ſeule liſte de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arreſter ici qu'aux ſeuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poëtes; quelle gloire ne s'y ſont point acquis les Malherbes, les Racans, les Maynards? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçû les Ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine?

Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainſi dire, rendus à M. Corneille & à M. Racine? Et qui eſt-ce qui n'a point admiré les Comédies de Moliere? Vous-meſme, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu juſtice à voſtre Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, à voſtre Epiſtre ſur M. de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes piéces de votre façon? On n'y a pas veritablement fort eſtimé nos Poëmes Heroïques: mais a-t-on eu tort? Et ne confeſſez-vous pas vous-meſme en quelque endroit de vos paralléles, que le meilleur de ces Poëmes eſt ſi dur & ſi forcé, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire?

Quel eſt donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens? Eſt-ce la peur qu'on ne ſe gaſtaſt en les imitant? Mais pouvez-vous nier, que ce ne ſoit au contraire à cette imitation-là meſme, que nos plus grands Poëtes ſont redevables du ſuccès de leurs Ecrits? Pouvez-vous nier que ce ne ſoit dans Tite-Live, dans Dion Caſſius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Sénéque, que M. Corneille a pris ſes plus beaux traits, a puiſé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie inconnu à Ariſtote? Car c'eſt ſur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ſes plus belles piéces de Théatre où ſe mettant au-deſſus des régles de ce Philoſophe, il n'a point ſongé, comme les Poëtes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spec-

tateurs, par la ſublimité des penſées, & par la beauté des ſentimens, une certaine admiration, (1) dont pluſieurs perſonnes, & les jeunes gens ſur tout, s'accommodent ſouvent beaucoup mieux que des véritables paſſions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette periode un peu longue, & pour ne me point eſcarter de mon ſujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce ſont Sophocle & Euripide qui ont formé M. Racine? Pouvez-vous ne pas avoüer que c'eſt dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes fineſſes de ſon Art.

D'où a pû donc venir voſtre chaleur contre les Anciens? Je commence, ſi je ne m'abuſe, à l'appercevoir. Vous avez vrai-ſemblablement rencontré, il y a long-temps, dans le monde, quelques-uns de ces faux ſçavans, tels que le Préſident de vos Dialogues, qui ne s'eſtudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'ayant d'ailleurs ni eſprit, ni jugement, ni gouſt, n'eſtiment les Anciens, que parce qu'ils ſont Anciens; ne penſent pas que la raiſon puiſſe parler une autre langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en langue vulgaire, ſur ce fondement ſeul, qu'il eſt en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'An-

REMARQUES.

(1) *Dont pluſieurs perſonnes*, &c.] C'eſt le ſentiment de S. Evremond; il ſe trompe. | Les vrayes paſſions tragiques, ſont la terreur & la pitié.

tiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous réſoudre d'eſtre du ſentiment de gens ſi déraiſonnables dans la choſe meſme où ils avoient raiſon. Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Paralléles. Vous vous eſtes perſuadé qu'avec l'eſprit que vous avez & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens ſpécieux, vous déconcerteriez aiſément la vaine habileté de ces foibles Antagoniſtes; & vous y avez ſi bien réuſſi, que ſi je ne me fuſſe mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainſi parler, vous demeuroit: ces faux Sçavans n'ayant pû, & les vrais Sçavans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire reſſouvenir, que ce n'eſt point à l'approbation des faux ni des vrais Sçavans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire: mais à la conſtante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les ſiécles d'hommes ſenſez & délicats, entre leſquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un Céſar. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'aujourd'hui meſme encore ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Perarédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Sçavans en *Us*, qui gouſtent davantage Homére, Horace, Ciceron, Virgile. Ceux que j'ai tousjours vûs le plus frapés de la lecture des Ecrits de ces grands Perſonnages, ce ſont des Eſprits du premier ordre, ce ſont

des hommes de la plus haute élevation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous eſtonnerois peut-eſtre par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier ; & vous y trouveriez non ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſeaux, (1) des Troiſvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, auſſi galant homme que vous l'eſtes, vous réünir de ſentimens avec tant de ſi galants hommes ? Oüi, ſans doute, on le peut ; & nous ne ſommes pas meſme, vous & moi, ſi éloignés d'opinion que vous penſez. En effet, qu'eſt-ce que vous avez voulu établir par tant de Poëmes, de Dialogues & de Diſſertations ſur les Anciens & ſur les Modernes ? Je ne ſçai ſi j'ai bien pris voſtre penſée : mais la voici, ce me ſemble. Voſtre deſſein eſt de montrer, que pour la connoiſſance, ſur tout des beaux Arts, & pour le merite des belles Lettres, noſtre Siécle, ou pour mieux parler, le Siécle de LOUIS LE GRAND, eſt non ſeulement comparable, mais ſuperieur à tous les plus fameux Siécles de l'Antiquité, & meſme au Siécle d'Auguſte. Vous allez donc eſtre bien eſtonné, quand je vous dirai, que je ſuis ſur cela entiérement de

REMARQUES.

(1) *Des Troiſvilles.*] Henri-Joſeph de Peyre, Comte de Troiſville, qui ſe prononce *Tréville*, ayant quitté la profeſſion des armes en 1667. vécut enſuite dans la retraite, & il y fit de grands progrès dans la piété & dans l'étude des Peres. C'étoit un eſprit ſi juſte & ſi exact, qu'il *parloit* toujours *comme un Livre*. Auſſi diſoit-on que cette eſpéce de proverbe ſembloit avoir été faite pour lui. Il avoit été élevé près du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Aouſt 1708. âgé de 66 ans.

voſtre avis; & que meſme, ſi mes infirmités & mes emplois m'en laiſſoient le loiſir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette propoſition la plume à la main. A la vérité j'employerois beaucoup d'autres raiſons que les voſtres, car chacun a ſa maniere de raiſonner; & je prendrois des précautions & des meſures que vous n'avez point priſes.

Je n'oppoſerois donc pas, comme vous avez fait, noſtre Nation & noſtre Siécle ſeuls, à toutes les autres Nations & à tous les autres Siécles joints enſemble. L'entrepriſe, à mon ſens, n'eſt pas ſoûtenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siécle l'un après l'autre; & après avoir mûrement peſé en quoi ils ſont au deſſus de nous, & en quoi nous les ſurpaſſons, je ſuis fort trompé, ſi je ne prouvois invinciblement, que l'avantage eſt de noſtre coſté. Ainſi, quand je viendrois au Siécle d'Auguſte, je commencerois par avoüer ſincérement, que nous n'avons point de Poëtes héroïques, ni d'Orateurs que nous puiſſions comparer aux Virgiles & aux Cicerons. Je conviendrois que nos plus habiles Hiſtoriens ſont petits devant les Tite-Lives & les Salluſtes. Je paſſerois condamnation ſur la Satire & ſur l'Elégie; quoiqu'il y ait des Satires de Regnier admirables, & des Elégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comteſſe de la Suze d'un agrément infini. Mais en meſme temps je ferois voir que pour la Tragédie nous ſommes beaucoup ſupérieurs aux Latins, qui ne ſçauroient oppoſer à tant d'excellentes

d'excellentes piéces Tragiques que nous avons en notre Langue, que quelques déclamations plus pompeuſes que raiſonnables d'un prétendu Sénéque, & un peu de bruit qu'ont fait en leur temps le Thyeſte de Varius, & la Medée d'Ovide. Je ferois voir, que bien loin qu'ils ayent eu dans ce ſiécle-là des Poëtes Comiques meilleurs que les noſtres, ils n'en ont pas eu un ſeul dont le nom ait mérité qu'on s'en ſouvinſt : les Plautes, les Cécilius & les Terences eſtant morts dans le ſiécle précédent. Je montrerois que ſi pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs ſi parfaits qu'Horace, qui eſt leur ſeul Poëte Lyrique, nous en avons néanmoins un aſſez grand nombre, qui ne lui ſont guere inférieurs en délicateſſe de Langue & en juſteſſe d'expreſſion, & dont tous les Ouvrages, mis enſemble, ne feroient peut-eſtre pas dans la balance un poids de mérite moins conſiderable, que les cinq Livres d'Odes qui nous reſtent de ce grand Poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de Poëſie, où non-ſeulement les Latins ne nous ont point ſurpaſſés ; mais qu'ils n'ont pas même connus : comme par exemple, ces Poëmes en proſe, que nous appellons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modéles, qu'on ne ſçauroit trop eſtimer, à la Morale près qui y eſt fort vicieuſe, & qui en rend la lecture dangereuſe aux jeunes perſonnes. Je ſoûtiendrois hardiment qu'à prendre le ſiécle d'Auguſte dans ſa plus grande étenduë, c'eſt-à-dire, depuis Cicéron juſqu'à Corneille Tacite,

on ne ſçauroit pas trouver parmi les Latins un ſeul Philoſophe, qu'on puiſſe mettre pour la Phyſique, en paralléle avec Deſcartes, ni même avec Gaſſendi. Je prouverois que pour le grand ſçavoir & la multiplicité de connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes Ecrivains, paroiſtroient de médiocres Sçavans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaiſes, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étenduë de leurs lumieres ſur l'Aſtronomie, ſur la Géographie, & ſur la Navigation. Je les défierois de me citer, à l'exception du ſeul Vitruve, qui eſt meſme plûtoſt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte, je les défierois, dis-je, de me nommer un ſeul habile Architecte, un ſeul habile Sculpteur, un ſeul habile Peintre Latin: Ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces Arts, eſtant des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainſi dire, ne connoiſſoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui eſt pleine de la réputation & des Ouvrages de nos Pouſſins, de nos Lebruns, de nos Girardons & de nos Manſards. Je pourrois ajouter encore à cela beaucoup d'autres choſes: mais ce que j'ai dit eſt ſuffiſant, je crois, pour vous faire entendre comment je me tirerois d'affaire à l'égard du ſiécle d'Auguſte. Que ſi de la comparaiſon des Gens de Lettres & des illuſtres Artiſans, il falloit paſſer à celle des Heros & des grands

Princes, peut-eſtre en ſortirois-je avec encore plus de ſuccès. Je ſuis bien ſeur au moins que je ne ſerois pas fort embarraſſé à montrer, que l'Auguſte des Latins ne l'emporte pas ſur l'Auguſte des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne ſommes point d'avis different ſur l'eſtime qu'on doit faire de noſtre Nation & de noſtre ſiécle : mais que nous ſommes differemment de meſme avis. Auſſi n'eſt-ce point voſtre ſentiment que j'ai attaqué dans vos Paralléles ; mais la maniere hautaine & mépriſante, dont voſtre Abbé & voſtre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, meſme en les blaſmant, on ne ſçauroit à mon avis marquer trop d'eſtime, de reſpect, & d'admiration. Il ne reſte donc plus maintenant, pour aſſurer noſtre accord, & pour étouffer entre nous toute ſemence de diſpute, que de nous guérir l'un & l'autre ; Vous d'un penchant un peu trop fort à rabaiſſer les bons Ecrivains de l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blaſmer les méchans, & meſme les médiocres Auteurs de noſtre ſiécle. C'eſt à quoi nous devons ſérieuſement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon coſté cela ne troublera point noſtre réconciliation ; & que pourvû que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laiſſerai tout à voſtre aiſe critiquer l'Iliade & l'Eneïde, me contentant de les admirer, ſans vous demander pour

elles cette eſpéce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos Poëmes, qu'on veut exiger de vous; & que Stace ſemble en effet avoir eû pour l'Eneïde, quand il ſe dit à lui-meſme:

Nec tu divinam Æneïda tenta:
Sed longe ſequere, & veſtigia ſemper adora.

Voilà, MONSIEUR, ce que je ſuis bien aiſe que le Public ſçache: & c'eſt pour l'en inſtruire à fond que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai ſoin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me ſont échapées dans mes Réflexions ſur Longin; mais il m'a paru que cela ſeroit inutile, à cauſe des deux Editions qui l'ont précédée, auſquelles on ne manqueroit pas de recourir, auſſi bien qu'aux fauſſes Editions qu'on en pourra faire dans les Païs étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra ſoin de mettre les choſes en l'eſtat qu'elles eſtoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moïen d'en corriger la petite malignité, c'eſtoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais ſentimens pour vous. J'eſpere que vous ſerez content de mon procedé, & que vous ne vous choquerez pas meſme de la liberté que je me ſuis donnée de faire imprimer dans cette derniére Edition, la Lettre

que l'illuſtre M. Arnauld vous a écrite au ſujet de ma dixiéme Satire.

Car outre que cette Lettre a déja eſté renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand homme, je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de voſtre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas ſeulement des fautes de Raiſonnement & de Grammaire : mais que vous m'accuſez d'avoir dit des mots ſales, d'avoir gliſſé beaucoup d'impuretés, & d'avoir fait des médiſances. Je vous ſupplie, dis-je, de conſiderer, que ces reproches regardant l'honneur, ce ſeroit en quelque ſorte reconnoiſtre qu'ils ſont vrais, que de les paſſer ſous ſilence. Qu'ainſi je ne pouvois pas honneſtement me diſpenſer de m'en diſculper moi-meſme dans ma nouvelle Edition, ou d'y inſerer une Lettre qui m'en diſculpe ſi honorablement. Ajouſtez que cette Lettre eſt écrite avec tant d'honneſteté & d'égards pour celui meſme contre qui elle eſt écrite, qu'un honneſte homme, à mon avis, ne ſçauroit s'en offenſer. J'oſe donc me flatter, je le répete, que vous la verrez ſans chagrin ; & que comme j'avouë franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos Dialogues, m'a fait dire des choſes qu'il ſeroit mieux de n'avoir point dites, vous confeſſerez auſſi que le déplaiſir d'eſtre attaqué dans ma dixiéme Satire, vous y a fait voir des médiſances & des ſaletés qui n'y ſont point.

Du reſte, je vous prie de croire que je vous eſtime comme je dois, & que je ne vous regarde pas ſimplement comme un très-bel eſprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

A

M. LE VERRIER.

LETTRE VI. (1703.)

N'ESTES-vous point faſché, MONSIEUR, du peu de complaiſance que j'eus hier pour vous? Non ſans doute, vous ne l'eſtes plus, & je ſuis perſuadé, qu'à l'heure qu'il eſt, vous gouſtez toutes mes raiſons. Suppoſé pourtant que voſtre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi & demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'eſt point obligé de préferer ſon plaiſir à ſa ſanté, ni de demeurer à ſouper, meſme avec la meilleure compagnie du monde, quand il ſent que cela le pourroit incommoder, &

quand il a, pour s'en excuſer, ſoixante & ſix raiſons auſſi bonnes & auſſi valables, que celles que *la Vieilleſſe avec ſes doigts peſans m'a jettées ſur la teſte.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mecenas veniam.

En cas donc que vous vouliez que j'acheve ma démonſtration, mandez-moi,

Si validus, ſi lætus eris, ſi denique poſces.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer, que d'y eſtre mal reçû. Au reſte, j'ai ſoigneuſement relû voſtre plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers ſi bien tournés, que franchement en les liſant je n'ai pû me défendre d'un moment de jalouſie Poëtique contre vous. De ſorte qu'en la remaniant, j'ai plûtoſt ſongé à vous ſurpaſſer qu'à vous réformer. C'eſt cette jalouſie qui m'a fait mettre la piéce en l'eſtat où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore,
Lieux charmans, qui pouvez dans vos ſombres reduits,
Des plus triſtes Amans adoucir les ennuis,

Ceſſez de rappeller dans mon ame inſenſée
De mon premier bonheur la gloire enfin paſſée.
Ce fut, je m'en ſouviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la premiere fois:
C'eſt ici que ſouvent, diſſipant mes alarmes,
Elle arreſtoit d'un mot mes ſoupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil ſi gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ſes beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injuſtes que vous eſtes,
Je ſçai qu'à mes Rivaux vous preſtez vos retraites,
Et qu'avec elle aſſis ſur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dreſſés par une main fatale,
Triſtes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi ſi charmans & ſi beaux,
Ne ſont plus qu'un déſert, réfuge de Corbeaux,
Qu'un ſéjour infernal, où cent mille Vipéres
Tous les jours en naiſſant aſſaſſinent leurs Meres.

Je ne ſçai, MONSIEUR, ſi dans tout cela vous reconnoiſtrez voſtre Ouvrage, & ſi vous vous accommoderez des nouvelles penſées que je vous preſte. Quoi qu'il en ſoit, faites-en tel uſage que vous jugerez à propos. Car pour moi je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas meſme que j'ai une eſpéce de confuſion, d'avoir, par une molle complaiſance pour vous, emploïé quelques heures à un

un Ouvrage de cette nature, & d'eſtre moi-meſme tombé dans le ridicule dont j'accuſe les autres, & dont je me ſuis ſi bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Eſprit :

Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?

Ce qu'il y a de ſeur, c'eſt que je ne retomberai plus dans une pareille foibleſſe, & que c'eſt à ces Vers d'Amourettes, bien plus juſtement qu'à ceux de ma pénultiéme Epiſtre, qu'aujourd'hui je dis très-ſérieuſement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

Du reſte, je ſuis parfaitement Voſtre, &c.

A

M. RACINE.

LETTRE VII. (1)

JE crois que vous ſerez bien aïſe d'eſtre inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans la viſite que nous avons, ſuivant voſtre conſeil, renduë ce matin, mon frere le Docteur de Sorbonne & moi, au Révérend Pere de la Chaiſe. Nous ſommes arrivés chez lui ſur les neuf heures, & ſi toſt qu'on lui a dit noſtre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment ſur l'eſtat de ma ſanté, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoit point. Enſuite il a fait apporter des chaiſes, s'eſt mis tout proche de moi, (3) afin que je le puſſe mieux entendre, & auſſi-toſt entrant en matiére, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choſes; mais que la matiére que j'y traitois, eſtoit une matiere fort délicate, & qui demandoit beaucoup de ſçavoir. Qu'il avoit autrefois enſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit eſtre

REMARQUES.

(1) Cette Lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mon incommodité.*] Un Aſthme, ou une difficulté de reſpirer, à laquelle M. Deſpréaux a été ſujet preſque toute ſa vie.

(3) *Afin que je le pûſſe mieux entendre.*]M. Deſpréaux avoit peine à entendre, ſur-tout de l'oreille gauche.

instruit de cette matiére à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour effectif. Que ce dernier estoit absolument nécessaire, & entroit dans l'Attrition; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite, & qu'ainsi il justifioit par lui-mesme le Pécheur : mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'Absolution du Prestre. Enfin, il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'Amour de Dieu absolument parlant, n'est point nécessaire pour la justification du Pécheur. Mon frere applaudissoit à chaque mot qu'il disoit, paroissant estre enchanté de sa Doctrine, encore plus de sa maniére de l'énoncer. Pour moi, je suis demeuré dans le silence. Enfin lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit, que j'avois esté fort surpris, qu'on m'eust presté des charités auprès de lui, & qu'on lui eust donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jésuites; ajoustant que ce seroit une chose bien estrange, si soustenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jésuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui soutenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epistre, que pour estre justifié, il faut indispensablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avois lû mon

Ouvrage, c'eſtoit ſix Jéſuites des plus célébres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chreſtien ne pouvoit pas avoir d'autres ſentimens ſur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajouté enſuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monſeigneur l'Archeveſque de Paris, & à Monſeigneur l'Eveſque de Meaux, qui en avoient tous deux paru, pour ainſi dire, tranſportés. Qu'avec tout cela néanmoins, ſi ſa Réverence croïoit mon Ouvrage périlleux, je venois préſentement pour le lui lire, afin qu'il m'inſtruiſiſt de mes fautes. Enfin je lui ai fait le meſme compliment que je fis à Monſeigneur l'Archeveſque, lorſque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui eſtoit que je ne venois pas pour eſtre loüé, mais pour eſtre jugé: que je le priois donc de me preſter une vive attention, & de trouver bon meſme que je lui répetaſſe beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma propoſition; & je lui ai lû mon Epître très-poſément; jettant au reſte dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pû. J'oublios de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité, qui l'a aſſez agréablement ſurpris; c'eſt à ſçavoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre choſe dans mon Ouvrage, que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter, & l'ai aſſuré que j'eſtois perſuadé que lui-meſme n'en diſconviendroit pas. Mais pour en revenir au récit de ma Piéce, croiriez-vous, MONSIEUR, que la choſe

eſt arrivée comme je l'avois prophétiſé, & qu'à la réſerve des deux petits ſcrupules, qu'il vous a dits, & qu'il nous a répetés, qui lui eſtoient venus au ſujet de ma hardieſſe à traiter en Vers une matiére ſi délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE', BENE', RECTE'. *Cela eſt vrai. Cela eſt indubitable. Voilà qui eſt merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Répetez-moi encore cet endroit. Eſt-ce là ce que M. Racine m'a lû?* Il a eſté ſur tout extrémement frapé de ces Vers, que vous lui aviez paſſés, & que je lui ai recités avec toute l'énergie dont je ſuis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs, meſme auſtéres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute Piété ſaper le fondement, &c.

Il eſt vrai que je me ſuis heureuſement aviſé d'inſerer dans mon Epiſtre huit Vers que vous n'avez point approuvés, & que mon frere juge très à propos de rétablir. Les voici. C'eſt enſuite de ce Vers,

Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc, & ſeur qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte Ame éprouve.
Marchez, courez à lui. Qui le cherche, le trouve;

Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arreſter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne ſçaurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la Proſopopée de la fin. En un mot, j'ai ſi bien échauffé le Réverend Pere, que ſans une viſite, que dans ce temps là (1) M. ſon Frere lui eſt venu rendre, il ne nous laiſſoit point partir, que je ne lui euſſe récité auſſi les deux autres nouvelles Epiſtres de ma façon, que vous avez lûës au Roi. Encore ne nous a-t-il laiſſé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à ſa maiſon de Campagne: & il s'eſt chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver ſeul. Vous voyez donc, MONSIEUR, que ſi je ne ſuis pas bon Poëte, il faut que je ſois bon Récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaiſe, nous avons eſté voir le Pere Gaillard, à qui j'ai auſſi, comme vous pouvez penſer, récité l'Epiſtre. Je ne vous dirai point les loüanges exceſſives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inſpiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui puſſent contredire mon opinion. Je l'ai fait reſſouvenir du petit Théolo-

REMARQUES.

(1) *M. ſon frere.*] Le Comte de la Chaiſe, Capitaine de la porte du Roi.

(2) *A ſa maiſon de Campagne.*] A Mont-Louis: maiſon à une demi-lieuë de Paris, qui appartient aux Jéſuites de la rue Saint Antoine. Le R. P. de la Chaiſe, qui l'avoit fort embellie, y paſſoit ordinairement toutes les ſemaines deux ou trois jours.

gien, avec qui j'eus une priſe devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que ſi ſa Société avoit à eſtre faſchée, ce n'eſtoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens oſoient dire que cet Ouvrage eſtoit fait contre les Jéſuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du ſoir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez miſe entre les mains de Madame de.... afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage ſoit dans l'eſtat où il doit demeurer. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis tout à vous.

A

M. DE MAUCROIX.

LETTRE VIII. (1).

LEs choſes hors de vrai-ſemblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, ſont à peu près celles que vous avez devinées: je veux dire, que ce ſont ces haires, ces cilices, & ces diſciplines, dont on m'a aſſuré qu'il affligeoit fréquemment ſon corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroyables de noſtre défunt ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de ſon caractere que ces mortifications. Mais quoi? La grace de Dieu ne ſe borne pas à des changemens ordinaires, & c'eſt quelquefois de véritables métamorphoſes qu'elle fait. Elle ne paroiſt pas s'eſtre répandue de la meſme ſorte ſur le pauvre M. Caſſandre, qui eſt mort tel qu'il a vécu; c'eſt à ſçavoir très-miſanthrope, & non ſeulement haïſſant les hommes, mais aïant meſme aſſez de peine à ſe réconcilier avec Dieu, à qui, diſoit-il, ſi le rapport qu'on m'a fait eſt véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui euſt crû que de ces deux hommes, c'eſtoit M. de

REMARQUES.

(1) Cette Lettre eſt datée du 29. Avril 1699. M. de Maucroix étoit Chanoine de Rheims, né à Noyon le 7. Janvier 1619. Il mourut à Rheims le 9. Avril 1708. âgé d'environ 90. ans.

la

la Fontaine (1) qui eſtoit le vaſe d'élection ? Voilà, MONSIEUR, de quoi augmenter les réflexions ſages & chreſtiennes, que vous me faites dans votre Lettre, & qui me paroiſſent partir d'un cœur ſincérement perſuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déja commencé à conférer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroiſt extrémement bien. La Langue y eſt parfaitement écrite. Il n'y a rien de geſné, & tout y paroiſt libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du ſens que vous avez ſuivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoyera. Si j'ai le temps, je vous expliquerai mes objections : car je doute ſans cela que vous les puiſſiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroiſt plus de conſéquence que les autres. C'eſt à la page 6. de voſtre Manuſcrit, où vous traduiſez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & ſtatuæ, quæ neque*

REMARQUES.

(1) Ceux qui ont connu particuliérement M. de la Fontaine, aſſurent qu'il penſa ſérieuſement à ſe convertir dans les derniers temps de ſa vie. L'abyſme immenſe de l'avenir dans lequel il étoit preſt d'entrer, lui cauſoit de temps en temps de telles frayeurs, que ſes amis crurent qu'il en perdroit la teſte. Il ſe ſentoit déchiré de cruels remords d'avoir prêté ſa plume à tant de Poëſies licencieuſes. Son deſſein étoit de faire une réparation publique du ſcandale qu'il avoit cauſé ; & la veille de ſa mort, il répéta pluſieurs fois, que ſi le Seigneur vouloit bien lui prolonger la vie de quelques jours, il ſe feroit traiſner dans un Tombereau par les ruës de Paris, afin que tout le monde ſçût combien il avoit en horreur les vers trop libres qu'il avoit eu le malheur de compoſer.

ipſa tamen negliguntur : Au prix de ces talens ſi eſtimables, qu'eſt-ce que la nobleſſe & la naiſſance, qui pourtant ne ſont pas mépriſées. Il ne s'agit point à mon ſens dans cet endroit de la nobleſſe ni de la naiſſance, mais des Images, des Inſcriptions, & des Statuës, qu'on faiſoit faire ſouvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoyoit chez eux. Juvénal parle d'un Avocat de ſon temps, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cauſe qu'il en avoit une équeſtre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-meſme, dans votre Dialogue, fait entendre clairement la meſme choſe, lorſqu'il dit que *ces Statuës & ces Images ſe ſont emparées malgré lui de ſa maiſon. ÆRA, & Imagines quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excuſez, MONSIEUR, la liberté que je prends de vous dire ſi ſincérement mon avis. Mais ce ſeroit dommage, qu'un auſſi bel Ouvrage que le voſtre euſt de ces taches où les Sçavans s'arreſtent, & qui pourroient donner occaſion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon ſentiment.

Je ſuis bien aiſe que mon gouſt ſe rencontre ſi conforme au voſtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je ſuis perſuadé auſſi bien que vous, que M. Godeau eſt un Poëte fort eſtimable. Il me ſemble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il eſt toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui re-

muë, ni qui échauffe : en un mot qu'il n'a point cette force de ſtile & cette vivacité d'expreſſion, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne ſçai point s'il paſſera à la poſtérité : mais il faudra pour cela qu'il reſſuſcite ; puiſqu'on peut dire qu'il eſt desja mort, n'eſtant preſque plus maintenant lû de perſonne. Il n'en eſt pas ainſi de Malherbe, qui croiſt de réputation à meſure qu'il s'éloigne de ſon ſiécle. La vérité eſt pourtant, & c'eſtoit le ſentiment de noſtre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poëte. Mais il corrige ce défaut par ſon eſprit & par ſon travail. Car perſonne n'a plus travaillé ſes Ouvrages que lui, comme il paroiſt aſſez par le petit nombre de Piéces qu'il a faites. Noſtre Langue veut eſtre extrémement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il eſt plus négligé, & ſonge trop à le copier. Il excelle ſur tout, à mon avis, à dire les petites choſes, & c'eſt en quoi il reſſemble mieux aux Anciens, que j'admire ſur tout par cet endroit. Plus les choſes ſont ſéches & mal-aiſées à dire en Vers, plus elles frapent quand elles ſont dites noblement, & avec cette élegance qui fait proprement la Poëſie. Je me ſouviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il eſtimoit davantage, c'eſtoit ceux où je louë le Roi d'avoir eſtabli la manufacture des Points de France, à la place des Points de Veniſe. Les voici. C'eſt dans la premiere Epiſtre à Sa Majeſté.

Et nos voiſins fruſtrés de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos Villes.

Virgile & Horace ſont divins en cela, auſſi-bien qu'Homére. C'eſt tout le contraire de nos Poëtes, qui ne diſent que des choſes vagues, que d'autres ont désja dites avant eux, & dont les expreſſions ſont trouvées. Quand ils ſortent de-là, ils ne ſçauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une ſéchereſſe qui eſt encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne ſçai pas ſi j'y ai réüſſi: mais quand je fais des Vers, je ſonge toujours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en notre Langue. C'eſt ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle Epiſtre, que j'ai faite à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma derniere Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je ſuis né. J'y marque les degrés de ma fortune; comment j'ai eſté à la Cour, comment j'en ſuis ſorti; les incommodités qui me ſont ſurvenuës: les Ouvrages que j'ai faits. Ce ſont bien de petites choſes dites en aſſez peu de mots, puiſque la Piéce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas meſme encore écrite. Mais il me paroiſt que tous

REMARQUES.

(1) *Dans une nouvelle Epiſtre*, &c.] L'Epiſtre X. à ſes Vers.

ceux à qui je l'ai récitée, en ſont auſſi frapés que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, MONSIEUR, qu'un des endroits où ils ſe récrient le plus, c'eſt un endroit qui ne dit autre choſe, ſinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-ſept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela eſt dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez ſi vous les approuvez.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma teſte avec ſes doigts peſans,
Onze Luſtres complets ſurchargés de deux ans.

Il me ſemble que la Perruque eſt aſſez heureuſement frondée dans ces quatre Vers. Mais, MONSIEUR, à propos des petites choſes qu'on doit dire en Vers, il me paroiſt qu'en voilà beaucoup que je vous dis en Proſe, & que le plaiſir que j'ai à vous parler de moi, me fait aſſez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'eſpére que vous excuſerez un Poëte nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'eſt pas poſſible qu'il s'empeſche d'en parler, ſoit à droit, ſoit à tort.

Je reviens (1) aux piéces que vous m'avez miſes entre

REMARQUES.

(1) *Aux piéces que vous m'avez miſes entre les mains.*] C'eſtoient les Traités *de la Vieilleſſe* & *de l'Amitié*, & *la premiere Tuſculane* de Cicéron, avec le Dialogue *de Cauſis corruptæ Eloquentiæ*. M. de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Réviſeurs ordinaires. M. Dubois, de l'Académie Françoiſe, qui de ſon côté avoit traduit les Traités *de la Vieilleſſe*, & *de l'A-*

les mains. Il n'y en a pas une qui ne ſoit très-digne d'eſtre imprimée. Je n'ai point vû les Traductions des Traités de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qu'a faites auſſi-bien que vous le Dévot dont vous vous plaignez, tout ce que je ſçai, c'eſt qu'il a eû la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confeſſions de Saint Auguſtin, après Meſſieurs de Port-Royal; & qu'eſtant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'eſtoit tout à coup voulu ériger en Maiſtre. Il a fait une Préface au devant de ſa traduction des Sermons de S. Auguſtin, qui, quoiqu'aſſez bien écrite, eſt un chef-d'œuvre d'impertinence & de mauvais ſens. M. Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Diſſertation qui eſt imprimée. Je ne ſçai ſi on vous l'a envoïée: mais je ſuis ſeur que ſi vous l'avez luë, vous convenez avec moi qu'il ne s'eſt rien fait en notre Langue de plus beau ni de plus fort ſur les matiéres de Rhétorique. C'eſt ainſi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a eſté mieux refuté que la Préface du Dévot. Tout le monde voudroit qu'il fuſt en vie, pour voir ce qu'il diroit en ſe voïant ſi bien foudroïé. Cette Diſſertation eſt le pénultiéme Ouvrage

REMARQUES.

mitié, obtint des Réviſeurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuſcrit de M. de Maucroix; & pendant ce temps-là il fit imprimer le ſien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans ſa Province contre la lenteur des Réviſeurs de Paris, apprit enfin le tour que M. Dubois lui avoit joué. C'eſt à ce ſujet que M. Deſpréaux lui dit ici: *le Dévot dont vous vous plaignez*. Sa colere alla juſqu'à ne vouloir publier enſuite aucune de ces Traductions.

de M. Arnauld, & j'ai l'honneur que c'eſt par mes loüanges que ce grand Perſonnage a fini, puiſque la Lettre qu'il a écrite ſur mon ſujet à M. Perrault, eſt ſon dernier Ecrit. Vous ſçavez ſans doute ce que c'eſt que cette Lettre qui me fait un ſi grand honneur; & M. le Verrier en a une Copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, ſuppoſé qu'il ne vous l'ait pas déja envoïée. Il eſt ſurprenant qu'un homme dans l'extreſme vieilleſſe, ait conſervé toute cette vigueur d'eſprit & de mémoire, qui paroiſt dans ces deux Ecrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter; la foibleſſe de ſa vuë ne lui permettant plus d'écrire lui-meſme.

Il me ſemble, MONSIEUR, que voilà une longue Lettre. Mais quoi? le loiſir que je me ſuis trouvé aujourd'hui à Auteuïl, m'a comme tranſporté à Rheims, où je me ſuis imaginé que je vous entretenois dans votre Jardin, & que je vous revoïois encore, comme autrefois, avec tous ces chers Amis que nous avons perdus, & qui ont diſparu, *velut ſomnium ſurgentis*. Je n'eſpére plus de m'y revoir. Mais vous, MONSIEUR, eſt-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez-vous point quelque curioſité de voir ma ſolitude d'Auteuïl? Que j'aurois de plaiſir à vous y embraſſer, & à dépoſer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais gouſt de la pluſpart de nos Académiciens, gens aſſez comparables aux Hurons & aux Topinamboux, comme vous ſçavez bien que je l'ai déja avancé

dans mon Epigramme: *Clio vint l'autre jour*, &c. J'ai ſupprimé cette Epigramme, & ne l'ai point miſe dans mes Ouvrages, parce qu'au bout du compte je ſuis de l'Académie, & qu'il n'eſt pas honneſte de diffamer un Corps dont on eſt. Je n'ai meſme jamais montré à perſonne une badinerie que je fis enſuite pour m'excuſer de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir; mais c'eſt à la charge que vous me garderez le ſecret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à perſonne. (1)

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blaſme tout ce qu'on louë.
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands fous,
Me ſemble un peu Topinambouë.

C'eſt une folie, comme vous voïez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, MONSIEUR, je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis entierement à vous,

DESPRE'AUX.

REMARQUES.

(1) Si elle n'avoit pas déja paru, on n'héſiteroit pas à la ſupprimer, ce ſeroit remplir les intentions de l'Auteur.

LETTRE

LETTRE DE M. ARNAULD DOCTEUR DE SORBONNE.

A M. P** au ſujet de ma dixiéme Satire.

LETTRE IX. (1)

VOUS pouvez eſtre ſurpris, MONSIEUR, de ce que j'ai tant differé à vous faire réponſe, aïant à vous remercier de voſtre préſent, & de la maniere honneſte dont vous me faites ſouvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Meſſieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoiſtre. Je n'ai pû lire voſtre Lettre ſans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis enſuite de la Préface de votre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras, & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

Tout le monde ſçait que M. Deſpréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages

REMARQUES.

(1) Cette Lettre fut écrite au mois de Mai 1694. peu de temps avant la mort de M. Arnauld; & c'eſt ſon dernier Ouvrage. Il l'envoya ouverte à un de ſes amis à Paris, afin qu'il la fiſt lire à M. Deſpréaux; cet ami en garda une copie.

d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de temps. Un de mes Amis m'avoit envoïé ſa derniére Satire. Je témoignai à cet Ami la ſatisfaction que j'en avois euë, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la maniere ſi ingénieuſe & ſi vive dont il avoit repréſenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes perſonnes les Opera, & les Romans. Mais comme je ne puis m'empeſcher de parler à cœur ouvert à mes Amis, je ne lui diſſimulai pas que j'aurois ſouhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a eſté écrit avant que j'euſſe rien ſçû de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçûë qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embraſſer l'eſtat du Mariage par des motifs honneſtes & Chreſtiens, & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais ayant rencontré dans la Préface diverſes choſes que je ne pouvois approuver ſans bleſſer ma conſcience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me ſuis déterminé à vous marquer à vous-meſme quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'eſpérance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agiſſe à voſtre égard avec cette naïve

REMARQUES.

(1) *De l'Auteur de Saint Paulin.*] Dans la premiere édition de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre M. Perrault, Auteur du Poëme de S. Paulin. Ces Vers ont eſté retranchés dans les éditions ſuivantes.

& cordiale ſincérité, que les Chreſtiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La premiére choſe que je n'ai pû approuver, c'eſt que vous aïez attribué à votre Adverſaire cette propoſition générale : *Que l'on ne peut manquer en ſuivant l'exemple des Anciens ;* & que vous ayez conclu, *que parce qu'Horace & Juvénal ont declamé contre les Femmes d'une maniére ſcandaleuſe, il avoit penſé qu'il eſtoit en droit de faire la meſme choſe.* Vous l'accuſez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une maniére ſcandaleuſe, & en des termes qui bleſſent la pudeur, & de s'eſtre crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare poſitivement le contraire. Car après avoir dit dans ſa Préface, *qu'il n'appréhende pas que les Femmes s'offenſent de ſa Satire*, il ajoute, *qu'une choſe au moins dont il eſt certain qu'elles le louëront, c'eſt d'avoir trouvé moïen, dans une matiére auſſi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui puſt bleſſer le moins du monde la pudeur.* C'eſt ce que vous-meſme, MONSIEUR, avez rapporté de lui dans voſtre Préface; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles : *Quelle erreur ! Eſt-ce que* des Héros à voix luxurieuſe, *des* Morales lubriques, *des* rendés-vous chez la Cornu, *&* les plaiſirs de l'Enfer qu'on gouſte en Paradis, *peuvent ſe préſenter à l'eſprit, ſans y faire des images dont la pudeur eſt offenſée ?*

Je vous avouë, MONSIEUR, que j'ai eſté extrémement ſurpris de vous voir ſoutenir une accuſation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec ſi peu de fondement. Car il n'eſt point vrai que les termes que vous rapportez ſoient des termes deshonneſtes, & qui bleſſent la pudeur : & la raiſon que vous en donnez ne le prouve point. S'il eſtoit vrai que la pudeur fuſt offenſée de tous les termes qui peuvent préſenter à noſtre eſprit certaines choſes dans la matiére de la pureté, vous l'auriez bien offenſée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enſeignoient divers moïens pour ſe paſſer du mariage, qui ſont des crimes parmi les Chreſtiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infâme, que ce que ces mots de *crimes abominables* préſentent à l'eſprit ? Ce n'eſt donc point par là qu'on doit juger ſi un mot eſt deshonneſte ou non.

On peut voir ſur cela une Lettre de Cicéron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potius libertatem loquendi.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi*, qui eſt une faute viſible qui ſe trouve preſque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette queſtion, ſur laquelle les Philoſophes eſtoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doive regarder comme malhonneſtes, & dont la modeſtie ne permette pas que l'on ſe ſerve. Il dit que les Stoïciens

nioient qu'il y en euſt : il rapporte leurs raiſons. Ils diſoient que l'obſcénité, pour parler ainſi, ne pouvoit eſtre que dans les mots ou dans les choſes ; Qu'elle n'eſtoit point dans les mots, puiſque pluſieurs mots eſtant équivoques, & aïant diverſes ſignifications, ils ne paſſoient point pour deshonneſtes ſelon une de leurs ſignifications, dont il apporte pluſieurs exemples: Qu'elle n'eſtoit point auſſi dans les choſes ; parce que la meſme choſe pouvant eſtre ſignifiée par pluſieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les perſonnes les plus modeſtes ne faiſoient point de difficulté de ſe ſervir ; Comme, dit-il, perſonne ne ſe bleſſoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat :* au lieu que ſi on ſe fuſt ſervi d'un autre mot que Cicéron laiſſe ſous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tuliſſet*, perſonne ne l'auroit pû ſouffrir.

Il eſt donc conſtant, ſelon tous les Philoſophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes ſont convenus, que la meſme choſe eſtant exprimée par de certains termes, elle ne bleſſeroit pas la pudeur ; & qu'eſtant exprimée par d'autres, elle la bleſſeroit. Car les Stoïciens meſmes demeuroient d'accord de cette ſorte de convention : mais la croïant déraiſonnable, ils ſoutenoient qu'on n'eſtoit point obligé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo, nec in re ;* & que le Sage appelloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſouſte-

nable, & qu'elle eſt contraire à S. Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots ſales, il faut néceſſairement reconnoiſtre, que la meſme choſe peut eſtre exprimée par de certains termes, qui ſeroient fort deshonneſtes; mais qu'elle peut auſſi eſtre exprimée, par de certains termes, qui ne le ſont point du tout au jugement de toutes les perſonnes raiſonnables. Que ſi on veut en ſçavoir la raiſon, que Cicéron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a eſté écrit dans *l'Art de penſer*, premiére partie, chap. 13.

Mais ſans nous arreſter à cette raiſon, il eſt certain que dans toutes les Langues policées, car je ne ſçai pas s'il en eſt de meſme des Langues ſauvages; il y a de certains termes que l'uſage a voulu qui fuſſent regardés comme deshonneſtes, & dont on ne pourroit ſe ſervir ſans bleſſer la pudeur; & qu'il y en a d'autres, qui ſignifiant la meſme choſe ou les meſmes actions, mais d'une maniére moins groſſiére, & pour ainſi dire, plus voilée, n'eſtoient point cenſés deshonneſtes. Et il falloit bien que cela fuſt ainſi. Car ſi certaines choſes qui font rougir, quand on les exprime trop groſſiérement, ne pouvoient eſtre ſignifiées par d'autres termes dont la pudeur n'eſt point offenſée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque néceſſité qu'on en euſt, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela eſtant donc certain, comment n'avez-vous

point vû que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnestes? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux* & *lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux : ce qui n'empesche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inoüi qu'ils aïent jamais esté pris pour des mots deshonnestes, & qui blessent la pudeur. Si cela estoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les Commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vuë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonneste? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pû faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de mesme *des plaisirs de l'Enfer goustés en Paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. *C'est*, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matiéres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précéde dans la Satire, qui est la fin de la fausse Dévote :

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,

Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoziſme,
Il ne lui fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.

N'eſt-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un ſi déteſtable abus, dont on a vû depuis peu de ſi terribles exemples? On voit aſſez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, eſt le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du Démon, fait gouſter des plaiſirs criminels, dignes de l'Enfer, à une malheureuſe qu'il auroit feint de conduire en Paradis. *Mais*, dites-vous, *on ne peut creuſer cette penſée, que l'imagination ne ſe saliſſe effroïablement.* Si creuſer une penſée de cette nature, c'eſt s'en former dans l'imagination une image ſale, quoiqu'on n'en euſt donné aucun ſujet, tant pis pour ceux, qui comme vous dites, creuſeroient celle-ci. Car ces ſortes de penſées reveſtues de termes honneſtes, comme elles le ſont dans la Satire, ne préſentent rien proprement à l'imagination, mais ſeulement à l'eſprit, afin d'inſpirer de l'averſion pour la choſe dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, eſt un puiſſant moïen d'en deſtourner. Il n'eſt donc pas vrai qu'on ne puiſſe lire cet endroit de la Satire, ſans que l'imagination en ſoit ſalie; à moins qu'on ne l'ait fort gaſtée par une habitude vicieuſe d'imaginer ce que l'on doit ſeulement connoiſtre pour le fuïr, ſelon cette belle

parole

parole de Tertullien, ſi ma mémoire ne me trompe, *Spiritualia nequitiæ non amica conſcientia, ſed inimica ſcientia novimus.*

Cela me fait ſouvenir de la ſcrupuleuſe pudeur du P. Bouhours, qui s'eſt aviſé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Teſtament pour avoir traduit, *Abraham genuit Iſaac, Abraham engendra Iſaac;* parce, dit-il, que ce mot *engendra*, ſalit l'imagination. Comme ſi le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les perſonnes ſages & modeſtes ne font point de ces ſortes de réflexions, qui banniroient de notre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, d'*uſer du mariage*, de *conſommer le mariage*, & pluſieurs autres. Et ce ſeroit auſſi en vain que les Hébreux loueroient la chaſteté de la Langue ſainte dans ces façons de parler, *Adam connut ſa femme, & elle enfanta Caïn.* Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuſer ce mot, *connoiſtre ſa femme*, que l'imagination n'en ſoit ſalie? S. Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la premiere Epiſtre aux Corinthiens, chap. 6. *Ne ſçavez-vous pas*, dit-il, *que vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt? Arracherai-je donc à Jeſus-Chriſt ſes propres membres, pour en faire les membres d'une Proſtituée? A Dieu ne plaiſe. Ne ſçavèz-vous pas que celui qui ſe joint à une Proſtituée, devient un meſme corps avec elle? car ceux qui eſtoient deux, ne ſeront plus qu'une meſme chair, dit* l'E-

criture : *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, eſt un meſme eſprit avec lui. Fuïez la fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne préſentent à l'eſprit des choſes qui feroient rougir, ſi elles eſtoient exprimées en certains termes que l'honneſteté ne ſouffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apoſtre ſe ſert, ſont d'une nature à ne point bleſſer la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre, eſt accompagnée d'une idée d'exécration, qui non ſeulement empeſche que la pudeur n'en ſoit offenſée, mais qui fait de plus que les Chreſtiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apoſtre a voulu deſtourner les fidéles. Mais veut-on ſçavoir ce qui peut eſtre un ſujet de ſcandale aux foibles ? C'eſt quand un faux délicat leur fait appréhender une ſaleté d'imagination, où perſonne avant lui n'en avoit trouvé. Car il eſt cauſe par là qu'ils penſent à quoi ils n'auroient point penſé, ſi on les avoit laiſſés dans leur ſimplicité. Vous voïez donc, MONSIEUR, que vous n'avez pas eu ſujet de reprocher à voſtre Adverſaire qu'il avoit eu tort de ſe vanter, *qu'il ne lui eſtoit pas échapé un ſeul mot, qui puſt bleſſer le moins du monde la pudeur.*

La ſeconde choſe qui m'a fait beaucoup de peine, MONSIEUR, c'eſt que vous blaſmiez dans voſtre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'honneſteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai eſté

charmé, je vous l'avouë, de ces Vers de la page ſixieſme.

L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux Loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-meſme bien-toſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Héros à voix luxurieuſe;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolans;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſupreſme,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu meſme:
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer;
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa Muſique?
Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités?

On trouvera quelque choſe de ſemblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par

l'autorité des Payens meſmes, combien c'eſt une choſe pernicieuſe de faire un Dieu de l'Amour, & d'inſpirer aux jeunes perſonnes qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez-moi, MONSIEUR, de rapporter ici ce qui eſt dit dans ce Livre, qui eſt aſſez rare. *Peut-on avoir un peu de zéle pour le ſalut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'eſt pas qu'on n'ait ſoin préſentement de n'y rien mettre qui ſoit groſſierement deshonneſte: mais c'eſt qu'on s'y eſtudie à faire paroiſtre l'Amour comme la choſe du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuſe paſſion. Ce qui fait ſouvent de ſi grandes plaïes, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Payens meſmes ont reconnu combien cela pouvoit cauſer de deſordres dans les mœurs. Car Cicéron ayant rapporté les Vers d'une Comédie, où il eſt dit que l'Amour eſt le plus grand des Dieux* (ce qui ne ſe dit que trop dans celles de ce temps-ci) *il s'écrie avec raiſon: O la belle réformatrice des mœurs que la Poëſie, qui nous fait une divinité de l'Amour, qui eſt une ſource de tant de folies & de déréglemens honteux! Mais il n'eſt pas eſtonnant de lire de telles choſes dans une Comédie: puiſque nous n'en aurions aucune, ſi nous n'approuvions ces deſordres:* De Comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non approbaremus, nulla eſſet omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il eſt le plus louable, c'eſt d'avoir repréſenté avec tant d'eſprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous ſur l'Amour, chantés ſur des airs, qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux;* puiſqu'on ne ſçauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe joüent ces piéces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les apprendre par cœur, & ſe font un plaiſir de les chanter par tout où ils ſe trouvent.

Cependant, MONSIEUR, bien loin de reconnoiſtre le ſervice que l'Auteur de la Satire a rendu par là au Public, vous voudriez faire croire, que c'eſt pour donner un coup de dent à M. Quinault, Auteur de ces Vers de l'Opera, qu'il en a parlé ſi mal: & c'eſt dans cet endroit là meſme, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonneſtes dont la pudeur eſt offenſée.

Ce qui m'a auſſi beaucoup plû dans la Satire, c'eſt ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon, MONSIEUR, que je le rapporte encore ici.

Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure;

Bientoſt dans ce grand monde, où tu vas l'entraiſner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que tousjours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe;
Que tousjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolaſtre amas de jeunes Séducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis;
Puis bientoſt en grande eau ſur le fleuve de Tendre
Naviger à ſouhait, tout dire & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte tousjours attire une autre chûte:
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords;
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en eſt dehors.

Peut-on mieux repréſenter le mal, que ſont capables de faire les Romans les plus eſtimés, & par quels degrés inſenſibles ils peuvent mener les jeunes gens, qui s'en laiſſent empoiſonner, bien loin au-delà des termes du Roman, & juſqu'aux derniers deſordres? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a preſque rien dont vous faſſiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. *Combien*, dites-vous, *a-t-on eſté indigné de voir con-*

tinuer ſon acharnement ſur la Clélie? L'eſtime qu'on a tousjours faite de cet Ouvrage, & l'extréme vénération qu'on a toujours eue (1) *pour l'illuſtre Perſonne qui l'a compoſé, ont fait ſoulever tout le monde contre une attaque ſi ſouvent & ſi inutilement répétée. Il paroiſt bien que le vrai mérite eſt bien plûtoſt une raiſon pour avoir place dans ſes Satires, qu'une raiſon d'en eſtre exempt.*

Il ne s'agit point, MONSIEUR, du mérite de la perſonne qui a compoſé la Clélie, ni de l'eſtime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû mériter pour l'eſprit, pour la politeſſe, pour l'agrément des inventions, pour les caracteres bien ſuivis, & pour les autres choſes qui rendent agréable à tant de perſonnes la lecture des Romans. Que ce ſoit, ſi vous voulez, le plus beau de tous les Romans: mais enfin c'eſt un Roman. C'eſt tout dire. Le caractere de ces piéces eſt de rouler ſur l'Amour, & d'en donner des leçons d'une maniére ingénieuſe, & qui ſoit d'autant mieux reçûë, qu'on en eſcarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroiſtre de trop groſſierement contraire à la pureté. C'eſt par-là qu'on va inſenſiblement juſqu'au bord du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y ſoit déja à demi tombé par le plaiſir qu'on a pris à ſe remplir l'eſprit & le cœur de la doucereuſe Morale qui s'enſeigne au pays de *Tendre*. Vous pouvez dire, tant qu'il

REMARQUES.

(1) *Pour l'illuſtre Perſonne qui l'a compoſé.*] Mademoiſelle de Scuderi.

vous plaira, que cet Ouvrage eſt en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je ſuis très-bien informé. Le premier eſt que feuë Madame la Princeſſe de Conti & Madame de Longueville, ayant ſçû que M. Deſpréaux avoit fait (1) une Piéce en Proſe contre les Romans, où la Clélie n'eſtoit pas épargnée; comme ces Princeſſes connoiſſoient mieux que perſonne, combien ces lectures ſont dangereuſes; elles lui firent dire qu'elles ſeroient bien aiſes de la voir. Il la leur récita; & elles en furent tellement ſatisfaites, qu'elles témoignérent ſouhaiter beaucoup qu'elle fuſt imprimée. Mais il s'en excuſa, pour ne pas s'attirer ſur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait eſt, qu'un Abbé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, ſe réſolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoiſſance de cauſe; & le jugement qu'il en porta, fut le meſme que celui de ces deux Princeſſes. Plus on eſtime l'illuſtre Perſonne à qui on attribuë cet Ouvrage, plus on eſt porté à croire qu'elle n'eſt pas à cette heure d'un autre ſentiment que ces Princeſſes; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorſqu'elle eſtoit moins éclairée. Tous les amis de (2) M. de Gomberville, qui

REMARQUES.

(1) *Une piéce en proſe contre les Romans.*] C'eſt le Dialogue qui a pour titre, *les Héros de Roman.*

(2) *M. de Gomberville.*] Marin le Roy de Gomberville, de l'Académie Françoiſe. Outre ſon Poléxandre, il a composé encore deux autres Romans; *la Cythérée* & *la jeune Alciane.*

avoit

avoit auſſi beaucoup de mérite, & qui a eſté un des premiers Académiciens, ſçavent que ç'a eſté ſa diſpoſition à l'égard de ſon Polexandre; & qu'il euſt voulu, ſi cela euſt eſté poſſible, l'avoir effacé de ſes larmes. Suppoſé que Dieu ait fait la meſme grace à la perſonne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'eſt lui faire peu d'honneur, que de la repréſenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puiſſe ſouffrir qu'on y reprenne ce que les régles de la piété Chrétienne y font trouver de repréhenſible.

Enfin, MONSIEUR, j'ai fort eſtimé, je vous l'avouë, ce qui eſt dit dans la Satire contre un miſérable Directeur, qui feroit paſſer ſa dévote du Quiétiſme au vrai Molinoziſme. Et nous avons desja vû que c'eſt un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous ſupplie, MONSIEUR, de faire ſur cela de ſérieuſes réflexions.

Vous dites à l'entrée de voſtre Préface, que *dans cette diſpute entre vous & M. Deſpréaux, il s'agit non ſeulement de la défenſe de la Vérité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honneſteté publique.* Permettez-moi, MONSIEUR, de vous demander, ſi vous n'avez point ſujet de craindre, que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y oppoſez, ne ſoient portés à juger que c'eſt plûtoſt de ſon coſté que du voſtre, qu'eſt la défenſe des bonnes mœurs, & de l'honneſteté publique. Car ils voïent du coſté de la Satire,

1°. Une très-juſte & très-chreſtienne condamnation des Vers de l'Opera, ſoutenus par les airs efféminés de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des Romans, repréſentés avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laiſſer entre les mains de leurs enfans. 3°. Le Paradis, le Démon & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choſes ſaintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de M. Deſpréaux eſt contraire aux bonnes mœurs, & à l'honneſteté publique.

Il verront d'autre part dans votre Préface, 1°. ces meſmes Vers de l'Opera, jugés ſi bons, ou au moins ſi innocens, qu'il y a, ſelon vous, MONSIEUR, ſujet de croire qu'ils n'ont eſté blaſmés par M. Deſpréaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en eſt l'Auteur : 2°. Un ſi grand zéle pour la défenſe de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choſes que vous blaſmiez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eu pour cet Ouvrage aſſez de reſpect & de vénération : 3°. Un injuſte reproche, que vous lui faites d'avoir offenſé la pudeur, pour avoir eu ſoin de bien faire ſentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, MONSIEUR, je ne ſçai ſi vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit ſur cela vous puſt eſtre favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Deſpréaux, paroiſt appuyé ſur un fondement bien foible. Vous

prétendez que sa Satire est contraire aux bonnes mœurs; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son ami,

Quelle joïe, &c.
De voir autour de soi croistre dans sa maison
De petits Citoïens, dont on croit estre Pere?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques Femmes fidelles.
Sans doute, & dans Paris, si je sçai bien compter;
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Et vous dites sur le second; *Qu'il fait aussi entendre, que selon son calcul, & le raisonnement qui en résulte, nous sommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accusation est atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre *qu'un homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille.* Cependant, MONSIEUR, vous ne donnez pour preuve de

ces eſtranges accuſations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous eſtoit aiſé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & ſur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le ſérieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers:

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les Païens n'ont point connuë, & que S. Paul nous a enſeignée: *Qui ſe non continet, nubat; melius eſt nubere, quàm uri.*

L'Hyménée eſt un joug; & c'eſt ce qui m'en plaiſt.
L'Homme en ſes paſſions toujours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride;
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaiſner.

Que répond le Poëte à cela? Le contredit-il? Le réfute-t-il? Il l'approuve au contraire en ces termes:

Ha, bon! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres dans S. Roch n'auroit pas mieux preſché.

Et c'eſt enſuite qu'il témoigne qu'il va parler ſérieuſement & ſans raillerie.

Mais, c'eſt trop t'inſulter; quittons la raillerie;
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.

Peut-on plus expreſſément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris, n'eſtoit que pour rire; des hyperboles ſi outrées ne ſe diſent qu'en badinant. Et vous meſme, MONSIEUR, voudriez-vous qu'on vous cruſt, quand vous dites, *Que pour deux ou trois femmes dont le crime eſt averé, on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croïez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui ſoient diffamées par leur mauvaiſe vie? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y euſt ſi peu de femmes fidelles, c'eſt que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aïent pour leur caractere l'infidélité; ſi ce n'eſt que dans celui de la fauſſe Dévote, il dit ſeulement que ſon Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui eſt de ces termes, *dont on croit eſtre pere;* il n'eſt pas vrai qu'il faſſe entendre *qu'un mari n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Car outre que l'Auteur parle là en badinant, ils ne diſent au fond, que ce qui eſt marqué par cette régle de Droit: *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant;* c'eſt-à-dire, que le mari doit eſtre regardé comme le pere des enfans nés dans ſon mariage,

quoique cela ne ſoit pas tousjours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de paſſer pour peu fin, & pour peu inſtruit des choſes du monde, qu'il n'eſt pas le pere des enfans de ſa femme? C'eſt tout le contraire. Car à moins qu'il n'en euſt des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'eſt pas, ſans faire un jugement téméraire très-criminel contre ſon épouſe.

Cependant, MONSIEUR, comme c'eſt de ces deux endroits, que vous avez pris ſujet de faire paſſer la Satire de M. Deſpréaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleſſoit l'honneſteté & les bonnes mœurs, jugez ſi vous l'avez pû faire ſans bleſſer vous-meſme la juſtice & la charité.

Je trouve dans voſtre Préface deux endroits très-propres à juſtifier la Satire, quoique ce ſoit en la blaſmant. L'un eſt ce que vous dites en la page cinquieſme, *que tout homme qui compoſe une Satire, doit avoir pour but, d'inſpirer une bonne Morale; & qu'on peut, ſans faire tort à M. Deſpréaux, préſumer qu'il n'a pas eu ce deſſein.* L'autre eſt la réponſe que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de ſa Satire, *que les femmes ne ſeront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces meſmes défauts.*

Vous avoüez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il eſt de la nature de tous les deux

de combattre les vices : mais que ce ne doit eſtre qu'en général, ſans nommer les perſonnes. Or, M. Deſpréaux n'a point nommé les perſonnes, en qui les vices, qu'il décrit, ſe rencontroient; & on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne ſoient de veritables vices. On le peut donc loüer avec raiſon d'avoir travaillé à inſpirer une bonne Morale ; puiſque c'en eſt une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui ſouvent eſt plus capable, que les diſcours ſerieux, d'en détourner pluſieurs perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien,

. . Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.

Et ce ſeroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'eſt point contenté, dans ſon quatriéme portrait, de combattre l'Avarice en géneral, l'aïant appliquée à deux perſonnes connuës. Car ne les aïant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne ſçuſt déja. Or comme ce ſeroit porter trop loin cette prétendue régle de ne point nommer les perſonnes, que de vouloir qu'il fuſt interdit aux Prédicateurs de ſe ſervir quelquefois d'hiſtoires connuës de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuïr de certains vices ; ce ſeroit auſſi en abuſer que d'étendre cette interdiction juſqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'eſt point auſſi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Deſpréaux a encore nommé les perſon-

nes dans cette derniere Satire, & d'une maniére qui a déplû aux plus enclins à la médiſance. Et toute la preuve que vous en donnez, eſt qu'il a fait revenir ſur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & pluſieurs autres : *ce qui eſt*, dites-vous, *la choſe du monde la plus ennuïeuſe, & la plus dégouſtante*. Pardonnez-moi, ſi je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par-là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi M. Deſpréaux n'avoit pas contribué à inſpirer une bonne Morale, en blaſmant dans ſa Satire les meſmes défauts, que les Prédicateurs blaſment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que pour inſpirer une bonne Morale, ſoit par les Satires, ſoit par les Sermons, on doit combattre les vices en géneral, ſans nommer les perſonnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne ſont pas des noms de Femmes, mais de Poëtes. Ils ne ſont donc pas propres à montrer que M. Deſpréaux, combattant differens vices de Femmes, ce que vous avoüez lui avoir eſté permis, ſe ſoit rendu coupable de médiſance, en nommant des Femmes particuliéres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Deſpréaux juſtifié ſelon vous-meſme ſur le ſujet des Femmes, qui eſt le capital de ſa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il eſt coupable de médiſance à l'égard des Poëtes.

C'eſt

C'eſt ce que je vous avouë ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû juſques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un Auteur, remarquant les défauts qu'il croïoit avoir trouvé dans ſes Ouvrages, ſans paſſer pour médiſant; pourvu qu'il agiſſe de bonne foi, ſans lui impoſer, & ſans le chicaner; lors ſur tout qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Géneral des Feüillans, publia, il y a plus de ſoixante ans, deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac, qui faiſoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac; les autres pour le Feüillant; mais perſonne ne s'aviſa de l'accuſer de médiſance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javerſac, qui avoit écrit contre l'un & contre l'autre. Les guerres entre les Auteurs paſſent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Littérature, la Grammaire, la Poëſie, l'Eloquence; & que l'on n'y meſle point de calomnies & d'injures perſonnelles. Or, que fait autre choſe M. Deſpréaux à l'égard de tous les Poëtes qu'il a nommés dans ſes Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, ſinon d'en dire ſon jugement, & d'avertir le Public que ce ne ſont pas des modéles à imiter? Ce qui peut eſtre de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer meſme à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'eſprit font honneur, quand ils ſont bien

faits; comme au contraire, ç'a eſté un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'eſtime des pitoïables Poëſies de Ronſard.

Celui dont M. Deſpréaux a le plus parlé, c'eſt M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit? Il en rend lui-meſme compte au Public dans ſa neuviéme Satire.

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! Ah! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'euſt crû, qu'il n'euſt point fait de Vers.
Il ſe tuë à rimer: que n'écrit-il en Proſe?
Voilà ce que l'on dit; & que dis-je autre choſe?
En blaſmant ſes Ecrits, ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modéle on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je bruſle d'écrire.

Cependant, MONSIEUR, vous ne pouvez pas douter que ce ne ſoit eſtre médiſant, que de taxer de mé-

diſance celui qui n'en ſeroit pas coupable. Or, ſi on prétendoit que M. Deſpréaux s'en fuſt rendu coupable, en diſant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honneſte, civil & officieux, n'eſtoit pas un fort bon Poëte, il lui ſeroit bien aiſé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poëte ſur la belle Agnès.

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Enfin, MONSIEUR, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé, qu'on ne vous appliquaſt ce que vous dites de M. Deſpréaux dans vos Vers; *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ſes Satires ce qu'il lui plaiſt; & que la raiſon a beau lui crier ſans ceſſe, que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous ſoit fait à nous-meſmes. Cette voix ne l'émeut point.* Car ſi vous le trouvez blaſmable d'avoir fait paſſer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poëmes, pourquoi ne le ſeriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de ſon Ode Pindarique, qui paroiſt avoir eſté ſi eſtimée, que (1) trois des

REMARQUES.

(1) *Trois des meilleurs Poëtes Latins.*] MM. Rollin, Lenglet, & de Saint-Remy.

meilleurs Poëtes Latins de ce temps ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas, ſans doute, contre la défenſe que Dieu en fait, avoir deux poids & deux meſures. Je vous ſupplie, MONSIEUR, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du reſpect pour le jugement du Public; & quand il s'eſt déclaré hautement pour un Auteur, ou pour un Ouvrage, on ne peut gueres le combattre de front, & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expoſe à en eſtre maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en ſont un grand exemple; & on ne peut rien voir de plus heureuſement exprimé que ce qu'en dit votre Adverſaire.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue:
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le cenſurer;
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Jugez par-là, MONSIEUR, de ce que vous devez eſpérer du mépris que vous taſchez d'inſpirer pour les Ouvrages de M. Deſpréaux dans voſtre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a eſté bien reçû dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & meſme dans tous les Païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'eſt pas moins certain que tous

les bons connoiſſeurs trouvent le meſme eſprit, le meſme art, & les meſmes agrémens dans ſes autres Piéces, que dans ſes Satires. Je ne ſçai donc, MONSIEUR, comment vous vous eſtes pû promettre qu'on ne ſeroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere ſi oppoſée au jugement du Public? Avez-vous crû, que ſuppoſant ſans raiſon que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit eſtre pris pour médiſance, on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne ſont que ſes médiſances qui ont fait rechercher ſes Ouvrages avec tant d'empreſſement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choſes qu'il y aura miſes. Que Chapelain, Quinault, Caſſagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront auſſi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on ſe plaiſt d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médiſance & la calomnie, parce qu'elles élevent ſecrettement celui qui lit, au deſſus de ceux qu'elles rabaiſſent, dira toujours que c'eſt elle qui fait trouver tant de plaiſir dans les Ouvrages de M. Deſpréaux, &c.*

Vous reconnoiſſez donc, MONSIEUR, que tant de gens qui liſent les Ouvrages de M. Deſpréaux, les liſent avec grand plaiſir. Comment n'avez-vous donc pas vû,

que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaiſir eſt la malignité du cœur humain, qui aime la médiſance & la calomnie, c'eſt attribuer cette méchante diſpoſition à tout ce qu'il y a de gens d'eſprit à la Cour & à Paris ?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne ſeront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorſque vous prétendez que M. Deſpréaux a ſi peu réuſſi, quand il a voulu traiter des ſujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conſeiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choſes dans votre Préface que je voudrois que vous n'euſſiez point écrites : mais celles-là ſuffiſent pour m'acquitter de la promeſſe que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la ſincérité d'un Ami chreſtien, qui eſt ſenſiblement touché de voir cette diviſion entre deux Perſonnes, qui font tous deux profeſſion de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour eſtre en eſtat de travailler à leur réconciliation plus heureuſement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réuſſi ? Mais mon éloignement ne m'en laiſſe gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, MONSIEUR, eſt de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet eſprit de charité & de paix, qui eſt la marque la plus aſſurée des vrais Chreſtiens. Il eſt bien difficile que dans ces conteſtations on ne commette de part & d'autre

des fautes, dont on eſt obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'eſt de pratiquer ce que l'Apoſtre nous recommande, *de nous ſupporter les uns les autres, chacun remettant à ſon frere le ſujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entrepardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obſtacle à entrer dans des ſentimens d'union & de paix, lorſqu'on eſt dans cette diſpoſition. Car l'amour propre ne régne point où régne la charité; & il n'y a que l'amour propre qui nous rende pénible la connoiſſance de nos fautes, quand la raiſon nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à ſoi-meſme, & vous ſerez bien-toſt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & ſuis très-ſincérement,

MONSIEUR,

Voſtre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, A. ARNAULD.

REMERCIMENT
A
M. ARNAULD,
A L'OCCASION DE LA LETTRE PRE'CE'DENTE.

LETTRE X.

JE ne ſçaurois, MONSIEUR, aſſez vous témoigner ma reconnoiſſance, de la bonté que vous avez euë de vouloir bien permettre, qu'on me montraſt la Lettre que vous avez écrite à M. Perrault ſur ma derniere Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un ſi grand plaiſir; & quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne ſçaurois plus lui en vouloir de mal, puiſqu'elles m'ont attiré une ſi honorable Apologie. Jamais cauſe ne fut ſi bien défenduë que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre Lettre: mais ce qui m'y a touché davantage, c'eſt cette confiance ſi bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez ſincérement votre ami. N'en doutez point, MONSIEUR, je le ſuis; & c'eſt une qualité dont je me glorifie tous les jours en préſence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jéſuites qui me font l'honneur de m'eſtimer, & que j'eſtime & honore auſſi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma ſolitude

ſolitude d'Auteuil, & ils y ſéjournent meſme quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la premiere convention que je fais avec eux, c'eſt qu'il me ſera permis dans nos entretiens, de vous louer à outrance. J'abuſe ſouvent de cette permiſſion, & l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos conteſtations ſur voſtre ſujet. La vérité eſt pourtant qu'ils tombent ſans peine d'accord de la grandeur de voſtre génie, & de l'étenduë de vos connoiſſances. Mais je leur ſoutiens moi, que ce ſont là vos moindres qualités ; & que ce qu'il y a de plus eſtimable en vous, c'eſt la droiture de voſtre eſprit, la candeur de voſtre ame, & la pureté de vos intentions. C'eſt alors que ſe font les grands cris. Car je ne démords point ſur cet article, non plus que ſur celui des Lettres au Provincial, que, ſans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait Ouvrage de Proſe, qui ſoit en noſtre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles aſſez aigres. A la fin néanmoins tout ſe tourne en plaiſanterie : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop faſchés, je me jette ſur les louanges du R. P. de la Chaiſe, que je révere de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout recemment encore une très-grande obligation, puiſque c'eſt en partie à ſes bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majeſté, pour mon frere le Doyen de Sens. Mais, MONSIEUR, pour revenir à

voſtre Lettre, je ne ſçai pas pourquoi les amis de M. Perrault refuſent de la lui monſtrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inſpirer l'eſprit de paix & d'humilité, dont il a beſoin auſſi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'eſt qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que frapé des ſalutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fuſſions bons amis : que s'il vouloit demeurer en paix ſur mon ſujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il puſt ſe choquer; & lui ai meſme fait entendre que je le laiſſerai tout à ſon aiſe faire, s'il vouloit, un Monde renverſé du Parnaſſe, en y plaçant les Chapelains & les Cotins, au-deſſus des Horaces & des Virgiles. Ce ſont les paroles que M. Racine & M. l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes Ouvrages une eſtime & une admiration, que franchement je ne lui ſçaurois promettre ſans trahir la raiſon, & ma conſcience. Ainſi nous voilà plus broüillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui eſtoient déja fort affligés du bruit qui couroit de noſtre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine. Mais pour vous monſtrer que ce n'eſt pas de moi que la rupture eſt venuë; c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoïez, je vous déclare, MONSIEUR, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour parvenir à un

accord, & je l'exécuterai ponctuellement ; ſçachant bien que vous ne me preſcrirez rien que de juſte & de raiſonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité que je ferai : mais c'eſt *conditio ſine quâ non*. Cette condition eſt que voſtre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la ſupprimant, du plus grand honneur que j'aïe reçû en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui ; & je lui donne ſur tout le reſte la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'eſtime qu'il veut que je faſſe de ſes Ecrits, je vous prie, MONSIEUR, d'examiner vous-meſme ce que je puis faire là-deſſus. Voici une liſte des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je ſuis fort trompé ſi vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Aſne, & l'Hiſtoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par M. Perrault de l'Académie Françoiſe.

La Métamorphoſe d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Verſailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirées des Fables d'Eſope.

Elégie à Iris.

La Proceſſion de Sainte Geneviéve.

Paralléles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la Poëſie portée à ſon plus haut point de perfection dans les Opéra de M. Quinault.

Saint Paulin, Poëme Héroïque.

Réflexions sur Pindare, où l'on enseigne l'Art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris, MONSIEUR, en vous écrivant cette liste, & je crois que vous aurez de la peine à vous empescher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous supplie de croire que l'offre que je vous fais est très-sérieuse, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous réponds, puisque vous prenez si grand intéreſt à la mémoire de feu M. Perrault le Médecin, qu'à la premiere édition qui paroistra de mon Livre, il y aura dans la Préface un article exprès en faveur de ce Médecin, qui seurement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonſtrativement: mais qui au fond estoit un homme de beaucoup de mérite, grand Phyſicien, & ce que j'estime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'estre voſtre ami. Je doute meſme, quelque mine que je fasse du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puiſque cela n'eſt plus néceſſaire. En effet, pour ce qui eſt de ſes Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis ſont perſuadés, que je n'ai déja que trop emploïé de papier dans mes Réflexions ſur Longin, à réfuter des Ouvrages ſi pleins d'ignorance, & ſi indignes d'eſtre réfutés. Et pour ce qui regarde ſes Critiques ſur mes mœurs & ſur mes Ouvrages, le ſeul bruit, ajoutent-ils, qui a

couru que vous aviez pris mon parti contre lui, eſt ſuffiſant pour me mettre à couvert de ſes invectives. J'avouë qu'ils ont raiſon. La vérité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire compléte, il faudroit que voſtre Lettre fuſt publiée. Que ne ferois-je point pour en obtenir de vous le conſentement? Faut-il ſe dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault? Faut-il ſe mettre à genoux devant lui? Faut-il lire tout ſaint Paulin? Vous n'avez qu'à dire: rien ne me ſera difficile. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

DIALOGUE.

L'Objet de ce Dialogue eſt de montrer qu'on ne ſçauroit bien parler, ou du moins s'aſſurer qu'on parle bien une langue morte. L'Auteur craignant d'offenſer pluſieurs de nos Poëtes Latins qui étoient ſes amis, & qui avoient traduit quelques-uns de ſes Ouvrages, n'avoit pas meſme voulu confier au papier *ce meſme Dialogue. Il en récita un jour à M.* Broſſette, *ce que ſa mémoire put lui en fournir: & c'eſt à ce dernier que le Public eſt redevable de l'extrait ſuivant.*

APOLLON, HORACE, DES MUSES, ET DES POETES, ſont les Interlocuteurs.

HORACE. Tout le monde eſt ſurpris, grand Apollon, des abus que vous laiſſez régner ſur le Parnaſſe.

APOLLON. Et depuis quand, Horace, vous aviſez-vous de parler François?

HORACE. Les François ſe meſlent bien de parler Latin. Ils eſtropient quelques-uns de mes Vers : ils en font de meſme à mon ami Virgile ; & quand ils ont accroché, je ne ſçai comment, *disjecti membra Poëtæ*, ainſi que je parlois autrefois, ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprends rien à vos plaintes. De qui donc me parlez-vous?

HORACE. Leurs noms me ſont inconnus. C'eſt aux Muſes de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope, dites-moi, qui ſont ces gens-là? C'eſt une choſe étrange, que vous les inſpiriez, & que je n'en ſçache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoiſſance. Ma ſœur Erato ſera peut-eſtre mieux inſtruite que moi.

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai, c'eſt par un pauvre Libraire, qui faiſoit dernierement retentir notre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruiné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires, & il venoit ſe plaindre ici de vous & de nous, comme ſi nous devions répondre de leurs actions, ſous prétexte qu'ils ſe tiennent au pied du Parnaſſe.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous ſçachions ce qui ſe paſſe hors de noſtre enceinte ? Mais nous voilà bien embarraſſés pour ſçavoir leurs noms.

Puiſqu'ils ne ſont pas loin de nous, faiſons-les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une des portes.

CALLIOPE. Si je ne me trompe, leur figure ſera réjouiſſante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe! Nous allons eſtre accablés, s'ils entrent tous. Meſſieurs, doucement : les uns après les autres.

Un POETE, s'adreſſant à Apollon, *Da, Tymbræe, loqui.....*

Autre POETE, à Calliope, *Dic mihi, Muſa, Virum.....*

Troiſiéme POETE, à Erato. *Nunc age, qui Reges Erato.....*

APOLLON. Laiſſez vos complimens, & dites-nous d'abord vos noms.

Un POETE. *Menagius.*

Autre POETE. *Pererius.*

Troiſiéme POETE. *Santolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il?

TEXTOR. Je me nomme *Raviſius Textor.* Quoique je ſois en la compagnie de ces Meſſieurs, je n'ai pas l'honneur d'eſtre Poëte; mais ils veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithétes au beſoin.

Un POETE. *Latonæ proles divina, Joviſque..... Joviſque..... Joviſque..... Heus tu, Textor! Joviſque....*

TEXTOR. *Magni.*

LE POETE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

LE POETE. *Non, non.*

TEXTOR. *Bicornis.*

LE POETE. *Bicornis, optimè. Joviſque bicornis.*
Latonæ proles divina, Joviſque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'eſprit? Vous donnez des cornes à mon pere.

LE POETE. C'eſt pour finir le Vers. J'ai pris la premiere Epithéte que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, falloit-il dire une énorme ſottiſe? Mais vous, Horace, faites auſſi des Vers François.

HORACE. C'eſt-à-dire, qu'il faut que je vous donne auſſi une Scéne à mes dépens, & aux dépens du ſens commun.

APOLLON. Ce ne ſera qu'aux dépens de ces Etrangers. Rimez toujours.

HORACE. Sur quel ſujet? Qu'importe? Rimons, puis qu'Apollon l'ordonne. Le ſujet viendra après.
Sur la rive du fleuve amaſſant de l'arene....

UN POETE. Alte-là. On ne dit point en notre Langue: ſur *la rive* du fleuve, mais ſur *le bord* de la Riviere; Amaſſer *de l'arene*, ne ſe dit pas non plus; il faut dire, *du ſable.*

HORACE. Vous eſtes plaiſant. Eſt-ce que *Rive*

& *bord* ne ſont pas des mots ſynonymes auſſi-bien que *Fleuve* & *Riviere*? Comme ſi je ne ſçavois pas que dans votre Cité de Paris la Seine paſſe ſous le Pont nouveau. Je ſçai tout cela ſur l'extrémité du doigt.

UN POETE. Quelle pitié! Je ne conteſte pas que toutes vos expreſſions ne ſoient Françoiſes; mais je dis que vous les emploïez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* ſoit bon en ſoi, il ne vaut rien où vous le placez: on dit, *la Ville de Paris*. De meſme, on dit *le Pont-neuf*; & non pas *Pont-nouveau*; Sçavoir une choſe *ſur le bout du doigt*, & non pas *ſur l'extrémité du doigt*.

HORACE. Puiſque je parle ſi mal votre Langue, croyez-vous, Meſſieurs les faiſeurs de Vers Latins, que vous ſoïez plus habiles dans la nôtre? Pour vous dire nettement ma penſée, Apollon devroit vous défendre aujourd'hui pour jamais de toucher plume ni papier.

APOLLON. Comme ils ont fait des Vers ſans ma permiſſion, ils en feroient encore malgré ma défenſe. Mais puiſque dans les grands abus il faut des remedes violens, puniſſons-les de la maniére la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'eſt qu'ils ſoient obligés deſormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites-leur ſçavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il eſt ordonné, &c.

SANTEUL. Que je liſe ce galimathias de du Pe-

rier. Moi! je n'en ferai rien. C'eſt à lui de lire mes Vers.

DU PERIER. Je veux que Santeuil commence par me reconnoiſtre pour ſon Maiſtre, & après cela je verrai ſi je puis me réſoudre à lire quelque choſe de ſon Phebus.

Ces Poëtes continuent à ſe quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures; & Apollon les fait chaſſer honteuſement du Parnaſſe.

EPITAPHE (1) DE M. RACINE.

D. O. M.

A LA GLOIRE DE DIEU Très-bon & très-grand.

HIC jacet nobilis vir JOANNES RACINE, Franciæ Theſauris præfectus, Regi à ſecretis atque à cubiculo, nec non unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ viris; qui poſt-

CI giſt Meſſire JEAN RACINE, Thréſorier de France, Sécretaire du Roi, Gentilhomme de la Chambre, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe. Il s'appliqua long-temps à compo-

REMARQUES.

(1) M. Deſpréaux a composé cette Epitaphe en François, & M. Dodart la tourna en Latin. L'Epitaphe Latine fut gravée ſur une pierre que l'on poſa dans le Cimetiere des Domeſtiques de Port-Royal des Champs. M. Racine par ſon Codicille du 10. Octobre 1698. avoit demandé à y eſtre enterré aux piés de M. Hamon ſon ancien Maiſtre.

ſer des Tragédies, qui firent l'admiration de tout le monde. Mais enfin il quitta ces ſujets profanes, pour ne plus employer ſon eſprit & ſa plume qu'à louer celui, qui ſeul mérite nos louanges. Les engagemens de ſon état, & la ſituation de ſes affaires le tinrent attaché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes, il ſçut remplir tous les devoirs de la piété & de la Religion Chreſtienne. Le Roi Louis le Grand le choiſit lui, & un de ſes intimes amis, (1) pour écrire l'hiſtoire & les événemens admirables de ſon régne. Pendant qu'il travailloit à cet Ouvrage, il tomba dans une longue & grande maladie, qui le retira de ce lieu de miſeres pour l'établir dans un ſéjour plus heureux, la cin-

quam Tragediarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractaſſet, Muſas tandem ſuas uni Deo conſecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude dignus. Cùm eum vitæ negotiorumque rationes multis nominibus Aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum conſortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Chriſtianiſſimo Rege Ludovico Magno ſelectus unà cum familiari ipſius amico fuerat qui res eo regnante præclarè ac mirabiliter geſtas perſcriberet. Huic intentus operi, repentè in gravem atque diuturnum morbum implicitus eſt, tandemque ab hac ſede miſeriarum in melius do-

REMARQUES.

(1) Cet ami eſt M. Deſpréaux lui-meſme.

micilium translatus anno ætatis suæ quinquagesimo nono. Qui mortem longiori adhuc intervallo remotam valdè horruerat, ejusdem præsentis aspectum placida fronte sustinuit, obiitque spe magis & pia in Deum fiducia erectus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, è quibus nonnulli inter Regni Primores eminebant, acerbissimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum Regem tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis & præcipua in hanc Portus-Regii Domum benevolentia, ut in isto Cœmeterio pie magis quam magnifice sepeliri vellet, adeoque testamento cavit, ut corpus suum juxta piorum hominum, qui hîc jacent, corpora humaretur.

Tu vero quicumque es,

quante-neuviéme année de son âge. Quoiqu'il eust eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'envisagea alors avec beaucoup de tranquillité, & il mourut, non abattu par la crainte, mais soutenu par une ferme espérance & une grande confiance en Dieu. Tous ses amis, entre lesquels il comptoit plusieurs grands Seigneurs, furent extrêmement sensibles à la perte de ce grand homme. Le Roi mesme témoigna le regret qu'il en avoit. Sa grande modestie & son affection singuliere envers cette maison de Port-Royal lui firent choisir une sépulture pauvre, mais sainte, dans ce Cimetiere, & il ordonna par son Testament qu'on enterrast son corps auprès des Gens de bien qui y reposent.

Qui que vous soyez, qui

venez ici par un motif de piété, ſouvenez-vous, en voyant le lieu de ſa ſépulture, que vous eſtes mortel, & penſez plûtoſt à prier Dieu pour cet homme illuſtre, qu'à lui donner des éloges.

quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipſius mortalitatis ad hunc aſpectum recordare, & clariſſimam tanti viri memoriam precibus potius quam elogiis proſequere.

PREFACE

De la premiere Edition faite en 1666.
Et des Editions ſuivantes, juſqu'en 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES Satires dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'impreſſion, ſi l'on euſt laiſſé faire leur Auteur. Quelques applaudiſſemens qu'un aſſez grand nombre de perſonnes amoureuſes de ces ſortes d'Ouvrages, ait donnés aux ſiens; ſa modeſtie lui perſuadoit, que de les faire imprimer, ce ſeroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blaſme en tant de rencontres, & ſe rendre par là digne lui-meſme en quelque façon d'avoir place dans ſes Satires. C'eſt ce qui lui a fait ſouffrir fort long-temps, avec une patience qui tient quelque choſe de l'Héroïque dans un Auteur, les mauvaiſes Copies qui ont couru de ſes Ouvrages, ſans eſtre tenté pour cela de les faire mettre ſous la preſſe.

Mais enfin, toute sa constance l'a abandonné à la vûë (1) de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu. Sa tendresse de pere s'est réveillée à l'aspect de ses enfans ainsi défigurés & mis en piéces, sur tout lorsqu'il les a vûs accompagnés de cette Prose fade & insipide, que tout le sel de ses Vers ne pourroit pas relever : Je veux dire de ce (2) *Jugement sur les Sciences*, qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satires n'achevassent de se gaster en une si méchante compagnie : & il a crû enfin, que puisqu'un Ouvrage, tost ou tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de lui-mesme ce qu'on avoit desja fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la premiere édition, y a meslé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables Originaux de ses Piéces, (3) augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il appréhendoit le mesme sort. Mais en mesme-temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront estre choqués de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits

REMARQUES.

(1) *De cette monstrueuse édition.*] Elle avoit été faite à Rouen, en 1665.

(2) *Jugement sur les Sciences.*] C'est un petit Discours en prose, par Saint-Evremond.

(3) *Augmentées de deux autres.*] De la Satire II. sur un festin ridicule, & de la Satire V. sur la Noblesse.

de ſes Ecrits. Il les prie donc de conſidérer que le Parnaſſe fut de tout temps un Païs de liberté : que le plus habile y eſt tous les jours expoſé à la cenſure du plus ignorant : que le ſentiment d'un ſeul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils ſe perſuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent venger ſur les ſiens, dont il leur abandonne juſqu'aux points & aux virgules. Que ſi cela ne les ſatisfait pas encore ; il leur conſeille d'avoir recours à cette bienheureuſe tranquillité des grands hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de ſe conſoler d'une ſemblable diſgrace (1) par quelque exemple fameux, pris des plus célébres Auteurs de l'Antiquité, dont ils ſe font l'application tout ſeuls. En un mot, il les ſupplie de faire réflexion ; que ſi leurs Ouvrages ſont mauvais, ils méritent d'eſtre cenſurés : & que s'ils ſont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. (2) Au reſte, comme la malignité de ſes ennemis s'efforce depuis peu de donner un ſens coupable à ſes penſées, meſme les plus innocentes ; il prie les honneſtes gens, de ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux ſubtilités rafinées de ces petits eſprits, qui ne ſçavent ſe venger que par des voyes laſches, & qui lui veulent ſouvent faire un crime affreux d'une élégance poëtique.

REMARQUES.

(1) *Par quelque exemple fameux.*] Socrate aſſiſta à la repréſentation de la Comédie des Nuées d'Ariſtophane, quoiqu'il en fuſt le principal objet, & qu'il fuſt nommé.

(2) *Au reſte,* &c.] Tout ce qui ſuit, juſqu'à la fin de la Preface, fut ajoûté dans l'édition de 1668.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne ſe point cacher. Je leur réponds, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muſes. Parce que ſi ce ſont des injures groſſieres, les Beurrieres lui en feront raiſon ; & ſi c'eſt une raillerie délicate, il n'eſt pas aſſez ignorant dans les Loix, pour ne pas ſçavoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront ſans doute à rendre l'Auteur plus illuſtre, ils feront le profit du Libraire : & cela me regarde. Quelque intéreſt pourtant que j'y trouve, je leur conſeille d'attendre quelque temps, & de laiſſer meurir leur mauvaiſe humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures ſales & odieuſes : cela marque la baſſeſſe de voſtre ame, ſans rabaiſſer la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui eſt de ſens froid, n'épouſe point les ſottes paſſions d'un Rimeur emporté. Il y auroit auſſi pluſieurs choſes à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ſes penſées dans Juvénal & dans Horace. Mais, tout bien conſideré, il trouve l'objection ſi honorable pour lui, qu'il croiroit ſe faire tort d'y répondre.

PREFACE

Pour l'Edition de 1674. in-quarto.

AU LECTEUR.

J'AVOIS médité une assez longue Préface, où, suivant la coutume reçûë parmi les Ecrivains de ce temps, j'espérois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & justifier les libertés que j'y ai prises. Mais depuis j'ai fait réflexion, que ces sortes d'Avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuser ses fautes, fourniſſoient souvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages assez bons pour mériter des éloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le Lecteur sçaura seulement que je lui donne une édition de mes Satires plus correcte que les précédentes, (1) deux Epistres nouvelles, l'Art Poëtique en Vers, (2) & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajouté aussi la traduction du Traité que le Rhéteur Longin a composé du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'instruire, plû-

REMARQUES.

(1) *Deux Epîtres nouvelles.*] L'Epistre II. & l'Epistre III. Car la quatriéme, adressée au Roi, avoit déja été publiée en 1672.

(2) *Et quatre Chants du Lutrin.*] Le cinquiéme & le sixiéme Chants ne furent imprimés qu'en 1683.

toſt que dans le deſſein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne ſeroit pas faſché de la voir ici à la ſuite de la Poëtique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, & où j'ai meſme inſéré pluſieurs préceptes qui en ſont tirés. J'avois deſſein d'y joindre auſſi quelques Dialogues en Proſe que j'ai compoſés; mais des conſidérations particulieres m'en ont empeſché. (1) J'eſpere en donner quelque jour un Volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne ſçai-je ſi je ne lui en ai point déja trop dit; & ſi en ce peu de paroles, je ne ſuis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

REMARQUES.

(1) Il a en vûe le Dialogue qui eſt à la page 437. de ce volume.

PREFACE

Pour l'Edition de 1675.

AU LECTEUR.

JE m'imagine que le Public me fait la juſtice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiés contre moi; mais j'ai naturellement une eſpéce d'averſion pour ces longues Apologies qui ſe font en faveur de bagatelles auſſi bagatelles que ſont mes Ouvrages. Et d'ailleurs aïant attaqué, comme j'ai fait, de gaïeté de cœur, pluſieurs Ecri-

vains célébres, je ſerois bien injuſte, ſi je trouvois mauvais qu'on m'attaquaſt à mon tour. Ajouſtez, que ſi les objections qu'on me fait ſont bonnes, il eſt raiſonnable qu'elles paſſent pour telles; & ſi elles ſont mauvaiſes, il ſe trouvera aſſez de Lecteurs ſenſés pour redreſſer les petits eſprits qui s'en pourroient laiſſer ſurprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi: & ſi je n'ai donné aux Auteurs de bonnes régles de Poëſie, j'eſpere leur donner par là une leçon aſſez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du ſoin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace. Car puiſque dans mon Ouvrage, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou ſoixante tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte; & je m'eſtonne après cela qu'ils oſent combattre les régles que j'y débite. (1) Pour Vida dont ils m'accuſent d'avoir pris auſſi quelque choſe, mes amis ſçavent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel ſerment qu'on voudra, ſans craindre de bleſſer ma conſcience.

REMARQUES.

(1) *Pour Vida.*] Marc-Jeroſme Vida, de Crémone, Eveſque d'Albe, Poëte célébre, qui floriſſoit au commencement du ſeiziéme ſiécle. Il a composé un Art Poëtique en trois Livres, & pluſieurs autres Poëſies Latines.

PREFACE

Pour les Editions de 1683. & de 1694.

VOICI une édition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes esté assez peu correctes. J'y ai joint cinq Epistres nouvelles que j'avois composées long-temps avant que d'estre engagé (1) dans le glorieux emploi qui m'a tiré du mestier de la Poësie. Elles sont du mesme stile que mes autres écrits, & j'ose me flatter qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploïerai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-mesme. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de notre Siécle, je n'ai pas prétendu pour cela oster à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoiqu'assez méchant Poëte (2), n'ait pas fait autrefois, je ne sçai comment, une assez

REMARQUES.

(1) *Dans le glorieux emploi*, &c.] En 1677. le Roi avoit nommé MM. Despréaux & Racine, pour écrire son histoire.

(2) *N'ait pas fait autrefois.... une assez belle Ode.*] Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & sur cette Ode seule Chapelain avoit esté regardé comme le premier Poëte de son tems.

belle Ode ; & qu'il n'y euſt point d'eſprit ni d'agrément dans les Ouvrages de M. Quinault, quoique ſi éloignés de la perfection de Virgile. (1) J'ajouſterai meſme ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors (2) beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de pluſieurs autres que j'ai critiqués, & qui ſont en effet d'ailleurs, auſſi-bien que moi, très-dignes de critique. En un mot, avec la meſme ſincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blaſmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon édition, (3) outre mon remerciment à l'Académie, & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai auſſi ajouté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me perſuade qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques

REMARQUES.

(1) *J'ajouſterai meſme*, &c.] Toute cette phraſe, juſqu'à ces mots : *Je veux bien auſſi*, &c. fut ajouſtée par l'Auteur dans l'édition de 1694.

(2) *Beaucoup d'ouvrages*, &c.] On voit que l'Auteur diſtingue ici deux temps dans la réputation de M. Quinault ; le temps de ſes Tragédies, & celui de ſes Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies, quand M. Deſpréaux le nomma dans ſes Satires.

(3) *Outre mon remerciment.... & quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'édition de 1694.

Vers que j'ai retranchés à l'Epiſode de l'Horlogere, qui m'avoit toujours paru un peu trop long. (1) Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a eſté compoſé à l'occaſion d'un différend aſſez leger qui s'émût dans une des plus célébres Egliſes de Paris, entre le Thréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction; & tous les Perſonnages y ſont non-ſeulement inventés; mais j'ai eu ſoin meſme de les faire d'un caractere directement oppoſé au caractere de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la pluſpart, & particuliérement les Chanoines, ſont tous gens non-ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a eſté offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'aviſe gueres de s'offenſer de voir rire d'un avare; ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpéce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins

REMARQUES.

(1) *Il ſeroit inutile*, &c.] Tout ce qui ſuit a été détaché d'ici dans l'édition de 1701. & placé devant le Poëme du Lutrin, où il ſert d'*Avertiſſement au Lecteur*.

ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accès obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon Apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'eſtoit un homme d'un ſçavoir eſtonnant & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque gouſt des Anciens. Comme ſa piété eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaïe, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraïa pas du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaqués. Il me loua meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie, de la ſaleté qui lui avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui eſtre pas déſagréable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt-à-dire à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſme quelquefois de ſa plus eſtroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame en entier. Et que n'y vis-je point? Quel thréſor ſurprenant de probité & de juſtice! Quel fonds inépuiſable de piété & de zéle! Bien que ſa vertu

jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit toute autre choſe au dedans ; & on voïoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les raïons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un Siécle auſſi corrompu que le noſtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualités admirables ; & s'il euſt beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins que je lui rendis ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intéreſt mercénaire : & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes ſi dignes de vivre ſoient ſitoſt enlevés du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extreſme vieilleſſe ? Je ne m'eſtendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empeſcher de mouiller peut-eſtre de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaiſanteries.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

Mis après la Préface de 1694.

AU LECTEUR.

J'AI laiſſé ici la meſme Préface qui eſtoit dans les deux éditions précédentes : à cauſe de la juſtice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaqués. Je croïois avoir aſſez fait connoiſtre par cette démarche, où perſonne ne m'obligeoit, que ce n'eſt point un eſprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs, & que j'ai eſté plûtoſt ſincere à leur égard, que médiſant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la ſorte. Ce galant homme, au bout de près (1) de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont eſté imprimées la premiere fois, eſt venu tout à coup, & dans le temps qu'il ſe diſoit de mes amis, réveiller des querelles entiérement oubliées, & me faire ſur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faiſoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raiſons que j'ai miſes en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médiſance à ſe moquer des méchans écrits : & ſans prendre la peine de réfuter ces raiſons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre en termes aſſez peu obſcurs, de médiſant, d'envieux, de calomniateur, d'hom-

REMARQUES.

(1) *De vingt-cinq ans.*] Il falloit dire : *de près de trente ans.* Car la premiere édition des Satires fut faite en 1666.

me qui n'a ſongé qu'à eſtablir ſa réputation ſur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement ſur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des Vers durs, & qu'on eſtoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abbé Cotin.

Ce ſont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, juſqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais eſpérer de rémiſſion du mal que j'ai cauſé, en donnant par là occaſion à la poſtérité de croire que ſous le régne de Louis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuïeux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'affaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier notre Siécle de cette eſtrange calomnie, il avouë lui-meſme que Chapelain eſt un Poëte très-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du deſert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire il aſſure qu'il a eſté fort preſſé à un des Sermons de cet Abbé; mais en meſme-temps il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Prédicateur: que ſans ce Sermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouverent, la Juſtice ſur la requeſte de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécile. C'eſt ainſi que M. Perrault ſçait défendre ſes amis, & mettre en uſage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-ſemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire.

Mais je parle assez de la justesse d'esprit de M. Perrault dans mes Réflexions Critiques sur Longin ; & il est bon d'y renvoïer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les Femmes, l'Ode sur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques sur Longin. Ces Réflexions que j'ai composées à l'occasion des Dialogues de M. Perrault, se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croïois, & sont cause que j'ai divisé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les Traductions Latines qu'ont fait de mon Ode les deux plus célébres Professeurs en Eloquence de l'Université : je veux dire M. Lenglet & M. Rollin. Ces Traductions ont esté généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils sçavent bien que c'est la seule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces Traductions quatre Epigrammes Latines que (1) le Réverend Pere Fraguier Jésuite a faites contre le Zoile Moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élegant que ces quatre Epigrammes ; & il semble que Catulle y

REMARQUES.

(1) *Le R. P. Fraguier.*] Claude-François Fraguier de l'Académie des Belles-Lettres & de l'Académie Françoise, mort le 13. May 1728.

ſoit reſſuſcité pour venger Catulle. J'eſpere donc que le Public me ſçaura quelque gré du préſent que je lui en fais.

Au reſte, dans le temps que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, (1) le Réverend Pere de la Landelle autre célébre Jéſuite, m'a apporté une Traduction Latine qu'il a auſſi faite de mon Ode, & cette Traduction m'a paru ſi belle, que je n'ai pû réſiſter à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du ſecond tome.

REMARQUES.

(1) *Le R. P. de la Landelle.*] Aujourd'hui M. l'Abbé de Saint-Remy, qui a donné au Public une belle Traduction de Virgile.

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de la Satire IX.

Imprimée ſéparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOICI le dernier Ouvrage qui eſt ſorti de la plume du Sr Deſpréaux. L'Auteur, après avoir écrit (1) contre tous les hommes en général, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-meſme, &

REMARQUES.

(1) *Contre tous les hommes*, &c.] Dans la Satire VIII.

que c'eſtoit le plus beau champ de Satire qu'il pûſt trouver. Peut-eſtre que ceux qui ne ſont pas fort inſtruits des démeſlés du Parnaſſe, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du meſme Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en eſt, à bien parler, qu'une ſuite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux ſur tout qui ont le gouſt délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de fineſſe d'eſprit. Il y a déja du temps qu'elle eſt faite: l'Auteur s'eſtoit en quelque ſorte réſolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. (1) Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Cotin & pluſieurs autres euſſent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit aſſez vengé par le mépris que tout le monde a fait de leurs Ouvrages, qui n'ont eſté lûs de perſonne, & que l'impreſſion meſme n'a pû rendre publics. Mais une copie de cette Satire eſtant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des Libraires, ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'eſt donc à moi qu'il a confié l'Original de ſa Piéce; & il l'a accompagné (2) d'un petit Diſcours en Proſe, où il juſtifie par

REMARQUES.

(1) *Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Cotin*, &c.] Il avoit publié une Satire en Vers, contre M. Deſpréaux, & un Libelle en Proſe intitulé, *Critique déſintéreſſée ſur les Satires du temps.* Bourſault avoit fait imprimer *la Satire des Satires.* C'eſtoit une Comédie où il faiſoit la Critique des Satires de l'Auteur.

(2) *D'un petit Diſcours en Proſe.*] *Diſcours ſur la Satire*, imprimé dans ce volume.

l'autorité des Poëtes anciens & modernes la liberté qu'il s'eſt donnée dans ſes Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne ſoit bien aiſe du préſent que je lui en fais.

AVERTISSEMENT,

Pour la ſeconde Edition de l'Epiſtre I. en 1672.

AVIS AU LECTEUR.

JE m'eſtois perſuadé que la Fable de l'Huiſtre que j'avois miſe à la fin de cette Epiſtre au Roi, pourroit y délaſſer agréablement l'eſprit des Lecteurs qu'un Sublime trop ſérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avois miſe ſembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faiſois voir que je m'appercevois le premier. Mais j'avouë qu'il y a eu des perſonnes de bon ſens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-temps ſi je l'oſterois, parce qu'il y en avoit pluſieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blaſmoient. Mais enfin je me ſuis rendu à l'autorité (1) d'un Prince non moins conſidérable par les lumieres de ſon eſprit, que par le nombre de ſes Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoique très-bien contée, ne lui ſembloit pas digne du

REMARQUES.

(1) *D'un Prince.*] Le Prince de Condé.

reſte de l'Ouvrage; je n'ai point réſiſté, j'ai mis une autre fin à ma Piéce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me brouiller avec le premier Capitaine de noſtre Siécle. Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de piéces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir ſous mon nom, & entr'autres (1) une Satire contre les Maltoſtes Eccléſiaſtiques. Je ne crains pas que les habiles gens m'attribuënt toutes ces Piéces; parce que mon ſtile, bon ou mauvais, eſt aiſé à reconnoiſtre. Mais comme le nombre des ſots eſt grand, & qu'ils pourroient aiſément s'y méprendre, il eſt bon de leur faire ſçavoir, que hors les (2) onze piéces qui ſont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuſcrit.

REMARQUES.

(1) *Une Satire contre les Maltoſtes Eccléſiaſtiques.*] Elle commence ainſi:

Quel eſt donc ce cahos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'eſprit de notre France, &c.

On attribue cette Satire au P. Louis Sanlecque, Chanoine Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviéve.

(2) *Onze piéces*, &c.] Le Diſcours au Roi, neuf Satires, & l'Epiſtre I. l'Auteur ne comptoit pas ſon *Diſcours ſur la Satire*, quoiqu'imprimé avec le reſte, dans le meſme volume. Il ne parloit que des Ouvrages en Vers.

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de l'Epiſtre IV. en 1672.

AU LECTEUR.

JE ne ſçai ſi les rangs de ceux qui paſſérent le Rhin à la nage devant Tolhus, ſont fort exactement gardés dans le Poëme que je donne au Public; & je n'en voudrois pas eſtre garant: parce que franchement je n'y eſtois pas, & que je n'en ſuis encore que fort médiocrement inſtruit. Je viens meſme d'apprendre en ce moment que M. de Soubize, dont je ne parle point, eſt un de ceux qui s'y eſt le plus ſignalé. Je m'imagine qu'il en eſt ainſi de beaucoup d'autres, & j'eſpere de leur faire juſtice dans une autre édition. Tout ce que je ſçai, c'eſt que ceux dont je fais mention ont paſſé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Hiſtoire du Fleuve en colere, que j'ai appriſe d'une de ſes Naïades, qui s'eſt réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû auſſi parler de la fameuſe rencontre qui ſuivit le paſſage: mais je la réſerve pour un Poëme à part. C'eſt là que j'eſpere rendre aux mânes de (1) M. de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arroſée du plus illuſtre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleine pour cela.

REMARQUES.

(1) *M. de Longueville.*] Charles-Paris d'Orleans, Duc de Longueville, tué après le paſſage du Rhin, en 1672.

PREFACE

Pour la premiere Edition du Lutrin, en 1674.

AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme (1) l'Arioſte, qui, quelquefois ſur le point de débiter la Fable du monde la plus abſurde, la garantit vraïe d'une vérité reconnuë, & l'appuïe même de l'autorité (2) de l'Archeveſque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'eſt qu'une pure fiction, & que tout y eſt inventé, juſqu'au nom même du lieu où l'action ſe paſſe. Je l'ai appellé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui eſtoit autrefois proche de Monlhéry. C'eſt pourquoi le Lecteur ne doit pas s'eſtonner que pour y arriver de Bourgogne la Nuit prenne le chemin de Paris & de Monlhéry.

C'eſt une aſſez bizarre occaſion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-temps que dans une aſſemblée

REMARQUES.

(1) *L'Arioſte.*] Louis Arioſte, Poëte Italien, qui a composé le Poëme de *Roland le Furieux*, & pluſieurs autres Poëſies. Il mourut l'an 1533.

(2) *De l'Archeveſque Turpin.*] Hiſtorien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archeveſque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la pluſpart de ſes voïages, & qui, ſelon Trithéme, avoit écrit la vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le ſçavant M. Huet, (*Origine des Romans,*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archeveſque Turpin, lui eſt poſtérieur de plus de 200 ans; & M. Allard, dans ſa Bibliothéque de Dauphiné, aſſure que ce Roman a eſté composé dans Vienne par un Moine de Saint André, l'an 1092.

où j'étois, la converſation tomba ſur le Poëme Héroïque. Chacun en parla ſuivant ſes lumieres. A l'égard de moi, comme on m'en eût demandé mon avis, je ſoutins ce que j'ai avancé dans ma Poëtique : qu'un Poëme Héroïque, pour être excellent, devoit eſtre chargé de peu de matiere, & que c'eſtoit à l'invention à la ſoutenir & à l'étendre. La choſe fut fort conteſtée. On s'échauffa beaucoup ; mais après bien des raiſons alléguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces ſortes de diſputes : je veux dire qu'on ne ſe perſuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans ſon opinion. La chaleur de la diſpute eſtant paſſée, on parla d'autre choſe, & on ſe mit à rire de la maniere dont on s'eſtoit échauffé ſur une queſtion auſſi peu importante que celle-là. On moraliſa fort ſur la folie des hommes qui paſſent preſque toute leur vie à faire ſérieuſement de très-grandes bagatelles, & qui ſe font ſouvent une affaire conſidérable d'une choſe indifférente. A propos de cela, (1) un Provincial raconta un démeſlé fameux, qui eſtoit arrivé autrefois dans une petite Egliſe de ſa Province, entre le Thréſorier & le Chantre, qui ſont les deux premieres dignités de cette Egliſe, pour ſçavoir ſi un Lutrin ſeroit placé à un endroit ou à un autre. La choſe fut trouvée plaiſante. Sur cela,

REMARQUES.

(1) *Un Provincial raconta*, &c.] Cette circonſtance eſt inventée pour dépaïſer les Lecteurs.

(1) un des Sçavans de l'assemblée, qui ne pouvoit pas oublier si-tost la dispute, me demanda : si moi, qui voulois si peu de matiere pour un Poëme Héroïque, j'entreprendrois d'en faire un sur un démeslé aussi peu chargé d'incidens que celui de cette Eglise. J'eus plûtost dit, pourquoi non, que je n'eus fait réflexion sur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pus m'empescher de rire comme les autres : ne pensant pas en effet moi-mesme que je dûsse jamais me mettre en estat de tenir parole. Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je resvai à la chose, & aïant imaginé en général la plaisanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt Vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. Le plaisir que je vis qu'ils y prenoient, m'en fit faire encore vingt autres : ainsi de vingt Vers en vingt Vers, j'ai pousse enfin l'Ouvrage à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Histoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée ; Mais (2) des raisons très-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empesché. Je ne me serois pourtant pas pressé de le donner imparfait, comme il est, n'eust esté les misérables fragmens qui en ont couru. C'est un Burlesque nouveau, dont je me suis avisé en

REMARQUES.

(1) *Un des sçavans de l'Assemblée.*] M. le Premier Président de Lamoignon.

(2) *Des raisons très-secretes.*] Ces raisons très-secretes sont que le Poëme n'estoit pas encore achevé.

notre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burleſque Didon & Enée parloient comme des harangeres & des crocheteurs ; dans celui-ci une Perruquiere & un Perruquier parlent comme Didon & Enée. Je ne ſçai donc ſi mon Poëme aura les qualités propres à ſatisfaire un Lecteur : mais j'oſe me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puiſque je ne penſe pas qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en notre Langue : (1) la défaite des Bouts-rimés de Sarrazin eſtant plûtoſt une pure Allégorie, qu'un Poëme comme celui-ci.

REMARQUES.

(1) *La défaite*, &c.] *Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimés.* Poëme en quatre Chants, par M. Sarrazin.

PREFACE

Pour l'Edition de 1701.

COMME c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniere édition de mes Ouvrages que je reverrai, & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé comme je ſuis, (1) de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma courſe puiſſe eſtre encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë

REMARQUES.

(1) C'eſt-à-dire de plus de 64 ans. Voïez à la tête du 1. vol. la 1. Note ſur l'Eloge de l'Auteur, par M. de Boze.

d'acheter tant de fois des Ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccès qu'au ſoin que j'ai pris de me conformer toujours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a eſté poſſible, ſon gouſt en toutes choſes. C'eſt effectivement à quoi il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'eſtudier. Un Ouvrage a beau eſtre approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un certain agrément & d'un certain ſel, propre à piquer le gouſt général des hommes, il ne paſſera jamais pour un bon Ouvrage; & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-meſmes avoüent qu'ils ſe ſont trompés en lui donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel, je répondrai que c'eſt un je ne ſçai quoi qu'on peut beaucoup mieux ſentir que dire. A mon avis néanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais préſenter au Lecteur que des penſées vraïes & des expreſſions juſtes. L'eſprit de l'homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi; & rien ne lui eſt plus agréable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'ex-

primer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſidérons, par exemple, cette réplique ſi fameuſe de Louis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeillérent de faire punir pluſieurs perſonnes, qui ſous le régne précédent, & lorſqu'il n'eſtoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. *Un Roy de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il préſente aux yeux une vérité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale: *Qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le Throſne, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë que la gloire & le bien général de ſon Eſtat?* Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puérile? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux Vers du Poëte Théophile, dans ſa Tragédie intitulée, *Pyrame & Thiſbé*; lorſque cette malheureuſe Amante aïant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrame s'eſtoit tué, elle querelle ainſi ce poignard,

Ah! voici le poignard, qui du ſang de ſon Maiſtre
S'eſt ſoüillé laſchement. Il en rougit, le Traiſtre.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à

mon ſens, plus froides que cette penſée. Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-meſme, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſéquent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en Rondeaux, où parlant du déluge envoyé par les Dieux, pour chaſtier l'inſolence de l'homme, il s'exprime ainſi:

Dieu lava bien la teſte à ſon Image.

Peut-on, à propos d'une auſſi grande choſe que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la penſée eſt d'autant plus fauſſe en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit en cet endroit, c'eſt Jupiter, qui n'a jamais paſſé chez les Païens pour avoir fait l'homme à ſon image: l'homme dans la Fable eſtant, comme tout le monde ſçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puiſqu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraïe; & que l'effet infaillible du Vrai, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de fraper les hommes; il s'enſuit que ce qui ne frape point les hommes, n'eſt ni beau ni vrai, ou qu'il eſt mal énoncé: & que par conſéquent un Ouvrage qui n'eſt point gouſté du Public, eſt un très-méchant Ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, & admirer de mé-

chantes choſes : mais il n'eſt pas poſſible qu'à la longue une bonne choſe ne lui plaiſe ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté ; à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs Ecrits, de la bonté deſquels eux ſeuls ſont perſuadés. J'avoue néanmoins, & on ne le ſçauroit nier, que quelquefois, lorſque d'excellens Ouvrages viennent à paroiſtre, la cabale & l'envie trouvent moïen de les rabaiſſer, (1) & d'en rendre en apparence le ſuccès douteux : mais cela ne dure guéres ; & il arrive de ces Ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bientoſt la main venant à ſe laſſer, il ſe releve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiere d'un gros Livre : mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la bonne idée que j'ai de ſon gouſt & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non ſeulement je l'ai revûë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ai retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes Ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuïans la peine, qui ne ſe croïent plus obligés de rien raccommoder à leurs

REMARQUES.

(1) *Et d'en rendre.... le ſuccès douteux.*] M. Deſpréaux citoit pour exemples, *l'Ecole des Femmes* de Moliere, & la *Phédre* de M. Racine.

Ecrits,

Ecrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alléguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant, de les affoiblir, & de leur oſter cet air libre & facile, qui fait, diſent-ils, un des plus grands charmes du diſcours : mais leur excuſe, à mon avis, eſt très-mauvaiſe. Ce ſont les Ouvrages faits à la haſte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui ſont ordinairement ſecs, durs & forcés. Un Ouvrage ne doit point paroiſtre trop travaillé; mais il ne ſçauroit eſtre trop travaillé; & c'eſt ſouvent le travail meſme, qui en le poliſſant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des Vers faciles & des Vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoiqu'extraordinairement travaillés, ſont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture, qui paroiſt ſi aiſé, travailloit extrémement ſes Ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes médiocres; mais des gens qui en faſſent, meſme difficilement, de fort bonnes, on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi y ai-je mis monnom, que je m'eſtois

abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie : mais aujourd'hui que mes Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pourroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs, j'ai eſté bien aiſe, en le mettant à la teſte de mon Livre, de faire voir par-là quels ſont préciſément les Ouvrages que j'avouë, & d'arreſter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes Piéces qu'on répand par tout ſous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ai meſme, pour mieux prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce Volume, une liſte exacte & détaillée de tous mes Ecrits ; & on la trouvera immédiatement après cette Préface. Voilà de quoi il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus préſentement qu'à lui dire quels ſont les Ouvrages dont j'ai augmenté ce Volume. Le plus conſidérable eſt une onziéme Satire, que j'ai tout récemment compoſée, & qu'on trouvera à la ſuite des dix précédentes. Elle eſt adreſſée à Monſieur de Valincour, mon illuſtre aſſocié à l'Hiſtoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur, & je l'ai compoſée avec le meſme ſoin que tous mes autres Ecrits. Je ne ſçaurois pourtant dire ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe : car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis, à qui meſme je n'ai fait que la réciter fort viſte, dans la peur qu'il ne lui arrivaſt ce qui eſt arrivé à quelques au-

tres de mes Piéces, que j'ai vû devenir publiques avant meſme que je les euſſe miſes ſur le papier : pluſieurs perſonnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les aïant retenues par cœur, & en aïant donné des copies. C'eſt donc au Public à m'apprendre ce que je dois penſer de cet Ouvrage, ainſi que de pluſieurs autres petites Piéces de Poëſie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, & qu'on y a meſlées parmi les Epigrammes qui y eſtoient desja. Ce ſont toutes bagatelles que j'ai la plûpart compoſées dans ma plus tendre jeuneſſe ; mais que j'ai un peu rajuſtées, pour les rendre plus ſupportables au Lecteur. J'y ai fait auſſi ajouter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, & où je badine avec lui ſur noſtre démeſlé Poëtique, preſque auſſitoſt éteint qu'allumé. L'autre eſt un Remerciment à M. le Comte d'Ericeyra, au ſujet de la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Liſbonne, avec une Lettre & des Vers François de ſa compoſition, où il me donne des louanges très-délicates, & auſquelles il ne manque que d'eſtre appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce Remerciment, de faire imprimer cette excellente Traduction à la ſuite de mes Poëſies ; mais malheureuſement (1) un de mes amis, à qui je

REMARQUES.

(1) *Un de mes amis.*] M. l'Abbé Regnier-Deſmarais, Sécretaire de l'Académie Françoiſe.

l'avois preſtée, m'en a égaré le premier Chant ; & j'ai eu la mauvaiſe honte de n'oſer récrire à Liſbonne pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu près tous les Ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſeurement agréable au Public, c'eſt le préſent que je lui fais dans ce meſme Livre, de la Lettre que le célébre M. Arnauld a écrite à M. Perrault à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ai dit dans l'Epiſtre à mes Vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accuſent de témérité, d'avoir oſé aſſocier à mes Ecrits les Ouvrages d'un ſi excellent homme ; & j'avoue que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moïen de réſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre, que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer, & avoit la bonté *meas eſſe aliquid putare nugas !*

Au reſte, comme malgré une apologie ſi authentique, & malgré les bonnes raiſons que j'ai vingt fois alléguées en Vers & en Proſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ai faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ai pas rendu juſtice à leurs bonnes qualités ; je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les meſmes paroles que j'ai dites ſur cela dans la Préface

(1) de mes deux Editions précédentes. Les voici. *Il eſt bon que le Lecteur ſoit averti d'une choſe ; c'eſt qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de pluſieurs Ecrivains de noſtre ſiécle, je n'ai pas prétendu pour cela oſter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçai comment, une aſſez belle Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les Ouvrages de Monſieur Quinault, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouterai meſme ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avouer qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scuderi,* (1) *de Cotin meſme, & de pluſieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la meſme ſincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blaſmable ; je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.*

REMARQUES.

(1) *De mes deux éditions précédentes.*] De 1683. & 1694.

(2) On m'accuſe, diſoit M. Deſpréaux, de ne rien louer de ce qu'a fait Scuderi ; voici pourtant deux beaux Vers que je ſuis étonné qui ſoient de lui.

Il n'eſt rien de ſi doux à des cœurs pleins de gloire
Que la paiſible nuit qui ſuit une victoire.

Après cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive auſſi eſtre accuſé; puiſqu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des Ecrits qu'on fait imprimer; & qui ne ſe croïe en plein droit de le faire, du conſentement meſme de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un Ouvrage au jour? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rimes dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoyer mes Cenſeurs.

OUVRAGES

QUI ONT RAPPORT

A CEUX DE L'AUTEUR.

LEs Piéces qui ſuivent ont rapport à la Dixiéme & à l'Onziéme Réflexion de M. Deſpréaux. On les a inſerées dans l'Edition de Genéve; & elles ont paru dans les autres Editions. C'étoit donc une ſorte de néceſſité que de les donner ici. Autrement on auroit ſupprimé la Réponſe *de M. le Clerc & ſes* Remarques, *qui ſont bien plus propres à montrer ſa mauvaiſe humeur contre le Poëte, qu'à appuyer le ſentiment qu'il veut ſoutenir.*

EXAMEN

EXAMEN(1) DU SENTIMENT DE LONGIN

SUR CE PASSAGE DE LA GENESE,

ET DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SOIT FAITE; ET LA LUMIERE FUT FAITE.

PAR M. HUET,

Ancien Evêque d'Avranches.

IL y a quelque tems que cette Dissertation du savant M. HUET me tomba entre les mains. Je la lûs avec plaisir, & comme je croi qu'il a raison, je jugeai qu'il seroit utile qu'elle vît le jour, & j'eusse souhaité que l'Auteur lui-même l'eût publiée. Mais aïant appris qu'il ne vouloit pas se donner cette peine, j'ai crû qu'il ne seroit nullement fâché qu'elle parût ici, & qu'on lui donnât place dans la *Bibliothéque Choisie*, en y joignant quelques réflexions pour la confirmer, que l'on pourra distinguer des paroles de cet illustre Prélat, par les Guillemets qu'on voit à côté de ces mêmes paroles; au lieu qu'il n'y en a point à côté de ce que l'on y ajoûte.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

« Vous avez voulu, Monseigneur, que je prisse parti dans le différend, » que vous avez eu (2) avec M. *l'Abbé de S. Luc*, touchant *Apollon*. » J'en ai un autre à mon tour avec M. *Despréaux*, dont je vous supplie » très-humblement de vouloir être Juge. C'est sur un passage de *Longin*, » qu'il faut vous rapporter, avant toutes choses. Le voici mot à mot: * » *Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme du Commun,* » *aïant conçû la puissance de Dieu, selon sa dignité, il l'a exprimée de même,* » *aïant écrit au commencement de ses Loix en ces termes:* Dieu dit: *Quoi!* » Que la Lumiere soit faite; & elle fut faite.

* *Chap.* VII. *pag.* 34. *de cette édition.*

Il y a proprement, dans l'Hébreu, *que la Lumiere soit, & la Lumiere fut;*

(1) Tiré de la *Bibliothéque Choisie*, de M. LE CLERC, Tome X. p. 211. *& suiv.*

(2) *Cet Abbé soutenoit qu'*Apollon *& le* Soleil *ne sont pas le même Dieu.*

ce qui a meilleure grace que de dire: *que la Lumiere ſoit faite; & la Lumiere fut faite*; car à lire ces dernieres paroles, on diroit que Dieu commanda à quelque autre Etre de faire la Lumiere, & que cet autre Etre la fit. Ce qui a fait traduire ainſi, c'eſt la Vulgate qui a mis: *Fiat lux & lux facta eſt*, parce qu'elle ſuivoit le Grec, qui dit γενηθήτω φῶς, καὶ ἐγένετο φῶς, & qu'elle traduit ordinairement γένεσθαι par *fieri*; au lieu que ce verbe ſignifie ſouvent ſimplement *être*. Si la Vulgate a fait commettre cette faute aux Traducteurs Catholiques de la Bible; les Traducteurs de *Longin* n'y devoient pas tomber, comme ils ont fait, en Latin & en François. Mais ce n'eſt pas ſur quoi roule la diſpute de Mrs *Huet*, & *Deſpréaux*. Le premier continue ainſi.

« Dès la premiere lecture que je fis de *Longin*, je fus choqué de cette » remarque, & il ne me parut pas, que le paſſage de Moïſe fût bien choiſi, » pour un exemple du Sublime. Il me ſouvient qu'étant un jour chez » vous, Monſeigneur, long-tems avant que j'euſſe l'honneur d'être chez » Monſeigneur le Daufin, je vous dis mon ſentiment ſur cette obſerva- » tion, & quoique la Compagnie fût aſſez grande, il ne s'en trouva qu'un » ſeul, qui fût d'un avis contraire. Depuis ce tems-là, je me ſuis trouvé » obligé de rendre public ce ſentiment, dans le Livre que j'ai fait, pour » prouver la vérité de notre Religion; Car aïant entrepris le dénombre- » ment des Auteurs profanes, qui ont rendu témoignage à l'Antiquité des » Livres de Moïſe, je trouvai *Longin* parmi eux, & parce qu'il ne rap- » portoit ce qu'il dit de lui, que ſur la foi d'autrui, je me ſentis obligé » de tenir compte au public de cette conjecture, & de lui en dire la prin- » cipale raiſon; qui eſt, que s'il avoit vû ce qui ſuit & ce qui précéde le » paſſage de Moïſe, qu'il allégue, il auroit bien-tôt reconnu qu'il n'a rien » de ſublime. Voici mes paroles: * Longin *Prince des Critiques dans l'ex-* » *cellent Livre qu'il a fait* touchant le Sublime, *donne un très-bel Eloge à* » *Moïſe, car il dit* qu'il a connu & exprimé la puiſſance de Dieu ſelon ſa di- » gnité, aïant écrit au commencement de ſes Loix, que Dieu dit que la Lumie- » re ſoit faite, & elle fut faite; que la Terre ſoit faite, & elle fut faite. *Néanmoins* » *ce que* Longin *rapporte ici de Moïſe, comme une expreſſion ſublime & figurée,* » *me ſemble très-ſimple. Il eſt vrai que Moïſe rapporte une choſe, qui eſt gran-* » *de; mais il l'exprime d'une façon qui ne l'eſt nullement. C'eſt ce qui me per-* » *ſuade que* Longin *n'avoit pas pris ces paroles dans l'Original; car s'il eût* » *puiſé à la ſource, & qu'il eût eû les Livres mêmes de Moïſe, il eût trouvé* » *par tout une grande ſimplicité, & je croi que Moïſe l'a affectée, à cauſe de* » *la dignité de la matiere, qui ſe fait aſſez ſentir, étant rapportée nuement,* » *ſans avoir beſoin d'être relevée par des ornemens recherchés; quoique l'on* » *connoiſſe bien d'ailleurs, & par ſes Cantiques, & par le Livre de Job,* » *dont je croi qu'il eſt Auteur, qu'il étoit fort entendu dans le Sublime.*

« Quoique je ſuſſe bien que M. *Deſpréaux* avoit travaillé ſur *Longin*, » que j'euſſe même lû ſon Ouvrage, & qu'après l'avoir examiné ſoigneu-

* *Demonſtr. Evangel. Propoſ. IV. Cap. II. 51.*

» sement, j'en eusse fait le jugement qu'il mérite, je ne crus pas qu'il eût
» pris cet Auteur sous sa protection, & qu'il se fût lié si étroitement d'inté-
» rêt avec lui, que de reprendre cet Auteur ce fût lui faire une offense;
» non plus qu'à trois ou quatre savans Hommes, qui l'ont traduit avant lui.
» A Dieu ne plaise, que je vouluſſe épouser toutes les querelles d'*Origéne*,
» & prendre fait & cause pour lui, lorsqu'on le traite tous les jours d'hé-
» rétique & d'idolâtre! Vous savez cependant, Monseigneur, que j'ai
» pris des engagemens avec lui du moins aussi grands que M. *Despréaux*
» en a pris avec *Longin*. Ainsi à dire la vérité, je fus un peu surpris, lors
» qu'aïant trouvé l'autre jour sur votre table, la nouvelle édition de ses
» Oeuvres, à l'ouverture du Livre, je tombai sur ces * paroles: *Mais que*
» *dirons-nous d'un Savant de ce Siécle, qui, éclairé des lumieres de l'Evan-*
» *gile, ne s'est pas apperçû de la beauté de cet endroit*, (il parle du passage de
» Moïse rapporté par Longin) *qui a osé, dis-je, avancer dans un Livre qu'il*
» *a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que* Longin *s'étoit trompé,*
» *lorsqu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au*
» *moins que des personnes, non moins considérables par leur piété, que par*
» *leur sçavoir, qui nous ont donné depuis peu la Traduction du Livre de*
» *la Genése, n'ont pas été de l'avis de ce Savant Homme, & dans leur*
» *Préface, entre plusieurs preuves excellentes, qu'ils ont apportées, pour faire*
» *voir que c'est l'Esprit Saint, qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de*
» Longin, *pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une*
» *vérité si claire, & qu'un Païen même a sentie, par les seules lumieres de la*
» *Raison.* Je fus surpris, dis-je, de ce discours, Monseigneur, car nous
» avons pris des routes si différentes, dans le païs des Lettres, M. *Des-*
» *préaux* & moi, que je ne croïois pas le rencontrer jamais dans mon
» chemin, & que je pensois être hors des atteintes de sa redoutable Cri-
» tique. Je ne croïois pas non plus que tout ce qu'a dit *Longin* fussent
» mots d'Evangile, qu'on ne pût contredire sans audace; qu'on fût
» obligé de croire comme un article de foi, que ces paroles de Moïse
» sont sublimes; & que de n'en demeurer pas d'accord, ce fût douter que
» les Livres de Moïse soient l'Ouvrage du S. Esprit. Enfin je ne me serois
» pas attendu à voir *Longin* canonizé, & moi presque excommunié, com-
» me je le suis par M. *Despréaux*. Cependant, quelque bizarre que soit
» cette censure, il pouvoit l'exprimer d'une maniere moins farouche &
» plus honnête. Pour moi, Monseigneur, je prétends vous faire voir,
» pour ma justification, que non-seulement, il n'y a rien d'approchant
» du Sublime, dans ce passage de Moïse, mais même que s'il y en avoit,
» comme le veut *Longin*, le Sublime seroit mal emploïé, s'il est permis de
» parler en ces termes d'un Livre Sacré.

« C'est une maxime reçûe de tous ceux qui ont traité de l'Eloquence,
» que rien ne donne plus de force au Sublime, que de lui bien choisir sa
» place, & que ce n'est pas un moindre défaut d'emploïer le Sublime, là

* *Préface sur Longin.*

» où le discours doit être simple ; que de tomber dans le genre simple, » lorsqu'il faut s'élever au Sublime. *Longin* lui-même, sans en alleguer d'au- » tres, en est un bon témoin. Quand les Auteurs ne le diroient pas, le Bon » Sens le dit assez Combien est-on choqué d'une bassesse, qui se rencon- » tre dans un Discours noble & pompeux? Combien est-on surpris, au » contraire, d'un discours, qui étant simple & dépouillé de tout orne- » ment, se guinde tout d'un coup, & s'emporte en quelque figure écla- » tante? Croiroit-on qu'un homme fût sage, qui racontant à ses Amis quel- » que événement surprenant, dont il auroit été témoin, après avoir rap- » porté le commencement de l'aventure, d'une maniere commune & or- » dinaire, s'aviseroit tout d'un coup d'apostropher celui qui auroit eu la » principale part à l'action, quoiqu'il fût absent; & reviendroit ensuite à » sa premiere simplicité, & réciteroit la fin de son histoire du même air, » que le commencement? Cette apostrophe pourroit-elle passer pour un » exemple de Sublime, & ne passeroit-elle pas, au contraire, pour un » exemple d'extravagance?

« On accuse cependant Moïse d'avoir peché contre cette regle, quand » on soutient qu'il s'est élevé au-dessus du langage ordinaire, en rappor- » tant la création de la lumiere. Car si on examine tout le premier Chapi- » tre de la Genése, où est ce passage, & même tous les cinq Livres de la » Loi, hormis les Cantiques, qui sont d'un autre genre, & tous les Livres » Historiques de la Bible, on y trouvera une si grande simplicité, que » des gens de ces derniers siécles, d'un esprit poli à la vérité, mais gâté » par un trop grand usage des Lettres Profanes, & S. *Augustin*, lorsqu'il » étoit encore Païen, n'en pouvoient souffrir la lecture.

Aux Cantiques, il faut ajoûter les Prophéties, qui sont d'un stile plus élevé que la narration, & que les Hébreux nomment *maschal*, ou figuré. Voïez Genes. XLIX. & Deut. XXXIII. Du reste, toute la narration de Moïse est la plus simple du monde. Ceux qui ne pouvoient souffrir le stile de la Bible étoient, à ce que l'on dit, *Ange Politien*, & *Pierre Bembe*, qui ne la lisoient point, de peur de se gâter le stile. Mais leur dégoût tomboit plûtôt sur la Vulgate, que sur les Originaux.

« Je ne sortirai point de ce premier Chapitre, pour faire voir ce que je » dis. Y a-t-il rien de plus simple, que l'entrée du récit de la Création du » Monde : *Au commencement, Dieu créa le Ciel & la Terre, & la Terre* » *étoit vuide & informe, & les ténébres étoient sur la face de l'abîme, &* » *l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Moïse sentoit bien que son sujet » portoit avec soi sa recommandation, & son Sublime ; que de le rapporter » nuëment, c'étoit assez s'élever ; & que le moins qu'il y pourroit mettre » du sien, ce seroit le mieux ; & comme il n'ignoroit pas qu'un discours » relevé (ce que *Longin* lui-même a reconnu) n'est pas bon par tout, lors- » qu'il a voulu annoncer aux hommes une vérité, qui confond toute la » Philosophie profane, en leur apprenant que Dieu, par sa parole, a pû

» faire quelque choſe du néant, il a crû ne devoir enſeigner ce grand prin-
» cipe, qu'avec des expreſſions communes & ſans ornement. Pourquoi
» donc, après avoir rapporté la Création du Ciel & de la Terre d'une
» maniere ſi peu étudiée, ſeroit-il ſorti tout d'un coup de ſa ſimplicité,
» pour narrer la Création de la lumiere d'une maniere ſublime? *Et Dieu*
» *dit: que la Lumiere ſoit faite, & elle fut faite.* Pourquoi ſeroit-il retombé
» dans ſa ſimplicité, pour n'en plus ſortir? *Et Dieu vit que la lumiere étoit*
» *bonne, & il diviſa la lumiere des ténébres, & il appella la lumiere Jour,*
» *& les ténébres Nuit: & du ſoir & du matin ſe fit le premier Jour.* Tout
» ce qui ſuit porte le même caractere. (*Et Dieu dit: que le Firmament ſoit*
» *fait au milieu des eaux, & ſépare les eaux des eaux. Et Dieu diviſa les*
» *eaux, qui étoient ſous le Firmament; & il fut fait ainſi; & Dieu appella*
» *le Firmament Ciel, & du ſoir & du matin ſe fit le ſecond Jour.* Dieu
» forma le Firmament de la même maniere, qu'il a formé la Lumiere,
» c'eſt-à-dire, par ſa parole. Le récit, que Moïſe fait de la Création de
» la Lumiere, n'eſt point d'un autre genre que la Création du Firmament.
» Puis donc qu'il eſt évident que le récit de la Création du Firmament
» eſt très-ſimple, comment peut-on ſoutenir que le récit de la Création de
» la Lumiere eſt ſublime? »

Ces raiſons ſont très-ſolides, pour ceux qui ont lû avec attention les Ecrits de Moïſe dans l'Original, ou au moins dans les Verſions, & qui ſont un peu accoutumez au ſtile des Hébreux. Mais deux choſes peuvent empêcher qu'on ne s'apperçoive du peu de fondement qu'il y a, en ce que dit *Longin.* La premiere eſt la grande idée, que l'on s'eſt formée avec raiſon de Moïſe, comme d'un homme tout extraordinaire. Dans cette ſuppoſition, on lui attribue, ſans y penſer, un ſtile tel que l'on croit que doit avoir un homme, dont on a une ſi haute idée; & l'on s'imagine que ſon langage doit être ſublime, lorſqu'il parle de grandes choſes; & au contraire médiocre, lorſqu'il parle de choſes médiocres, & ſimple, lorſqu'il s'agit de choſes communes; ſelon les regles ordinaires de l'Art, que les Rhéteurs Grecs & Latins nous ont données. Ainſi quand on vient à lire ſes Ecrits, avec cette prévention, on y trouve ce que l'on croit y devoir être, & ce qui n'y eſt néanmoins pas. On croit voir des figures de Rhétorique, où il n'y en a point, & on lui attribue des vûes fines & recherchées, auſquelles il n'a jamais penſé. Que ſi l'on dit que l'Eſprit ſaint, qui a conduit la plume de Moïſe, a été capable des vûes les plus relevées, & que par conſéquent on ne ſauroit expliquer ce qu'il dit d'une maniere trop ſublime; je réponds à cela que perſonne ne peut douter des grands deſſeins du S. Eſprit; mais à moins qu'il ne les faſſe connoître lui-même, il n'eſt pas permis de les imaginer, comme l'on trouve à propos, & de lui attribuer des projets, ſeulement parce qu'on les juge dignes de lui. J'oſe même dire qu'il a exécuté ſes deſſeins par des inſtrumens foibles & incapables d'eux-mêmes d'y contribuer; auſſi bien ſous le Vieux, que

ſous le Nouveau Teſtament ; c'eſt en quoi la Providence Divine eſt admirable ; & cela fait voir que l'établiſſement du culte d'un ſeul Dieu & ſa propagation pendant tant de ſiécles, eſt un effet de ſa puiſſance, & non des moyens humains. Ainſi ſans avoir aucun égard aux regles de la Rhetorique, qui étoient déja établies, ou que les ſiecles à venir devoient établir ; les Livres ſacrés nous ont appris ce qu'il étoit néceſſaire que nous ſûſſions, de la maniere du monde la plus ſimple & la plus éloignée de l'art, que les hommes ont accoutumé d'emploïer dans leurs Diſcours. M. *Huet* en parlera dans la ſuite. L'autre choſe qui a fait que *Longin* a crû voir une expreſſion ſublime dans Moïſe, & que l'on a applaudi à ſa remarque, c'eſt que l'on a conſideré cette expreſſion à part, *Dieu dit que la Lumiere ſoit, & elle fut ;* comme ſi on l'avoit trouvée dans un Orateur Grec ou Latin, qui l'auroit employée dans une piéce d'éloquence, où il auroit tâché de repreſenter la Puiſſance Divine, dans les termes les plus relevés. A conſiderer de la ſorte cette expreſſion, elle paroît en effet ſublime, & c'eſt ce qui a trompé *Longin*, qui apparemment n'avoit jamais lû Moïſe, comme il paroîtra par la ſuite. Depuis, les Chrétiens, prévenus de la maniere, que j'ai déja dite, & voïant qu'un Païen avoit trouvé cette expreſſion ſublime, ils ont crû devoir parler de même de Moïſe, comme s'il leur eût été honteux de n'admirer pas dans ſes Ecrits, ce qu'un Païen y avoit admiré. M. *Deſpréaux* a fait valoir ce préjugé populaire, contre M. *Huet ;* mais s'il l'examine de près, il trouvera que ce n'eſt qu'un préjugé ſans fondement. Pour l'autorité de M. de *Sacy*, quelque pieté qu'il ait pû avoir d'ailleurs, elle ne peut pas être fort grande en matiere de Critique, & d'explication exacte de l'Ecriture ſainte ; à moins qu'on n'ait aucune idée de l'une, ni de l'autre. Mais écoutons notre Prélat.

« Toute la ſuite répond parfaitement à ce commencement, il ſe tient tou-
» jours dans ſa ſimplicité, pour nous apprendre comment Dieu forma les
» Aſtres & y renferma la lumiere. *Et Dieu dit : qu'il ſe faſſe des Luminaires*
» *dans le Firmament, qui diviſent le jour & la nuit, & ſervent de ſignes*
» *pour marquer les tems, les jours & les années, & luiſent dans le Firma-*
» *ment & éclairent la Terre ; & il fut fait ainſi. Et Dieu fit deux grands*
» *Luminaires, le plus grand Luminaire, pour préſider au Jour, & le plus*
» *petit Luminaire, pour préſider à la Nuit, & les Etoiles ; & il les mit au*
» *Firmament, pour luire ſur la Terre, & préſider au Jour & à la Nuit, &*
» *diviſer la lumiere des ténèbres ; & Dieu vit que cela étoit bon.* La Créa-
» tion même de l'Homme, qui devoit commander à la Terre, qui devoit
» porter l'image de Dieu, & qui devoit être ſon Chef-d'œuvre, ne nous
» eſt enſeignée qu'en des termes communs, & des expreſſions vulgaires.
» *Et Dieu dit : faiſons l'Homme à notre image & à notre reſſemblance, &*
» *qu'il préſide aux poiſſons de la Mer & aux oiſeaux du Ciel, & aux bêtes*
» *& à toute la Terre, & à tous les reptiles qui ſe remuent ſur la Terre. Et*

» *Dieu créa l'Homme à ſon image, il le créa à l'image de Dieu, & il les* » *créa mâle & femelle.* Si en tout ceci il n'y a nulle ombre de Sublime, » comme aſſurément il n'y en a aucune, je demande par quelle prérogative la Création de la lumiere a mérité d'être rapportée d'une maniere » ſublime, lorſque tant d'autres choſes plus grandes & plus nobles, ſont » rapportées d'un air qui eſt au-deſſous du médiocre ?

« J'ajoute encore, que ſi ces paroles ſont ſublimes, elles pechent contre » un autre précepte d'éloquence, qui veut que les entrées des Ouvrages » les plus grands & les plus ſublimes ſoient ſimples, pour faire ſortir la » flamme du milieu de la fumée, pour parler comme un grand Maître » de l'art. Saint *Auguſtin* aſſujettit à cette loi ceux même, qui annoncent » les Myſteres de Dieu : *il faut*, dit-il, *que dans le genre ſublime, les com-* » *mencemens ſoient médiocres.* Moïſe ſe ſeroit bien écarté de cette regle, ſi » le ſentiment de *Longin* étoit véritable ; puiſque les Livres de la Loi au- » roient un exorde ſi auguſte.

« Auſſi ne voïons-nous pas qu'aucun des anciens Peres de l'Egliſe, ni » des Interprétes de l'Ecriture ait trouvé rien de relevé dans ce paſſage, » hormis la matiere, qui étant très-haute & très-illuſtre, frappe vivement » l'eſprit du Lecteur : en ſorte que s'il n'a pas toute l'attention néceſſaire, il » attribue aiſément à l'artifice des paroles ce qui ne vient que de la dignité » du ſujet. Mais s'il conſidere cette expreſſion en elle-même, faiſant ab- » ſtraction de ce grand ſens, qui la ſoutient, il la trouvera ſi ſimple, qu'elle » ne peut l'être davantage : de ſorte que ſi *Longin* avoit donné les regles » du Simple, comme il a donné celles du Sublime, il auroit trouvé, ſans » y penſer, que les paroles qu'il a rapportées de Moïſe, y ſont entiere- » ment conformes. »

Il eſt certain que la grandeur de la matiere fait ſouvent que l'on s'imagine, ſans y prendre garde, que celui qui en parle tient un langage ſublime, quoiqu'il s'exprime d'une maniere très-ſimple. C'eſt ce que l'ancien Rheteur, dont nous avons un Traité du Stile, ſous le nom de *Demetrius de Phalere*, a très-bien remarqué. *Il y a un Magnifique*, dit-il, *qui conſiſte dans les choſes, comme eſt un grand & illuſtre combat par Terre, ou par Mer, ou lors que l'on parle du Ciel, ou de la Terre : car ceux qui entendent parler d'une grande choſe, s'imaginent d'abord que celui qui parle a un Stile grand & ſublime, & c'eſt en quoi ils ſe trompent. Il faut conſidérer, non ce que l'on dit, mais la maniere dont on le dit ; car on peut dire en ſtile ſimple de grandes choſes ; en ſorte que l'on ne parle pas d'une maniere, qui leur convienne. C'eſt pourquoi on dit que certains Auteurs ont un ſtile grand, qui diſent de grandes choſes qu'ils n'expriment pas d'une maniere relevée, comme Theopompe.* On peut dire la même choſe de ceux, qui cherchent du Sublime en certains endroits de l'Ecriture Sainte, où il n'y en a point ; ſeulement parce qu'il s'agit de grandes choſes. C'eſt ce qui eſt arrivé à feu M. *Tollius*, dans ſa note Latine ſur le paſſage de *Longin*, où il réfute

M. *Huet*. Il confond visiblement le stile sublime, avec la chose même; sans prendre garde que tous ceux qui parleront de grandes choses, en termes qui ne soient pas tout-à-fait bas, parleront toujours, à son compte, d'une maniere sublime. M. *Huet* a très-bien montré, par toute la suite du discours de Moïse, qu'il n'y a rien de sublime dans l'expression, quoique Dieu & la Création soient les choses du monde les plus sublimes.

« La verité de ceci, continue-t-il, paroîtra par des exemples. Pour-
» roit-on soupçonner un homme de vouloir s'énoncer figurément, & no-
» blement, qui parleroit ainsi: *Quand je sortis je dis à mes gens, suivez-*
» *moi, & ils me suivirent.* Trouveroit-on du merveilleux dans ces paro-
» les: *je priai mon ami de me prêter son cheval, & il me le prêta.* On trou-
» veroit sans doute au contraire, qu'on ne sauroit parler d'une maniere
» plus simple. Mais si le Sublime se trouvoit dans la chose même, il paroî-
» troit dans l'expression, quelque nue qu'elle fût. *Xerxès commanda qu'on*
» *enchaînât la Mer, & la Mer fut enchaînée. Alexandre dit: qu'on brûle*
» *Tyr & que l'on égorge les Tyriens; & Tyr fut brûlée & les Tyriens furent*
» *égorgez.* Il y a en cela de l'élevation & du grand. Mais il vient du sujet,
» & ne pas faire cette distinction, c'est confondre les choses avec les paro-
» les; c'est ne savoir pas séparer l'Art de la Nature, l'ouvrage de la ma-
» tiere, ni l'adresse de l'Historien, de la grandeur & de la puissance du
» Heros.

C'est pourquoi M. *Tollius* lui-même, dans une note sur le passage de *Longin*, avoue qu'il n'y a rien de sublime dans ces paroles d'*Apulée*, qui sont au * Livre VII. de sa Métamorphose: *Noluit esse Cæsar Hæmi latronis collegium, & confestim interiit. Tantùm potest nutus etiam magni Principis!* « L'Empereur voulut qu'il n'y eût plus de bande du brigand He-
» mus, & cette bande périt promptement. Tant est grande la force de la
» seule volonté d'un puissant Prince! » M. *Tollius* a raison de se moquer d'*Apulée*, & de dire que sans les dernieres paroles on n'auroit pas compris ce que veut dire sa figure. Elle est même sans fondement, parce que ce ne fut pas par sa seule volonté que l'Empereur anéantit la bande d'Hemus, mais par le moïen de ses troupes, qu'il mit à la poursuite de ces brigands, & qui les prirent ou les tuerent avec assez de peine.

* *Pag.* 191. *Ed. Elmenhorstii.*

« Je ne puis pas croire qu'un homme d'un jugement aussi exquis que
» *Longin*, eût pû s'y méprendre, s'il avoit lû tout l'Ouvrage de Moïse;
» & c'est ce qui m'a fait soupçonner qu'il n'avoit pas vû ce passage dans
» l'Original. J'en ai même une autre preuve, qui me paroît incontestable;
» c'est qu'il fait dire à Moïse ce qu'il ne dit point. *Dieu dit.* Quoi? *Que*
» *la Lumiere soit faite, & elle fut faite; que la Terre soit faite, & elle fut*
» *faite.* Ces dernieres paroles ne sont point dans Moïse, non plus que
» cette interrogation, * *quoi?* & apparemment *Longin* avoit lû cela,
» dans quelque Auteur, qui s'étoit contenté de rapporter la substance des
» choses que Moïse a écrites, sans s'attacher aux paroles. M. *le Févre* ne

* M. Despréaux *l'a omise dans sa Version.*

s'éloigne

» s'éloigne pas de ce sentiment: *Il est assez croïable*, dit-il, *que Longin* » *avoit lû quelque chose dans les Livres de Moïse, ou qu'il en avoit entendu* » *parler.*

« Le Philosophe *Aristobule*, tout Juif qu'il étoit & passionné pour Moïse, » comme tous ceux de sa Nation, n'a pas laissé de bien distinguer la pa- » role dont Dieu se servit, pour créer le Monde, d'avec la parole, que » Moïse a emploïée pour nous en faire le récit. *Il ne faut pas nous imagi-* » *ner*, * dit-il, *que la voix de Dieu soit renfermée dans un certain nombre* » *de paroles, comme un discours, mais il faut croire que c'est la production* » *même des choses, & c'est en ce sens que Moïse appelle la Création de l'U-* » *nivers, la Voix de Dieu; car il dit de tous ses Ouvrages:* Dieu dit, & il fut » fait. Vous voïez, Monseigneur, que cette remarque n'est pas faite pour » la création seule de la Lumiere, mais pour la création de tous les Ouvra- » ges de Dieu, & que, selon cet Auteur, le Merveilleux & le Sublime, qui » se trouvent dans l'histoire de la Création, sont dans la parole de Dieu, » qui est son opération même, & non pas dans les paroles de Moïse. *Ari-* » *stobule* poursuit en ces termes: *& c'est à mon avis à quoi* Pythagore, So- » crate *&* Platon *ont eu égard, quand ils ont dit que, lors qu'ils consider-* » *roient la Création du Monde, il leur sembloit entendre la voix de Dieu.* » Ces Philosophes admiroient le sublime de cette voix toute-puissante, & » n'en avoient remarqué aucun dans les paroles de Moïse, quoiqu'ils ne » les ignorassent pas. Car, selon le témoignage du même *Aristobule*, on » avoit traduit en Grec quelques parties de la Sainte Ecriture avant Ale- » xandre; & c'est cette traduction que Platon avoit lûe ».

* *Apud* Eusebium *Præp. Evang. Lib. XIII. c.* 12.

Je ne croi pas que *Platon* ait jamais lû rien de Moïse, & j'ai dit les raisons, que j'en ai dans l'*Ars Critica*, Tom. 3. Epist. VII. Cet *Aristobule*, Juif & Peripateticien, m'est extrémement suspect, aussi-bien qu'à M. *Hody*, que l'on peut consulter dans son Ouvrage de la Version des Septante, Liv. I. Chap. 9. Quand même ses Livres seroient véritablement d'un Juif, qui auroit en effet vécu dans le tems de *Ptolemée Philometor*, sous lequel *Aristobule* doit avoir vécu, je ne croirois pas pour cela que *Platon* eût pillé l'Ecriture Sainte, pendant que je n'en voi aucune preuve solide, & que j'ai même de très-fortes raisons de ne le point croire. Mais quoi qu'il en soit, cet *Aristobule*, vrai ou faux, a assez bien réussi, dans son explication de ces mots, *& Dieu dit.* J'en ai déja parlé dans mon Commentaire sur la Genese, & je ne repéterai pas ici ce que j'y ait dit. Voïons ce qu'ajoûte notre Prélat.

« Je dis de plus, que tant s'en faut que cette expression de Moïse soit » sublime, elle est au contraire très-commune & très-familiere aux Auteurs » Sacrés; de sorte que si c'étoit une figure, étant emploïée aussi souvent qu'elle » l'est, elle cesseroit d'être sublime, parce qu'elle cesseroit de toucher le Lec- » teur; & de faire impression sur son esprit, à cause de sa trop fréquente repé- » tition. Car, selon * *Quintilien*, les figures perdent le nom de figures,

* *Lib. IX. c.* 3.

» quand elles ſont trop communes, & trop maniées. J'en pourrois donner » mille exemples, mais il ſuffira d'en rapporter quelques-uns, qu'on ne peut » ſoupçonner d'être ſublimes. Dieu dit à Moïſe, dans le VIII. Chapitre de » l'Exode: *Dites à Aaron qu'il étende ſa verge, & qu'il frappe la pouſſiere de la* » *Terre, & qu'il y ait de la vermine dans toute l'Egypte, & ils firent ainſi, &* » *Aaron étendit ſa main, tenant ſa verge, & frappa la pouſſiere de la Terre, &* » *il y eut de la vermine dans les hommes & dans les animaux.* Voilà le même » langage que dans le I. Chapitre de la Geneſe, & ce n'eſt point ici le » commencement de la loi, que *Longin* a crû que Moïſe avoit voulu ren- » dre plus auguſte par une expreſſion ſublime. En voici une autre du Cha- » pitre IX. de l'Exode, qui ne l'eſt pas davantage; *& Dieu dit à Moïſe,* » *étendez votre main vers le Ciel, afin qu'il ſe faſſe de la grêle dans toute* » *la Terre d'Egypte. Et Moïſe étendit ſa verge vers le Ciel, & Dieu fit tom-* » *ber de la grêle ſur la Terre d'Egypte.* Dans le XVII. Chapitre du même » Livre, Moïſe dit à Joſué: *Combattez contre les Amalécites. Joſué fit* » *comme Moïſe lui avoit dit, & combattit contre les Amalécites.* Dans le » I. Chapitre des Paralipomenes, où nous liſons que David aïant défait » les Philiſtins prit leurs Idoles, & les fit brûler, le Texte porte: *& David* » *dit, & elles furent brûlées dans le feu.* Ceci reſſemble encore mieux à du » Sublime, que ce qui a impoſé à *Longin;* & cependant tout le narré & » tout le Livre des Paralipomenes font aſſez voir que l'Hiſtorien Sacré » n'a penſé à rien moins, qu'à s'expliquer, en cet endroit, par une figure. » Dans l'Evangile, lors que le Centurion veut épargner à Notre Seigneur » la peine de venir chez lui, pour guérir ſon fils: Seigneur, dit-il, ſans » vous donner la peine de venir chez moi, vous n'avez qu'à dire une » parole & mon fils ſera gueri; car j'obéis à ceux qui ſont au-deſſus de » moi, & les Soldats qui ſont ſous ma charge, m'obéiſſent, *& je dis à l'un* » *va, & il va; & à l'un viens, & il vient; & à mon valet, fais cela, &* » *il le fait.* Ce Centurion avoit-il lû les Livres des Rheteurs & les Traités » du Sublime, & vouloit-il faire voir à Notre Seigneur, par ce trait de » Rhetorique, la promptitude avec laquelle il étoit obéi? Quand S. Jean » rapporte en ces termes, le miracle de la guériſon de l'Aveugle-né, *Jeſus* » *lui dit, allez, lavez-vous dans la Piſcine de Siloé. Il s'y en alla & s'y* » *lava;* & quand l'Aveugle raconte ainſi enſuite ſa guériſon: *il m'a dit,* » *allez à la Piſcine de Siloé & vous y lavez; j'y ai été, je m'y ſuis lavé,* » *& je voi;* l'Aveugle & l'Evangéliſte uſent-ils de cette expreſſion figurée, » pour faire admirer davantage le miracle? Croient-ils qu'il ne paroîtra » pas aſſez grand, s'il n'eſt rehauſſé par le ſecours du Sublime? Eſt-ce dans » cette vûe, que le même Evangéliſte rapportant la guériſon du malade » de trente-huit ans, s'explique ainſi: *Jeſus lui dit: Levez-vous, prenez* » *votre lit & marchez; & cet homme fut auſſi-tôt guéri, & prit ſon lit &* » *marcha?* S. Matthieu prétend-il orner le récit de ſa vocation, quand il » dit parlant de ſoi-même: *Jeſus lui dit, Suivez-moi; & lui s'étant levé le*

» *suivit ?* A-t-il le même dessein, lorsque parlant de l'homme qui avoit » une main seche, & qui fut guéri par Notre Seigneur, il use de ces ter- » mes : *alors il dit à cet homme, étendez votre main, & il l'étendit* ».

Les exemples que M. *Huet* rapporte ici, peuvent être en quelque sorte contestés, parce qu'il s'y agit de paroles véritablement proférées, & exécutées en leur sens propre, par des hommes. On ne pouvoit pas exprimer les choses, dont il est parlé, plus simplement & plus naturellement. Mais dans cette description de la Création du Monde, *Dieu dit, & ses commandemens furent exécutés ;* l'action de Dieu est représentée figurément, sous l'image d'un commandement, pour dire qu'il fit tout par sa volonté, & c'est en quoi consiste la figure, qui n'a néanmoins rien de Sublime dans Moïse, qui dans ses narrations n'a rien moins pensé qu'à s'exprimer d'une maniere relevée.

« Ces façons de parler, continue M. *Huet*, ne sont pas particulieres aux » Auteurs Sacrés ; quand les Juifs, qui sont venus après eux, parlent de » Dieu, ils le nomment souvent ainsi : *Celui qui a dit & le Monde a été* » *fait ;* pour dire celui qui a créé le Monde par sa parole. Ils le nomment » ainsi dans des Ouvrages dogmatiques, dénués de toutes sortes d'orne- » mens & de figures. La louange la plus ordinaire, que Mahomet donne » à Dieu, dans l'Alcoran, c'est que lorsqu'il veut quelque chose, *il dit,* » *sois ; & elle est.* Tout cela fait voir manifestement, que quand Moïse a » écrit : *Dieu dit que la Lumiere soit faite, & elle fut faite.* Cette repétition, » dis-je, qui est souvent figurée parmi les Grecs, & qui ne l'est point parmi » les Hébreux, a paru à *Longin* avoir été faite avec dessein : car selon » * *Quintilien*, la repétition seule fait une figure. Et même l'interrogation * *Lib. VIII. c. 5.* » qui précéde : *Dieu dit, quoi ? que la Lumiere soit faite ;* cette interroga- » tion, dis-je, qui n'est pas de Moïse, excitant, comme elle fait, l'atten- » tion du Lecteur, & préparant son esprit à apprendre quelque chose de » grand, & n'étant point du langage ordinaire, a dû lui paroître venir » de l'Art. C'est en vain que quelques-uns prétendent, que ce *quoi* n'a » pas été mis là comme venant de Moïse, & faisant partie du passage » qu'il raporte, mais qu'il l'a mis comme venant de lui-même. Car à quoi » seroit bonne cette interrogation ? Si la sublimité prétendue du passage » consistoit purement dans ces paroles, *que la Lumiere soit faite*, on pour- » roit croire qu'il auroit voulu réveiller par là l'esprit du Lecteur, pour » les lui faire mieux entendre. Mais si ce Sublime consiste, selon l'opinion » des Adversaires, dans l'expression vive de l'obéissance de la Créature à » la voix du Créateur, il s'étend autant sur ce qui précéde l'interrogation, » que sur ce qui la suit, & ainsi elle auroit été mise là fort mal-à-propos par » *Longin ;* outre que ce n'est pas sa coutume que de se méler ainsi, parmi « les Auteurs qu'il cite. Dans tous les passages, dont son Ouvrage est » rempli, il rapporte nuement leurs paroles, sans y rien mettre du sien. » Ainsi on peut dire, que si l'on n'a égard qu'aux paroles de Moïse alte-

» rées, & peu fidélement rapportées, telles qu'il les avoit lûes, le jugement » qu'il en fait peut s'excuſer. Mais il n'eſt pas ſupportable, ſi on le rapporte » à ce que Moïſe a dit en effet; & c'eſt cet Original que M. *Deſpréaux* » devoit conſulter ».

C'eſt auſſi ce qu'il a fait, comme il ſemble, bien plus que ce qu'il liſoit dans ſon exemplaire de *Longin*, puiſque dans la citation du paſſage de Moïſe, il a ôté ce *quoi*? Je ſuis ſurpris qu'il n'en ait rien dit dans ſes notes, & que notre Prélat ne lui ait pas reproché ce retranchement; car enfin, comme il le remarque très-bien, ce *quoi* fait tomber le Sublime ſeulement ſur les paroles ſuivantes, au lieu qu'on prétend qu'il ne conſiſte pas moins dans ces paroles, *& Dieu dit*. Il n'eſt pas permis de retrancher rien dans un paſſage de cette ſorte, en le traduiſant. Autrement on fait dire à un Auteur, non ce qu'il a dit, mais ce qu'il a dû dire effectivement.

« Il ſe trouve d'autres expreſſions dans l'Ecriture Sainte, qu'on a crû » figurées & ſublimes, & qui dans leur Langue Originale ne le ſont nulle- » ment. Un des plus polis Ecrivains de ce ſiécle a mis dans ce genre ce
* *Ch. I. 3.* » paſſage du I. Livre des Maccabées, * où il eſt dit *que la Terre ſe tut* » *devant Alexandre*; prenant ce ſilence pour une expreſſion métaphori- » que de la ſoumiſſion que la Terre domptée eut pour ce Conquerant; & » cela faute de ſçavoir que l'origine de cette façon de parler vient d'un » mot de la Langue Hébraïque qui ſignifie *ſe taire*, *ſe repoſer* & *être en* » *paix*. Il ſeroit aiſé d'en rapporter pluſieurs exemples; de ſorte que ce » qui paroiſſoit ſublime dans notre Langue, & dans la Langue Latine, « n'eſt en Hébreu qu'une façon de parler ſimple & vulgaire. Auſſi dans » ce même Livre des Maccabées, on trouve ces paroles, *& ſiluit terra* » *dies paucos*; *& ſiluit terra annis duobus*, où le Grec porte ἡσύχασεν, *fut* » *en paix*: de même que dans S. Luc, lorſqu'il dit que les femmes de Gali- » lée *ſabbatho ſiluerunt*, pour dire qu'elles ſe tinrent en repos le jour du » Sabbat. Le Lecteur jugera ſi ces expreſſions ſont ſublimes ».

Il eſt certain que c'eſt un Hébraiſme, car on dit en Hébreu *ſchaketah erets*; le pays ſe tut, pour dire qu'il ſe repoſa. *Voïez* Joſué, XI. 23.

« Je ne deſavouerai pas que David n'ait parlé figurément, quand il a
* *Ou* XXXIII. 9. » dit au Pſeaume XXXII. * en parlant de Dieu; *car il a dit*, *& il a été.* » *Il a commandé & il s'eſt arrêté*. C'eſt ainſi que porte l'Original. Tout le » tiſſu de ce Pſeaume, enrichi de tant de figures ſi nobles & ſi hautes, fait » aſſez voir ce qu'on doit penſer de celle-ci, & elle porte auſſi en elle- » même des marques du Sublime; car en diſant que Dieu *a dit*, ſans » ajouter quoi, & que ce qu'il a dit *a été*, le Prophéte ne donne aucunes » bornes à l'imagination du Lecteur, & par deux paroles, il lui fait par- » courir en eſprit tout le Ciel & toute la Terre, & tous les grands Ouvra- » ges, qui ſont ſortis de la main de Dieu. Il fait enſuite une eſpece de » gradation, & de la ſimple parole, il paſſe au commandement, pour faire

» connoître la puiſſance infinie de cette parole & la ſouveraineté de Dieu. » Quand il ajoute qu'à ce commandement, *il s'eſt arrêté*, ſans dire ce qui » s'eſt arrêté ; ſoit qu'il veuille rappeller le ſouvenir du miracle qui arriva » à la bataille de Gabaon, quand le Soleil s'arrêta, ou qu'il veuille faire » entendre le pouvoir abſolu que Dieu a toujours ſur ſes Créatures, pour » les tenir dans le repos & dans le mouvement, pour les créer & les con- » ſerver ; ne déterminant rien, il porte notre eſprit juſques dans l'infini, » & c'eſt-là ce qui mérite le nom de Sublime ».

Il eſt certain qu'il en eſt tout autrement d'une ſimple narration, comme le commencement de la Geneſe, & d'un Cantique, tel qu'eſt le Pſeaume que *M. Huet* cite. Ce qui eſt ſimple dans l'un, devient ſublime dans l'autre, par le ſens qu'on lui donne. Par exemple, le Pſalmiſte dit, v. 6. *Par la parole du Créateur les Cieux ont été faits, & par le ſouffle de ſa bouche toute leur Armée.* Il eſt viſible que ces expreſſions ſont ſublimes, non ſeulement parce qu'elles le ſont en elles-mêmes, mais parce qu'elles ſont inſerées dans un Cantique. Pour le verſ. 9. je croirois qu'il faut le traduire : *il dit & le* Monde *fut ; il commanda*, & il *ſe préſenta à lui* : en Latin, *dixit &* Orbis *fuit ; imperavit, & ſe ei ſtitit ;* car le verbe *jahamod*, ne ſe rapporte pas à Dieu, mais à la Créature, ou au mot *thebel*, qui eſt le dernier du verſet précédent, & qui ſignifie *le Monde*. C'eſt comme S. *Jérôme* l'a entendu, dans ſa Verſion ſur l'Hébreu, dont voici les termes : *Quia ipſe dixit & factus eſt* (Orbis) *ipſo præcipiente, ſtetit.* M. *Huet* continue de la ſorte.

« Pour mieux juger encore du Paſſage de Moïſe, il faut faire une di- » ſtinction des divers genres de Sublime, différente de celle de *Longin*, » & en établir de quatre ſortes, qui étant bien reconnues feront la déci- » ſion entiere de notre différend ; le Sublime des termes, le Sublime du » tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées & le Sublime des choſes. *Le* » *Sublime des termes* eſt une élévation du diſcours, qui ne conſiſte que » dans un choix de beaux & de grands mots, qui ne renferment qu'une » penſée commune, & quelques-uns ne croïent pas que ce genre mérite » proprement le nom de Sublime. Mais en cela il n'eſt queſtion que du » nom. *Le Sublime du tour de l'expreſſion* vient de l'arrangement & de la » diſpoſition des paroles, qui, miſes en un certain ordre, ébranlent l'Ame, & » qui demeurant au contraire dans leur ordre naturel, la laiſſent ſans au- » cune émotion. *Le Sublime des penſées* part immédiatement de l'eſprit, » & ſe fait ſentir par lui-même, pourvû qu'il ne ſoit point affoibli, ou par » la baſſeſſe des termes, ou par leur mauvaiſe diſpoſition. Pour *le Sublime* » *des choſes*, il dépend uniquement de la grandeur & de la dignité du ſujet » que l'on traite ; ſans que celui qui parle ait beſoin d'emploïer aucun ar- » tifice, pour le faire paroître auſſi grand qu'il eſt ; de ſorte que tout hom- » me qui ſçaura rapporter quelque choſe de grand, tel qu'il eſt, ſans en » rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, & ſans y rien mettre du

» ſien ; quelque groſſier & quelque ignorant qu'il ſoit d'ailleurs, il pourra » être eſtimé, avec juſtice, véritablement ſublime dans ſon diſcours, mais » non pas de ce Sublime enſeigné par *Longin*. Il n'y a preſque point de » Rheteurs qui n'aient reconnu ces quatre ſortes de Sublimes ; mais ils ne » conviennent pas dans la maniere de les diſtinguer & de les définir. De » ces quatre Sublimes il eſt évident que les trois premiers ſont de la juriſ- » diction de l'Orateur, & dépendent des préceptes, mais que la Nature » ſeule a droit ſur le dernier, ſans que l'Art y puiſſe rien prétendre ; & par » conſéquent quand *Longin*, Rheteur de profeſſion, a donné des régles » du Sublime, ce n'a pas été de ce dernier Sublime, qui n'eſt point de ſa » compétence ; puiſque ce qui eſt naturellement grand eſt toujours grand, » & paroîtra grand aux yeux de ceux qui le regarderont tel qu'il eſt en » lui-même.

« Cela poſé, ſi on applique cette diſtinction des Sublimes au paſſage de » Moïſe, on verra bien-tôt que le Sublime des termes ne s'y trouve pas, » puiſque les termes en ſont communs. Le Sublime de l'expreſſion façon- » née & figurée n'y eſt pas non plus ; puiſque j'ai fait voir que les paroles » ſont diſpoſées d'une maniere qui eſt très-ordinaire dans les Livres de » Moïſe, & dans tous les Livres des Hébreux anciens & modernes, & que » c'eſt un tour de leur Langue & non de leur Rhétorique. On ne peut » pas dire non plus qu'il y ait aucune ſublimité de penſée ; car où trouve- » roit-on cette penſée ? Donc ce qui nous frappe & nous émeut en liſant » ces paroles de Moïſe, c'eſt le ſublime même de la choſe exprimée par » ces paroles : car quand on entend que la ſeule voix du Seigneur a tiré la » Lumiere des abîmes du néant, une verité ſi ſurprenante donne un grand » branle à l'eſprit, & le ſaint Hiſtorien aïant bien connu que tout ce qu'il » pourroit ajoûter de ſon invention, en obſcurciroit l'éclat, il l'a renfer- » mée dans des termes ſimples & vulgaires, & ne lui a point donné d'au- » tre tour, que celui qui étoit d'un uſage commun & familier dans ſa » Langue ; ſemblable à un Ouvrier habile, qui aïant à enchaſſer une pierre » précieuſe, ſans défaut, n'employe qu'un filet d'or pour l'environner & » la ſoûtenir, ſans rien dérober de ſa beauté aux yeux de ceux qui la re- » gardent ; ſçachant bien que ce qu'il ajoûteroit ne vaudroit pas ce qu'il » cacheroit ; & que le grand art, c'eſt qu'il n'y ait point d'art : au lieu que » quand il faut mettre en œuvre une pierre, où il y a quelque défaut, il uſe » d'un artifice contraire, couvrant adroitement ſous l'or & l'émail la » tache qui en peut diminuer le prix. Ce Sublime des choſes eſt le véri- » table Sublime, le Sublime de la Nature, le Sublime original ; & les au- » tres ne le ſont que par imitation & par art. Le Sublime des choſes a la » ſublimité en ſoi-même ; les autres ne l'ont que par emprunt ; le premier » ne trompe point l'eſprit ; ce qu'il lui fait paroître grand, l'eſt en effet. » Le Sublime de l'Art au contraire, tend des piéges à l'eſprit, & n'eſt » employé que pour faire paroître grand ce qui ne l'eſt pas, ou pour le

» faire paroître plus grand qu'il n'eſt. Donc le Sublime que *Longin* & ſes » Sectateurs trouvent dans le paſſage conteſté fait véritablement honneur » à Moïſe, mais un honneur qu'il a mépriſé. Celui que j'y trouve fait hon- » neur à l'Ouvrage de Dieu, & c'eſt ce que Moïſe lui-même s'eſt propoſé. » C'eſt dans cette vûe que *Chalcidius* Platonicien, en rapportant le com- » mencement de la Geneſe, a dit, que Moïſe, qui en eſt l'Auteur, n'é- » toit pas ſoutenu & animé d'une éloquence humaine ; mais que Dieu » même lui mettoit les paroles à la bouche, & l'inſpiroit. Ce Philoſophe » ne trouvoit pas, comme *Longin*, dans le diſcours de Moïſe, le fard » de l'Ecole, & les déguiſemens, que l'eſprit humain a inventez ; mais il » y reconnoiſſoit la voix féconde de Dieu, qui eſt tout eſprit & vie.

« Mais ce n'eſt pas encore le ſeul & le principal défaut que je trouve » dans le jugement que *Longin* a fait du paſſage en queſtion. Quand il a dit » ces paroles, *Dieu dit que la Lumiere ſoit faite, & elle fut faite*, en voulant » rehauſſer la beauté de cette expreſſion, il a rabaiſſé la grandeur de Dieu, » & a fait voir que ni la baſſeſſe de l'eſprit humain, ni l'élévation de la » Majeſté Divine ne lui étoient pas aſſez connues. Il ne ſçavoit pas que » nos conceptions & nos paroles ne ſauroient atteindre à la hauteur infi- » nie de la ſageſſe de Dieu, dont les richeſſes ne ſont jamais entrées dans » le cœur de l'homme, & qui lui ſont incompréhenſibles, & que quand » Dieu a commandé aux Prophétes de publier ſes myſteres, l'un lui a » remontré qu'il étoit incirconcis de lévres ; l'autre lui a dit qu'il ne ſau- » roit parler, & tous ſe ſont reconnus inférieurs à la dignité de cet em- » ploi : & cela ſeul découvre aſſez l'erreur de ceux qui croyent que le Su- » blime de ce paſſage conſiſte, en ce que l'acte de la volonté de Dieu » nous y eſt repréſenté comme une parole. Quoique les hommes n'aïent » que des idées très-baſſes & très-groſſieres de la grandeur de Dieu, » leurs expreſſions ſont pourtant encore au-deſſous de leurs idées. Ne » pouvant s'élever juſqu'à lui, ils le rabaiſſent juſqu'à eux, & parlent de » lui comme d'un homme. Ils lui donnent un viſage, une bouche, des » yeux & des oreilles, des pieds & des mains. Ils le font aſſeoir, mar- » cher & parler. Ils lui attribuent les paſſions des hommes, la joie & le » deſir, le repentir & la colere. Ils lui donnent juſqu'à des aîles & le font » vôler. Eſt-ce-là connoître la puiſſance de Dieu, ſelon ſa dignité, & » l'exprimer de même ? Et oſera-t-on donner le nom de Sublime à un » diſcours qui avilit infiniment, & deshonore ſon ſujet ? Enfin ſi c'eſt une » expreſſion ſublime, que de dire que Dieu a parlé, qui eſt celui des Pro- » phétes qui n'ait pû fournir mille exemples pareils à celui que *Longin* a » tiré de Moïſe ? Les Prophétes même ne donnent-ils pas le nom de pa- » role aux jugemens que nous faiſons intérieurement des choſes, pour y » conſentir ou n'y conſentir pas : & la parole extérieure, que forme notre » bouche, qu'eſt-ce autre choſe que l'image de la parole intérieure de » l'Entendement ? Moïſe s'eſt donc exprimé en Philoſophe & non pas

» en Rhéteur, quand il a dit que Dieu a créé la Lumiere par ſa parole. »

On ne peut pas nier que ces réflexions de M. *Huet* ne ſoient très-fines, très-exactes & très-juſtes. Il n'y a rien de ſi vrai, que nous n'avons qu'une très-foible idée de la Divinité, & qui eſt infiniment au-deſſous de la réalité; quelque ſoin que nous ayions pris d'épurer notre raiſon par l'étude, & quelque effort que nous faſſions pour nous élever au-deſſus des erreurs vulgaires. Il eſt encore très-vrai qu'après cela, lorſque nous eſſayons de faire paſſer nos idées dans l'eſprit des autres hommes, par le moyen de la parole, nous ne faiſons qu'emploïer des expreſſions métaphoriques, dont la plûpart ſont tirées des choſes corporelles, parce qu'il n'y en a point d'autres. Ainſi à parler exactement, les hommes ſont encore moins en état de parler d'une maniere ſublime de la Divinité, qu'ils ne le ſont de s'en former une idée qui réponde à cet immenſe Original; quoiqu'il ſoit auſſi peu poſſible d'en approcher, que d'épuiſer l'infini. Tous les efforts des hommes ne ſerviroient qu'à tromper les autres, & à les tromper eux-mêmes, ſi nous nous imaginions que nous pouvons parler de lui d'une maniere *qui exprime ſa grandeur & ſa puiſſance dans toute ſa dignité*, comme parle *Longin*. Dieu même ne s'eſt fait connoître aux Prophetes, qu'autant que leur foibleſſe le pouvoit permettre, & d'une maniere proportionnée à la petiteſſe de l'eſprit de ceux à qui il envoyoit ces ſaints hommes. Autrement ſi Dieu eût voulu ſe manifeſter d'une maniere qui fût au-deſſus de notre portée, cela nous auroit été inutile. C'eſt à cauſe de cela que l'on voit dans l'Ecriture une infinité d'expreſſions, que les Théologiens nomment des *Anthropopathies*, ou qui expriment des choſes divines, par des métaphores tirées des choſes humaines; & qui ſont bien éloignées d'élever nos eſprits à une connoiſſance, qui ait quelque proportion avec l'éternelle grandeur de la Divinité.

Cependant nous diſons quelquefois que d'autres hommes ont parlé d'une maniere ſublime de Dieu, ſans penſer que nous n'avons ni idées, ni paroles, qui ne le rabaiſſent infiniment. Mais ce Sublime doit s'entendre par rapport à notre foibleſſe, & nous appellons relevé un langage, qui eſt au-deſſus de celui dont on ſe ſert communément, & par lequel d'excellens génies, à proportion des autres, ont tâché d'élever nos eſprits autant qu'ils ont pû au-deſſus des idées vulgaires. Mais il faut toujours ſe reſſouvenir que ceux que nous admirons le plus parmi les hommes, ont tous été renfermés dans les bornes de la Nature humaine, deſquelles il eſt impoſſible à la poſterité d'Adam de jamais ſortir ici-bas. Les eſprits du premier ordre, parmi nous, ſont des eſprits ſans doute très-populaires, en comparaiſon des Intelligences élevées au-deſſus de notre nature, & il y a toujours une diſtance infinie entre les Intelligences les plus relevées & la Divinité. Ainſi ce ne peut être que très-improprement que nous diſons que quelque homme a parlé d'une maniere ſublime de la Divinité; & cette expreſſion, comme toutes les autres ſemblables, doit être entendue par rapport à nous.

Homere

Homère qui, comme le remarque *Longin*, dans le Chapitre, où ſont les paroles que l'on a examinées, décrit les Dieux comme des hommes, & quelquefois même comme des Etres plus malheureux que les hommes, ſe guinde d'autres fois auſſi haut qu'il peut pour en parler d'une maniere plus relevée; mais il ne ſatisfait pas même, en toutes choſes, *Longin*, & là où il fait le mieux, & où ce Rhéteur le trouve ſublime, il eſt infiniment au-deſſous des idées des Philoſophes; comme ceux qui liront ce Chapitre en conviendront. Ainſi ce Rhéteur n'étoit pas un Juge fort pénétrant, quand il s'agiſſoit de juger ſi une expreſſion eſt digne de Dieu, ou non.

Je dois encore dire, que M. *Huet* a fort bien réfuté, par ce qu'il a dit des différentes ſortes de Sublimes, ce que M. *Tollius* avoit dit contre lui, dans ſes Notes ſur *Longin*, & que je ne rapporterai pas, à cauſe de cela.

Si l'on veut donc dire encore que le Légiſlateur des Juifs, qui en effet n'étoit pas un homme du commun, *aïant fort bien conçû la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité*, il le faut entendre par rapport à la foibleſſe de la Nature humaine, à laquelle la révélation qu'il avoit reçûe du Ciel, avoit dû être néceſſairement proportionnée. Il faut nous former la plus grande & la plus magnifique idée de la Divinité qu'il nous eſt poſſible, & cependant nous garder avec ſoin de nous imaginer que nous approchions de cet incompréhenſible Original. Se conduire autrement, c'eſt être peuple, & n'en vouloir pas revenir, c'eſt vouloir demeurer parmi la populace ignorante & entêtée.

« Il eſt aiſé maintenant de voir, conclut M. *Huet*, ſi la cenſure de » M. *Deſpréaux* eſt bien fondée. Elle ſe réduit à faire un point de Religion » de notre différend, & à m'accuſer d'une eſpece d'impiété d'avoir nié » que Moïſe ait emploïé le Sublime, dans le paſſage dont il s'agit. Mais » cela eſt avancé ſans preuve, & c'eſt donner pour raiſon ce qui eſt en » queſtion. Or s'il eſt contre le bon Sens de dire que ce paſſage eſt ſubli- » me, comme je croi l'avoir fait voir; il eſt ridicule de dire que c'eſt » bleſſer la Religion, que de ne parler pas contre le bon Sens. La ſeconde » preuve roule ſur les nouveaux Traducteurs de la Geneſe, qui ont ap- » puïé ſon opinion. Mais il eſt viſible que M. *Deſpréaux* ne les a pas tant » allegués, pour le poids qu'il a crû qu'auroit leur ſentiment en cette ma- » tiere, que pour s'acquitter des louanges qu'ils lui ont données, en rap- » portant ce même paſſage.

« Puis donc que cette cenſure n'eſt ſoutenue, que de l'air déciſif dont » elle eſt avancée; il me ſemble que j'ai droit de demander à mon tour » ce que nous dirons d'un homme, qui, bien qu'éclairé des lumieres de » l'Evangile, a oſé faire paſſer Moïſe pour un mauvais Rhétoricien, qui a » ſoutenu qu'il avoit emploïé des figures inutiles dans ſon Hiſtoire, & » qu'il avoit déguiſé par des ornemens ſuperflus, une matiere excellem- » ment belle & riche d'elle-même? Que dirons-nous, dis-je, de cet hom- » me, qui ignore que la bonté, la force & le prix de l'Ecriture Sainte ne

» consiſte pas dans la richeſſe de ſes figures, ni dans la ſublimité de ſon
* I. Cor. II. 1. 4. » langage? * *Non in ſublimitate ſermonis aut ſapientiæ, non in perſuaſibi-*
» *libus humanæ ſapientiæ verbis; ſed in oſtenſione ſpiritûs & virtutis, ut*
» *fides noſtra non ſit in ſapientia hominum, ſed in virtute Dei*; & que ni
» l'élévation, ni la ſimplicité des Livres Sacrés ne ſont pas les marques,
» qui font connoître que l'Eſprit Saint les a dictés, puiſque S. *Auguſtin* a
» eſtimé qu'il étoit indifférent que le langage de l'Ecriture fût poli ou bar-
» bare; qui a ignoré que S. Paul n'entendoit point les fineſſes de la Rhé-
* II. Cor. XI. 2. 6. » torique, & qu'il étoit * *imperitus ſermone*; que Moïſe avoit de la peine
» à s'expliquer; que le Prophéte Amos étoit groſſier & ruſtique, & que
» tous ces ſaints Perſonnages, quoique parlant des langages différens,
» étoient pourtant animés du même Eſprit?

« Du reſte, Monſeigneur, je vous demande un jugement. Vos lumieres
» vives & pénétrantes, & le grand uſage que vous avez des ſaintes Lettres
» vous feront voir clair dans cette queſtion. Quelque encens que M. *Deſ-*
» *préaux* vous ait donné dans la derniere édition de ſes Ouvrages, pour
» tâcher de fléchir l'indignation ſi digne de votre Vertu, que vous avez
» publiquement témoignée contre ſes Satires, ni les louanges intéreſſées,
» ni le ſouvenir du paſſé, ne ſauroient vous empêcher de tenir la balance
» droite, & de garder entre lui & moi cette droiture, que vous obſervez
» ſi religieuſement en toutes choſes. Pour moi, je ne ſerai pas moins
» docile & ſoumis à votre déciſion que j'ai toujours été avec reſpect,
» Monſeigneur, votre, &c.

» *A Paris, le 26 de Mars 1683.*

Je n'ai rien appris de la ſuite de ce démêlé, & je n'ai garde d'y entrer; en ce qu'il peut renfermer de perſonnel. La Diſſertation de M. *Huet* m'a parû digne de voir le jour, & je l'ai donnée, comme elle eſt tombée entre mes mains, ſans y rien changer, ſinon que j'ai mis au long le nom de M. *Deſpréaux*, qui n'y étoit marqué que par des étoiles, parce qu'il l'a mis lui-même dans la derniere édition de ſes Oeuvres. Il ſemble qu'il n'ait pas changé de ſentiment, puiſque ce qu'il avoit dit de M. *l'Evêque d'Avranches* eſt demeuré dans cette Edition, à quelques legers changemens près. Quoi qu'il en ſoit, on peut, ſans perdre rien de l'eſtime que M. *Deſpréaux* mérite, n'être pas de ſon ſentiment en cette occaſion.

RÉPONSE
A L'AVERTISSEMENT
Qui a été ajouté à la nouvelle Edition
DES OEUVRES
DE M. DESPREAUX,

Envoyée de Paris à M. le Clerc, *& inſérée dans ſa* Bibliothéque choiſie, *Tom. XXVI. pag.* 64.

MONSIEUR *Deſpréaux*, dans ſa dixiéme Réflexion, par laquelle il répond à la Lettre de M. *Huet*, ſur le fameux paſſage de *Longin*, a été trop modeſte, au gré de ceux qui ont pris ſoin de la derniere Edition de ſes Ouvrages. Ils ont jugé devoir ſuppléer du leur, à ce qu'ils ont crû qui manquoit d'aigreur à cette réponſe; & ils avoient déja menacé M. *Huet* de l'indignation de leur cabale, pour avoir oſé laiſſer paroître ſa défenſe, contre une inſulte publique réiterée par pluſieurs éditions, que lui fit M. *Deſpréaux*.

Mais M. *Deſpréaux* & ſes Sectateurs devoient au moins, avant que de l'attaquer, s'éclaircir nettement du véritable ſujet de la conteſtation, & tâcher d'entendre bien la matiere & le nœud de la queſtion. Il paroît clairement qu'ils ne l'ont pas fait, par un mot qui leur eſt échapé dans leur Avertiſſement, lorſqu'ils ont dit, que *la Critique de M. Huet paroît plûtôt contre Moïſe, que contre Longin*; & que le conſeil de répondre à M. *Huet*, fut donné à M. *Deſpréaux*, par pluſieurs perſonnes zélées pour la Religion. Ils ont ſuivi en cela leur oracle M. *Deſpréaux*, qui dans ſes Préfaces avoit déja voulu faire un point de Religion à M. *Huet*, & preſque un Article de Foi, du jugement qu'il avoit fait du ſentiment de *Longin*, ſur ce paſſage de Moïſe, & d'avoir douté que *Longin* ait vû ce paſſage dans l'Original. Mais lorſqu'il a voulu rafiner, par une diſtinction frivole du Sublime, & du ſtile ſublime, & lorſqu'il a confondu le Sublime des choſes, & le Sublime de l'expreſſion; il a montré clairement, qu'il a traité du Sublime ſans le connoître; qu'il a traduit *Longin*, ſans l'entendre; & qu'il devoit ſe contenir dans les bornes d'une Satire modeſte, ſans entrer dans les épines de la Critique, qui demandent d'autres talens.

Ses Editeurs l'ont imité, en parlant avec confiance de choſes dont ils ſont fort mal inſtruits. *Il faut*, diſent-ils, *que la Lettre de M. Huet ait été lûe à petit bruit, puiſque ceux qui étoient le plus familiers avec M. de Montauſier & qui le voïoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler; & qu'on n'en a eu connoiſſance que plus de vingt ans après, par l'impreſſion qui en a été faite en Hollande.* On leur répond que ceux, qui voïoient M. de *Montauſier* plus ſouvent & plus particulierement qu'eux, qu'on ne connoiſſoit pas alors, l'entendoient inceſſamment parler de ce différend & de la juſte indignation qu'il ſentoit de l'audace effrenée d'un homme, tel que M. *Deſpréaux*, de décrier une infinité de gens de mérite, qui valoient mieux que lui, & qui ne lui étoient inférieurs en rien, qu'en l'Art de médire. Comme M. *Huet* proteſte de n'avoir jamais donné d'autre copie de cette Lettre, que celle qu'il fut obligé de donner à M. de *Montauſier*, à qui elle étoit adreſſée; il y a apparence que cette copie paſſa en d'autres mains, lorſqu'on la tira de ſon cabinet, après ſa mort.

M. de *Montauſier* ajoutoit que, dans un Etat bien policé, tel que le nôtre, un Calomniateur de profeſſion devoit être envoïé aux Galeres. Il pouvoit joindre à cela l'Ordonnance d'Auguſte, rapportée par *Dion*, & les Loix de *Conſtantin* & des autres Empereurs, inſérées dans le Code *Théodoſien*, qui condamnent au feu les libelles ſcandaleux & médiſans, & leurs Auteurs au fouet. Comme l'applaudiſſement que recevoit tous les jours M. *Deſpréaux*, des gens de ſon humeur, lui avoit enflé le courage; il eut l'inſolence de rappeller M. de *Montauſier* à l'exemple odieux de Néron. Toute la vengeance qu'en prit M. de *Montauſier*, ce fut de dire ſouvent & publiquement, qu'il ſe levoit tous les matins, avec le deſſein de châtier le Satirique, de la peine ordinaire des gens de ſon métier, & qui a été pratiquée depuis peu avec éclat, ſur un de ſes imitateurs, à la ſatisfaction de tous les gens de bien. C'eſt cette même peine, qui fut ordonnée dans l'ancienne Rome, par la Loi des XII. Tables, *Ut fuſtibus feriretur, qui publicè invehebatur:* & qu'*Horace* dit avoir fait changer de ton à pluſieurs Satiriques de ſon tems, & les avoir réduit, malgré eux, à donner des louanges, au lieu des injures, qui leur étoient familieres, & à divertir ſeulement les Lecteurs. Mais comme M. de *Montauſier* avoit de la pieté & de la bonté, il avouoit que ſa colere du matin ſe trouvoit amortie après ſa priére. Un autre Duc * illuſtre par la beauté de ſon eſprit & les agrémens de ſes vers, qui n'étoit pas favorable à la Satire maligne de M. *Deſpréaux*, jugeoit à propos d'emploïer le même moïen pour la corriger. Il a même annoncé au Public, par une Epigramme fort élégante, que notre homme avoit déja tâté de ce correctif, & en avoit profité. Il paroît du moins l'avoir appréhendé, lorſqu'il a dit, au commencement de la ſeptiéme Satire, que le métier de médire, qu'il pratiquoit, eſt ſouvent fatal à ſon Auteur, lui attire de la honte, & ne lui cauſe que des larmes. Après la lecture que M. *Huet* fit de ſa Lettre, dans cette bonne compagnie, que

* M. le Duc de Nevers.

M. de *Montauſier* avoit aſſemblée chez lui, pour l'entendre ; le même M. de *Montauſier* avouoit, ſelon ſa candeur, qu'il avoit autrefois incliné vers le ſentiment de *Longin* ; mais que les raiſons qu'il venoit d'entendre, l'avoient pleinement deſabuſé. Et ces gens, qui ſe portent dans le Public pour témoins ſecrets, & confidents intimes de toutes ſes paroles & de ſes penſées, n'en ſeront pas crus ſur leur témoignage ; quand on ſçaura que long-tems avant cette lecture, & le différend de M. *Huet* avec M. *Deſpréaux*, la queſtion ſur le paſſage de *Longin* aïant été propoſée un jour à ſa table, devant pluſieurs perſonnes fort intelligentes, tout le monde ſe trouva de l'avis de M. *Huet* ; hormis un ſeul homme, qui étoit reconnu pour affecter de ſe diſtinguer, par des affections ſingulieres & bizarres.

Les Editeurs des Oeuvres de M. *Deſpréaux* diſent, dans leur Avertiſſement, qu'il fut long-tems ſans ſe déterminer à répondre à l'Ecrit de M. *Huet*, publié en Hollande par M. *Le Clerc*. Si cela eſt ainſi, M. *Deſpréaux* avoit donc bien changé d'humeur ; étant devenu ſi lent à ſa propre défenſe, lui qui s'étoit montré ſi prompt à l'attaque, dans la Préface de ſes Oeuvres ; & étant devenu ſi circonſpect à la réplique, lui qui, dans toutes les éditions de ſes Oeuvres, qui ſe faiſoient preſque tous les ans, (car le peuple aime la médiſance) n'oublioit pas de renouveller la remarque injurieuſe, qu'il avoit lâchée contre M. *Huet* ; qui, pendant tout ce tems là, avoit eu aſſez de modération, pour s'abſtenir de rendre ſa défenſe publique. Il faut avertir cependant cette petite cabale, protectrice de la Satire, que quand ils avancent, que M. *Deſpréaux* fut long-tems à ſe déterminer à répondre à M. *Huet*, ils le contrediſent ouvertement ; car il déclare dans ſa dixiéme Réflexion, que quand il eut inſulté M. *Huet*, par ſa *Préface*, d'une maniere qu'il reconnoit avoir été peu honnête, il s'attendoit à voir bientôt paroître une réplique très-vive de ſa part, & qu'il ſe préparoit à y répondre. Le voilà tout préparé à répondre à un Ecrit, qu'il ſçavoit bien s'être attiré, qu'il n'avoit pas encore vû, & qui n'étoit pas encore fait ; & le voici fort lent & indéterminé à répondre à cet Ecrit, après qu'il eut été vû par tous les Gens Lettrés de la Cour. Comment M. *Deſpréaux* pût-il donc ignorer un fait ſi public, dont M. *Huet* parla même exprès, en pleine Académie, en préſence de ſes plus particuliers amis ? Comment a-t-il pû dire, qu'après le traitement que M. *Huet* avoit reçû de lui, il ſe tint dans le ſilence ?

Les Suppôts du Satirique expoſent, dans leur Avertiſſement, que M. *Huet* étoit informé de tout le détail de ce qui ſe paſſa chez M. *Deſpréaux*, lorſqu'il eût vû la Lettre imprimée à Amſterdam, par M. *Le Clerc* ; M. *Huet* le nie. Il avoit sû par M. l'Abbé *Boileau*, frere du Satirique, que dans la nouvelle Edition de ſes Oeuvres, qu'il préparoit ſur la fin de ſa vie, il répondroit à M. *Huet* d'une maniere dont il n'auroit pas ſujet de ſe plaindre. Voilà ce que M. *Huet* a sû : mais que des perſonnes diſtinguées, par leur dignité & par leur zéle pour la Religion, au nombre deſquels apparemment

ſe mettent les approbateurs de la Satire, lui aïent conſeillé de répondre, c'eſt ce que M. *Huet* ne ſait point, & ne croit point; car il ne ſe perſuadera pas aiſément que des perſonnes zélées pour la Religion aïent emploïé leur zéle & leur ſoin, pour favoriſer la défenſe d'une nouvelle publication de calomnies ſanglantes; dont toutes les perſonnes de conſcience, & qui ſe croïent obligées de pratiquer la charité Chrétienne, doivent au contraire ſouhaiter la ſuppreſſion. Le fameux Docteur, qui s'eſt voulu ſignaler pendant tant d'années par l'auſtérité de ſa doctrine, & par tant d'Ecrits contentieux, s'eſt déclaré ſur ſes vieux jours, le Défenſeur de la Satire, par une longue Apologie, que l'on voit dans cette nouvelle Edition des Oeuvres de M. *Deſpréaux*. Par là, il a fait voir que, du moins en ce point, il n'eſt pas fort ennemi de la Morale relâchée. Il ne faut pas trop s'en étonner. Que ne croïoit-il point devoir faire, pour s'acquitter envers un homme, qui avoit pris ſi hautement ſon parti décrié? Il ſe perſuadera ſans doute d'être obligé, par ſa reconnoiſſance, de rabattre au moins quelque choſe de la ſévérité de ſes maximes, pour excuſer l'injuſtice du Poëte Satirique ſon ami, & les traits envenimés de ſa médiſance, en ſoutenant qu'ils ne font tout au plus qu'effleurer la charité.

Les patrons de la Satire veulent rendre ſuſpecte la bonne foi de M. l'Abbé de *Tilladet*, ſur ce qu'il a dit, dans la Préface de ſon recueil de Diſſertations, qu'il les a publiées, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce thréſor. C'eſt à cet illuſtre Abbé, à ſe juſtifier de cette calomnieuſe imputation, digne des Défenſeurs de la calomnie. Il ne conviendra pas ſans doute du reproche, qu'ils lui font d'avoir attaqué la mémoire de M. *Deſpréaux*, en publiant une Lettre déja publique, qui ne traite que d'un point de Critique, & qui n'a été écrite que pour défendre M. *Huet*, contre les inſultes de M. *Deſpréaux*. Si la délicateſſe de cette petite cabale eſt ſi grande, qu'il leur paroiſſe auſſi étonnant, qu'ils le diſent, que M. l'Abbé de *Tilladet* ait pris une telle hardieſſe, contre le nom illuſtre de M. *Deſpréaux*, ſans avoir reçû de lui aucune offenſe; il eſt plus étonnant encore qu'ils approuvent la note injurieuſe, que M. *Deſpréaux* a publiée tant & tant de fois contre M. *Huet*, qui ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte; & il ne l'eſt pas moins qu'ils attaquent eux-mêmes aujourd'hui publiquement & de ſang froid M. *Huet*, à qui non ſeulement ils ne peuvent pas reprocher la moindre offenſe, mais qui croïoit leur avoir donné ſujet d'être de ſes amis.

On n'a pas pû dire, qu'on n'a eu connoiſſance de l'Ecrit de M. *Huet*, que plus de vingt ans après l'Edition de la Préface injurieuſe de M. *Deſpréaux*. Après la lecture, qui en fut faite publiquement chez M. de *Montauſier*, en l'année 1683. & la connoiſſance que l'on en donna à l'Académie, M. *Huet* fut fort ſollicité de la rendre publique, comme l'étoit l'inſulte, qui lui avoit été faite. Il répondit qu'il en uſeroit, ſelon que M. *Deſpréaux* profiteroit de ſa correction; & que s'il regimboit contre l'éperon,

elle ſeroit auſſi-tôt publiée. Mais M. *Deſpréaux* s'étant prudemment tû, M. *Huet* garda ſa Lettre dans ſon porte-feuille ; ſans en vouloir donner d'autre Copie, que celle qu'il fut obligé de laiſſer entre les mains de M. de *Montauſier*, à qui elle étoit écrite.

Les Protecteurs du Poëte diſent, qu'ils ne comprennent pas quels pouvoient être les rieurs, qui ne furent pas favorables à M. *Deſpréaux*, après la lecture de la Lettre de M. *Huet;* ne les trouvant pas dans la liſte, qu'il leur plaît de faire des beaux Eſprits, qui étoient alors à la Cour. En cela ces Meſſieurs perſeverent dans leur hardieſſe d'avancer des faits, qu'ils ne ſavent point, & où ils ne furent point appellez, étant inconnus alors. Du reſte, quand on a dit que M. *Deſpréaux* n'eut pas les rieurs de ſon côté, on ne l'a pas dit par rapport à la matiere, qui n'étoit pas propre à faire rire ; mais par rapport à M. *Deſpréaux*, qui dans la plus grande partie de ſes Ouvrages, ſemble n'avoir eu en vûe que de faire rire les Lecteurs, & qui dans ſa premiere jeuneſſe n'avoit point de plus agréable exercice, que de faire rire les Clercs du Palais. Du nombre de ces rieurs, qui ne furent pas favorables au Poëte Satirique, dont les Auteurs de l'Avertiſſement diſent, avec leur confiance ordinaire, qu'on n'en peut pas nommer un ſeul ; on leur en nommera un qui en vaut mille autres, par la beauté de ſon eſprit, & la fineſſe de ſon goût. Je veux dire M. de *Pelliſſon ;* ſans parler de tous les autres, qui aſſiſterent à cette lecture, au nombre de neuf ou dix, dont aucun ne contredit le ſentiment de M. *Huet*, non pas même l'Abbé de *S. Luc* : quoi qu'en diſent au contraire les nouveaux Editeurs des Satires, parmi tous les autres faits apocryphes qu'ils débitent ſi liberalement. Mais quand le nombre des Contradicteurs de M. *Huet* ſeroit auſſi grand, & plus grand encore, qu'ils ne le font ſans aucune preuve ; la lumiere du Soleil eſt-elle obſcurcie, parce que les taupes ne la peuvent voir ? A quoi bon donc cette Kyrielle de gens, qu'ils veulent faire ici eſcadronner contre M. *Huet ?* Ce gros ſe trouveroit foible, ſi l'on affectoit de leur oppoſer tous ceux qui ont applaudi à la cenſure que M. *Huet* a faite du paſſage de *Longin.* Ils doivent cependant, s'ils ſont touchez de quelque amour de la Vérité, en retrancher M. de *Meaux*, qu'ils mettent à la tête ; puiſque M. *Huet*, qui lui avoit communiqué ſa *Démonſtration Evangélique* avant l'Edition, en le priant de lui marquer ce qui ne ſeroit pas de ſon goût, ne lui oppoſa aucune contradiction, ſur le paſſage de *Longin.*

Le petit bataillon Satirique, fertile en fictions, tâche de fortifier ſon parti, du nom du grand Prince de *Condé*, & de ceux des Princes de *Conti* ſes neveux. Ce Prince avoit lû véritablement la *Démonſtration Evangélique*, avec une grande avidité, comme il s'en expliqua avec l'Auteur ; lui marquant même les endroits qu'il ſouhaitoit qui fuſſent retouchez dans la ſeconde Edition, ſans lui rien dire du paſſage de *Longin.* Pour Meſſieurs les Princes de *Conti*, qui étoient à peine alors ſortis de l'enfance, on voit

bien que la cabale Satirique cherche à honorer le parti de ſon Heros, par de grands noms, & à éblouir le Public, par l'éclat d'une haute naiſſance; ſans examiner ſi elle étoit ſoutenue de la maturité de l'âge que demande la diſcuſſion de ces matiéres. Lors même que ces Princes furent dans un âge plus avancé, ils étoient encore ſi éloignés de la capacité qu'elles demandent, que M. le Prince de *Condé* leur Oncle, prenoit ſoin de ne laiſſer approcher d'eux, & entrer dans leur familiarité, que des gens ſages, non ſuſpects, & incapables de corrompre ces jeunes Eſprits, par leur doctrine dangereuſe.

Pour M. *Le Clerc*, je ne ſais pas comment il s'accommodera de l'air mépriſant, dont il eſt traité par M. *Deſpréaux*, & par ſa petite cohorte, & des injures atroces qu'ils ont vomies contre lui. Ce ſeroit peu pour lui, que de n'avoir que le *Janſéniſme* à leur objecter, contre le *Socinianiſme* qu'ils lui imputent. Mais il a un mérite à leur oppoſer, qui offuſquera aiſément le leur: & il a du reſte bec & ongles, pour ſe défendre contre les vengeurs de la Satire; qui, à l'exemple de leur Dictateur, répandent ſur lui ſi librement le venin de leur médiſance.

La concluſion de l'Avertiſſement qui nous apprend le jugement que faiſoit M. *Deſpréaux* de l'utilité des Romans, contraire à ce que M. *Huet* en a écrit, eſt entierement poſtiche, & étrangere à la queſtion préſente; & ne ſert qu'à découvrir de quel eſprit eſt animée cette Societé, lorſqu'ils ramaſſent ſi ſoigneuſement tout ce qu'ils croïent pouvoir faire repentir M. *Huet*, de n'avoir pas prodigué, comme eux, ſon encens à leur idole. Mais quand M. *Deſpréaux* tiendroit, comme ils le prétendent, quelque rang entre les Poëtes du premier ordre, eſt-ce un titre, pour lui en faire auſſi tenir un parmi les Caſuiſtes? Eſperent-ils faire recevoir dans les matieres de conſcience, l'autorité d'un homme, qui, pendant tout le cours de ſa vie, a fait ſon unique occupation d'exercer une maligne & noire médiſance, & de décrier la réputation du prochain, ſans épargner, ni la vertu, ni le mérite, ni même le caractére Eccléſiaſtique, pour lequel il veut paroître avoir quelques égards, quoique dans les premieres copies, qu'il répandit de ſon Lutrin, il ait produit à viſage découvert, & ſous ſon nom propre un bon *Evêque*, qui a long-tems exercé avec édification une Prélature conſidérable, au milieu de Paris; plus reſpectable encore par l'intégrité de ſes mœurs, que par ſa dignité? Voilà le Caſuiſte rafiné, au tribunal duquel la Cabale Satirique ſoumet les gens de Lettres, & les Ouvrages d'eſprit. Voudront-ils auſſi faire valoir la cenſure qu'il a prononcée tant de fois contre les Opera; tâchant de nous faire accroire qu'il ne les a condamnés que par délicateſſe de conſcience; & non parce qu'aïant tenté d'y réuſſir, il ſe trouva infiniment au deſſous d'un homme qu'il avoit entrepris de tourner en ridicule, & de ruiner de réputation, & dont il n'a jamais pû égaler le génie?

Mais avant que de finir cette Réponſe, je croi devoir rendre ce bon office

office aux adorateurs insensés de M. *Despréaux*, de les faire revenir des fausses idées qu'ils ont conçûes de son mérite, afin que le voïant réduit à sa juste valeur, ils cessent de nous le surfaire ; & se délivrent d'un préjugé qui n'est pas soutenable devant ceux qui ont le véritable goût de la bonne Poësie, & qui, par un long usage des Poëtes anciens & modernes, sçavent distinguer le Poëte du Versificateur ; & l'inventeur de l'imitateur, qu'*Horace* appelle *une bête née pour l'esclavage*. Il faut pour cela les rappeller à la régle de ce même *Horace*, que M. *Despréaux* a choisi pour son modéle.

Neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est à eux d'examiner de bonne foi, s'ils trouveront dans M. *Despréaux* ce génie divin, cet esprit sublime, & de belles & grandes choses sorties de sa bouche. Rien de tout cela, au contraire un esprit sombre & sec ; plaisantant d'une maniere chagrine, stérile ; ennuïeux par ses redites importunes ; des idées basses, bourgeoises, presque toutes tirées de l'enceinte du Palais ; un stile pesant, nulle amenité, nulles fleurs, nulles lumieres, nuls agrémens, autres que ceux, que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médisance ; une humeur noire, envieuse, outrageuse, misanthrope, incapable de louer, telle qu'il la reconnoît lui-même. *Eumolpe*, dans *Petrone*, demande encore une autre condition dans les bons Poëtes, à laquelle je ne crois pas que M. *Despréaux* ait jamais aspiré. *Neque concipere*, dit-il, *aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine litterarum inundata.* Quelque ostentation de savoir, qu'il ait affectée, elle n'impose pas aux connoisseurs, qui apperçoivent bien-tôt dans ses Ecrits une érudition mince & superficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un stile châtié, & des expressions correctes ; & c'est ce qu'on ne trouve pas. Pour conclusion, si la vaine confiance & la présomption des suppôts Satiriques ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture ; du moins aura-t-elle servi à mettre en évidence leur entêtement & leur mauvais goût.

REMARQUES DE M. LE CLERC,

Sur la Réflexion X. de la nouvelle Edition de LONGIN, *par M.* DESPRE'AUX.

ON peut avoir vû, dans l'Article précedent, que j'ai inseré ici, comme je l'ai reçû, que tout Paris ne parle pas, comme feu M. *Despréaux*, ou comme M. l'Abbé *Renaudot*, Auteur de l'Avertissement, qui est à la tête de la nouvelle édition des Oeuvres de ce Poëte satirique; quoique ces Messieurs se vantent beaucoup du nombre de leurs approbateurs. On a trop bon goût à Paris, pour approuver généralement un sentiment si bien réfuté par M. *Huet*, & trop d'équité, pour trouver bonne l'aigreur de l'un & de l'autre, dans une contestation de nulle importance. Tout le monde n'est pas dans ce parti échauffé, qui croit avoir droit de maltraiter tous ceux, qui ne sont pas de ses sentimens, quelque modération qu'ils gardent d'ailleurs à son égard. On sait que je ne suis point du sentiment des *Jansenistes*, mais cela n'a pas empêché que je n'aye parlé d'eux avec éloge, quand j'ai crû qu'ils le méritoient, & que je n'aye marqué de l'estime pour plusieurs de leurs Livres. Je n'ai jamais approuvé la maniere, dont on les a traités, pour leurs sentimens. Au contraire, j'ai témoigné que je croïois qu'on devoit les tolerer, pourvû que de leur côté, ils usassent de la même douceur envers leurs Adversaires.

Cela auroit dû rendre M. l'Abbé *Renaudot*, à qui d'ailleurs je n'ai jamais rien fait, plus retenu envers moi; & bien loin d'exhorter feu M. *Despréaux*, à me maltraiter & de le faire lui-même, il auroit dû l'en détourner, & parler plus civilement. Voudroit-il que je dise que le *Jansenisme* n'est qu'une pure faction, & que bien des gens soupçonnent que parmi ceux qui l'approuvent, quelque dévotion qu'ils fassent paroître, il y a des *Spinosistes* cachés, qui cherchent à introduire la nécessité de toutes choses, comme faisoit *Spinosa?* Il se récrieroit sans doute à la calomnie; & par conséquent il ne doit pas en user de même, en parlant de moi, comme d'un homme *dont la Religion est décriée*. Je n'ai point de Religion que la Chrétienne; & si elle est *décriée* parmi quelques *Jansenistes*, j'espere qu'elle ne le sera jamais par tout.

Il y a six ans, ou environ, que je publiai, dans l'Article 8. du X. Tome de cette *Bibliotheque Choisie*, une Dissertation* de M. *Huet*, ancien Evê-

* Elle est ci-dessus, pag. 481. *& suiv.*

que d'Avranches, touchant le paſſage de *Longin*, où ce Rhéteur ſoutient qu'il y a un très-grand Sublime dans ces paroles de Moïſe: *Que la Lumiere ſoit & la Lumiere fut*; dans leſquelles cet Evêque avoit ſoûtenu, en ſa *Demonſtration Evangelique*, qu'il n'y a point le Sublime, que *Longin* y trouve. J'appuïai le ſentiment de ce ſavant homme, par quelques raiſons que l'on y peut lire, & qui me paroiſſoient propres à l'éclaircir & à le confirmer. M. *Huet* & moi convenions avec M. *Deſpréaux*, 1°. Que la choſe même eſt ſublime, parce qu'il s'agit de la Création de la Lumiere, par la ſeule volonté de Dieu: 2°. Que l'expreſſion priſe à part peut auſſi paſſer pour ſublime, & qu'elle le ſeroit dans un Diſcours Oratoire, dont l'Auteur entreprendroit de relever la puiſſance de Dieu. Tout le différend qu'il y avoit entre M. *Deſpréaux* & nous, conſiſtoit uniquement à ſçavoir ſi les paroles que j'ai rapportées ſont ſublimes, dans l'endroit de Moïſe, où elles ſe trouvent. Il ſoûtenoit qu'elles le ſont, & nous prétendions que non; parce qu'il ne ſe peut rien de plus ſimple, que toute la narration de Moïſe, au Chapitre I. de la Geneſe, quoique la choſe même ſoit très-relevée. Il s'agiſſoit donc de ſçavoir ici, s'il y a là une figure de Rhétorique, dans l'expreſſion, ou s'il n'y en a point. On voit que le différend étoit de très-petite conſéquence.

M. *Huet* s'eſt défendu d'ailleurs, avec une très-grande retenue, ſans dire un ſeul mot, qui pût bleſſer la délicateſſe de M. *Deſpréaux*; qui l'avoit traité avec beaucoup de hauteur, dans ſa Préface ſur *Longin*. Je n'ai rien ajouté non plus, qui le pût offenſer légitimement, dans les Remarques, que j'ai jointes à la Diſſertation de M. *Huet*, que j'ai même finies par ces mots: *On peut, ſans perdre rien de l'eſtime que M. Deſpréaux mérite, n'être pas de ſon ſentiment, en cette occaſion.* Aïant appris en 1710. que M. *Deſpréaux* avoit répondu à M. *Huet*, je dis dans le XXIe Volume de cette même *Bibliotheque*, Part. II. Art. 3. après avoir parlé d'une nouvelle Edition de *Longin*, que je verrois avec plaiſir, la Diſſertation de M. *Deſpréaux; qui apparemment*, continuois-je, *ſe ſera défendu avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe. C'eſt ici une de ces matieres*, diſois-je encore, *où l'on peut être de divers ſentimens, ſans perdre l'eſtime, que les gens diſtingués, comme Mrs Huet & Deſpréaux, doivent avoir les uns pour les autres.* J'ajoutois de plus: *que le dernier ſembloit être tombé dans la penſée de Longin, par reſpect pour l'Ecriture Sainte.* On voit par-là, que notre Poëte Satirique n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, non plus que de M. *Huet*; à moins qu'il ne crût que c'étoit l'offenſer, que de n'être pas de ſon ſentiment, même dans des choſes de néant. J'avoue que je n'avois pas crû qu'il fût capable de ſe fâcher contre moi, avec toute l'aigreur & tout le fiel d'un eſprit né pour la Satire, ſeulement parce que j'avois publié la Diſſertation de ſon Adverſaire, & témoigné que j'étois de ſon ſentiment. Je m'étois encore moins imaginé, qu'il ſe trouvât des gens capables d'entrer dans ſa paſſion, même après ſa mort.

Je vois, par ſa Xe Réflexion ſur *Longin*, & par l'Avertiſſement de M. *Renaudot*, que je m'étois trompé. Mais j'aime mieux m'être trompé, en penſant bien du Prochain, quoique l'on m'ait rendu le mal pour le bien; que d'avoir fait un mauvais jugement de quelqu'un, qui ne l'auroit pas mérité. Comme ce que je puis dire à préſent ne peut pas nuire à feu M. *Deſpréaux*, & que ſes Amis ont publié, après ſa mort, une Piéce contre moi, qu'ils auroient dû ſupprimer, s'ils avoient eu un peu d'équité; perſonne ne pourra trouver mauvais, que j'en diſe ce que j'en penſe, avec autant de liberté, qu'il en a priſe.

Avant toutes choſes, il eſt ridicule de s'adreſſer à moi, comme ſi j'étois plus coupable de l'avoir contredit, que M. *Huet*, qui l'avoit réfuté exprès & beaucoup plus au long. Notre homme étoit ſi en colere, contre moi, de ce que j'avois crû que la Diſſertation de M. *Huet* étoit digne de voir le jour, qu'il n'a pas pris garde à ſa longueur, ni à celle de mes Remarques. Il dit que le tout a *vingt-cinq pages*, pour dire vingt-cinq feuillets, ou cinquante pages; & il ajoûte que mes *Remarques ſont preſque auſſi longues, que la Lettre même*; au lieu que de cinquante pages, elles n'en tiennent qu'environ quatorze. Le mécompte eſt un peu grand, mais ce faux calcul lui donnoit plus de droit, comme il lui ſembloit, de ne s'adreſſer qu'à moi; & il lui étoit avantageux de le faire, plûtôt que de parler à M. *Huet*, contre qui il n'auroit oſé vomir toute la bile dont il ſe trouvoit chargé. Autrement s'il avoit eu droit de ſe plaindre de ce qu'on n'entroit pas dans tous ſes ſentimens, & qu'on oſoit les réfuter; il auroit eu bien plus de ſujet de ſe fâcher contre ce ſavant Evêque, que contre moi; puiſqu'il l'a fait bien plus directement, & avec beaucoup plus d'étendue, non ſeulement dans ſa Lettre Françoiſe, mais encore dans la 3. Edition de ſa *Demonſtration Evangélique*, où il y a, ce me ſemble, quelque choſe qui n'étoit pas dans la premiere, que je n'ai pas à préſent, pour la comparer avec la troiſiéme. Voïez la propoſition IV. Chap. II. 55. La choſe eſt viſible, & quelque ſemblant qu'il faſſe de ne lui en vouloir pas, l'on doit regarder ce qu'il dit contre moi, comme s'il le diſoit contre M. *Huet*, à qui, dans le fond de ſon ame, il adreſſoit tous ces beaux diſcours.

Il eſt ſurprenant que notre Poëte Satirique ſe ſoit imaginé d'avoir droit de laiſſer, dans toutes les Editions de ſes Poëſies, pendant plus de vingt ans, des paroles très-aigres contre ce Prélat; ſans que ce Prélat, ni aucune autre perſonne pût défendre en public un ſentiment oppoſé à celui de *Longin*, & de ſon Interpréte. S'il s'étoit agi d'un paſſage d'un Poëte, ou d'un Orateur Grec, on auroit cru devoir avoir plus d'égard au jugement de ce Rhéteur, parce qu'il auroit pû en être un Juge plus compétent que nous. Mais il eſt abſurde de vouloir qu'un Rhéteur Païen, qui n'avoit jamais lû l'Ecriture Sainte, & qui n'entendoit point l'Hébreu, ni le ſtile des Livres Sacrés, ait plus de droit de décider de ce qu'on

doit penſer d'un paſſage de Moïſe, que M. *Huet*, qui a fait une très-longue étude de l'Ecriture Sainte dans les Originaux, & qui a d'ailleurs toutes les lumieres néceſſaires, pour s'en bien acquitter. Je ne parle pas de moi, quoique j'aie emploié la plus grande partie de ma vie à cette même étude, & que le Public n'ait pas mal reçû ce que j'ai produit, ſur l'Ancien Teſtament. Mais je croi qu'on regarderoit en moi, comme une modeſtie ridicule & affectée, une diſpoſition qui m'empêcheroit de dire librement mes ſentimens ſur un paſſage de l'Ecriture; lorſqu'ils ſe trouveroient contraires à ceux de *Longin*, ou de quelque autre Auteur Païen.

S'il s'agiſſoit encore d'un paſſage d'un Poëte François, il ſe pourroit faire que l'on auroit de la déférence pour les ſentimens de M. *Deſpréaux*, qui avoit fait toute ſon étude de la Poëſie Françoiſe, à laquelle ni M. *Huet*, ni moi, ne nous ſommes jamais attachés. Notre Poëte auroit peut-être, avec quelque apparence de raiſon, pû prendre en cette occaſion un ton de Maître & décider plus hardiment que nous. Mais c'étoit une préſomption intolérable à un homme qui n'avoit que peu ou point de lecture de l'Ecriture Sainte, & qui ne ſavoit pas plus d'Hébreu que *Longin*; à l'égard de M. *Huet*, de l'érudition de qui il ne pouvoit pas douter. Je ne crois pas même qu'il pût s'imaginer d'être auſſi habile à peu près dans les Belles Lettres, que ce ſavant Evêque; au moins il auroit été le ſeul de ſon opinion parmi ceux qui ont lû les Ouvrages de l'un & de l'autre. Il étoit donc de la bienſéance & de l'équité de parler de lui, avec plus de reſpect que notre Poëte n'a fait. Il auroit même beaucoup mieux valu ſe taire entiérement; puiſque M. *Huet* n'avoit nommé perſonne, ni rien dit qui le pût choquer. Il eſt trop tard de dire, après tant d'années d'inſulte, *que M. Huet eſt un grand Prélat, dont, en qualité de Chrétien, il reſpecte fort la dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, il honore extrémement le mérite & le grand ſavoir.* C'eſt un mauvais compliment, & qui reſſemble à ceux qu'il a faits à M. *Perrault*, après ſa réconciliation avec lui. Il falloit au moins, s'il ne vouloit pas ſe taire, réfuter civilement la Diſſertation de M. *Huet*; car enfin, quoi qu'en diſe notre Poëte accoûtumé aux fictions, c'eſt de lui, & non de moi, dont il s'agit. Pour s'excuſer, il dit que *les deux Diſſertations*, celle de M. *Huet* & la mienne (car c'eſt ainſi qu'il nomme mes Remarques) *ſont écrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur*; ce qui n'eſt point véritable, comme on peut s'en aſſurer en les liſant. Il n'eſt pas plus vrai, que j'aie en mon particulier *réfuté très-impérieuſement*, comme il s'en plaint, *Longin & lui, & que je les aye traitez d'Aveugles & de petits Eſprits d'avoir crû qu'il y avoit là quelque ſublimité.* Il n'y a aucune expreſſion ſemblable dans mes Remarques, & je n'ai jamais eu la moindre penſée de mal parler de M. *Deſpréaux*. J'ai appuïé ſeulement la réfutation que M. *Huet* avoit faite de ſon ſentiment, qui peut être faux, comme il l'eſt en effet, ſans que perſonne puiſſe dire que ni *Longin*, ni M. *Deſpréaux*, aïent été des *Aveugles* &

de *petits Esprits*. Je pourrois citer plus d'un endroit de mes Ouvrages, où j'ai fait l'éloge de ce dernier. Voïez le I. Tome du *Parrhasiana*, p. 7. & ce que j'ai dit depuis peu, de sa Vie, dans le Tome XXIV. de la *Bibliotheque Choisie*, p. 460. Mais il parle comme un homme en colere, qui s'imagine d'avoir été offensé, quoiqu'on n'en ait eu aucun dessein; & qui se possede d'autant moins, qu'il n'ose pas se fâcher contre ceux qui sont la véritable cause de son chagrin, & qu'il n'a rien de solide à leur répondre.

C'est se moquer du Public, que d'appeller *insulte* la publication de la Lettre de M. *Huet*, & la liberté que l'on a prise de témoigner d'être du sentiment d'un aussi savant homme, plûtôt que de celui de M. *Despréaux*. J'avois déja dit, depuis l'an 1693. dans mon Commentaire sur la Genese, que je ne croïois pas qu'il y eût rien de sublime, dans l'expression de l'endroit de Moïse, de laquelle il s'agit, & j'avois renvoïé le Lecteur à la *Démonstration Evangélique*, sans que M. *Despréaux* l'eût pris pour un affront. Il ne devoit pas ignorer qu'il étoit l'homme du monde qui avoit le moins de droit d'exiger qu'on ne se déclarât pas contre ses sentimens, & cela d'une maniere civile & modeste, puisqu'il étoit l'homme du monde qui avoit censuré le plus librement, dans ses Satires, ceux qui ne lui plaisoient pas. Mais on voit souvent que ceux qui aiment à contredire les autres, ne peuvent pas souffrir d'être contredits; ce qui est très-injuste.

M. *Despréaux* croit qu'il suffiroit pour faire sentir la sublimité de ces paroles, *que la Lumiere se fasse, & la Lumiere se fit*, de les prononcer un peu majestueusement. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. M. *Huet* & moi lui avons accordé que ces paroles, prises à part, ou inserées dans une Piéce d'Eloquence, peuvent paroître sublimes. Il s'agit de savoir si elles le sont, dans le Chap. I. de la Genese, où Moïse ne fait que raconter le plus simplement & le plus naïvement qu'il a pû, la création du monde. On pourra voir ce que j'avois déja remarqué là-dessus au Tome X. *pag.* 224. *&* 244, *& suivantes.*

Je n'ai point soutenu, comme notre Poëte me le fait dire, que si *Moïse avoit mis du sublime au commencement de la Genese, il auroit péché contre toutes les Régles de l'Art.* C'est M. *Huet*, qui dit quelque chose de sem-
* Pag. 483. & 484. blable, pag. 227. * Il n'y en a rien dans mes Remarques. Ainsi c'est à lui en particulier que la censure de notre Satirique s'adresse; & quoiqu'il fût facile de lui répondre, je ne m'y arrêterai pas.

Il s'applique en vain à montrer que l'on peut dire des choses sublimes, en stile simple, comme si on le lui avoit nié: puisque M. *Huet* l'avoit ex-
* Pag. 493. pliqué au long, en parlant du Sublime des choses, pag 248. *& suiv.* * On ne lui a jamais nié le Sublime de l'idée, mais on a dit qu'il n'y avoit rien de sublime dans le tour, ni dans les mots, en cet endroit de Moïse, & on l'a, ce me semble, prouvé. Ainsi il se bat ici contre sa propre ombre, en croïant porter des coups à ses Adversaires. On tombe d'accord qu'on peut dire de

grandes choſes en termes ſimples, & l'on reconnoît que Moïſe l'a fait; mais il s'agit de ſavoir ſi Moïſe a eu deſſein d'exprimer d'une maniere ſublime, la création de la Lumiere, en parlant de la ſorte, & on lui a ſoutenu que non; parce que toute la ſuite du diſcours eſt tournée de la maniére du monde la moins ſublime, comme tout le reſte de la narration de Moïſe. Qu'on liſe de ſens froid quelque peu de Chapitres de ce Prophéte, & l'on s'en convaincra. Il eſt donc inutile de chercher des exemples, où des choſes ſublimes ſoient dites en termes ſimples.

M. *Deſpréaux* demande enſuite à M. *Huet*, car enfin ce ſont ſes paroles, qu'il cenſure, & non les miennes, *s'il eſt poſſible, qu'avec tout le ſavoir qu'il a, il ſoit encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe que l'on dit, mais la perſonne qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occaſion où on la dit.* Cette demande eſt ridicule, parce que M. *Huet* a remarqué preſque tout cela dans ſa Lettre, & que j'ai réfuté le préjugé populaire tiré de la perſonne qui parle, * pag. 222. *& ſuiv.* Le reſte de la déclamation de M. *Deſpréaux* n'a pas beſoin d'être réfuté; il ne faut que prier le Lecteur, qui entend l'Hébreu, ou qui eſt au moins un peu verſé dans le ſtile de l'Ecriture Sainte, & qui ſait ce que les Rhéteurs nomment *Sublime*, de lire de nouveau les deux ou trois premiers Chapitres de la Geneſe, & de dire en conſcience, s'il en trouve le ſtile ſublime. Pour bien juger de cela, il faut avoir lû avec ſoin l'Ecriture Sainte, en elle-même, & l'avoir méditée; comme l'on fait toutes ſortes d'Auteurs que l'on veut bien entendre; & non, comme notre Poëte ſemble l'avoir fait, n'y jetter les yeux que par occaſion ou en paſſant.

* Ci-deſſus pag. 485. & 486.

M. *Huet* avoit aſſuré, * page 247. que tout homme, qui ſaura rapporter quelque choſe de grand, tel qu'il eſt, ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, & ſans y mettre du ſien, quelque groſſier & quelque ignorant qu'il ſoit d'ailleurs; il pourra être eſtimé, avec juſtice, véritablement ſublime dans ſon diſcours, non pas de ce Sublime enſeigné par *Longin*. Notre Poëte Satirique feint de ne pas entendre ce qu'il veut dire, par *le Sublime de Longin*; quoique ſon Adverſaire l'explique aſſez clairement, dans la ſuite, d'un Sublime qui dépend de l'art & qui eſt recherché par celui qui parle. Tel eſt le Sublime des Cantiques, mais il n'y en a point de ſemblable dans la Geneſe, ni dans la narration des Livres Hiſtoriques. Il feint encore de croire que M. *Huet* a voulu dire *que les grandes choſes, pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, n'ont beſoin d'aucun génie, ni d'aucune adreſſe*; ce qui n'eſt pas véritable de tout un Diſcours, ſur-tout s'il eſt un peu long; mais qui eſt très-vrai d'une période ou deux, où la grandeur de la choſe ſe trouvera ſoûtenue par des expreſſions nobles; quoique celui qui parle, ne les ait point recherchées.

* Ci-deſſus pag. 493. & 494.

Notre Poëte déclamateur continue à montrer qu'un homme groſſier ne

ſauroit faire un diſcours d'un Sublime ſoutenu, & ménagé avec art; ce que perſonne ne lui nie. Il prétend enſuite *que l'Eſprit de Dieu* a mis dans l'Ouvrage de Moïſe, quoique le Prophéte *n'y ait point penſé, toutes les grandes figures de l'Art Oratoire, avec d'autant plus d'art qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art.* Il ſemble qu'il parle de Moïſe par oüi dire, & ſur la foi de quelque Prédicateur, ou de quelque Auteur ſemblable, ſans l'avoir jamais lû. L'Eſprit de Dieu n'y a point employé d'art, ni ſenſible ni caché, mais ſeulement de la naïveté & de la ſimplicité, qui doivent être les compagnes du Vrai; quand il s'agit de veritez ſérieuſes & importantes. C'eſt par les choſes & non par les mots & l'artifice de la diction, qu'il a voulu gagner les Eſprits.

Il n'y a enſuite que des répétitions de ſon ſentiment, que M. *Huet* a très-bien refuté. Après tout, ce ſavant homme convenant auſſi-bien que moi, avec M. *Deſpréaux*, de la ſublimité de la choſe; il étoit ridicule de le chicaner ſur la diviſion qu'il fait de quatre ſortes de Sublimes, & ſur tout ſur celui *de la penſée*; par où il ſemble qu'il a voulu dire une penſée recherchée, & qui ne tombe pas d'elle-même dans l'eſprit. En effet, l'Eſprit de Dieu, ni Moïſe n'ont pas voulu parler ici, comme un Rhéteur qui auroit cherché la maniere la plus noble d'exprimer la Création; mais ſeulement dire naïvement, ſelon l'uſage des Hébreux, que j'ai prouvé par des exemples dans mon Commentaire, que Dieu a créé tout, par ſa volonté; car *vouloir* & *dire* ſont très-ſouvent la même choſe dans la Langue Hébraïque. Si Moïſe avoit dit: DIEU VOULUT QUE LA LUMIERE FUST, ET ELLE FUT, la ſublimité de la choſe feroit trouver ce diſcours ſublime; quoique celui qui s'en ſeroit ſervi, n'eût point penſé à parler d'une maniere ſublime, & il ſeroit plus clair que de dire que DIEU DIT, &c.

M. *Deſpréaux* me querelle après cela moi-même d'une maniere aſſez groſſiere, ſelon ſa coutume, de ce que j'ai dit page 253 * *& ſuiv.* des vains efforts que les hommes font pour parler de Dieu d'une maniere ſublime; parce qu'après tout nous ne faiſons que bégaïer là-deſſus. Cependant il convient de la verité de ce que je dis, & il ne laiſſe pas de ſoutenir que les expreſſions des hommes ſont *ſublimes*, ſelon la portée des hommes. Je ne le nie point, mais je dis que l'on doit s'en ſouvenir & ne pas s'écrier ſur la beauté des expreſſions, & dire avec *Longin*, qui n'avoit qu'une mauvaiſe idée de Dieu, que les hommes *expriment la puiſſance & la grandeur de Dieu, dans toute ſa dignité.* Ce que j'ai dit là-deſſus ne ſe trouvant pas du goût d'une imagination Poëtique, qui pour l'ordinaire ſe païe de mots, & ne pénétre point les choſes, a paru à notre Poëte du *verbiage*; je ne m'en étonne point, il falloit avoir plus de Philoſophie & de Théologie qu'il n'en avoit, pour le goûter. Je m'en rapporte à ceux qui ont étudié ces Sciences.

* Ci-deſſus, p. 496.

Enfin il m'apoſtrophe d'une maniere odieuſe, & en même tems M. *Huet*; car je n'ai paru digne à notre Poëte de reſſentir le venin de ſa

plume

plume Satirique, que parce que j'ai appuïé le ſentiment de cet habile homme. Il ne s'agit point ici des opinions qui diſtinguent les Proteſtans de l'Egliſe Romaine, ou de quelque penſée qui me ſoit particuliere; mais d'un point de critique où l'on peut prendre quelque parti que l'on veut, dans les différentes Societés des Chrétiens, ſans en bleſſer aucune. La choſe, dans le fonds, eſt de très-petite conſéquence, & devoit être traitée avec douceur; mais c'eſt une vertu peu connue parmi les Poëtes Satiriques, & notre Auteur eſt aigre juſques dans les complimens qu'il tâche de faire à ceux avec qui il veut paroître réconcilié, comme on le peut voir par ſa Lettre à M. *Perrault*; tant eſt vrai ce que dit un * Poëte que M. *Deſpréaux* eſtimoit beaucoup:

* *Hor. L. I. Ep. X. v. 24.*

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Voici comme il parle: *Croïez-moi donc, Monſieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre, contre Moïſe, contre Longin & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſçauroit ſe ſoutenir, que par des équivoques & par de fauſſes ſubtilités.* Cela s'adreſſe, dans le fonds, autant à M. *Huet*, qu'à moi. Ce vénérable vieillard, dont la ſcience & la probité ſont connues de tout le monde, ſans parler de la dignité de l'Epiſcopat, méritoit aſſurément un traitement plus doux. Il s'agiſſoit, comme je l'ai dit, d'une queſtion de peu d'importance, & où l'on peut ſe tromper, ſans que la Conſcience y ſoit intereſſée. Il s'agiſſoit d'un point de Critique, qui ne pouvoit être bien entendu par notre Poëte, qui n'étoit pas capable de lire l'Original, que M. *Huet* entend à fonds. Par conſéquent c'étoit une hardieſſe inexcuſable dans notre Satirique, de prétendre en pouvoir mieux juger que lui, & ſur tout de le cenſurer avec cette aigreur. Cela méritoit une rétractation au lit de la mort. C'eſt ſe moquer du Lecteur, que de dire que ce Prélat ou moi, ſoûtenons quelque choſe *contre Moïſe*: pour lequel nous avons témoigné plus de reſpect mille fois que notre Poëte; en ſoûtenant l'un & l'autre la verité & l'authenticité de ſes Livres; lui dans ſa *Démonſtration Evangelique*, & moi dans la 3. *Diſſertation* que j'ai miſe au devant du *Pentateuque*. Si j'ajoûte encore le Commentaire que j'ai publié ſur ſes Livres, dont j'ai fait voir la ſageſſe & l'excellence; il n'y aura perſonne qui me conteſte l'eſtime infinie que j'en fais. Il n'eſt pas beſoin pour cela de chercher dans le ſtile des figures de Rhétorique qui n'y ſont pas. Au contraire ce ſeroit l'expoſer à la raillerie des Libertins ſans y penſer; parce qu'ils verroient ſans peine que l'on parleroit par un entêtement, qui ne doit ſe trouver que dans les fauſſes Religions; où l'on emploïe de mauvaiſes raiſons pour faire reſpecter ce qui ne le mérite pas. Moïſe mérite ſi fort, par les choſes qu'il dit, notre vénération, que nous n'avons que faire de lui prêter un ſtile, dans ſes narrations, qu'il n'a point, & qu'il ne fait paroître que dans les endroits Oratoires, ou dans les Cantiques qui

ſont dans ſes Ouvrages. *Toute la Terre* qu'on nous oppoſe, eſt un petit parti de gens qui ne ſavent pas mieux l'Hébreu, & qui n'ont pas mieux lû le Pentateuque que notre Satirique. Il n'y a rien d'*odieux* à dire qu'une choſe eſt ſublime, quoique l'expreſſion ne le ſoit pas, & à ſoûtenir que l'Auteur Sacré n'a point eu deſſein de parler d'une maniere ſublime. M. *Deſpréaux*, ni qui que ce ſoit au monde, ne ſauroit prouver, que ç'ait été le deſſein de Moïſe; & dans la ſuppoſition que ce ne l'a point été, comme il paroît par tout le Livre, on ne parle point *contre lui*, lorſqu'on ſoûtient qu'il n'a point recherché d'expreſſion ſublime dans le paſſage dont il s'agit. Il n'y a point là *d'équivoque*, & M. *Huet* s'eſt exprimé très-nettement. Je ne croi pas non plus qu'il y en ait aucune dans ce que j'ai dit. Mais il y en a ſans doute une, ſi cela ne mérite pas un autre nom, en ce que M. *Deſpréaux* dit, dans l'Avertiſſement de cette Edition de ſes Oeuvres, *qu'il n'a point fait la Satire* de l'Equivoque, *contre les Jeſuites*. Tout le monde & ſur tout ſes meilleurs Amis, à qui il en a pluſieurs fois récité des morceaux, ſavent le contraire. La ſincerité demandoit que, s'il n'oſoit avouer la vérité, il ſe tût là-deſſus; pour ne pas groſſir le nombre de ceux qui ſe ſervent d'Equivoques, & pour ne pas ſe condamner lui-même.

Liſez, continue-t-il, *l'Ecriture avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres.* Aux lumieres de qui faut-il donc que je me ſoumette? Eſt-ce à celles d'un Rhéteur Païen, qui n'avoit jamais lû Moïſe, & qui le prenoit pour un Impoſteur? Eſt-ce à celles d'un Poëte Satirique, qui n'entendoit pas plus l'Original de Moïſe, que celui de l'*Alcoran*, & qui ſelon toutes les apparences, ne l'avoit pas lû non plus? Je croi que perſonne ne doutera que je ne l'aïe lû avec application, & que je n'y entende quelque choſe, puiſque je l'ai traduit & commenté. Ce ſeroit donc à moi une extrême folie de renoncer à des lumieres claires, pour ſuivre les conjectures de *Longin*, & de M. *Deſpréaux*. *Défaites-vous*, ajoûte-t-il, *de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop legerement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les ſyllabes, & qu'on peut bien ne pas aſſez admirer; mais qu'on ne ſauroit trop admirer.* Je ne ſuis ni *Calviniſte*, ni *Socinien*; mais ni les uns, ni les autres n'ont point d'orgueil qui leur faſſe croire qu'il eſt de leur honneur d'empêcher qu'on n'admire Moïſe. Ils n'emploient point, à la vérité, de mauvais artifices pour y trouver une figure de Rhétorique, qui n'y eſt pas. Ils s'attachent avec raiſon, plus aux choſes qu'aux mots, & ſur tout ils tâchent, comme je le fais auſſi, d'obſerver exactement ſes préceptes, en ce qu'ils ont de commun avec l'Evangile. Ce ne ſera pas pour avoir dit que l'on admire le Sublime d'un Prophéte, que l'on n'a jamais lû, au moins dans l'Original, & peut-être pas même dans une Verſion; mais pour avoir ſuivi ſa doctrine, que l'on ſera jugé l'avoir reſpecté.

M. *Despréaux* ne devoit pas reprocher aux Protestans de respecter moins Moïse que lui. Il savoit bien les Disputes qu'ils ont avec l'Eglise Romaine, sur le premier & le second Commandement du Décalogue; touchant le culte de ce qui n'est pas Dieu, & touchant les Images. Je sai aussi ce que l'Eglise Romaine en croit, & je n'attribue pas à tous ceux qui y vivent, les mêmes excès. Mais il est certain que les Protestans observent ces commandemens, beaucoup plus à la lettre, que les Catholiques Romains. C'est à cette lettre à quoi il faut s'attacher, & non à de prétendues figures de Rhétorique, qui ne font rien à la Religion. Ajoûtez à tout ceci, qu'il ne s'agit point ici de *Socinianisme*, ni de *Calvinisme*, & que M. *Huet*, sans avoir *l'orgueil* que l'Auteur Satirique lui attribue, a été le premier qui a soûtenu le sentiment que M. *Despréaux* me reproche avec tant de hauteur.

Il auroit aussi dû penser à une autre controverse, qui est entre l'Eglise Romaine & nous, sur le stile de l'Ecriture; par où il auroit compris qu'il n'étoit pas à propos de parler de l'*admiration* qu'il veut faire paroître pour les Livres Sacrés. A cet égard M. *Nicole*, qui a été l'un de ses Héros, lui auroit pû apprendre qu'il regardoit ce stile comme un stile si obscur, qu'on ne peut savoir ce que les Ecrivains Sacrés ont crû des Articles de Foi les plus essentiels, sans l'explication de l'Eglise. Si cela étoit vrai, le stile de l'Ecriture ne seroit guere digne de notre admiration; car le plus grand défaut du stile est l'obscurité, sur tout lorsqu'elle est si grande, qu'on ne peut entendre un Livre, avec quelque étude que l'on y apporte & quelque attention qu'on le lise, pas même en ce qu'il renferme de principal. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser ce raisonnement plus loin, & je suis même persuadé que l'air dévot que notre Satirique prend ici mal-à-propos sur cette matiere, ne venoit que du dessein de nuire, & non d'une opinion qu'il s'en fût formée par la lecture de l'Ecriture Sainte.

Il répond enfin à l'objection que M. *Huet* avoit faite, pour montrer que *Longin* n'avoit pas lû les paroles qu'il cite dans Moïse même; parce qu'il les rapporte autrement qu'elles n'y sont. Il me semble que M. *Despréaux* n'y satisfait point, & je suis persuadé qu'un Rhéteur Païen, qui auroit lû quelques Chapitres dans la Version des Septante, n'y auroit assurément point trouvé de Sublime, ni même comme je l'ai dit, dans l'Original, s'il avoit été capable de l'entendre. M. *Despréaux* en seroit peut-être convenu, s'il ne s'étoit pas entêté de l'Auteur qu'il avoit publié, comme le font communément les Editeurs.

Je crois néanmoins qu'outre le penchant que ce Poëte Satirique avoit à défendre *Longin*, qu'il avoit pris sous sa protection; il y a eu des personnes *zelées*, *non pour la Religion*, comme l'Auteur de l'Avertissement nous le veut faire croire, mais pour un parti fort décrié dans toute l'Eglise Romaine, qui ont échauffé l'imagination d'un homme

facile à enflammer. M. *Huet* n'a jamais été dans ce parti, & il n'avoit pas parlé, non plus que moi, de M. de *Saci*, comme d'un Interpréte fort exact & fort verſé dans la Critique. Cela a ſuffi pour mettre ces gens en colere contre nous. Mais les Verſions de la Vulgate & les Remarques de M. de *Saci* ſont entre les mains de tout le monde, & ceux qui en ſont capables en peuvent juger. Je n'empêche nullement qu'on ne s'édifie de ſes Remarques ſpirituelles, ſur tout ſi l'on en devient plus doux envers le prochain; mais ſi on le prend pour un bon Interpréte, j'avoue que je ne pourrai m'empêcher de croire qu'on n'a aucun goût pour cette ſorte de choſes. D'ailleurs l'aigre dévotion que l'on affecte, n'eſt qu'un pur eſprit de parti; la vraie dévotion eſt inſéparable de la juſtice, de la charité & de la modération. Tout le mal que j'ai à ſouhaiter à ceux en qui ces vertus ne ſe trouvent pas, conſiſte à prier Dieu de les éclairer, & de leur toucher le cœur.

REPONSE (1)
DE M. DE LA MOTTE
A LA
XI. REFLE'XION
DE M. DESPRE'AUX
SUR
LONGIN.

EN parlant des expreſſions audacieuſes, dans mon Diſcours ſur l'Ode, j'ai dit qu'elles ne convenoient proprement qu'au Poëte Lyrique, & au Poëte Epique, quand il ne fait pas parler ſes perſonnages: & j'ai cru que dès qu'on introduiſoit des Acteurs, il ſe falloit contenter du langage ordinaire, ſoutenu ſeulement de l'élegance & des graces que pouvoit comporter leur état.

J'ai cité de plus, pour exemple de l'excès que les Auteurs de Théatre doivent éviter, le vers célébre que M. Racine met dans la bouche de Théramène,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté (2).

M. Deſpréaux, digne ami de M. Racine, lui a fait l'honneur de le défendre, en me faiſant celui de combattre mon ſentiment, qu'il eût pû juger ſans conſéquence, s'il m'avoit traité à la rigueur.

Il emploie ſa onziéme Réflexion ſur Longin, à vouloir démontrer que le Vers en queſtion n'eſt point exceſſif. Je ferois gloire de me rendre, s'il m'avoit convaincu; mais comme les Eſprits ſuperieurs, quelque choſe

(1) M. de Fenelon dans ſes *Réflexions ſur la Poëtique*, eſt du même ſentiment: voici comme il s'exprime. « Rien n'eſt moins naturel que la » narration de la mort d'Hippolyte, à la fin de » la Tragédie de Phédre, qui a d'ailleurs de » grandes beautés. Theramene qui vient pour » apprendre à Théſée la mort funeſte de ſon » fils, devroit ne dire que ces deux mots, & » manquer même de force pour les prononcer » diſtinctement. *Hippolyte eſt mort: un monſtre* » *envoyé du fonds de la mer par la colere des* » *Dieux, l'a fait périr. Je l'ai vû.* Un tel homme » ſaiſi, éperdu, ſans haleine, peut-il s'amuſer » à faire la deſcription la plus pompeuſe & la » plus fleurie de la figure du Dragon.... Sopho- » cle eſt bien loin de cette élegance ſi déplacée, » & ſi contraire à la vrai-ſemblance. » &c.

(2) Ces mots, *recule épouvanté*, les ſeuls que l'on puiſſe avoir en vûe ici, ne ſont après tout qu'une ſimple traduction de ces mots de Virgile. *Æneid.* 8. *v.* 240.

——— *Reſluitque exterritus amnis.*

Les deux expreſſions entrent dans une narration: & s'il y a quelque différence entre l'imitation & l'original; c'eſt que dans l'original Evandre qui parle eſt tranquille, & que dans l'imitation Theraméne eſt livré à la douleur.

qu'ils avancent, prétendent païer de raiſon, & non pas d'autorité, je fais la juſtice à M. Deſpréaux de penſer que s'il vivoit encore, il trouveroit fort bon que je défendiſſe mon opinion, dût-elle ſe trouver la meilleure.

Je me juſtifierai donc le mieux qu'il me ſera poſſible; & pour le faire avec tout le reſpect que je dois à la mémoire de M. Deſpréaux, je ſuppoſe que je lui parle à lui-même, comme j'y aurois été obligé, un jour qu'il m'alloit communiquer ſa Réflexion, ſi quelques viſites imprévûes ne l'en avoient empêché.

Ce que là haute eſtime que j'avois pour lui, ce que l'amitié dont il m'honoroit m'auroient inſpiré d'égard en cette occaſion, je vais le joindre, s'il ſe peut, à l'exactitude & à la fermeté qui m'euſſent manqué ſur le champ & en ſa préſence.

J'aurois peine à trouver des modéles dans les diſputes des Gens de Lettres. Ce n'eſt gueres l'honnêteté qui les aſſaiſonne; on attaque d'ordinaire par les railleries, & l'on ſe défend ſouvent par les injures; ainſi les manieres font perdre le fruit des choſes, & les Auteurs s'aviliſſent eux-mêmes, plus qu'ils n'inſtruiſent les autres. Quelle honte que dans ce genre d'écrire, ce ſoit être nouveau que d'être raiſonnable.

Je ſuppoſe donc que M. Deſpréaux me lit ſa Réflexion, je l'écoute juſqu'au bout ſans l'interrompre; & comme l'interêt de me corriger ou de me défendre auroit alors redoublé mon attention & ſoutenu ma mémoire, je m'imagine qu'après la premiere lecture j'aurois été en état de lui répondre à peu près en ces termes:

Il me ſemble, Monſieur, que la premiere raiſon que vous alleguez contre moi, eſt la plus propre à juſtifier mon ſentiment. Vous dites que les expreſſions audacieuſes qui ſeroient reçûes dans la Proſe, à l'aide de quelque adouciſſement, peuvent & doivent s'emploïer en vers ſans correctif, parce que la Poëſie porte ſon excuſe avec elle. J'en conviens, Monſieur, mais vous en concluez auſſi-tôt que le vers en queſtion eſt hors de cenſure, parce que la même expreſſion que Théramène emploïe ſans correctif, ſeroit fort bonne en Proſe avec quelque adouciſſement. J'accepte de bon cœur cette maniere de verifier la convenance d'une audace Poëtique; & il me ſemble qu'elle met Théramène tout-à-fait dans ſon tort; car s'il parloit en Proſe, & qu'il dît à Théſée en parlant du Monſtre,

Le flot qui l'apporta recule, pour ainſi dire, *épouvanté*;

ne ſentiroit-on pas dans ce diſcours une affectation d'Orateur, incompatible avec le ſentiment profond de douleur dont il doit être pénétré? Je ne ſçai ſi je me trompe; mais je ſens vivement que ce *pour ainſi dire*, met dans tout ſon jour le défaut que la hardieſſe bruſque de la Poëſie ne laiſſoit pas ſi bien appercevoir.

Vous ajoûtez avec Longin que le meilleur remede à ces figures audacieuſes, c'eſt de ne les emploïer qu'à propos & dans les grandes occa-

ſions. M. Racine, dites-vous, a donc entiérement cauſe gagnée: car quel plus grand évenement que l'arrivée de ce Monſtre effroiable envoïé par Neptune contre Hippolyte? Je l'avoue, Monſieur, la circonſtance eſt grande, & ſi elle étoit unique, s'il ne s'agiſſoit que de la peindre, je ne trouverois pas que M. Racine eût employé des couleurs trop fortes: mais la mort d'Hippolyte aïant été cauſée par l'arrivée du Monſtre, cette mort devient le ſeul évenement important pour Théramène qui le raconte, & pour Théſée qui l'entend: c'eſt, ſans comparaiſon, l'idée la plus intereſſante pour le Gouverneur & pour le Pere; & je ne conçois pas qu'elle pût laiſſer à l'un de l'attention de reſte pour la deſcription du Monſtre, & de la curioſité à l'autre pour l'entendre. Ainſi, Monſieur, en me tenant au mot déciſif de Longin, qui veut qu'on n'emploïe ces figures audacieuſes qu'à propos, je ne crois pas encore que M. Racine fût dans le cas de les pouvoir prêter à Théramène.

Vous faites valoir contre moi les acclamations que le Vers dont il s'agit, a toujours attirées dans la repréſentation de Phédre; car ſelon vous & Longin, rien ne prouve mieux la ſublime beauté d'une expreſſion que ce concours de ſuffrages: *lors*, dit Longin, *qu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Diſcours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une marque certaine & indubitable qu'il y a là du merveilleux & du grand.*

Permettez-moi de vous dire d'abord, Monſieur, qu'à prendre la ſuppoſition de Longin à la lettre, elle eſt preſque impoſſible, & qu'on ne trouveroit gueres de Sublime par cette voïe; la différence d'âge, d'humeur, & de profeſſion, empêchera toujours que les hommes ne ſoient également frappez des mêmes choſes. Tout ce qui peut arriver, c'eſt que le plus grand nombre ſoit frappé vivement, & que l'impreſſion du plaiſir ſe répande comme par contagion ſur le reſte, avec plus ou moins de vivacité; encore y a-t-il toujours des rebelles, & quelquefois judicieux, qui réſiſtent à l'approbation générale.

Mais, Monſieur, je ne prétends point chicaner, je m'en tiens à l'expérience pour faire voir que les acclamations du Théatre ſont ſouvent fautives, & ſujettes à de honteux retours. Rappellez, je vous prie, ces Vers fameux du Cid:

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau;
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;
Et m'oblige à venger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

Vous ne ſauriez douter du plaiſir que ces Vers ont fait, & cependant ne ſeriez-vous pas le premier à déſiller les yeux du Public, s'ils ne s'é-

toient déja ouverts sur la mauvaise subtilité de ces expressions. Je comprends pourtant ce qui charmoit dans ces Vers : la situation de Chimène aussi cruelle que singuliere, touchoit sans doute le cœur ; le brillant de l'Antithèse éblouissoit l'imagination : ajoûtez à cela le goût régnant des pointes ; on n'avoit garde de regretter le naturel qui manque en cet endroit. Mais, me direz-vous, on en est revenu. Je n'en veux pas davantage, Monsieur ; les acclamations ne prouvent donc pas absolument, & elles ne sauroient prescrire contre la Raison.

J'oserai vous dire de plus, qu'on est aussi désabusé de l'expression de M. Racine, & je n'ai presque trouvé personne qui ne convînt qu'elle est excessive dans le Personnage, quoiqu'elle fût fort belle à ne regarder que le Poëte. C'auroit été dommage en cet endroit de ne pouvoir m'armer d'une autorité que j'ai recueillie depuis, à une séance de l'Académie, où tout ce qui se trouva d'Académiciens, me confirma dans mon sentiment.

M. Despréaux n'auroit pû moins faire en ce cas, que de trouver la question plus problématique qu'il ne l'avoit crûe d'abord.

Mais, Monsieur, aurois-je continué, vous faites une remarque importante sur la différence que j'ai voulu mettre entre le Personnage & le Poëte. Le Personnage, selon vous, peut être agité de quelque passion violente, qui vaudroit bien la fureur Poëtique ; & le Personnage alors peut emploïer des figures aussi hardies que le Poëte.

Ecartons, s'il vous plaît, l'équivoque des termes, afin qu'il n'y en ait point non plus dans mes raisons. Si vous entendez par fureur poëtique, ce génie heureusement échauffé qui fait mettre les objets sous les yeux, & peindre les diverses passions de leurs véritables couleurs. Cette idée même fait voir que le Poëte est obligé d'imiter la nature, soit dans les tableaux qu'il trace, soit dans les Discours qu'il prête à ses Personnages, & qu'on peut traiter hardiment de fautes tout ce qui s'en éloigne.

Si, au contraire, par fureur poëtique vous entendez simplement ce langage particulier aux Poëtes, que la hardiesse des fictions & des termes a fait appeller le langage des Dieux : je réponds que les passions ne l'emprunteront jamais. Ce langage est le fruit de la méditation & de la recherche, & l'impétuosité des passions n'en laisse ni le goût ni le loisir.

Vous m'alleguez vainement l'exemple de Virgile. Vous voïez bien, Monsieur, que puisque j'ose combattre vos raisons, je ne suis pas d'humeur de me rendre aux autorités. Enée, dites-vous, au commencement du second Livre de l'Enéïde, racontant avec une extrême douleur la chûte de sa Patrie, & se comparant lui-même à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, ne se contente pas de prêter à cet arbre, du sentiment & de la colere ; mais il lui fait faire des menaces à ceux qui le frappent, jusqu'à ce qu'enfin il soit renversé sous leurs coups. Vous pourriez, ajoûtez-vous, m'apporter cent exemples de même

même force. Qu'importe le nombre, Monſieur, ſi j'ai raiſon ? C'eſt autant de rabattu ſur la perfection des Anciens ; & le Bon Sens, qui eſt uniforme, n'approuvera pas chez eux ce qu'il condamne chez nous.

Quant à l'exemple particulier d'Enée, quoiqu'on puiſſe dire qu'il n'eſt pas dans le cas de Théramène, & qu'après ſept ans paſſez depuis les malheurs qu'il raconte, il peut conſerver aſſez de ſang froid pour orner ſon récit de ſes comparaiſons ; j'avoue qu'il m'y paroît exceſſivement Poëte, & c'eſt un défaut que j'ai ſenti dans tout le ſecond & tout le troiſiéme Livre de l'Enéïde, où Enée n'eſt ni moins fleuri ni moins audacieux que Virgile. Peut-être que Virgile a bien apperçû lui-même ce défaut de convenance, mais aïant à mettre deux Livres entiers dans la bouche de ſon Héros, il n'a pû ſe réſoudre à les dépouiller des ornemens de la grande Poëſie.

J'aurois pû dire d'autres choſes à M. Deſpréaux, ſi j'avois vérifié l'endroit qu'il me cite, comme je l'ai fait depuis. Il ſe trompe dans le ſens du paſſage, parce qu'il s'en eſt fié à ſa mémoire, confiance dangereuſe pour les plus ſavans même.

La preuve qu'il a cité de mémoire, c'eſt qu'il place la comparaiſon au commencement du ſecond Livre, au lieu qu'elle eſt vers la fin (1). Il eſt tombé par cette négligence dans une double erreur (2) ; l'une de croire qu'Enée ſe compare lui-même à l'arbre, quoique la comparaiſon ne tombe manifeſtement que ſur la Ville de Troye ſaccagée par les Grecs ; l'autre, de penſer qu'Enée prête à l'arbre du ſentiment & de la colére, quoique les termes dont Virgile ſe ſert, ne ſignifient que l'ébranlement, & que les ſecouſſes violentes de l'arbre ſous la coignée des Laboureurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici que les Auteurs ne ſauroient être trop en garde contre ces ſortes de mépriſes, parce que rien n'eſt plus propre à diminuer leur autorité ; mais j'ajoûterai que ceux qui apperçoivent ces fautes n'en doivent pas tirer trop d'avantage contre ceux qui y tombent. On va quelquefois en pareille occaſion juſqu'à accuſer un homme de n'entendre ni la Langue ni l'Auteur qu'il cite, & l'on traite témérairement d'ignorance groſſiere, ce qui peut n'être qu'un effet d'inattention. Quelle extravagance ſeroit-ce, par exemple, d'accuſer M. Deſpréaux, ſur ce que je viens de dire, de n'entendre ni Virgile ni le Latin ; & cependant on a fait cette injure à d'autres, peut-être avec auſſi peu de fondement.

Je finis enfin ma Réponſe, comme M. Deſpréaux finit ſa Réflexion, en mettant ſous les yeux le récit entier dont il s'agit. M. Deſpréaux l'expoſe, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce qu'il a dit ; je l'expoſe de même, afin qu'on en juge mieux de mon ſentiment ; & ſur tout pour l'ex-

(1) Vers 628. & 629.

(2) Peut-être que l'erreur ne vient point de M. Deſpréaux : du moins eſt-il certain que la *Réflexion* dont il s'agit, ne fut imprimée qu'après la mort de M. Deſpréaux.

plication de quelques termes de mon Discours sur l'Ode, que M. Despréaux n'a pas trouvé assez clairs ; *on est choqué*, ai-je osé dire, *de voir un homme accablé de douleur, comme est Théramène, si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes.* Je crois que les Vers suivans pleins d'expressions & de tours poëtiques, éclairciront ma pensée mieux que tout ce que je pourrois dire.

Cependant sur le dos de la Plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une Montagne humide.
L'Onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son dos est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage ;
La Terre s'en émeut ; l'Air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

J'avoue de bonne foi que plus j'examine ces Vers, & moins je puis me repentir de ce que j'en ai dit.

REPONSE
DE M. L'ABBE' D'OLIVET
A M. DE LA MOTTE. (1)

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Apporta, marque un temps éloigné: cependant la choſe eſt arrivée il n'y a qu'un moment. Voilà pour ce qui regarde la Grammaire; & puiſque c'eſt ici mon unique objet, je m'y pourrois borner. Mais ce même Vers ayant donné lieu à une Critique bien plus importante, & qui a fait du bruit, je la raconterai.

Feu M. de la Motte (2) fut l'agreſſeur. Voici ſes termes, qui doivent être peſés. *Ce Vers de Racine*, dit-il,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté,

eſt exceſſif dans la bouche de Théramène. On eſt choqué de voir un homme accablé de douleur, ſi recherché dans ſes termes, & ſi attentif à ſa deſcription. Mais ce même Vers ſeroit beau dans une Ode, parce que c'eſt le Poëte qui y parle, qu'il y fait profeſſion de peindre, qu'on ne lui ſuppoſe point de paſſion violente qui partage ſon attention, & qu'on ſait bien enfin, quand il ſe ſert d'une expreſſion outrée, qu'il le fait à deſſein, pour ſuppléer par l'exagération de l'image, à l'abſence de la choſe même.

Autant que M. de la Motte avoit été *choqué* de ce Vers, autant M. Deſpréaux le fut-il de ſa Critique. Il y répondit. Mais ſa réponſe (3) n'ayant été imprimée qu'après ſa mort, il n'a pas pu voir la Réplique de M. de la Motte, ſur laquelle je vais, par occaſion, propoſer mes doutes.

Pour ſavoir donc ſi le Vers de Racine eſt *exceſſif dans la bouche de Théramène*; s'il y a quelque choſe d'*outré*, d'*exageré*; commençons par examiner quel eſt le langage ordinaire de la Poëſie, & quelle a été l'origine de ce langage.

Quant au premier point, il ne ſouffre nulle difficulté. Perſonne n'ignore ce qu'a dit Deſpréaux, qu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poëſie, que de perſonifier les choſes inanimées; que de leur donner du ſentiment, de la vie, du raiſonnement, & des paſſions.

Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Pour des Phyſiciens, un flot eſt une certaine quantité d'eau pouſſée &

(1) Cette réponſe eſt tirée des *Remarques ſur Racine*, p. 97.

(2) Dans ſon Diſcours ſur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.

(3) Onziéme Réflexion ſur Longin, imprimée pour la premiere fois en 1713.

agitée par une cauſe naturelle. Pour les Poëtes, ce ſera un individu animé, un être penſant, & même, s'ils en ont envie, ce ſera une Divinité.

Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon, qui dans l'air retentiſſe;
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.

Telles ſont les idées, telle eſt la langue du pays habité par les Poëtes: & il eſt ſage de n'y point voyager, pour qui ne voudra, ni entendre leur langue, ni ſe faire à leurs coutumes. (1)

Mais remontons à l'origine de la langue poëtique. Car j'ai là-deſſus à dire quelque choſe de moins connu, & qui tend plus directement à la juſtification de Racine. On tient Homére pour l'auteur de la langue poëtique, du moins par rapport aux Grecs. Or les pays où les Sciences étoient floriſſantes du temps d'Homére, c'étoit l'Egypte, c'étoit la Phénicie: & nous ſavons par une foule de témoignages irréprochables, que la Phyſique de ces pays-là reconnoiſſoit une ame univerſelle, une âme répandue dans tout ce qui exiſte. Juſques-là que Démocrite ſoutenoit qu'il n'y avoit point d'atômes, qui ne fuſſent animés: & ſa doctrine venoit de Moſchus Phénicien, qui vivoit avant le ſiége de Troie. Ainſi le langage de la Poëſie fut originairement le langage de la Phyſique; ou du moins ne fut qu'une conſequence & une extenſion des idées généralement reçues par les plus célébres Phyſiciens. Je ne ſais, au reſte, ſi cette réflexion a déjà été faite; mais il me ſeroit aiſé de la mettre dans un grand jour.

Plus de trois mille ans ſe ſont donc écoulés, depuis que la Phyſique forma le langage de la Poëſie. Et quand la Phyſique a changé d'opinion, ce qui lui eſt arrivé depuis tant de ſiécles une infinité de fois, en même temps elle a toujours changé ſon langage. Mais, au contraire, la Poëſie a toujours retenu le ſien; parce qu'en effet le ſyſtême de l'ancienne Phyſique eſt le ſeul qui autoriſe la fiction, le ſeul qui multiplie les images à l'infini, & qui par-là donne lieu à des peintures vivantes.

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur.

A la vérité, ces ornemens ne conviennent pas à toute ſorte de ſujets. Rien ne ſeroit plus contre le bon ſens, que de faire entrer la Fable dans un Poëme Chrétien. Et même cette langue poëtique doit être ſobrement employée dans une Tragédie, dont les perſonnages ſont poſtérieurs aux temps où la Fable étoit reçue. Ainſi le Vers que Racine met dans la bouche de Théramène, eût mérité la cenſure d'un Critique raiſonnable, s'il avoit été

(1) L'Auteur *du Racine vengé*, penſe à cet égard comme M. l'Abbé d'Olivet; quoiqu'il n'adopte pas l'origine que M. d'Olivet donne à la Langue Poëtique.

dans la bouche de celui qui raconte la mort de Bajazet : car les Turcs du ſiécle paſſé ne croyoient non plus que ceux d'à préſent, qu'un flot pût être *épouvanté.*

Pourquoi ce même vers ſeroit-il beau dans une Ode ? Ce n'eſt pas ſeulement, comme l'a dit M. de la Motte, parce que l'Auteur d'une Ode fait *profeſſion de peindre*, & qu'on ne lui ſuppoſe *point de paſſion violente, qui partage ſon attention.* Mais c'eſt, parce que l'Auteur d'une Ode eſt maître d'adopter le ſyſtême qu'il juge à propos. Quand il adopte celui de la Fable, on n'a rien à lui dire. Il prend ſes avantages, & il uſe de ſes droits. Mais l'Auteur d'une Tragédie, par la raiſon même qu'il fait auſſi *profeſſion de peindre*, n'eſt nullement le maître de faire parler ſes perſonnages comme bon lui ſemble, & ſans avoir égard à l'Hiſtoire, qui, en nous apprenant les mœurs de leur pays & de leur ſiécle, nous apprend quel langage il faut leur faire tenir.

Tous ces principes étant déduits, il me reſte peu de choſes à dire, non pour excuſer le Vers de Racine, mais pour montrer qu'il eſt parfait. Car enfin, puiſque la fiction ne coûte rien, abouchons Théramène, qui vivoit dans les temps héroïques de la Grèce, avec M. de la Motte vivant au dix-huitiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Quel procès me faites-vous donc, lui diroit-il ? Où prenez-vous que mes termes ſoient *recherchés*, & mes expreſſions *outrées* ? Je raconte ce que j'ai vû, & comme je l'ai vû. Oui, je vous le jure. Jamais récit ne fut plus ſimple, ni plus vrai que le mien. Ah ! mon cher Théramène, lui répondroit notre Moderne, eſt-ce qu'un flot *s'épouvante?* Hé vous qui l'ignorez, répondroit le Grec, de quel pays êtes-vous ? Parlez plutôt à nos Fontenelles, à nos Mairans : ils vous diront qu'il n'y a rien ſur la terre, ni dans l'eau, ni dans l'air, point de fleuve, point de fontaine, point d'arbre, point de plante, qui n'ait une ame ; & cela, parce que l'ame univerſelle eſt répandue dans tous les êtres particuliers, & ne fait continuellement que paſſer de l'un dans l'autre, qui eſt ce que vous appellez *naître* & *mourir.*

Racine, grand admirateur d'Homére & de Platon, étoit inſtruit de ce ſyſtême ; & par conſéquent il a dû, en Peintre qui ſait les régles de ſon art, faire parler ainſi un contemporain de Théſée. Mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'un flot *épouvanté* ait pu ſcandaliſer dans une Scéne où il s'agit d'un monſtre envoyé par Neptune ; & dans une Tragédie dont l'Héroïne eſt petite-fille du Soleil. En vérité, ce n'étoit pas trop bien prendre ſon champ de bataille pour attaquer le langage de la Poëſie. Quand on aura obtenu de mon imagination, qu'elle laiſſe paſſer Neptune & ce Monſtre qu'il envoïe ; rien n'empêche qu'on ne donne du ſentiment à un flot, & qu'on ne puiſſe le peindre orgueilleux, humble, menaçant, ſoumis, avare, prodigue, humain, cruel, épouvanté, irrité, ſe cachant de honte, bondiſſant de joie, tout ce qu'on voudra. Je ne répugne pas plus à croire l'effroi de ce flot, qu'à croire le Monſtre de Neptune ; & même je ne puis, quand j'admets l'un, rebuter l'autre.

Après ces réflexions, je n'ai point à ſuivre pied à pied la Replique de M. de la Motte à M. Deſpréaux, car elle tombe d'elle-même. Je m'arrêterai ſeulement à la conſéquence qu'il tire du ſuccès qu'eurent d'abord ces quatre Vers du Cid, aujourd'hui, & depuis long-temps mépriſés.

Pleurez, mes yeux, pleurez, & fondez-vous en eau :
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

Il n'eſt donc pas vrai, conclut M. de la Motte, que les acclamations du Théatre, puiſqu'elles ſe trompoient ſur les Vers du Cid, ſervent à juſtifier celui de Théramène. C'eſt, ſelon moi, conclure très-mal. Car les Vers du Cid ne portent que ſur la métaphore & ſur l'hyperbole. Jamais on n'a pu dire ſérieuſement :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Or, ce qui eſt faux, peut bien éblouir pendant un temps ; mais il ne ſauroit plaire toujours. Il étoit donc naturel qu'on ceſſât d'admirer cet endroit du Cid. Mais le Vers de Racine, dans la Scéne où il eſt placé, a toute la ſolidité, toute la vérité requiſe ; & il renferme une circonſtance aggravante, que Théramène auroit eu grand tort d'omettre. Ainſi ce vers ne ſauroit être mis en paralléle avec ceux du Cid. La chute de ceux-ci ne prouve rien contre l'autre. Deſpréaux a donc eu raiſon de le juſtifier par les acclamations du Théatre. *Car*, dit Longin, qu'il cite à ce ſujet, *lorſqu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un diſcours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits, ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du merveilleux & du grand.*

Preuve déciſive, à bien plus forte raiſon, en faveur d'Homére. Car la Philoſophie ne va point à détruire les faits certains & avérés. Elle tâche ſeulement d'en comprendre la nature, & d'en rechercher les cauſes. C'eſt là ſon devoir, c'eſt ſa fin. Or, s'il y a un fait certain, c'eſt qu'Homére fut toujours une lecture charmante. Donc, ſi vous êtes Philoſophe, n'allez point nous dire qu'il ne ſauroit plaire. La certitude du contraire, bien atteſtée depuis près de trois mille ans, vous ferme la bouche. Remontez plûtôt à la ſource du plaiſir qu'Homére nous donne. Vous la trouverez, ſi vous êtes Philoſophe ; & par-là vous aiderez ceux qui ont du génie, à imiter ce grand original : au lieu qu'en leur inſpirant du mépris pour tout ce que l'Antiquité nous offre de plus divin, vous les réduiſez à ne connoître & à n'étudier que des modéles, dont l'imitation, bien loin d'aider leur talent, le gâtera, & l'anéantira.

JOCONDE (1).

NOUVELLE TIRE'E DE L'ARIOSTE

PAR M. DE LA FONTAINE.

JADIS regnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le Jour,
Et tel, que des Beautés qui regnoient en ſa Cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en ſe mirant, je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'eſt Mortel dans la Nature
Qui me ſoit égal en appas;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure Province
De mes Etats;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, ſi Votre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu, ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flaté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du ſoin de guérir les flâmes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon:
Car de pouvoir vous ſeul au tourment de chacune
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolfe répond:
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie)
Votre diſcours me donne une terrible envie

(1) On a inſeré ici cette Piece & la ſuivante, par rapport à la Diſſertation, où M. Deſpréaux examine qui de la Fontaine, ou de Bouillon mérite la préférence.

De connoître ce frere : amenez-le nous donc.
Voyons si nos Beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'est le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu : content, je n'en sai rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & lui fait l'ambassade :
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant, & d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, disoit-elle,
As-tu bien l'ame assez cruelle,
Pour préférer à ma constante amour,
Les faveurs de la Cour ?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour :
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos regne jour & nuit :
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croi moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages si cois,
Enfin, moi, qui devois me nommer la premiere :
Mais ce n'est plus le tems, tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere,
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.

L'Histoire ne dit point ni de quelle maniere

Joconde

Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler;
C'eſt un fort bon moïen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant, Ne le pers pas;
Et qu'il ſoit toujours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême:
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même;
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.

Vous autres bonnes gens euſſiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture
Par je ne ſai quelle avanture,
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu,
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoïer dormir en l'autre Monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire,
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans il ne le faloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vi méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus, ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voïage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin;
Encor ſi c'étoit un blondin!
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret;
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'Amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces Amans.
Ce ſont, Hélas! ſes divertiſſemens.
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette avanture.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde:
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi, le pauvre homme a la jauniſſe!
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.

Aſtolfe étoit ravi; le frere étoit confus;
Et ne ſavoit que penſer là-deſſus;
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés & ſon viſage blême,
De fort beaux traits; mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.
Amour en eut pitié; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux:
L'un des plus grands Suppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour étant ſeul en une Galerie,

Lieu ſolitaire, & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici :
Mon cher Curtade, mon ſouci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une Beauté qui m'efface :
Cent Conquerans voudroient avoir ta place :
Et tu ſembles la mépriſer ;
Aimant beaucoup mieux t'amuſer
A jouer avec quelque Page
Au Lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite.
Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain.
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain ſans beaucoup de peine
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient aux ſoins de Dorimene ;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là,
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite :
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puiſque même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole : il reprend tous ſes charmes ;
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.

C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique;
Aſtolfe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.
Après avoir tout vû, le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu ſe ſont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoi? Joconde aimoit avecque trop de zéle
Un Prince libéral qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avec d'autres gens ſans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit être mal adroit;
Pour adoucir la choſe, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fît un dénombrement des Rois & des Céſars,
Qui ſujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vû leur femme tomber
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vû ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.
Moi qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du Mariage,
Et comme tel de lui ſacrifier.
Là-deſſus il conta ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aſtolfe, homme digne de foi;
Mais la choſe, pour être crûe,
Mérite bien d'être vûe.
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolfe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.
Nos femmes, se dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le païs;
Cherchons par tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train,
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un Livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie
Si devant que sortir des confins d'Italie
Tout notre Livre ne s'emplit;
Et si la plus severe à nos vœux ne se range:
Nous sommes beaux; nous avons de l'esprit,
Avec cela bonnes Lettres de change.
Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui semeront l'argent & la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le Livre sur tout,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nommer les faveurs que l'Amour leur envoïe:
Nouveaux objets, nouvelle proïe;
Heureuses les Beautés qui s'offrent a leurs yeux!
Et plus heureuse encore celle qui peut leur plaire!
Il n'est en la plûpart des lieux

Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur Regiſtre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout-à-fait:
Car, dira-t on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſai rien;
Ce n'eſt pas mon métier de cajoler perſonne:
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos Avanturiers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolfe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un tems quelque part;
Et cela plûtôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun:
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi, laiſſons la qualité:
Sous les cottillons des Griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon;

Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque ou volage:
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une Griſette eſt un thréſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte,
Je la tiens pucelle ſans faute;
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle:
Sa poupée en ſait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvençelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſai que cet honneur eſt pure fantaiſie;
Toutefois étant Roi l'on me le doit céder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas,
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'Evêque, hélas! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire;
Nos deux Avanturiers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance.
Le marché ſe conclut, & dès la même nuit,

Toute l'Hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, & sur tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'est en vain
Que de ce point on s'embarasse.
Car il n'est si sotte après tout
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:
Salomon qui grand Clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolfe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & Maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le tems à cela près fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la gueta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute
Leurs Hôtes délogés elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit il, ni d'Hôtesse ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me suis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon toute à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:

Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,
Tant que le ſiege ſoit vacant,
C'eſt-là leur mot. Le gars dit à l'inſtant,
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous-en bien,
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa:
Le galant vint & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en ſorte
Qu'entre les draps il ſe gliſſa;
Et Dieu ſait comme il ſe plaça;
Et comme enfin tout ſe paſſa;
Et de ceci ni de cela,
Ne ſe douta le moins du monde,
Ni le Roi Lombard ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part ſoi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & ſur ma foi,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour & pour le lendemain;
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voïant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut ſuivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le Roi dit au Romain,
Frere, dormez juſqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à préſent beſoin que de repos.
Comment? dit le Romain; mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi! dit le Roi, j'ai toujours attendu:
Et puis voïant que c'étoit temps perdu,
Que ſans pitié ni conſcience

Vous vouliez juſqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon
Que d'éprouver ma patience;
Je me ſuis, malgré moi, juſqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'eût été tout, n'ayant pas la riſpoſte,
Ainſi que vous, qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere.
Je ſuis votre Vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira;
Nous verrons ſi ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, tréve de raillerie,
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Aſtolfe ſe piqua de cette répartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent, jugez-nous,
En lui contant leur querelle,
Elle rougit, & ſe mit à genoux;
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux: l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de tems après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos Avanturiers
Mirent fin à leurs avantures,
Se voïant chargés de Lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures:
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adreſſe, & quelques feintes larmes;
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur Livre étant plus que plein,

Le Roi Lombard dit au Romain ;
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous ; bien d'autres le ſont qu'elles.
La conſtellation changera quelque jour :
Un tems viendra, que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :
A préſent on diroit que quelque Aſtre malin,
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'Univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
Font tout ce qu'il leur plaît : ſavons-nous ſi ces gens
(Comme ils ſont traîtres & méchans,
Et toujours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre)
N'ont point enſorcelé, mon épouſe & la vôtre ?
Et ſi par quelque étrange cas
Nous n'avons point crû voir choſe qui n'étoit pas ?
Ainſi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'abſence ou bien la jalouſie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Aſtolfe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux Avanturiers au logis retournés,
Furent très-bien reçûs, pourtant un peu grondés ;
Mais ſeulement par bienſéance.
L'un & l'autre ſe vit de baiſers regalé.
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, balé :
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet comme je penſe.
Chaque époux s'attachant auprès de ſa moitié,
Vécut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne ſait point.

HISTOIRE
DE
JOCONDE,
TRADUITE ET IMITE'E
DE L'ARIOSTE,
Par Monſieur BOUILLON.

BEAU Sexe à qui dès mon jeune âge,
J'ai toujours rendu tant d'hommage
Et vous Amans qui reſpectez
La gloire des jeunes Beautez,
Pardonnez ſi j'oſe traduire
Une Hiſtoire qui vous peut nuire,
Et ſi j'expoſe aux yeux de tous
Ce qui vous doit mettre en courroux:
Bien loin de faire voir au monde
Le diſcours qu'on fait de Joconde.
Comme rempli de verité,
Je le ſoutiens mal inventé,
Faux, médiſant & déteſtable
Et même indigne de la fable.
Moi dont les plaintes & les vers
Ont fait voir à tout l'Univers
Le reſpect que j'ai pour les Dames,
Et l'infortune de mes flammes,
Je ſai trop ce que m'ont coûté
Mes amours & leur cruauté,
Ainſi je voi comme des ſonges
Et l'Arioſte & ſes menſonges:
Et vous pouvez ainſi que moi
N'avoir pour eux jamais de foi.
Si quelqu'ame vindicative
Vouloit prendre l'affirmative

Pour détruire ce que je dis
Au mépris de quelque Philis,
Je le renvoie en Italie
Où les maris ont la folie
De ſe montrer toujours jaloux
Et de vouloir ſous des verroux
Tenir les volontés des femmes,
Comme ſi les brûlantes flammes
Ou de Vulcain ou de l'Amour
Se cachoient au creux d'une Tour,
Comme ſi la fille d'Acriſe
En avoit été moins ſurpriſe,
Et ſi l'on ne ſe moquoit pas
Des inutiles cadenats.
La vertu des femmes s'irrite
Par la précaution maudite
Que font naître les vains ſoupçons
De ces gens par de-là les monts;
Et ſi quelques-uns ont pu croire;
Que Joconde fût une hiſtoire,
C'eſt en ce païs malheureux
Où c'eſt une hiſtoire pour eux.
Elle eſt pour eux trop veritable,
Mais pour nous ce n'eſt qu'une fable,
Et, s'il vous plaît de l'écouter,
Je m'en vai vous la raconter.
Aſtolfe Roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie
Laiſſa l'Empire glorieux
Pour ſe faire Religieux,
Nâquit d'une forme ſi belle
Que Zeuxis & le grand Apelle
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.
Mais ſi ſa grace ſans pareille,
Etoit du monde la merveille,
Plus beau cent fois il ſe croyoit
Que le monde qui le voyoit.
Il n'eſtimoit rien ſa couronne
Ni les avantages que donne
Le Roïal éclat de ſon ſang,
Il mépriſoit ce premier rang

Qu'il tenoit entre tous les Princes
Dans les Italiques Provinces:
Il comptoit pour rien ſes thréſors
Au prix des charmes de ſon corps,
Que mille flateuſes louanges
Elevoient au-deſſus des Anges.
Entre pluſieurs gens de ſa Cour
Le Roi s'enquit de Fauſte un jour,
Si jamais il avoit vû naître,
Depuis qu'il ſe pouvoit connoître,
Rien qui fût comparable à lui;
Et ce lui fut un grand ennui
Quand Fauſte banniſſant la crainte
Lui tint ce langage ſans feinte:
Seigneur, je croi que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde;
Et s'il paroiſſoit devant vous,
Je croi qu'au jugement de tous
Il emporteroit la victoire.
Le Roi ne voulut point le croire,
Mais afin de le mieux ſavoir
Il ſe ſervit de ſon pouvoir,
Et d'un accent un peu ſevere
Il dit qu'il vouloit voir ce frere.
Fauſte avoit beau ſe tourmenter,
Il avoit beau repréſenter
Que ſon frere étoit un jeune homme,
Nourri dans les plairs de Rome,
Qu'il n'en étoit jamais ſorti,
Qu'il avoit choiſi le parti
D'y paſſer doucement ſa vie,
Que de venir juſqu'à Pavie,
C'étoit aller au Tanaïs:
Qu'il n'aimoit rien que ſon païs,
Que ſa fortune étoit honnête,
Qu'il ne ſe mettoit point en quête
Pour amaſſer de plus grands biens,
Qu'il étoit trop content des ſiens,
Qu'avec eux il vivoit tranquille:
D'ailleurs qu'il étoit difficile

De le tirer de ſa maiſon
Où ſon cœur étoit en priſon
Auprès de ſon aimable femme;
Qu'ils n'étoient qu'un corps & qu'une ame,
Et que de ſéparer leur corps
C'étoit leur donner mille morts.
Malgré ce diſcours raiſonnable,
Le Prince fut inéxorable,
Et joignant à ſes volontés
De grandes liberalités,
Pour ne le pas mettre en colere,
Fauſte s'en va querir ſon frere.
Il part & fait tant de chemin
Qu'en peu de jours le mur Romain
Et la maiſon qui l'a vu naître
A ſes yeux ſe firent paroître.
Là, ce que la dextérité,
Pour vaincre une difficulté,
Au cœur d'un Courtiſan inſpire,
Fauſte ſe ſouvint de le dire,
Et fut par un diſcours flateur
Surmonter ſon frere & ſa ſœur.
Le jour fut pris pour le voyage,
Joconde fait ſon équipage,
Il dreſſe un magnifique train;
Il choiſit des chevaux de main;
Mais toute ſa magnificence
Parut ſur-tout en la dépenſe
De ſes riches habits dorés,
Car il ſait que les gens parés
D'or, de plume & d'étoffe fine
En ont ſouvent meilleure mine.
Deux ou trois nuits avant le jour
Qu'il falloit vaincre ſon amour
Pour prendre congé de ſa femme,
En des termes tout pleins de flamme
Elle lui diſoit, cher Epoux,
Comment pourrai-je être ſans vous?
Votre préſence fait ma vie,
Et je ſens qu'elle m'eſt ravie
En ce départ trop rigoureux,
Qui nous va ſéparer tous deux.

Hélas! par de cruels ſupplices
Je vais bien payer les délices
Que vous m'avez fait reſſentir,
Et je dois bien me repentir
D'avoir trouvé ſi deſirables,
Ces biens charmans & peu durables:
Et que mon cœur ſeroit heureux
S'il pouvoit mourir avec eux!
A ces mots elle ouvrit la bouche
Et de larmes baignant ſa couche,
Ses ſanglots, ſes ſoupirs, ſes pleurs,
A l'envi montroient ſes douleurs.
Joconde ſon mari fidelle
Pleuroit amerement comme elle,
Mais il lui juroit mille fois
Qu'il reviendroit avant deux mois,
Et que ſon funeſte voyage
Ne dureroit pas davantage,
Quand à deſſein de l'engager
Aſtolfe voudroit partager
Pour lui ſon propre Diadême,
Son Thrône, & ſa richeſſe extrême.
Joconde par tous ſes diſcours
Ne pouvoit arrêter le cours
Des pleurs de ſa femme affligée:
Le mal où ſon ame eſt plongée
Rend deux mois à paſſer ſi lents
Qu'ils ſont pour elle deux mille ans,
Et le mari qui la conſole
Voudroit retirer ſa parole,
Mais le repentir étant vain,
La Dame ſe tira du ſein
Une Croix pleine de reliques,
Précieuſe & des plus antiques
Qui fut de la ſainte Sion
Rapportée en dévotion,
Jadis à la ville de Rome,
Par un Pelerin fort ſaint homme,
Et cet homme ſaint & pieux
En fit un don à ſes ayeux.
La jeune Dame inconſolable
Lui fit ce préſent agréable

Pour être d'elle à l'avenir
Un aimable & doux ſouvenir.
L'Epoux plein de tendreſſe & d'aiſe
Reçoit ſon préſent & le baiſe ;
Diſant qu'elle ſeroit toujours
L'objet de ſes chaſtes amours,
Qu'il ne lui faloit point de gage
Pour conſerver ſa belle image
Juſques à ce dernier moment
Qui le mettroit au monument.
Enfin, la nuit des nuits la pire
Précédant l'adieu qu'il faut dire,
La Dame ſe pâme à tous coups
Entre les bras de ſon Epoux,
Et de mille douleurs atteinte
Elle n'épargne ni la plainte,
Ni les larmes, ni les ſoupirs,
Pour témoigner ſes déplaiſirs.
Joconde une heure avant l'Aurore
Quitte ſa femme qu'il adore,
Et ſi-tôt que l'adieu fut dit
Elle va ſe mettre au lit.
L'Epoux au ſortir de la Ville
N'avoit guere fait plus d'un mille,
Qu'il ſe ſouvint, pauvre inſenſé,
Sous ſon chevet d'avoir laiſſé
Cette Croix que tant il revere,
Cet aimable & beau Reliquaire,
Ce gage précieux & ſaint
Du lien ſacré qui l'étreint.
Hélas! diſoit-il en ſoi-même,
Que penſera celle que j'aime,
Me voyant d'un cœur mépriſant
Oublier ainſi ſon préſent?
Malheureux! eſt-il quelque excuſe
Pour faire qu'elle ne m'accuſe
De n'avoir pas bien eſtimé
Un don ſi digne d'être aimé?
Après une telle conduite,
D'envoyer quelqu'un de ma ſuite,
Ce ſeroit auſſi lui donner
Un ſujet de me condamner:

Il vaut donc mieux aller moi-même.
Lors il pria Fauſte qui l'aime
Qu'il lui permît de retourner,
Et qu'avant qu'il fût au dîner,
Il le joindroit en aſſurance.
Il marche en toute diligence,
Il arrive ſans faire bruit,
Il monte & pas un ne le ſuit,
Il trouve ſa femme endormie;
Mais par hazard ou par magie
Il trouve auſſi fort endormi
Entre ſes bras un jeune ami.
L'Amour eſt un démon ſi traître,
Qu'après tout il pourroit bien être
Qu'il auroit fait au pauvre époux
Ce tour pour le rendre jaloux.
Mais que le tout fût un menſonge,
Il ne le prit pas pour un ſonge.
Et Joconde frottant ſes yeux
Afin de le connoître mieux,
Vit ou crut voir un domeſtique
Qu'entre tous il croyoit unique
Pour lui garder fidélité.
De vous dire l'extrémité
Où la choſe porta Joconde,
Je le laiſſe à juger au monde,
Je veux dire ces bonnes gens
Verſez en de tels accidens.
Deux ou trois fois il eut envie
De les priver tous deux de vie,
Mais malgré lui l'amour vainqueur
Parla pour l'ingrate en ſon cœur,
Et la lui dépeignit ſi belle
Qu'il eut de la pitié pour elle.
Il crut qu'il étoit à propos
De ne point troubler ſon repos,
De peur qu'une ſurpriſe telle
Ne lui fût un peu trop cruelle.
Il deſcend, il monte à cheval,
Tellement preſſé de ſon mal
Que ſon amour & ſa colere
Le porte en volant à ſon frere.

Il étoit déja ſi changé
Que par ſon viſage alongé
Ses gens jugerent à ſa mine
Qu'il avoit l'ame fort chagrine;
Mais pas un ne put deviner
Ce qui le pouvoit chagriner,
Si ce n'étoit que ſa ſouffrance
Lui venoit déja de l'abſence.
Son frere qui ſait l'amitié
Qu'il a pour ſa chaſte moitié,
Crut qu'il avoit l'ame bleſſée
Pour l'avoir ſeule au lit laiſſée;
Mais ce bon frere eſt dans l'erreur,
Car ce qui lui touche le cœur
Eſt de l'avoir abandonnée
Un peu trop bien accompagnée:
De cent maux Joconde touché
Tenoit l'œil en terre fiché;
En vain ſon frere le conſole;
Il n'en tire aucune parole.
Toutes ſes meilleures raiſons
Sont pour Joconde des poiſons,
Dont il envenime ſon ame,
Sur-tout lui parlant de ſa femme.
Il ne repoſe jour ni nuit,
Son déplaiſir par tout le ſuit:
Il ne goûte point les viandes,
Quoiqu'on lui ſerve les friandes:
Ses membres en ſont décharnez,
Sa douleur alonge ſon nez,
Creuſe ſes yeux, groſſit ſes lévres;
Et ſur le tout de groſſes fiévres
Pour achever ſon fier deſtin
Le viennent ſurprendre en chemin.
Enfin, ce n'eſt plus ce Joconde
Tant admiré de tout le monde:
Et Fauſte qui ſouffre en ſon cœur
De le voir mourir en langueur,
Se déſeſpere quand il ſonge
Que le Roi prendra pour menſonge
Tous les avantageux portraits
Qu'il avoit fait de ſes attraits.

Enfin, les voilà dans Pavie.
Mais Fauſte n'ayant pas envie
Qu'Aſtolfe pris à l'impourvû,
Se moquât de lui l'ayant vû,
Avoit écrit au Roi ſon Maître
L'état auquel il pouvoit être.
Plus Joconde fait de pitié,
Plus le Roi lui fait d'amitié.
Après avoir fait tant de choſes
Pour le voir en ſon teint de roſes,
Il a le cœur trop ſatisfait
De le voir en ſon teint défait.
Un apartement il lui donne
Près de ſa Royale perſonne,
Et le viſite à tout moment
Dans ce Royal apartement.
Les bals, les feſtins, les muſiques,
La chaſſe & les fêtes publiques,
Furent ſouvent faites pour lui.
Mais il y languiſſoit d'ennui;
Et par tout ſon ingrate femme
Lui tourmentoit le corps & l'ame:
Devant ſa chambre où tout le jour
On lui venoit faire la Cour,
Etoit la galerie antique;
Où rêveur & mélancholique
Seul il ſe promenoit le ſoir,
Le cœur outré du déſeſpoir
Où l'avoit plongé ſa miſere.
Un jour en ce lieu ſolitaire
Dans l'obſcurité d'un recoin
Il conſidere avec ſoin
Que le plancher & la muraille
Font une ouverture qui baaille,
Et qui donne paſſage aux yeux.
Alors Joconde curieux
Par cette muraille fendue
Regarde & voit, Dieux! quelle vûe!
Il voit ce qui touche ſon cœur
De reſſentiment & d'horreur.
En une chambre fort ſecrette
Où la Reine faiſoit retraite,

Sans vouloir que ſes confidens
Miſſent jamais le pied dedans,
Il voit un Nain, un Monſtre infâme,
Faiſant ce qu'avec ſa femme
Avoit à ſon dommage fait
Son jeune & bienheureux valet.
A ce ſpectacle épouvantable
Hélas! dit-il, eſt-il croyable;
Et vois-je bien ce que je voi?
En ce moment il penſe à ſoi.
Hé quoi cette Reine adorable,
Dont l'Epoux eſt incomparable,
Reçoit un monſtre dans ſon lit,
O Dieux, dit-il, quel appetit!
Et moi pour avoir vû ma femme
Encourir un bien moindre blâme
Avec un garçon des mieux faits,
J'ai mille fois fait ſon procès.
Le lendemain à l'heure même,
D'un ſoin & d'une ardeur extrême
Se tranſportant deſſus les lieux
Le même objet s'offre à ſes yeux,
Et tous les jours de la ſemaine
Il voit le Nain avec la Reine.
Mais ſon plus grand étonnement
Eſt que la Reine à tout moment
Se plaint qu'il eſt un infidéle,
Et qu'il n'a point d'amour pour elle.
Juſques-là qu'une fois le Nain
Lui mit le poignard dans le ſein,
Lorſque par un ſecond meſſage,
Ayant appellé ce volage,
La confidente qui ſait tout
N'en put jamais venir à bout,
Parce que cet amant honnête
Perdoit un teſton à la bête.
A ces ridicules objets
Joconde trouve des ſujets
De conſoler ſi bien ſon ame,
Que ne ſongeant plus à ſa femme
Il revient à ſon premier point,
Il reprend tout ſon embonpoint,

Et ſe montrant le vrai Joconde,
Il eſt l'étonnement du monde.
Si le Roi veut abſolument
Savoir d'où vient ce changement,
Joconde pas moins ne deſire
D'ouvrir ſon cœur & de lui dire.
Il veut qu'il ſache le forfait,
Mais qu'il faſſe comme il a fait.
Qu'il ne maltraite point la Reine,
Qu'il diſſimule bien ſa haine;
Et pour l'obliger par ſerment
A ſe taire éternellement,
Il veut que ſa Majeſté jure
La main ſur la ſainte Ecriture,
Quoi qu'il voye ou qu'il lui ſoit dit,
Qu'il lui faſſe honte ou dépit,
Qu'il n'en tirera point vengeance,
Qu'il gardera bien le ſilence,
Et qu'enfin les auteurs du fait
Ne ſauront jamais qu'il le ſait.
Le Roi qui croit tout autre choſe
Que ce qu'à voir on le diſpoſe,
Promet & jure franchement:
Joconde lui dit librement
Le ſecret de ſa propre hiſtoire,
Fâcheuſe encore à ſa mémoire,
Ce qu'il avoit trouvé chez lui,
Combien de douleur & d'ennui
Il avoit ſenti dans ſon ame
Du crime horrible de ſa femme,
Et que ſans un prompt réconfort
Il en ſeroit ſans doute mort;
Qu'il avoit à ſon mal extrême
Trouvé remede au Palais même,
Et que dans ſon ſort rigoureux
Il n'étoit pas ſeul malheureux.
Ayant conté ſon avanture,
Il montre au Roi par l'ouverture
Ce qu'on cherche & qu'on ne peut voir
Sans être au dernier déſeſpoir.
Aſtolfe au tourment qui l'aſſaille
Veut contre l'antique muraille

Sur le champ s'écraſer le front
Pour ne pas ſentir cet affront :
Voyant ainſi ſouiller ſa couche,
Il veut aux cris ouvrir la bouche.
Mais il fallut ſe faire effort
Et ſouffrir ſon malheureux ſort.
Car il avoit d'un cœur facile
Juré ſur la ſainte Evangile.
Il n'oſe donc ſe parjurer
Mais il peut au moins murmurer.
Que ferai-je, dit-il, Joconde,
Puis qu'à ma douleur ſans ſeconde
Tu défends le reſſentiment ?
Seigneur, ſe dit-il hardiment,
Voyons ſi les femmes des autres
Seront chaſtes comme les nôtres :
Et les courant de tout côté
Rendons ce qu'on nous a prêté.
Nous avons tous deux tant de charmes,
Qu'elles ſeront pour nous ſans armes,
Et ne réſiſteront jamais,
Puiſqu'elles aiment les plus laids ;
Mais à vos qualitez aimables
Si les cœurs ſont inexorables :
Il faut, grand Prince, s'il vous plaît,
Qu'ils ſe rendent à l'intérêt.
Etre abſent, promener ſes flammes,
Pratiquer de nouvelles Dames,
Souvent étouffe en peu de jours
Les plus invincibles amours.
Le Roi loue un conſeil ſi ſage,
Et ſans retarder davantage,
Choiſiſſant deux ou trois des ſiens,
Il ſort des champs Italiens.
Joconde & lui paſſent en France
Traveſtis & pleins de finance ;
Après, ſuivant leurs erremens,
Ils vont au païs des Flamans.
Puis ils paſſent en Angleterre
Et par tout ils portent la guerre
Au ſexe amoureux & charmant,
Dont ils triomphent aiſément.

Celle-ci leur fait des avances,
Celle-la veut des récompenſes,
Tantôt payeurs, tantôt payez,
Mais d'ordinaire défrayez.
Souvent ils pourſuivent les belles,
Souvent ils ſont pourſuivis d'elles.
Ils ſéjournent ici deux mois;
Ailleurs ils en ſéjournent trois.
Ils trouvent par tout, hors en France,
Des coquettes en abondance,
Et le ſexe plein de pitié
Les conſole de leur moitié.
Enfin laſſez de cette vie,
De périls ſans ceſſe ſuivie,
Le Roi ne veut plus pour tous deux
Avoir qu'un objet amoureux,
Puiſque dans le ſiécle où nous ſommes
Au ſexe il faut au moins deux hommes,
Je t'aime mieux pour compagnon,
Se dit-il, qu'un autre mignon:
Ainſi nous vivrons à notre aiſe,
Sans qu'une avanture mauvaiſe
Vienne jamais mal-à-propos
Perſecuter notre repos.
Car nos femmes, quoique peu ſages,
Pour nous ne ſeroient point volages,
Si pour arrêter leurs eſprits
Les Loix leur donnoient deux maris;
Et les trouvant toujours fidelles
Nous ſerions trop ſatisfaits d'elles.
Joconde unit ſa volonté
A celle de ſa Majeſté.
Après avoir avec le Prince
Couru de Province en Province,
Enfin le Romain Cavalier
Chez un Eſpagnol Hôtelier
Logé ſur le pont de Valence,
Trouve une fille en apparence
Fort pleine de civilité,
Mais ſur-tout de rare beauté.
Elle étoit en cet âge tendre
Que les Doctes les ſavent prendre.

Le pere d'enfans surchargé,
D'une âge caduc affligé,
Avoit été toute sa vie
Ennemi de gueuserie,
Et dans un pareil sentiment
On le résolut aisément
A ne pas refuser sa fille
Pour en décharger sa famille,
Puisque sur tout on l'assuroit
Qu'en bonnes mains elle seroit.
La fille comme fort bien née,
Fut assez tôt persuadée
Et son ame sans se trahir
Ne pouvoit pas désobéir.
Elle se met donc en campagne
Pour courir avec eux l'Espagne,
Et tous marchent assez long-temps
Les uns des autres fort contens.
Enfin cette noble famille
Arrive aux portes de Seville,
Et le Roi n'eut pas plûtôt pris
Le meilleur de tous les logis,
Qu'en sa compagnie ordinaire,
Suivant la méthode étrangere,
Il va pour voir les raretez
De cette Reine des Citez,
Et Fiamette cette belle,
C'est ainsi que chacun l'appelle,
Demeure seule avec les gens
A la garder trop diligens.
Dans l'auberge étoit un jeune homme
Que le Grec tout le monde nomme,
Domestique de la maison,
Et ce Grec ou ce beau garçon
Avoit servi chez Fiamette,
Et l'aimoit d'une amour secrette.
Ils se connurent aussi-tôt,
Mais tous deux ne se dirent mot
De peur que tel qui les regarde
Ne s'en doutât y prenant garde:
Enfin, quand il en vit le jour,
Le Grec pressé de son amour

L'interroge & la queſtionne
A qui des deux eſt ſa perſonne,
De l'un ou de l'autre Seigneur.
Elle lui découvre ſon cœur
Lui racontant la choſe nette.
Hélas, ce dit-il, Fiamette,
Quand j'eſperois vivre content
Avec toi que j'aime tant,
Tu t'en vas, & mon cœur ignore
Si mes yeux te verront encore.
Cruelle, veux-tu rendre vains
Et ma conduite & mes deſſeins?
J'avois épargné miſerable
Une ſomme conſiderable
De tous les préſens que me font
Les gens qui viennent & qui vont,
Et je croyois en mariage
Te donner un vrai témoignage
De la flamme que j'ai pour toi,
Et ton cœur me manque de foi.
A ce diſcours la fille émue
Tient ſur le Grec toujours la vûe:
Elle ſe tait & d'un regard
Elle lui dit qu'il vient trop tard:
Le garçon ſe plaint & ſoupire,
Veux-tu que je meure en martyre?
Ce dit-il, au moins à loiſir
Accorde-moi ce doux plaiſir
De te pouvoir dire ma peine:
Elle qui n'eſt pas inhumaine
Lui dit; mon cœur plein d'amitié
A pour tes feux tant de pitié,
Qu'il feroit des choſes plus grandes
Que celles que tu me demandes:
Mais on m'obſerve avec rigueur.
Cruelle, dit-il, ſi ton cœur
Avoit pour moi quelque tendreſſe,
Tu ferois ce dont je te preſſe,
Et la nuit peut facilement
Cacher le larcin d'un amant.
Comment le pourrai-je, dit-elle,
Moi qu'une fortune cruelle

Attache entr'eux inceſſamment?
Permets-moi, dit-il, ſeulement
De prendre le ſoin de l'affaire.
Quelque tems elle délibere,
Mais enfin elle ſe réſout
Pour ſon amant à vaincre tout,
Et le garçon lui fait comprendre
La maniere qu'il s'y faut prendre.
O Dieux! quelle ruſe & quel tour
Ne nous enſeigne point l'Amour!
Et voit-on des têtes ſi fines
Que ſes reſſorts & ſes machines
Ne prennent point à dépourvû
Par quelque effet qu'on n'a point vû?
Il faut ſurprendre ici deux ames
Savantes ſur le fait des femmes,
Et dans le métier qu'elles font
Qui les doivent connoître à fond.
La fille auſſi jeune que belle
N'avoit point d'autre lit pour elle,
Que le lit qu'Aſtolfe en chemin
Partageoit avec le Romain,
Et quand le Roi tenoit ſujette
Ainſi la jeune Fiamette,
C'étoit que le Prince avoit peur
Qu'on n'attentât à ſon honneur:
Car d'une volonté ſincere
Il avoit promis à ſon pere
Qu'il garderoit en ſûreté
La fille dans ſa chaſteté;
Et les ſermens & les paroles
Chez les Rois ne ſont point frivoles.
Le Grec qui ſonge au doux plaiſir
De ſatisfaire ſon deſir,
Ne peut trouver rien qui l'arrête
Pour parvenir à ſa conquête.
Lorſqu'il croit que les deux amis
Profondément ſont endormis,
Brûlé du feu qui le tranſporte
Il vient doucement à la porte,
Il l'ouvre, & dans l'obſcurité
Il ſe conduit à pas compté:

Il se soutient, & sur la terre
Il marche comme sur du verre:
Il porte un bras devant ses yeux,
Et de l'autre il sonde les lieux,
Tant qu'il vient à la couche heureuse
Où reposoit son amoureuse.
De vous dire qu'en ce moment
Le cœur de l'un & l'autre amant
Fût dans un état bien tranquille,
C'est ce qui seroit inutile:
Mais le garçon ne se rend pas,
Il leve adroitement les dras,
Par les pieds il passe la tête,
Il se glisse & point ne s'arrête
Que la belle fille & le Grec
Ne se trouvassent bec à bec.
Là, sans en dire davantage,
Fut consommé le mariage;
Et le garçon avant le jour
Tout enyvré de son amour,
Le cœur content & plein de joie,
S'en alla par la même voye.
Quand le Soleil par ses clartez
Eut banni ses obscuritez
Pour redonner le jour au monde,
Le Roi levé dit à Joconde,
Cher ami, je trouve à propos
Que tu te donnes du repos.
Après tant & tant de merveilles
Je croi qu'il faut que tu sommeilles,
Et que le lit par sa vertu
Remette ton cœur abattu.
A cette douce raillerie,
Usant de même batterie,
Joconde répondit au Roi,
Autant que vous avez sur moi
D'avantage dans la naissance,
Autant vous l'avez en vaillance,
Et peu de gens, sans vous flater,
Oseroient vous le disputer.
Mais ici ce qui fait ma peine
Est que votre promesse est vaine,

Et que le cœur d'un ſi grand Roi
Manque de parole & de foi.
Croyez-vous avoir l'ame nette
De garder ainſi Fiamette?
Eſt-ce là cette chaſteté
Dont vous aviez tant proteſté
De vous rendre dépoſitaire
Quand vous la prîtes de ſon pere?
Au moins, Seigneur, je vous le dy,
C'eſt votre affaire & ſongez-y.
Le Roi d'une façon galante
Pouſſe cette guerre innocente:
Mais à force de répliquer
Son ame vient à ſe piquer,
Et pour la rendre ſatisfaite.
Il a recours à Fiamette.
Voyant qu'Aſtolfe eſt en courroux,
La fille embraſſe ſes genoux
Et d'une façon ingenuë,
Lui dit la choſe toute nuë.
Alors ſurpris d'étonnement
Ils ſe turent pour un moment.
Se regardant ſans ſe rien dire:
Mais enfin un éclat de rire
Les ayant pris, peu s'en fallut
Que le Roi même n'en mourut:
Après avoir avecque peine
Repris le vent de leur haleine.
Et ſéché les larmes du ris,
Ces inſéparables amis
Se dirent ainſi l'un à l'autre:
Dieux! quelle foibleſſe eſt la nôtre
Et n'eſt-ce pas être bien fous
De croire qu'un ſexe pour nous,
Après une telle avanture,
Gardera ſa foi toute pure?
Quand nous aurions cent fois plus d'yeux
Qu'on ne voit d'aſtres dans les Cieux,
Nous n'empêcherions pas nos femmes
D'avoir d'illégitimes flammes,
Et de prendre aſſez bien leur tems
Pour rendre leurs deſirs contens.

Après tant de preuves ſecrettes
Que du ſexe nous avons faites,
Si nous ne le connoiſſions pas,
Nous avons tort, & de ce pas
Sans nous amuſer davantage
A prolonger notre voyage,
Allons nous rendre en nos maiſons
Et par mille bonnes raiſons
Croyons qu'entre toutes les belles
Nos femmes ſont des plus fidéles.
Après avoir ainſi conclu,
Sur le champ il fut réſolu,
Pour rendre la choſe complette,
Que le Grec & la Fiamette,
En préſence de cent témoins,
En mariage ſeront joints.
Et le Roi leur fit des largeſſes,
Qui les comblerent de richeſſes,
Dont ils lui dirent grand merci,
Et l'hiſtoire finit ainſi.

Fin du Tome Second.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

A

Académiciens comparés aux Hurons & aux Topinamboux, *Pag.* 400
Académie Françoise, son établissement, & ses loix, 315, *& suiv.*
Alexandre : Froide louange de ce Prince comparé avec un Rhéteur, 16. Pourquoi appellé le Macédonien, *ibid. Remarques.* Sa réponse à Parmenion touchant les offres de Darius, digne de sa grandeur d'ame, 30, 222
Aloïdes, quels Géans, 26
Alpinus, critiqué par Horace, 310
Amand, (*Saint*) défauts de son génie, 171. son Ode de la solitude critiquée, *ibid.*
Amis ; sincérité que nous devons à nos amis, 5. Utilité qui nous revient de consulter nos Amis sur nos défauts, 133, Exemples singuliers là-dessus, 134
Amour, portrait ingénieux de cette passion, 40
Amour de Dieu ; Différence entre l'amour affectif & l'effectif, 387
Amphicrate, en quoi blâmé par Longin, 13
Amplification, son usage pour le Sublime, 46. Ce que c'est, & en quoi elle consiste, *ibid. & suiv.*
Anacreon, cité 89. *Remarques.*
Anaxagore, fameux Philosophe Naturaliste, 190
Anciens, maltraités par M. Perrault dans ses Dialogues, 371. Abbaissés injustement au-dessous des Modernes par le même Auteur, 146. Eux seuls sont véritablement estimables, 183. Imitation des Anciens, combien utile, 373
Ane, Le mot qui signifie cet animal n'a rien de bas en Grec ni en Hebreux, 198
Apollonius, exactitude de son Poëme des Argonautes, 97
Apostrophe, Exemple de cette figure en forme de serment, 62
Aratus, quel Poëte, 43, 80
Archiloque, grand imitateur d'Homere, 43, 50. Caractere de ses Ecrits, 97
Arimaspiens, Peuples de Scythie, 42
Arioste repris, 332
Aristée, critique de la description d'une Tempête, 42
Aristophane, caractere de ce Poëte, 117
Aristote, Arrêt burlesque pour le maintien de sa doctrine, 301. *& suiv.*
Arnauld, sa Lettre à M. Perrault, où il défend la dixiéme Satire de Boileau contre cet Auteur, 401. Remerciment que lui en fait Boileau. 432. Dissertation de M. Arnaud contre le Traducteur des Confessions de Saint Augustin, 398. Il avoit la vûe fort foible sur la fin de ses jours, 399
Arrangement des paroles, combien il contribue au Sublime, 26, 112, *& suiv.*
Art, Deux choses à quoi il faut s'étudier quand on traite d'un Art, 4. S'il y a un Art du Sublime, 8. Quel est le plus haut degré de perfection de l'Art, 74. Ce que nous considerons dans les Ouvrages, 105.
Art poëtique de Boileau, a été traduit en Portugais, 366. Si c'est une traduction de la Poëtique d'Horace, 451
Astrée, Roman d'Honoré d'Urfé, 259. Suite de ce Roman, *ibid.*
Athéniens, Froide exclamation de Timée à l'occasion des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, 17
Avarice, Bassesse de cette passion, 127
Aubignac, (l'Abbé d') Il ne nie point qu'Homere ne soit l'auteur de l'Iliade & de l'Odyssée, 142. Dans les dernieres années de sa vie il tomba dans une espéce d'enfance, *ibid.*
Ausidius Luscus, critiqué par Horace, 310

Aurelien, Empereur, sa lettre à la Reine Zenobie pour la porter à se rendre, 11. Il la fait prisonniere, *ibid.*

Auteurs, Utilité qu'ils peuvent tirer de la censure de leurs amis, 133. Ridicule d'un auteur médiocre, qui critique les plus célebres Auteurs, 142. Précaution des Auteurs qui ont censuré Homere & quelques autres anciens, 165. Noms de certains Auteurs estimés dans leur tems, & qui ne le sont plus aujourd'hui, 182. Seule raison qui doit faire estimer les Auteurs tant anciens que modernes, 187. Le droit de les critiquer est ancien, & a passé en coutume, 308, *& suiv.* en quel cas un Auteur peut en critiquer un autre sans être accusé de médisance, 426

B

Bacchylide, comparaison de ce Poëte avec Pindare, 97

Balzac, sa réputation & son génie, pour la langue Françoise, 185, 186. Défauts de son stile Epistolaire, *ibid.* Son stile sublime, 354. Lettre au Duc de Vivonne dans le stile de Balzac, *ibid.*

Baro, Auteur du V. Tome de l'Astrée, 252

Bartas, (du) autrefois estimé, 182

Bassesse, voyez *Puérilité*. Ecrivains célebres tombés dans ce défaut, 120, *& suiv.* Combien la bassesse des termes avilit le Discours, *ibid. & suiv.* 196. *& suiv.* Il faut l'éviter dans toutes sortes d'Ecrits, 171. Homere justifié de celle que M. Perrault lui attribue, 197. *& suiv.*

Bellay, (du) estime qu'on avoit autrefois pour ses Ouvrages, 182

Bernier fait une Requête pour l'Université sous le modéle de l'Arrêt burlesque de Boileau, 301, *Remarques.*

Bezons, Conseiller d'Etat, prédecesseur de Boileau dans l'Académie Françoise, 315. *Remarque.*

Bible, si la simplicité des termes en fait la sublimité, 220. Auteurs qui ne pouvoient souffrir la lecture de ce divin Livre, 232

Bien, quel est, selon Démosthéne, le plus grand bien qui nous puisse arriver, 9. Biens mépriſables, & qui n'ont rien de grand, 22

Blondel, Médecin, d'où vient, selon lui, la vertu du Quinquina? 393, *Remarque.*

Boileau Despreaux, En quel tems il donna public sa traduction de Longin, & dans quelle vûe il la fit? iij. Il étoit sujet à l'Asthme ou à une difficulté de respirer, 135, 386. *Rem.* En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Françoise, 315. Son art Poëtique traduit en Portugais, 366. Il avoit peine à entendre sur tout de l'oreille gauche, 386. *Rem.* Sujet de son Epître, X. 396. Ses ennemis disoient que son art Poëtique est une traduction de la Poëtique d'Horace, 451

Boileau (Gilles) de l'Académie Françoise, 138

Bossu, (Le Pere le) Eloge de son Livre sur le Poëme Epique, 148

Bouillon, Méchant Poëte repris, 346. *& suiv.*

Brutus, devenu Poëte, & amoureux de Lucréce dans les Enfers, 278

C

Callisthéne, en quoi digne de censure, 12

Calprenede, critique d'un de ses Romans, 294

Car, si on en met un mal-à-propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde, 197

Casaubon, Jugement qu'il porte du Traité du Sublime de Longin, j.

Cassandre, Auteur François, sa mort, 392

Casuiste, on doit toujours écrire ce mot avec deux *s*. 196

Cecilius, son origine & sa capacité, 3. Livre composé par cet Auteur sur le Sublime, *ibid.* Injustement prévenu contre Platon en faveur de Lysias, 88

Chaise, (Le Pere de la) approuve l'Epître de l'Auteur sur l'amour de Dieu, 390

Chant, son effet ordinaire & naturel, 119

Chapelain, Critique de son Poëme de la Pucelle, 290. la dureté de ses Vers, 151. Une seule Ode qu'il composa le fit regarder comme le premier Poëte de son tems, 452

Charpentier, de l'Académie Françoise, son stile des Inscriptions critiqué, 324

Chiens, durée de leur vie selon Pline & les autres Naturalistes, 156, *& suiv.*

Ciceron comparé avec Démosthéne, 47. sa Lettre à Papyrus au sujet de la modestie & de la pudeur, & en quoi elle consiste, 404

Circonstances, choix & amas des plus considérables, combien avantageux pour le Sublime, 39

Clélie, Romand de Mademoiselle de Scuderi critiqué, 253, *& suiv.* 271, *& suiv.*

Cléoméne,

Cléoméne, paſſage d'Herodote touchant ce furieux, 89
Clitarque, ſes défauts, 12
Comédie, Dangers qui ſe rencontrent dans la Comédie, 412
Comparaiſons, mal appellées *à longue queue* dans Homere, 175, *& ſuiv.* Uſage des comparaiſons dans les Odes & les Poëmes Epiques, 176
Compoſition, qualités que doit avoir la compoſition d'un Ouvrage pour le rendre parfait, 112. Elle eſt comme l'harmonie d'un Diſcours, 114
Confeſſions de S. Auguſtin traduites en François, 397
Conti, Eloge de ce Prince, 209
Coré, critique ſur le ſens de ce mot Grec, 18.
Corneille, (Pierre) Eloge de ce grand Poëte, 186, 372. Raiſons pourquoi les Ouvrages de ce Poëte ne ſont plus ſi bien reçus, 186. Exemple de ſublime tiré de ſon Horace, vj. 223. Autre exemple tiré de ſa Medée, 224. Auteurs dont il a tiré les plus beaux traits de ſes Ouvrages, 372.
Cornu, (La) infâme débauchée, 407.
Corps, Deſcription merveilleuſe du corps humain par Platon, 91. A quoi les corps doivent leur principale excellence, 116. Sageſſe de la Nature dans leur formation, 123
Courtois, Médecin, aimoit fort la ſaignée, 303. Acte de ſon oppoſition au bon ſens à lui donné par Arrêt du Parnaſſe, 305
Cyrus, Roman critiqué, 264, *& ſuiv.* Critique de la Tragédie de Cyrus, de Quinaut, 269

D

D'*Acier*, ſes Notes ſur Longin, comment diſpoſées dans cette édition, xiv. Quand parurent pour la premiere fois, vij.
Dacier, (Madame) Louée, vj.
Darius, Roi de Perſe, offres qu'il fait à Alexandre, 30
Daſſouci, Poëte mépriſable, 199
Déeſſe des ténébres, comment dépeinte par Heſiode, 30. Si ce n'eſt pas plûtôt la triſteſſe, *ibid. Rem.*
Défauts, rien de plus inſupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voyant point ſes défauts, en veut trouver dans les plus célebres Ecrivains, 141
Démoſthéne, Belle Sentence de cet Orateur, 9. comparé avec Ciceron, 47. Son ſerment en apoſtrophant les Atheniens, 63. Diſcours ſublime quoique ſimple de cet Orateur, 68. Figure qu'il emploie dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton, 83. Son ſentiment ſur l'uſage des Metamorphoſes, 89. Comparaiſon de cet Orateur avec Hyperide, 98. Ses défauts & ſes avantages, 100
Denyau, Médecin, nioit la circulation du ſang, 303. *Rem.*
Denys d Halicarnaſſe cenſeur de Platon en certaines choſes, 167
Denys le Tyran, pourquoi chaſſé de ſon Royaume, 17
Denys Phocéen, Hyperbate qui fait la beauté de ſa harangue aux Ioniens, 74
Deſcartes, Eloge des Ouvrages de ce Philoſophe, 371
Diaſyrme, quelle figure, 111
Dieu, Il n'y avoit rien de véritablement ſublime en Dieu que lui-même, 237. La foibleſſe humaine eſt obligée de ſe ſervir d'expreſſions figurées pour le louer, *ibid.*
Dieux, avec quelle magnificence dépeints par Homere, 31, 32, 33. Dans les apparitions des Dieux, tout ſe mouvoit & trembloit ſelon les Païens, 58
Diogene, offre ſon ſervice à Pluton, 262
Dircé, ſon hiſtoire, 117
Diſcorde, Deſcription de cette Déeſſe, ſelon Homere, 30. priſe mal-à-propos pour la Renommee, 159
Diſcours, quelle en eſt la ſouveraine perfection, 6. Difficulté qu'il y a de bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, 23. Diſcours diffus, à quoi propre, 47. Comparaiſon d'un Diſcours avec le corps humain, 116
Dubois, de l'Académie Françoiſe, tour qu'il joua à M. de Maucroix, 397. *Rem.*
Dunois, amoureux de la Pucelle d'Orleans, 293

E

E*Lévation* d'eſprit naturelle, image de la grandeur d'ame, 28. Si elle ſe peut acquerir, & comment? *ibid.*
Elien mal entendu par M. Perrault, 144. Sentiment de cet Auteur ſur les Oeuvres d'Homere, *ibid.*
Empedocle, fameux Philoſophe, avoit mis toute la Phyſique en Vers, 190
Emulation, avantage qu'on tire de celle des Poëtes & des Ecrivains illuſtres, 50

Enée, quand il dit, *Je fuis le pieux Enée*, ne se loue point, 202
Enflure de stile, combien vicieuse dans le discours, 12. Ecrivains de l'antiquité tombés dans ce défaut, 12, 13. Rien de plus difficile à éviter, 13
Epithetes d'Homere justifiées, 202. Les épithétes enrichissent beaucoup la Poësie, 203. L'épithéte de *Grand* tout simple, ne se donne jamais qu'aux Conquérans ou aux Saints, 348
Erasme, grand admirateur de l'Antiquité, 208
Eratosthéne, exactitude de son Erigone, 97
Ericeyra, (Le Comte d') Lettre à ce Comte sur sa traduction en Vers Portugais de l'Art Poëtique de Boileau, 366
Eschyle, Poëte Grec, ses avantages & ses défauts, 57
Esclave, incapable de devenir Orateur, pourquoi? 125
Etna, Montagne de Sicile, jette des pierres, &c. 104
Eumée, natif de Syros, 154
Eupolis, Poëte Comique, 64
Euripide, Poëte Grec, son talent & ses défauts, 55, 117, 187
Eustathius, selon lui Aristarque & Zenodote ont contribué à mettre en ordre les Oeuvres d'Homere, 147. Sentiment de cet Auteur sur la signification du mot Grec τρεπέσθαι, 155. C'est le seul Commentateur qui ait bien entendu Homere, 156
Exorde, en quoi consiste la beauté de l'Exorde? 139. mal comparé au frontispice d'un Palais, 140
Expression, ce qui en fait la noblesse, 87. Défaut le plus capable de l'avilir, 120

F

Fautes, on y tombe plus ordinairement dans le Grand que dans le Médiocre, 95. Fautes dans le sublime excusables, 104
Femmes, appellées le mal des yeux, 20
Févre, (Tannegui le) Professeur à Saumur, iij.
Figures de deux sortes. 25. Leur usage pour le sublime, *ibid.* & 62. Besoin qu'elles ont d'en être soutenues, 66. Il n'y a point de plus excellente figure que celle qu'on n'apperçoit point, 67. Ne les employer qu'à propos & dans les grandes passions, 91. Elles perdent le nom de figures, quand elles sont trop communes, 103
Fils, autrefois en Gréce le fils ne portoit point le nom de son pere, 201
Flute, difference de celle des Anciens d'avec celle d'aujourd'hui, 12, 13. *Rem.* Effet du son de cet instrument, 113
Fureur hors de saison, quel vice dans le discours, 15

G

Gassendi, supérieur pour la Physique aux plus habiles Philosophes de l'Antiquité, 378
Gelais (Saint) pourquoi les ouvrages de ce Poëte sont toujours estimés, 183
Godeau, caractere de sa Poësie, 394
Gomberville, regret qu'a eu cet Auteur d'avoir composé son Polexandre, 416
Gorgias raillé, 12
Goulu, Général des Feuillans, a critiqué Balzac, 425
Gouvernement, si le populaire est plus propre à former les grands génies, 124. Effets attribués au gouvernement Monarchique, 125
Graces, de deux sortes, & leur usage dans la composition, 99. *Rem.*
Grand, en quoi il consiste? 24. Sources du Grand, 25. Il est difficile qu'on n'y tombe en quelques négligences, 96
Guerre, inconvéniens d'une trop longue guerre, 127
Guillaume, Prince d'Orange, opiniâtre ennemi de la gloire de Louis le Grand, 322

H

Harmonie, sa définition, 112. Son effet pour remuer les passions, 113. & *Rem.*
Hector, paroles de ce Heros à ses soldats, 82
Herodote, grand imitateur d'Homere, 50. Caractere & élevation de son stile, 74, 79, 86, 89. Hyperbole dont il s'est servi dans un endroit de ses Ouvrages, 109. Défauts qu'on lui reproche, 120, 271
Heros chimériques, 297. condamnés à être jettés dans le fleuve de Lethé, 299
Heros, sentimens d'un vrai Heros dans Homere, 34
Hesiode, Vers de ce Poëte sur la Déesse des Ténébres, 30
Heures, comment datées autrefois en Gréce, 179
Homere, estimé pour la sublimité des pensées, 30, 31. Termes majestueux qu'il emploie quand il parle des Dieux, 31, & *suiv.* Homere plus foible dans l'Odyssée

que dans l'Iliade, 36. Lequel de ces deux Poëmes il a composé le premier, *ibid.* Sens de Longin dans la critique qu'il en a faite, 37. *Rem.* Sentence judicieuse de ce Poëte sur l'esclavage, 126. On lui dispute à tort l'Iliade & l'Odyssée, 142. Noms differens donnés à ses Ouvrages, 144. Son apologie contre les reproches de M. Perrault, *ibid.* appellé diseur de sornettes par Zoïle, 168. estimé pour ses comparaisons, 175

Homme : Quelle voie il a pour se rendre semblable aux Dieux, 5. Vice de la nature dans sa naissance, 102

Horace, Pere des trois Horaces, sage réponse de ce vieux Romain, vj.

Horace, Poëte Latin, amateur des Hellenismes, 41. *Rem.* Il nomme les personnes dont il se raille, 309. Seul Poëte Lyrique, du siécle d'Auguste, 377

Horatius Coclès, amoureux de Clélie, 270, *& suiv.*

Hyperbate, définition de cette figure, 73. Ses effets, *ibid.*

Hyperbole, ce qu'il faut observer dans l'usage de cette figure, 108. On l'emploie pour diminuer les choses, comme pour les agrandir, 111

Hyperide, excellence de ses Ouvrages, 61, 98. *Rem.* Comparaison de cet Orateur avec Demosthène, *ibid.* En quoi il le surpasse, *ibid. & suiv.* Ses défauts, 100. 394

I

Jalousie, noble & utile, 51. Il n'y a point de passion plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour, 335

Iambe, dans les Poëtes Grecs, il n'y a point d'exemple d'un Iambe qui commence par deux Anapestes, 13. *Rem.*

Javersac critique les Ouvrages de Balzac, 425

Iliade, si Homere en est certainement l'auteur aussi-bien que de l'Odyssée, 141, 706. Fortune de ces Poëmes, & par qui donnés au Public, 144

Images, ce qu'on entend par ce mot dans le Discours, 54. Usage different des images dans la Poësie & dans la Rhétorique, 55, *& suiv.*

Imprudence, quel en est le siége principal, 19

Inscriptions, Discours sur le stile des inscriptions, 324

Instrumens de musique, leur usage pour élever le courage & émouvoir les passions, 113

Interrogations, usage de ces sortes de figures dans les discours sublimes, 68

Joad. Belle réponse de ce Grand Prêtre à Abner, 247

Joconde de la Fontaine, 527

La même, par Bouillon, 540. Dissertation sur cette piéce, 328, 527

Ion, Poëte de Chio, comparé à Sophocle, 97

Isocrate, son panégyrique, 16. A quelle occasion composé, *ibid. Rem.* Défaut de cet Orateur, 107

Jupiter nourri par des colombes, 38

Juvenal, comment il parle des Auteurs de son tems, 311

L

La Fontaine, Raison pourquoi ses Ouvrages sont toujours estimés, 184. En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Françoise, 315. *Rem.* Eloge des Ouvrages de ce Poëte, 371

Laideur, beau portrait de laideur, 285, *& suiv.*

Lamoignon, Premier Président, son exactitude pour ne se laisser pas surprendre, 301. *Rem.* étoit doux & familier, *ibid.* Sa mort, 455

Landelle, (Le Pere de la) célébre Jésuite, a traduit en Vers Latins l'Ode sur Namur de notre Auteur, 460

Langue, la chute de plusieurs Auteurs ne vient pas du changement de Langues, 183. Bizarrerie & difference des Langues sur la bassesse ou la beauté des mots qui servent à exprimer une même chose, 197, 198. On ne sçauroit s'assurer qu'on parle bien une langue morte, 437

Langue Françoise, ingrate en termes nobles, 198. capricieuse sur les mots, *ibid.* peu propre pour les inscriptions, 326. *Rem.* veut être extrémement travaillée, 395

Langue Grecque. Elle ne souffre pas qu'un seul vers renferme deux Verbes de même tems, 77. *Rem.* Un terme Grec très-noble ne peut souvent être exprimé en François que par un terme très-bas, 198

La Place, Professeur de Rhétorique sous lequel Boileau a étudié, 204

Lecteurs, leur profit doit être le but de tout Ecrivain, 4

Lelius Consul Romain, ami du Poëte Cecilius, 308

Lethé, fleuve de l'Oubli, 299
Le Vau (Louis) premier Architecte du Roi, 137. *Rem.*
Liaiſons, rien ne donne plus de mouvement au diſcours, que de les ôter, 70
Liberté, de quel ſecours elle peut être pour élever l'eſprit, 124, 125
Lucilius, Poëte Latin, licence qu'il ſe donne dans ſes Ouvrages, 308
Lumiere, il y a du ſublime renfermé dans ces mots de la Geneſe, *Que la lumiere ſe faſſe*, &c. v. 216, 220, 225, 239
Lupus raillé par Lucilius, 308
Luxe, ſes mauvaiſes ſuites, 129, Ses déſordres, 201. d'où paſſé en Europe, *ibid.*
Lycurgue apporte d'Ionie les Ouvrages d'Homere, 246
Lyre, effets du ſon de cet inſtrument, 113
Lyſias comparé avec Platon, 102

M

Mainard, Poëte François. Eloge des Ouvrages de ce Poëte, 371
Malherbe conſultoit ſur ſes Vers juſqu'à l'oreille de ſa ſervante, 133. Eloge de ſes Ouvrages, 371, 394
Marot, pourquoi ſes Ouvrages ne vieilliſſent point, 183
Maucroix, Lettre à ce Traducteur, 392
Meandre, Faute de M. Perrault ſur ce fleuve de Phrygie, 155
Medée, Réponſe ſublime de cette Enchantereſſe, 224
Médiocre. Lequel vaut mieux d'un Médiocre parfait, ou d'un Sublime défectueux, 95
Mercure, Dieu de l'Eloquence, les Ecrivains d'aujourd'hui lui préferent leur Phebus, 296
Meſſene, le ſiége de cette ville dura vingt ans, 16, & 17
Meſure, combien dangereux d'en trop affecter dans les paroles, 118
Métaphores, en quel nombre & comment les employer, 90. Différence des Paraboles & des Comparaiſons aux Métaphores, 106
Méthode, il en faut une, même dans le Sublime, pour ne dire que ce qu'il faut & en ſon lieu, 9, 139
Moyſe, Legiſlateur des Juifs, Auteur de la Geneſe, loué par Longin, 34, 215. Examen du ſentiment de Longin ſur un paſſage de Moyſe, 238
Moliere conſultoit ſa ſervante ſur ſes Comédies, 133. Eloge de ſes Ouvrages, 372. Auteurs anciens, où il a puiſé les plus grandes fineſſes de ſon art, 373
Molleſſe, ſes mauvais effets, 128
Motte (de la) Réfutation de la Critique que cet Académicien fait d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine, 240
Mots, de quelle conſéquence eſt le choix des beaux mots dans le Diſcours, 123. Les beaux mots ſont la lumiere propre de nos penſées. *ibid.* Grands mots pour exprimer des choſes baſſes, à quoi comparés, *ibid.* Quel grand défaut que la baſſeſſe des mots, 120, *& ſuiv.*
Muret a le premier traduit en Latin les Ecrits de Longin, iij.
Muſique. Si dans la Muſique des Anciens il y avoit des parties, 84

N

Nature, c'eſt ce qui eſt le plus néceſſaire pour arriver au Grand, 10. Beſoin qu'elle a en cela du ſecours de l'art, 8, 106
Nauſicaa, paſſage d'Homere ſur un mot de cette Princeſſe à Ulyſſe, expliqué, 152
Nombre, changement de nombre dans un Diſcours, 76, *& ſuiv.* Nombres Dactiliques, ce que c'eſt, 115. *Rem.*
Noms, remarques ſur leur uſage parmi les Grecs, 201

O

Odyſſée, n'eſt, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade, 36
Olivet. Reponſe de M. l'Abbé d'Olivet à M. de la Motte, 523
Olympiques, Jeux olympiques, 191, 192
Orateurs, leur différente diſpoſition pour le Panégyrique ou le Pathétique, 27. Premiere qualité d'un Orateur, 29. Pourquoi ſi peu d'Orateurs peuvent s'élever fort haut dans le Sublime, 123. On faiſoit faire ſouvent à leur honneur des Statues, & on les leur envoyoit chez eux, 394
Orbay, (d') fameux Architecte, ſon témoignage ſur la façade du Louvre, ſur l'Obſervatoire, &c. 137
Orientaux, fauſſeté de l'opinion qui leur attribue plus de vivacité d'eſprit qu'aux Européens, & ſur-tout qu'aux François, 176
Ortygie, une des Cyclades, maintenant Delos, 154
Oſtorius, Tragédie de l'Abbé de Pure jouée à l'Hôtel de Bourgogne, 289
Ouvrages. On juge des ouvrages par ce

qu'ils ont de pire, 96. Preuve inconteſtable de la bonté des Ouvrages de l'eſprit, 183. C'eſt la poſterité ſeule qui y met le prix, 184. Si le bon y paſſe de beaucoup le méchant, c'eſt aſſez pour qu'ils ſoient excellens, 346

P

Paix, inconvéniens d'une trop longue paix, 127
Panégyriques, leur ſublimité détachée pour l'ordinaire des paſſions, 27
Parabole, définition de cette figure, 106
Paroles, choix des plus propres, combien eſſentiel au Sublime, 87. Avantage qui naît de leur juſte compoſition, 112. Il faut qu'elles répondent à la majeſté des choſes dont on traite, 123
Paul, (Saint) qualifié ſaint dès le tems qu'il gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient ſaint Etienne, 203
Pédant, ſon caractere, 169
Pénélope, fictions abſurdes ſur la mort de ſes Amans, 38
Penſées, en quoi conſiſte leur ſublimité, 28
Périodes, force qu'elles ont étant coupées & prononcées, néanmoins avec précipitation, 70. Sublime dans les périodes à quoi comparé, 118. Quelle en doit être la meſure & l'arrangement, 119
Periphraſe, harmonie qu'elle produit dans le Diſcours, 84. Ce qu'il y faut obſerver, *ibid.* & 85.
Perrault, (Pierre) Receveur Général des Finances, ſes principaux Ouvrages, 137
Perrault, (Claude) Médecin & Architecte, & de l'Académie des Sciences, 135. Ses médiſances contre l'Auteur, 136. C'eſt lui qui a donné au Public la traduction de Vitruve, 137
Perrault (Charles) de l'Académie Françoiſe, a écrit contre les anciens, 370. Sa réconciliation avec Boileau, *ibid.* Bévûes & abſurdités de ſes paralléles des anciens & des modernes, 132. *& ſuiv.* Plan de cet Ouvrage, 173. Ridicules bévûes de l'Abbé & du Préſident qui y parlent, 174. *& ſuiv.* Jugement du Prince de Conti ſur ces Dialogues, 209. condamné par M. Arnauld, 401. *& ſuiv.*
Perſonnes, changement de perſonnes dans le diſcours, de quel effet, 80
Perſuaſion, difference de la perſuaſion & du ſublime, 6
Petra (Gabriel de) Jugement ſur ſa Verſion de Longin, iij.
Phaéton, avis que ſon pere le Soleil lui donna en lui mettant entre les mains les rênes de ſes chevaux, 56
Pharamond aux Enfers, amoureux de Roſemonde, 294
Phébus, certain Phébus préferé à Apollon, 296
Phédre, Défenſe d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine, contre M. de la Motte, 240
Philiſcus, Poëte comique, 117
Philoſophe, comment il ſe perfectionne, 280
Phocion, une de ſes paroles, 213
Phrynicus, tout le Théatre ſe fondit en larmes à la repréſentation d'une de ſes Tragédies, 79
Pindare critiqué par M. Perrault, 189. loué par Horace, 193. Caractere de Pindare, 97. Mauvaiſe traduction d'un paſſage de ce Poëte par M. Perrault, 193
Piſiſtrate donne au Public les Oeuvres d'Homere, 146. ſe rend maître d'Athénes, 147
Plaiſirs, combien l'amour en eſt dangereux & nuiſible à l'eſprit, 127
Platon, ſur quoi blâmé, 19, 20. Elévation & beautés de ſon ſtile dans pluſieurs figures, 48, 78, 85, 86. Profit qu'il a tiré de l'imitation d'Homere, 51. Préference qu'il mérite ſur Lyſias, 94, 102
Pline, faute de M. Perrault ſur un paſſage de cet Auteur, 157
Pluriers pour des ſinguliers, rien quelquefois de plus magnifique, 77. Exemples de cette figure, & ce qu'il y faut obſerver, *ibid.* Pluriers au contraire réduits en ſinguliers, 79
Poëte, Les méchans Poëtes étoient condamnés autrefois à effacer leurs Ecrits avec la langue, 314. Différence des anciens d'avec les modernes, 396
Politeſſe, accompagne rarement un grand ſçavoir, vj.
Porphyre, diſciple de Longin, iv
Poſtérité, quel motif pour nous exciter que de l'avoir en vûe, 53. C'eſt elle qui établit le vrai mérite de nos Ecrits, 182. *& ſuiv.*
Prédications, rapport qui ſe peut trouver entre les Prédications & les Satires, 422
Prix, utilité de ceux qu'on propoſe dans les Républiques pour aiguiſer & polir l'eſprit, 124.

Provins, Le ſieur de Provins raillé par Regnier, 312
Ptolémée, Roi d'Egypte, ce qu'il répondit à un Rhéteur, 163
Puérilité, combien vicieuſe dans le ſtile, & en quoi elle conſiſte ? 14. Ecrivains célébres tombés dans ce défaut, 15, *& ſuiv.*
Pythagore, belle ſentence de ce Philoſophe, 6

Q

Quinaut, Poëte célébre, ſon unique talent pour la Poëſie, 149. Quel étoit d'ailleurs ſon mérite ? *ibid.*
Quinquina, d'où vient ſa vertu, ſelon un célébre Médecin, 303. *Rem.*
Quintilien, ce qu'il dit de Démoſthéne, 338

R

Racan, Poëte célébre, 371. comparé avec Malherbe, 395
Racine juſtifié ſur quelques endroits de ſa Tragédie de Phédre, critiquée par M. de la Motte, 240. Sur quels Auteurs anciens il s'eſt formé, 373. Lettres de l'Auteur à ce Poëte, 386
Raſodies, origine & ſignification de ce mot appliqué aux Ouvrages d'Homere, 143
Rate, à quoi elle ſert, 92, 93
Regnier, Poëte ſatirique, il nomme par leur nom ceux qu'il raille, 312. Beauté de ſes Satires, 376
Renaudot, Avertiſſement que cet Abbé a mis au devant de la dixiéme Réflexion de Boileau ſur Longin, 210, *& ſuiv.*
Renommée, appellée fille de l'eſpérance, 53. *Rem.* Erreur de M. Perrault à ſon occaſion, 161
Rhadamanthe, juge des Enfers, 261
Richeſource, miſérable Déclamateur, 190. *R.*
Richeſſes, rien de plus oppoſé au bonheur de l'homme, que d'en avoir un deſir exceſſif, 127. De combien de maux elles ſont naturellement accompagnées, *ibid.*
Rire, paſſion de l'ame, 111
Romans, Cyrus & la Clélie ſont les deux plus fameux, quoique remplis de puérilités, 253. Critique des Romans, 257. *& ſuiv.*
Rondeau, ſon vrai tour trouvé par Marot, 183
Ronſard, Poëte fameux, pourquoi ſes Vers ne ſont plus goûtés, 183. C'a été un deſhonneur à la France d'avoir tant eſtimé ſes Poëſies, 426

S

Sapho, ſon Ode ſur les effets de l'amour, 40. *Rem.* Inventrice des Vers ſaphiques, 281. fait le détail de la beauté de Tiſiphone, 285
Sarrazin, beauté de ſes Elégies, 376. Son Poëme de la défaite des Bout-rimés, 468.
Satire, l'Auteur loué d'avoir purgé ce genre de Poëſie de la ſaleté qui juſqu'à ſon tems lui avoit été comme affectée, 455
Savoyard, fameux chantre du Pont-Neuf, une de ſes Chanſons, 271. *Rem.*
Scaliger, (Jules) mépris que lui attira ſa critique d'Homere, 208
Scipion, ami de Lucilius, 308
Scythes, maladie dont Venus les affligea pour avoir pillé ſon Temple, 86
Sermens, ils ont plus de force dans le Pathétique & pour le Sublime, 63
Servitude, ſes effets ſur l'eſprit par rapport aux ſciences, 126
Siécle, ſupériorité de notre ſiécle ſur l'Antiquité, 375
Sonnettes, les Anciens avoient accoutumé d'en mettre aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, 78. *Rem.*
Sophiſte, ſignification différente de ce mot parmi les Grecs & parmi nous, 16. *Rem.*
Sophocle, bon mot de ce Poëte, 12. Il excelle à peindre les choſes, 59. Préférence qu'il mérite nonobſtant quelques défauts, 97. Excellence de ſes Ouvrages, 187
Soubize, ſe ſignale au paſſage du Rhin, 464
Stace, vénération de ce Poëte pour Virgile, 380
Stagyre, ville de Macédoine, 301
Steſichore, grand imitateur d'Homere, 50
Stile, Caractere du ſtile déclamatoire, 5. *Rem.* Stile froid combien vicieux, 15. *& ſuiv.* Il eſt dangereux de trop couper ſon ſtile, 119. Stile figuré des Aſiatiques, depuis quand en vogue, 176. Stile enflé, *voyez* Enflure,
Sublime, Ce que c'eſt dans le ſens de Longin, & ſa différence d'avec le ſtile ſublime, v. 215. Exemple tiré du commencement de la Geneſe, *ibid.* Autre exemple tiré de l'Horace de Corneille, vj. 223. Avantages & effets du Sublime, 6. Défauts qui lui ſont oppoſés, 8. *& ſuiv.* Moyens pour le reconnoître & pour en bien juger, 22. Quel eſt le propre du Sublime, 23. Quelles en ſont les principales ſources. 25. L'approbation univerſelle preuve certaine du Sublime, 24. Préference dûe au Sublime, quoiqu'il ne ſe ſoutienne pas également, 95, 96. Pour-

quoi si peu d'Ecrivains y parviennent? 128. Il devient hors de son lieu une grande puérilité, 139. Ce qui fait le Sublime, 230. Quatre sortes de sublime, 246
Sumen, ou le ventre de la truïe étoit défendu parmi les Romains, comme étant trop voluptueux, 181
Suze (Madame la Comtesse de la) beauté de ses Elegies, 376
Syros, situation de cette isle, selon le vrai sens d'Homere, 154

T

Tableau, Comparaison du sublime & du pathétique d'un Discours avec le coloris d'un Tableau, 67
Tablettes de Cyprès, comment appellées, 19
Tardieu Lieutenant Criminel, Equipage de sa femme entrant aux enfers, 260, 261
Le Tasse, Jugement de M. Perrault sur ce Poëte, 148
Tempête, description d'une Tempête, 43
Tems, effets merveilleux du changement de tems dans le Discours, 80
Ténébres, comment la Déesse des Ténébres est dépeinte par Hesiode, 31. Si ce n'est pas plûtôt la Tristesse, *ibid. Rem.*
Thalès, fameux Philosophe Naturaliste, mettoit l'eau pour principe des choses, 190
Théano, fille de Pythagore, 280
Théopompus emploie des termes trop bas, 121
Thomiris, Reine des Massagétes, 269, amoureuse de Cyrus, 270
Thucydide, caractere de ses Ouvrages, 75
Timée, ses defauts, 15, 16
Tisiphone, beau portrait de cette furie, 285
Tollius a donné au Public une édition de Longin, avec des Notes très-sçavantes, iij. *Rem.*
Traductions, différences des Traductions qui se font de Grec en Latin, d'avec les Traductions en Langue vulgaire, iij.
Tragédie, ne peut souffrir un stile enflé, 12. Les Poëtes tragiques modernes sont supérieurs aux Latins, 376
Transitions imprévûes, leur effet dans le Discours, 82, Véritable lieu d'user de cette figure, 83
Transposition de pensées ou de paroles, beauté de cette figure, 73
Troisvilles, (Henri-Joseph de Peyre, Comte de) quitte la profession des Armes, & s'attache à l'étude où il fait de grands progrès, 375. *Rem.* avoit l'esprit d'une justesse merveilleuse, *ibid.*
Turpin, Historien fabuleux des actions de Charlemagne, 465

V

Vaugelas, mérite de cet Ecrivain, 133
Vautours appellés des sépulchres animés, 12
Ventre de certains animaux étoit un des plus délicieux mets des anciens, 181
Venus, quelle maladie cette Déesse envoya aux Scythes, 86
Verdure, comment appellée, 21. *Rem.*
Verrier, (Le) Lettre à lui adressée, 382. Sa plainte contre les Tuilleries, 383
Vida, Poëte célébre, 384. *Rem.* Boileau n'avoit jamais lû l'Art Poëtique de ce Poëte, 451
Vitruve Architecte, 378. Jugement sur la Traduction de cet Auteur, 163
Vivonne, Maréchal Duc, Lettres à lui adressées sur son entrée dans le Fare de Messine, 353
Ulysse s'attachant à une branche de figuier, 178
Voiture, Lettre dans son stile, 357
Volupté, c'est l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes, 92
Vopiscus, (Flavius) ce qu'il dit touchant la mort de Longin, ij.
Urfé, (Honoré d') Auteur du Roman d'Astrée, 251

X

Xenophon critiqué, 18. Traits excellens de cet Auteur, 80, 86
Xerxès appellé le Jupiter des Perses, 12. châtie la mer, 355

Y

Yeux, il n'y a point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux, 18. Ceux d'autrui voient plus loin que nous dans nos défauts, 133

Z

Zenobie, Reine des Palmyréniens; estime qu'elle faisoit de Longin, ij. Sa réponse à l'Empereur Aurelian, *ibid.* Quelles en furent les suites, iij.
Zenodote, fameux Grammairien, 147. *Rem.*
Zoile, succès de la liberté qu'il se donne de critiquer les plus grands hommes de l'Antquité, 163. Son origine, 166. Depuis lui tous les envieux ont été appellés du nom de Zoile, *ibid.*
Zosime, Historien Grec, iij.

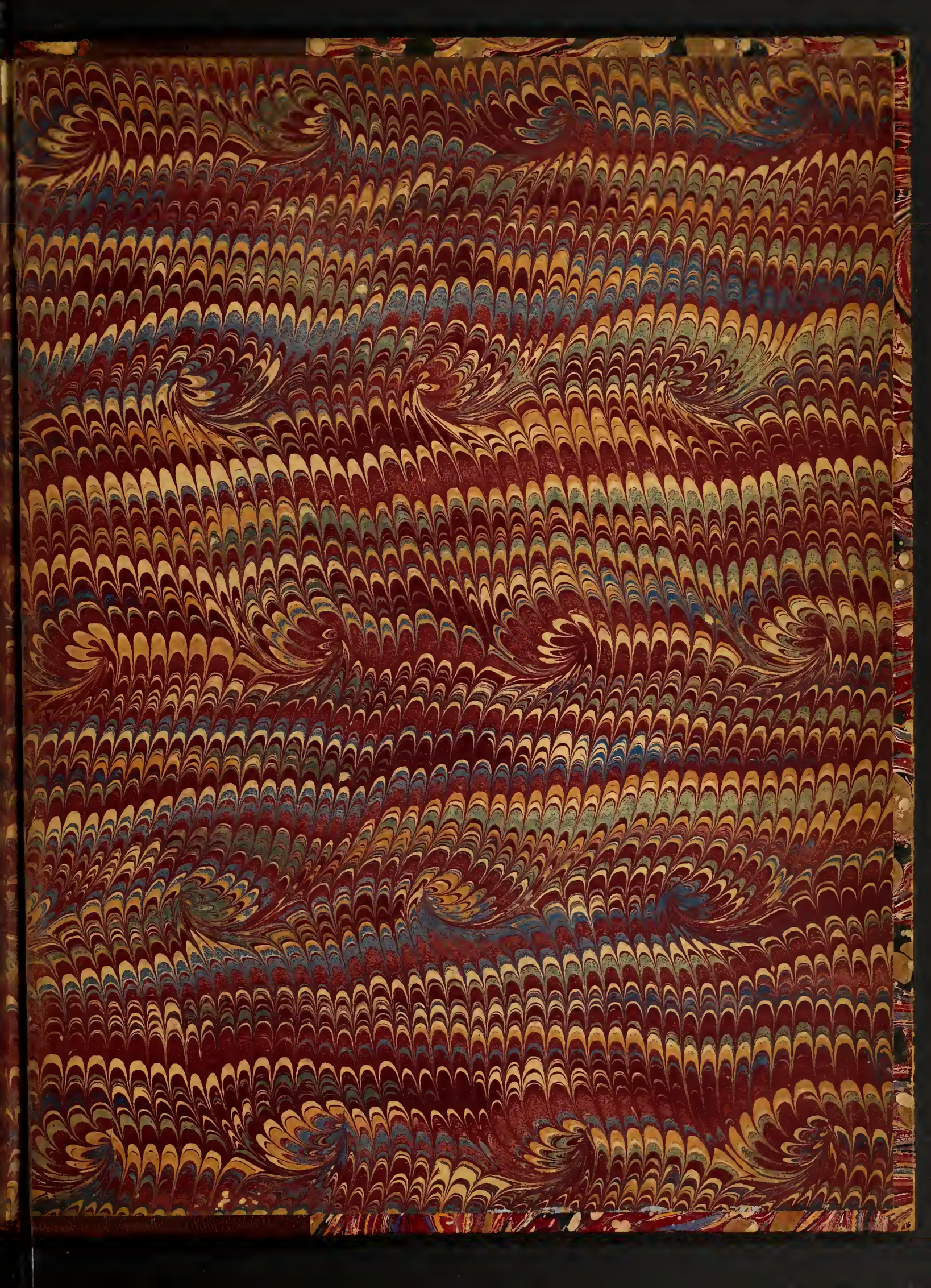
Fin de la Table des Matieres du Tome Second.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amée la Veuve de JEAN-BARTHELEMI ALIX, Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'elle souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Oeuvres du Sieur* BOILEAU DESPRÉAUX, *avec des éclaircissemens historiques*, nouvelle édition, *Perillustris viri Nic.* BOILEAU DESPREAUX *Opera è Gallicis numeris in Latinos transfata à D. Godeau antiquo Rectore Universitatis studii Parisiensis*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits; de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers a Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante; & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original, Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le treiziéme jour de May, l'an de grace mil sept cent quarante, & de notre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Régistre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 375, F°. 363, conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723, A Paris le 15 Juin 1740.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic*.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER 1740.